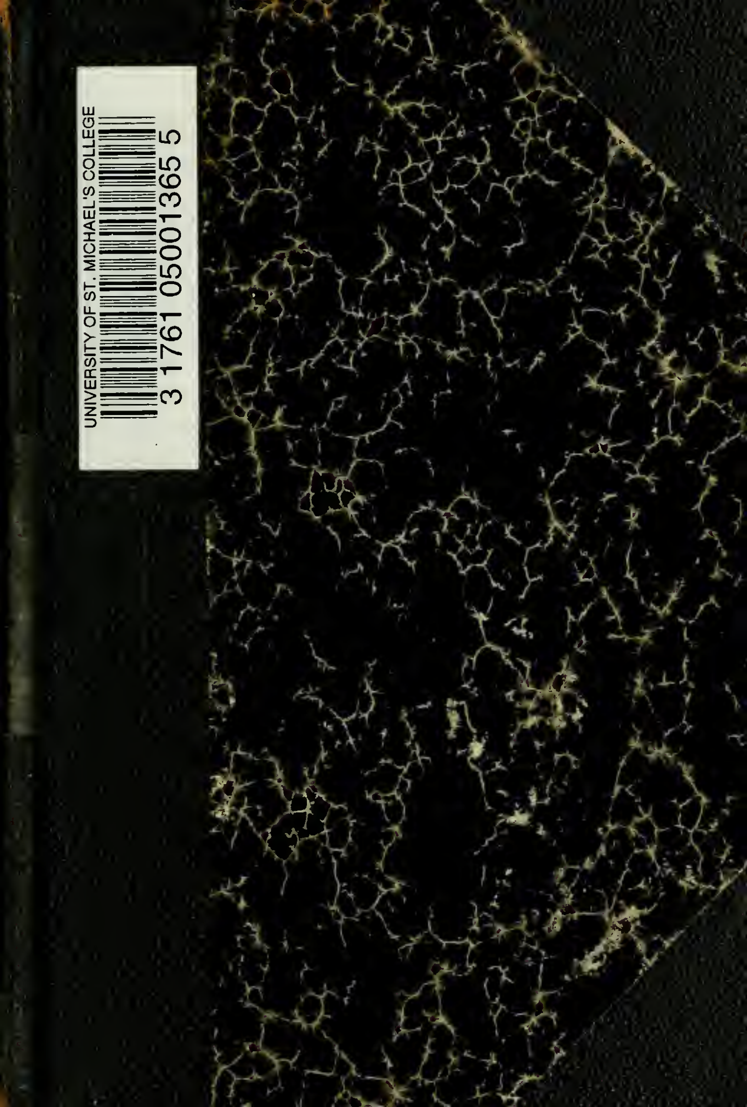
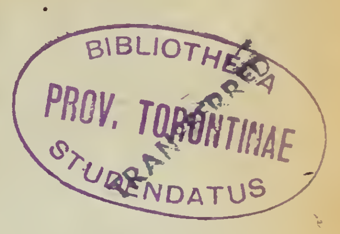
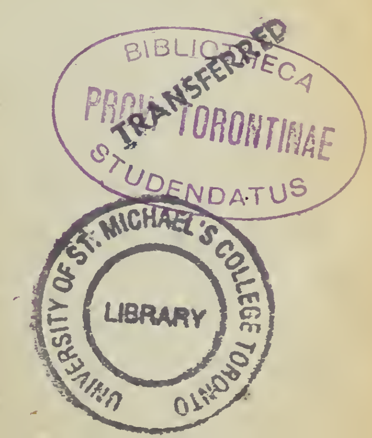

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05001365 5


BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED


BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Élévation
à Jésus-Christ Notre-Seigneur

SUR

la conduite de son esprit et de sa grâce
vers sainte Madeleine



NIHIL OBSTAT.

Saint-Maximin, 28 mai 1922.

FR. ROMAIN BONHOMME, O. P.

Imprimatur.

Saint-Maximin, 28 mai 1922.

† FELIX, episc. Forojul.

Imprimatur.

Poitiers, 4 juillet 1922.

P. LE GUICHAOUA, *v. g.*

CHEFS-D'ŒUVRE ASCÉTIQUES ET MYSTIQUES

Élévation à Jésus-Christ Notre-Seigneur

sur

la conduite de son esprit et de sa grâce vers sainte Madeleine

l'une des principales de sa suite
et des plus signalées en sa faveur et en son Évangile

PAR

le Cardinal DE BÉRULLE



ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
SAINT-MAXIMIN
(Var)

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Pierre de Bérulle est né à Sérilly, en Champagne, le 4 février 1575, d'une ancienne famille de robe. Tout jeune encore, il s'employa avec succès à la conversion des protestants. Ordonné prêtre en 1600, il continua cet apostolat. « S'il s'agit de *convaincre* les hérétiques, amenez-les-moi, disait le cardinal du Perron ; s'il s'agit de les *convertir*, présentez-les à M. de Genève (saint François de Sales) ; mais s'il s'agit de les *convaincre* et de les *convertir* tout ensemble, conduisez-les à M. de Bérulle ». Il s'occupait aussi beaucoup de la direction des âmes. Sa vertu était éminente. Henri IV, qui lui avait offert inutilement plusieurs évêchés, disait : « Considérez bien cet homme, c'est un saint ; il a encore sa première innocence. »

Très lié avec Madame Acarie, il fut l'un des principaux artisans de l'introduction du Carmel réformé en France, en 1603-1604. Sa manière d'agir en cette affaire a été contradictoirement appréciée.

En 1611, Pierre de Bérulle réunit les premiers Oratoriens à Paris. Cet *Oratoire de France* était fondé sur le modèle de celui de saint Philippe de Néri, mais avec des modifications importantes ; il eut, dès les débuts, une

vaste et précieuse influence et c'est de lui qu'est sorti le renouvellement du clergé français au XVIIe siècle.

A partir de 1616, Pierre de Bérulle s'occupa activement des affaires politiques. Il fut nommé cardinal en 1627. Il mourut saintement, à l'autel, le 2 octobre 1629. Son ami saint François de Sales disait de lui : « Il est tout tel que je saurais désirer être moi-même. » Et son disciple saint Vincent de Paul : « C'est un des plus saints prêtres que j'aie connus ».

***

Le Pape Urbain VIII a magnifiquement résumé l'œuvre du cardinal de Bérulle en l'appelant : *l'apôtre du Verbe incarné*. « Cette parole, dit le cardinal Perraud, n'est pas seulement un magnifique éloge décerné à la piété du fondateur de l'Oratoire, on y trouve encore, pour ainsi dire, le résumé substantiel de ses œuvres écrites ; car on peut dire d'elles, comme de la vie entière du saint cardinal, qu'elles ont toutes pour but de faire connaître et aimer davantage Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Les œuvres de Bérulle furent rassemblées pour l'impression par le savant P. Gibieux, et publiées en 1644 par le P. Bourgoing, troisième supérieur général de l'Oratoire. Elles comprennent :

1° *Traité des énergumènes*, in-8°, Troyes, 1599.

2° *Trois discours de controverse*, in-8°, Paris, 1609.

3° *Discours de l'état et la grandeur de Jésus*... in-8°, Paris, 1623.

4° *Vie de Jésus*, in-8°, Paris, 1629, inachevé.

5° Trois *Elévations* et une *Elévation à Jésus-Christ ... sur sainte Marie-Madeleine*.

Toutes ces œuvres ont été publiées du vivant de l'auteur.

On trouvera en outre dans l'édition Migne un nombre considérable d'opuscules divers de piété, des œuvres de controverse et des lettres, publiées après la mort de Bérulle. Il s'y trouve de très belles choses.

*
* *

Pour en faciliter la diffusion, nous rééditons l'*Élévation sur sainte Marie-Madeleine,* dont Bérulle lui-même raconte l'origine dans sa dédicace à la reine d'Angleterre. Cette préface est de 1627 ; mais l'ouvrage lui-même fut écrit d'un trait, en quelques jours, dans le courant de juillet 1625. Jamais, que nous sachions, plus beau livre n'a été écrit en l'honneur de la grande et chère sainte.

En lisant cette *Élévation* il est bon de ne pas oublier l'un des principes essentiels que l'École spirituelle de l'Oratoire a remis puissamment en relief : *Les saints doivent être toujours considérés, aimés et loués en Jésus.* Voici ce qu'écrit à ce sujet l'un des meilleurs disciples de Bérulle, le B[x] Eudes : « Nous devons honorer les saints *parce que* Jésus les aime et les honore..., comme aussi parce qu'ils aiment et honorent Jésus, et qu'ils sont ses amis, ses serviteurs, ses enfants, *ses membres, et comme une portion de lui-même...* Nous devons adorer Jésus en eux, car il est tout en eux..., leur être, leur vie, leur sainteté, leur félicité et leur gloire... » (*Le Royaume de Jésus,* Œuvres complètes, t. I, p. 345).

A la lumière de ce principe on ne sera pas tenté de trouver exagérées les louanges adressées par Bérulle à

Marie-Madeleine : c'est toujours le Verbe incarné qu'il loue, qu'il admire et glorifie dans une des plus belles œuvres de la grâce.

— Nous avons cru devoir conserver, en tête de chaque chapitre, les sommaires : s'ils ne sont pas du cardinal de Bérulle mais probablement du P. Gibieuf, ils n'en sont pas moins précieux.

DÉDICACE

A LA SÉRÉNISSIME REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE

SOMMAIRE DE CE QUI EST CONTENU EN L'ÉPÎTRE SUIVANTE.

I. État déplorable auquel l'hérésie a réduit l'Angleterre, autrefois si florissante en piété. — II. Différence de l'état ancien et de la condition présente des temples d'Angleterre. — III. L'hérésie bannit Jésus de la terre. — IV. Jésus au saint Sacrement consacre et bénit nos églises. — V. Baume ou désert de sainte Madeleine. — VI. Louange de sainte Madeleine. — VII. Dévotion de cette reine à sainte Madeleine, sous la protection de laquelle il semble qu'elle se soit mise.

MADAME,

I. Lorsque vous passâtes de France en Angleterre, il plut au roi et à la reine, votre mère, me donner à Votre Majesté pour l'assister en un état si périlleux. J'avoue que dès votre entrée en ce pays-là, je n'ai pu regarder Votre Majesté sans douleur et sans larmes. Je vous voyais en une terre qui a plus d'orage et de tempêtes que la mer océane que vous avez laissée en passant le trajet. Je vous voyais en cette terre comme un lis entre les épines, et non entre les roses, selon que nous avions pensé. Les roses, autrefois, étaient les armoiries de l'Angleterre, et nous avions sujet de croire que les lis et les roses conviendraient bien ensemble. Nous leur avons porté des lis, mais nous avons trouvé leurs roses, ou cueillies par la persécution ou fanées par l'irréligion. Le rosier de cette

île a changé de nature lorsqu'elle a changé de croyance et il ne porte plus que des épines très poignantes. Les rosiers, avant le péché (ce dit saint Basile), portaient des roses sans épines. Mais l'hérésie, qui est le comble du péché, fait que les rosiers de cette île ne portent que des épines sans roses, de sorte que leurs armes anciennes leur manquent aussi bien que la foi et piété ancienne. J'ai regret que les seules armes qui leur restent soient les lions et les léopards, et j'ai crainte que quelques-uns ne disent que c'est pour marque de leur férocité contre l'Église de Dieu.

II. C'est le malheur de notre siècle qui a changé la face de cette province autrefois si florissante et maintenant si désolée. Elle est stérile en grâce et fertile en iniquités. L'erreur y est sur le trône et l'impiété dans les temples ; la foi et la piété ne s'y trouvent plus que dans les géhennes, les cachots et les supplices. Le spectacle faisait fendre nos cœurs et fondre nos yeux sur une calamité si grande. Leurs progrès et voyages ordinaires en cette cour-là ne servaient qu'à nous faire voir l'étendue de leur misère et à renouveler nos douleurs. Et si dans ces rases campagnes nous apercevions quelques temples, cette vue nous tirait les larmes des yeux. Ces temples sont les restes de la piété ancienne, et nous n'y trouvions plus cette foi et piété qui avaient bâti ces temples. Ces lieux, saints autrefois, sont maintenant profanés, sont déserts et inhabités, sont vaisseaux vides où il n'y a rien de précieux. Il n'y a plus de sanctuaire dedans ces édifices, Jésus, le Saint des saints, qui y était autrefois, n'y est plus maintenant ; Jésus, dis-je, l'ornement de l'Église, le soleil de nos temples, la vie de nos âmes, le salut de la terre.

III. Jésus, allant à la croix, a voulu faire un mystère exprès pour être avec le monde jusqu'à la fin du monde, honorant la terre de sa sainte présence en son Eucharistie.

Mais l'hérésie le bannit de la terre, avilit ses mystères, dément sa parole, détruit son sacrement et, ennemi de Jésus et de son Église, fait un divorce entre elle et lui, et éloigne Jésus aussi loin de son Épouse que le ciel est loin de la terre. Maudite et malheureuse engeance, ennemie de la terre et du ciel, et de Jésus le Dieu du ciel et de la terre.

IV. Jésus donc, qui consacre et bénit de sa présence les églises que vous avez vues en France, et y reçoit, en sa propre personne, les vœux et les hommages de son peuple, n'est point dans ces églises que vous voyez en Angleterre. Et cette pauvre province, privée de Jésus et de la foi que lui et ses disciples ont annoncée au monde, n'est plus, depuis quelques années, qu'un désert de grâce et de religion, et un repaire de serpents qui enveniment ce pays-là, comme le premier serpent a envenimé le paradis et frappé de mort Adam et sa postérité.

V. Ce désert affreux, dans lequel je vous voyais habiter, porta ma pensée à un désert heureux que vous avez quitté en quittant la France. C'est le désert qui relève, qui honore, qui bénit les belles côtes de Provence. Désert où a vécu une âme inconnue à la terre et admirée au ciel, une âme qui vaut mieux que tout ce que vous voyez de paré, de brillant en la cour où vous êtes, une âme de plus grand prix devant Dieu que toute l'Angleterre ensemble.

VI. Il suffit de la nommer pour faire reconnaître sa grandeur et son mérite. C'est Madeleine, l'humble et fervente disciple de Jésus, assidue à ses pieds, attentive à sa parole, et la plus éminente en l'école de son amour. Souvenez-vous, Madame, que les beautés que vous voyez sont périssables et ne sont que des ombres de la beauté suprême et éternelle, et que tout ce qui frappe vos yeux, en cette cour où vous êtes, est mort et infect devant Dieu

(car l'hérésie porte la mort de l'âme), et peut-être est destiné aux flammes éternelles. Au lieu que cette âme inconnue et cachée en ce désert, y est vivante de la vraie vie, de la vie du ciel, et maintenant est l'une des plus hautes et relevées personnes qui soient en la cour du Roi du ciel et de la terre.

VII. Je vous parlai donc de cette âme vraiment grande et vraiment nôtre, puisqu'après la mort de celui qu'elle aimait comme sa vie et son Sauveur, le ciel nous l'a donnée et lui a fait choisir la France pour y parfaire le cours de sa vie et de sa pénitence. En ce discours vous preniez plaisir à voir les actions de cette âme, le changement de son cœur, les élévations de son esprit, les traits rares de son amour, le cours heureux de sa pénitence, son séjour de trois ans en l'école de Jésus, son séjour de trente ans en un désert inaccessible, et enfin sa mort, ou plutôt sa vie et son enlèvement au ciel. Et vous voulûtes que je misse par écrit ce discours, et votre piété vous incita à l'écrire même de votre propre main, pour honorer cette sainte par une action royale. Ce petit discours était toujours entre vos mains ; c'était votre soulas en vos ennuis, votre entretien en votre solitude. Il vous semblait, en le lisant, que vous entriez en conversation avec cette âme rare. Vous cherchiez retraite en son désert, vous ressentiez douceur en l'amertume de sa pénitence, vous preniez plaisir en ses larmes, vous trouviez repos en sa solitude, vous nourrissiez votre esprit des pensées et affections de cette sainte. Et comme la solitude de cette âme était l'occupation de votre solitude, aussi l'obscurité de sa grotte était à votre esprit une lumière claire et brillante, qui allumait en vous un feu céleste dans vos saints exercices.

C'est le discours que je mets sous la presse, afin que le lustre de l'impression vous en rende la lecture plus facile et agréable. Je dois vous le dédier, Madame, puisqu'il a été fait à votre instance et pour votre service. S'il

y a quelque chose de bon, le public vous le doit : car Dieu me l'a donné pour vous et auprès de vous. Je vous l'offre donc, Madame, et vous l'envoie et vous supplie de choisir cette grande âme pour votre assistance en vos besoins, et à son exemple vous rendre l'humble servante de Jésus et sa disciple en l'école de son amour. Il est le Roi des rois ; il est le Roi du ciel et de la terre ; il est l'objet de votre foi et l'auteur de votre salut ; il sera l'objet de votre éternité et le sujet de votre félicité. Gravez-le en votre cœur, imprimez-le en votre esprit, et que votre foi l'adore et votre piété l'embrasse comme celui qui est votre vie, votre Dieu, votre amour pour jamais.

Je suis,

Madame,

de Votre Majesté

le très humble et très obéissant serviteur

PIERRE, Cardinal DE BÉRULLE.

Elévation à Jésus-Christ Notre-Seigneur

SUR

la conduite de son esprit et de sa grâce vers sainte Madeleine

---

CHAPITRE I

La vocation de la Madeleine

I. Le choix que Jésus fait de la Madeleine pour la rendre éminente en sa grâce et en son amour.

En vos jours sur la terre, ô Jésus, mon Seigneur, et en l'heureuse conversation que vous avez eue avec le monde par l'espace de trois ans, comme Messie de la Judée et Sauveur du monde, vous avez opéré plusieurs miracles, vous avez conféré plusieurs grâces, et vous avez fait choix de plusieurs âmes pour les tirer à vous ! Mais le choix le plus rare de votre amour, le plus digne objet de vos faveurs, le chef-d'œuvre de vos grâces est en la Madeleine, et le plus grand de vos miracles a été opéré à son sujet.

II. Jésus, ayant eu dessein de faire deux grands miracles pendant son séjour en la terre, l'un intérieur, l'autre extérieur, a employé celui-là sur l'âme de la Madeleine, et celui-ci sur le corps du Lazare, son frère, mais en sa faveur.

C'est en sa faveur que vous avez ressuscité le Lazare, donnant à ses larmes le plus grand de vos œuvres émerveillables : comme si vous vouliez que le plus grand éclat de votre puissance servît au plus grand amour que vous aviez, et que son frère reçût en son corps le plus grand de vos effets miraculeux, comme elle était elle-même le plus grand de vos miracles sur les âmes et le plus rare effet de vos faveurs.

Vous étiez sur la terre un Dieu caché, ce disent vos prophètes : *Vere Deus absconditus, Deus Israel salvator*. (Isa. XLV, 15.) En cette qualité vous aviez deux natures, l'une invisible et divine, l'autre humaine et visible. Et comme l'homme créé à votre image est composé de deux substances, l'une spirituelle et l'autre corporelle : aussi, ô Homme-Dieu, vous êtes composé de deux êtres, l'un divin, l'autre humain, l'un créé, l'autre increé ; l'un visible à nos yeux mortels, l'autre invisible même aux yeux des anges, s'ils ne sont élevés en gloire. En cet état vous êtes un rare objet, tout divin, tout miraculeux, exposé aux hommes, adoré des anges, et comme un ouvrier excellent, vous voulez faire aussi deux sortes de miracles. Les uns sont intérieurs, et se font à la vue des anges ; les autres sont extérieurs,

et se font à la vue des hommes. Le Lazare en son corps a porté le plus grand de vos miracles extérieurs et sensibles, et la Madeleine en son âme a porté un de vos plus grands miracles intérieurs et invisibles par l'opération secrète de votre esprit sur son cœur et son âme. L'un de ces miracles ravit les hommes, et l'autre ravit les anges.

III. La Madeleine éminente en amour dès le moment de sa conversion.

Lorsque vous cheminiez sur la terre, opérant vos merveilles, vous avez, ô Seigneur, regardé plusieurs âmes ; mais vos regards plus doux, ô soleil de justice, et vos rayons plus puissants ont été sur cette âme ! Vous la tirez de la mort à la vie, de la vanité à la vérité ; de la créature au Créateur, et d'elle à vous-même. Vous répandez votre esprit sur son esprit, et en un instant vous versez dans son cœur un torrent de larmes, qui découle à vos pieds et les arrose, et fait un bain salutaire qui lave saintement et suavement cette âme pécheresse qui les répand. Vous lui donnez en un moment une grâce si abondante, qu'elle commence où à peine les autres finissent, et dès le premier pas de sa conversion elle est au sommet de la perfection, établie en un amour si haut, qu'il est digne de recevoir louanges de votre bouche sacrée, lorsque vous la daignez défendre de ses émulateurs, et clore sa justification par cette douce parole : *Elle a beaucoup aimé.* (Luc. VII, 47.)

Parole grande, et parole très remarquable en la bouche du Verbe éternel. Quoi ! Seigneur ! l'amour est-il le partage de cette âme dès le premier moment de sa conversion ? Et votre amour, c'est-à-dire l'amour sacré de Jésus, est-il le partage de cette pécheresse ? Amour singulier et nouveau ; amour qui commence en la terre, et non au ciel : mais il y commence et pour la terre et pour le ciel ; amour qui se forme à vos pieds, et fait désormais une nouvelle différence dans l'ordre de la grâce et dans l'ordre de l'amour, et d'un amour plus que séraphique. Il y a en vous un nouvel être qui fait un nouvel état dans les choses créées et incréées mêmes. Vous êtes un nouveau vivant en l'univers, et vous êtes aussi une nouvelle source de grâce et un nouvel objet d'amour. Et vous êtes bien digne d'être un nouveau sujet d'un nouvel ordre d'amour en l'univers. Ce nouvel ordre commence en la terre, au lieu que les ordres angéliques ont commencé au ciel : car c'est un ordre qui regarde le mystère de l'Incarnation, commencé aussi en la terre, et non au ciel ; c'est un ordre affecté au temps de ce sacré mystère, et à la présence de Jésus sur la terre.

Ce nouvel ordre est réservé à Madeleine, et vous voulez lui donner principauté en cet ordre et en cet amour, et voici l'heure en laquelle vous commencez d'en allumer les flammes en son cœur, et le feu sacré de cet amour prend naissance dans les eaux qui découlent des yeux de cette humble pécheresse

et très heureuse pénitente, que je vois collée à vos pieds et ravie en vous. Quoi ! ce nouvel amour n'est point encore dans le ciel, et il est en la terre! Il n'est point dans les séraphins, et il est dans le cœur de cette humble et prosternée pénitente. C'est qu'elle est à vos pieds, et ces pieds sont plus dignes que le plus haut des cieux. Et il est juste que ce nouvel ordre de grâce et d'amour se commence et se forme en un lieu si digne, lequel je révère et adore, ne devant pas adorer même le plus haut des cieux, tant ils sont inférieurs aux pieds du Fils de Dieu en la terre. Mais faut-il que cette âme soit élevée pour cet amour? C'est une pécheresse, Seigneur; mais elle est à vos pieds, et, en un lieu si saint et si adorable, il n'y a plus qu'éminence et sainteté en elle. Aussi ne parlez-vous point de ses péchés; vous ne parlez que de son amour : car l'amour a déjà couvert ses offenses : vous ne parlez que de ses larmes, de ses parfums, de son amour et de son soin à baiser, à laver et à essuyer vos pieds.

IV. Explication de ces paroles : *Elle a beaucoup aimé.* — L'amour où Madeleine entre avec éminence dès le moment de sa conversion, est une nouvelle manière d'amour qui commence en la terre, par le pouvoir et en hommage du nouveau mystère de l'Incarnation, et commence aux pieds de Jésus. Ce nouvel ordre d'amour plus que séraphique semble être une émanation spéciale de la manière d'amour dont Jésus aime Dieu. Jésus ne dit point seulement à Madeleine : *Va et ne pèche plus*; comme si elle n'était plus en danger de pécher, tant son amour est puissant. Ces paroles du Fils de Dieu où, parlant de Madeleine au moment de sa

conversion, il ne dit pas simplement qu'*elle aime*, mais qu'*elle a aimé et beaucoup aimé,* nous enseignent qu'un moment de cette âme vaut un siècle ; tant elle a de vie en la grâce et de ferveur en l'amour.

Que si les pensées basses du pharisien vous obligent à entrer en sa vie passée, vous le coulez en une parole, et encore ce n'est que pour honorer son amour, et lui attribuer la rémission de ses fautes : *beaucoup de péchés*, ce dites-vous, *lui sont remis : car elle a beaucoup aimé.* (Luc. VII, 47.) Même l'avis donné ailleurs de ne plus pécher ne lui est pas ici donné comme cela était superflu à son amour, tant il est fort et puissant. Cette âme est tellement couverte de ses larmes, et son cœur fondu en amour, que rien n'y paraît qu'amour, si ce n'est au dédaigneux pharisien qui n'a point d'yeux pour voir cet amour ni cette âme. Ainsi l'amour, et l'amour de Jésus, est le partage de Madeleine, et dès lors il est le partage de cette âme simple, heureuse et glorieuse ; et dès lors même elle est en cet amour : car, Seigneur, vous ne dites pas seulement, *qu'elle aime*, mais *qu'elle a aimé*, *et qu'elle a beaucoup aimé.* O merveille ! O grandeur, ô rareté de l'amour qui repose au cœur et en l'esprit de cette méprisée pénitente. Le pharisien la dédaigne, et il semble que vous ne la regardiez pas, ô Seigneur ! Et toutefois son amour est grand, et est grand dès le premier instant de la naissance de cette âme en votre grâce et amour. Elle ne fait que d'arriver à vos pieds, et à ces pieds divins elle a fait un si grand

progrès, que son amour mérite d'être estimé grand, et par celui qui est l'amour et la grandeur même.

C'est la première heure de sa vie en la grâce. Et toutefois, ô Jésus mon Seigneur, vous qui pesez toutes choses et avez en vos mains le poids du sanctuaire, pesant cette âme et son amour, vous ne dites pas qu'*elle aime*, mais qu'*elle a aimé*, et qu'elle *a beaucoup aimé*, comme si déjà elle y avait employé plusieurs jours, plusieurs mois et plusieurs années. Mais c'est qu'un moment de cette âme vaut un siècle, tant elle a de vie et de vigueur en sa grâce, et de ferveur en l'amour. Et en son abaissement à vos pieds, ô Jésus, elle a une élévation si haute et si puissante, qu'en bien peu de temps elle fait un progrès admirable en l'école sacrée de votre amour. Plût à Dieu que le cours de ma vie fût équivalent à un de ses moments, et qu'après tous les ans d'une vie longue et laborieuse je puisse avoir quelque part à ce degré d'amour par lequel elle a commencé, et en faveur duquel vous daignez prononcer qu'*elle a beaucoup aimé*. O âme ! ô amour ! ô pécheresse ! ô pénitente ! ô Jésus, source de pénitence, de grâce et d'amour !

CHAPITRE II

L'heureux temps du séjour du Fils de Dieu sur la terre

I. L'heur et la dignité de la terre par la présence du Fils de Dieu conversant. Il faut attendre choses grandes de cet Homme-Dieu pendant le temps qu'il daigne séjourner en la terre.

Que c'est un temps heureux que celui de la vie et du séjour de Jésus en la terre ! C'est un temps de mystères et de merveilles ; c'est un temps désirable et salutaire ; c'est le printemps de la grâce et du salut ; c'est la plénitude des temps, ce dit l'Écriture ; c'est en ce temps que les choses les plus grandes et les plus émerveillables doivent être opérées, par hommage à la présence d'un Dieu naissant et vivant, d'un Dieu marchant et conversant, d'un Dieu parlant et opérant sur la terre. Que la terre s'élève et s'éjouisse, et que le ciel s'abaisse, et s'étonne en la vue et honneur de cette vérité. Il y a en la terre de plus grandes merveilles que dans le ciel : car vous êtes en la terre, ô Jésus mon Seigneur ! et vous n'êtes pas encore au ciel, et vous êtes le Dieu du Ciel et de la terre ! Au ciel je vois des anges, j'admire et leur grâce et leur gloire ;

mais je vois un Homme-Dieu en la terre, et en lui je vois une grâce, source de grâce, et une gloire, source vive de gloire. Les anges qui habitent les cieux ont un être excellent, mais créé toutefois. Le nouvel homme, qui habite la terre, est un nouveau vivant, auteur de la vie, et la vie même. Il est un divin composé de l'être créé et incréé, composé de deux êtres si différents, mais si liés ensemble : l'un est déifié par l'autre, et l'autre ne peut être avili par l'être créé, humain et abject que nous voyons. En cette bassesse il y a une grandeur incomparable, et en cette disette un trésor inestimable, trésor que la terre seule possède lors, et que le ciel même cherche et adore en la terre. Si nous avons à estimer la terre, ne l'estimons et ne l'aimons que parce que le Fils de Dieu s'est incarné en la terre, et non au ciel. C'est la terre qui voit et porte cet Homme-Dieu ; le ciel ne le tient pas encore, et la terre est honorée de sa présence, est marquée de ses pas, est enseignée de sa parole, est arrosée de son sang, est honorée de ses mystères. Sujet digne d'estimer plus la terre que le Ciel.

Or cet Homme-Dieu, ce nouveau citoyen de la terre, honorant la terre en laquelle il est né, lui donne des privilèges dignes de sa naissance, et veut faire de plus grandes œuvres dans la terre que celles qui avaient été faites jusqu'alors dans le ciel. Il veut même réparer en la terre ce qui s'est perdu au ciel, et le réparer en une manière plus

excellente, digne du Verbe incarné, digne de la sublimité des pensées de la Sapience éternelle revêtue de notre humanité, digne de notre humanité, digne de l'éminence des voies de celui qui est la voie, la vie et la vérité.

II. Le premier amour que Dieu avait produit a été perdu au ciel en la chute des anges et il doit être réparé par Jésus en la terre.

Au Ciel s'est perdu le plus haut degré d'amour qui avait été créé, et ce par la perte du premier ange, auquel il avait été donné. Et c'est en la terre que se doit réparer cet amour perdu dans le ciel, c'est aux pieds de Jésus que cet amour doit être réparé ; et il doit être réparé en un degré plus haut, en une manière plus excellente, pour faire hommage au mystère d'amour, qui est l'Incarnation, et pour rendre honneur au triomphe d'amour, qui est Jésus, l'amour du Ciel et de la terre, l'amour des anges et des hommes, l'amour du Père éternel, et son Fils bien-aimé, auquel il prend son souverain plaisir.

III. Ce premier amour perdu en la chute des anges est réparé avec avantage et il est vrai de dire que la grâce et l'amour qui procèdent du mystère de l'Incarnation surpassent tout ce qui avait précédé. Quand on dit que le premier amour a été réparé en Madeleine, et ce avec avantage, la Vierge n'y est point comprise, comme étant par-dessus les chœurs et ne recevant nulle comparaison. La Vierge n'est comprise ni dans les propositions du péché, ni même dans celle de la grâce, si elle n'y est nommément exprimée. La Madeleine est celle que Jésus a choisie pour réparer en elle l'amour perdu au ciel.

Je reçois volontiers cette pensée qui honore Jésus,

et le sacré mystère de l'Incarnation : c'est le mystère des mystères. Sa grandeur et sa dignité nous persuadent aisément que la grâce qui en découle surpasse celle qui a été avant son efficace, soit au paradis de la terre, soit au paradis du ciel. Ni l'homme, ni les anges n'ont reçu chose semblable aux choses grandes et précieuses (ainsi les nomme le premier des apôtres) qui nous sont préparées en Jésus-Christ Notre-Seigneur. C'est une grâce incomparable, et les anges en leur gloire l'admirent et la révèrent, et ne prennent autre rang que des servants à cette grâce. L'amour fondé en cette grâce nouvelle et dépendante de l'Homme-Dieu, surpasse l'amour infus aux anges dedans le ciel, et rallume en la terre un plus grand feu d'amour que celui qui s'est éteint au ciel. Je ne parle point ici de la Vierge. Son amour et sa grâce ne reçoivent point de comparaison ; sa dignité la rend trop proche du Créateur, en qualité de mère, pour être comparée à cet ange, non pas même à tous les anges ensemble. Elle est leur souveraine, et non pas leur compagne ; elle a suréminence sur toutes les créatures et de la terre et du ciel.

En cet excès d'amour, de grandeur, de dignité qui lui appartient, et qui surpasse les pensées et des hommes et des anges, il ne la faut jamais comprendre dans la proposition du péché ni de la grâce : partout elle a son exception, si elle n'est nommément exprimée; partout elle a ses privilèges. Sans

intérêt donc de la Vierge, et même avec hommage au Fils et à la Mère de Dieu, suivons nos pensées, et poursuivons notre discours de l'amour perdu dedans le ciel, et réparé dedans la terre. C'est dignité à cet amour qu'il soit réparé par Jésus, et c'est honneur à Jésus qu'il soit réparé par lui-même en la terre, au jour de ses bassesses, et non au jour de sa puissance et de sa gloire. Je me rends donc facilement à croire que c'est par Jésus en la terre que cet amour céleste doit être réparé ; que c'est à ses pieds divins que se doit faire ce divin ouvrage, comme pour rendre hommage à l'amour et à l'abaissement de Jésus en la terre.

Mais sur qui tombera ce sort heureux ? L'Évangile nous marque et représente la Madeleine fréquente et assidue aux pieds de Jésus : c'est par là qu'elle commence chez le pharisien ; c'est par là qu'elle continue chez Marthe, sa sœur, et chez Simon le Lépreux, en Béthanie ; c'est par là qu'elle finit au pied de la croix, et au sépulcre encore, au regard de Jésus paraissant en forme de jardinier. Partout nous la voyons aux pieds sacrés de Jésus. C'est son séjour et son partage ; c'est son amour et sa conversation, c'est sa marque et sa différence dans la grâce ; et c'est elle aussi qui recueille à ses pieds sacrés la rosée céleste et le divin amour perdu dedans le ciel, et Jésus est celui qui le répare et le répand dedans son cœur lorsqu'elle est à ses pieds,

CHAPITRE III

La Madeleine, attirée intérieurement par Jésus, cherche et trouve Jésus chez le pharisien, et lui rend ses devoirs.

I. Conduite de Madeleine par l'esprit et l'amour de Jésus.

En ces pensées je regarde et révère le cours de votre vie au milieu de la terre. Je vois que vous y faites et ferez choses grandes, dignes de vos grandeurs et humaines et divines, et créées et increées ; mais une des choses plus rares et plus grandes que vous opériez en aucune âme particulière, est ce que vous daignez opérer maintenant. Heureux moment de votre vie, ô source de la vie et la vie même ! Heureux moment qui produit hors de vous une grâce si éminente et origine de tant de grâces ! Comme du haut des cieux, où vous êtes maintenant, vous opérez ici-bas en terre en nos âmes, quand il vous plaît, aussi du lieu où vous êtes lors, conversant avec le pharisien et vos disciples, vous opérez en Madeleine retirée en son palais. Vous la considérez, vous la navrez, vous l'attirez, vous la ravissez au monde et à elle-même. En cet excès et fureur sainte d'un amour saint, je la contemple et

je la suis pas à pas, observant ses actions, admirant ses mouvements. Elle sort hors de son palais, et plus encore hors d'elle-même ; elle vous cherche en votre maison et ne vous y trouve pas ; mais elle vous porte et vous possède en son cœur sans le connaître. Vous n'êtes pas chez vous, et vous êtes chez elle, c'est-à-dire en son cœur et en son esprit, et ce n'est pas merveille si elle ne vous connaît pas, puisque après les années entières de votre sainte présence et conversation, vous voyant, vous parlant au sépulcre, elle ne vous connaît pas, son amour, et au commencement et à la fin, ayant plus de ferveur et sentiment que de discernement.

C'est cette même ferveur qui ne lui permet pas de vous attendre tant soit peu, et de différer jusques à l'heure de votre retour, pour traiter avec vous en votre maison. Elle ne peut tarder un moment sans vous chercher, sans vous trouver, et sans vous offrir ses devoirs et vous consacrer son cœur. Elle vous cherche donc, et elle apprend que vous n'êtes pas chez vous, mais chez le pharisien, mais en un banquet, mais au milieu de personnes incapables de sa douleur, de son secret et de son amour. Il lui suffit de savoir où vous êtes pour vous aller trouver; vous lui êtes tout, et tout ne lui est rien. Elle veut donc y aller, puisque vous y êtes. Que faites-vous, ô pécheresse, ô fille d'Adam ? Adam fuit Dieu, et vous le cherchez; Adam cherche l'obscurité, et vous cherchez la lumière; Adam, voyant

sa faute, se cache et couvre sous un figuier, et vous, voyant votre péché, vous voulez vous exposer au soleil de justice. Que disai-je, ô Seigneur ? c'est votre amour qui la conduit, et si je l'ose dire, qui la transporte saintement hors d'elle-même, et du péché et de la condition ordinaire des pécheurs. Elle s'en va donc, et elle entre chez le pharisien ; mais elle ne pense qu'à vous, elle ne voit que vous en cette salle, en ce banquet, et elle fond à vos pieds. Son cœur parle et non sa langue ; ses œuvres et non ses paroles vous découvrent son cœur, et vous êtes en elle, ô mon Seigneur Jésus, plus qu'en ce banquet.

III. Jésus, en un temps et en un état où il ne paraît point penser à choses grandes, opère choses infiniment grandes. Madeleine, depuis sa conversion, est inaccessible à l'esprit malin. La grâce que Madeleine reçoit aux pieds de Jésus est si grande qu'elle est hors l'atteinte de la faiblesse humaine et de la rage maligne. Madeleine est un ciel en la terre où repose Jésus, son esprit, sa grâce, son amour, en éminence, en excès, en privilèges. Le cœur de Madeleine est le trône de la pureté même : et elle est revêtue d'une pureté céleste et divine. Cette infusion céleste porte au cœur et au corps de cette pénitente une participation sainte de la pureté de Jésus.

Tandis que vous prenez votre repas et votre repos, et que vous êtes, ce semble, oiseux, vous êtes opérant choses grandes ; vous êtes secrètement opérant en cette âme, attirant et consommant son cœur et son esprit dans votre amour, et consacrant cette nouvelle hostie à vous-même et à vos pieds. Et cette âme et hostie nouvelle de votre amour,

immolée à vos pieds, est répandant ses larmes, et son esprit encore plus, et fait fondre son cœur en votre amour.

Je m'éjouis de voir ce chef-d'œuvre de grâce et d'amour; de voir cette âme, pécheresse autrefois, et maintenant pénitente; de la voir toute sainte et céleste aux pieds du Saint des saints; de la voir recevant une pureté et une sainteté si grande, que dès ce moment jamais plus l'esprit immonde n'a osé l'approcher. L'Esprit malin a autrefois habité en elle, voire plusieurs esprits malins : mais ils n'osent plus même la regarder. A l'ombre de ces pieds divins elle reçoit grâce, pureté et amour, et en telle éminence qu'elle est hors de l'atteinte de la faiblesse humaine, et de la race maligne. Le diable n'en approchera désormais non plus que du ciel, dont il est banni; car cette âme est un ciel en la terre, où repose Jésus. Son esprit, sa grâce, son amour y reposent en éminence, en excès, en privilèges. Le cœur a autrefois été souillé d'un amour profane; mais il est maintenant pénétré d'un amour céleste, et est un trône de la pureté même.

Je ne parle pas ici d'une pureté humaine et ordinaire, telle qu'elle a été en quelques dames païennes, et telle qu'elle est encore en plusieurs dames chrétiennes. La pureté que cette âme reçoit aux pieds de Jésus est une pureté nouvelle, une pureté céleste, une pureté divine, une pureté privilégiée, une pureté émanante de la pureté de Jésus même,

aux pieds duquel je la vois prosternée, et où elle reçoit les émanations pures, saintes et célestes que le ciel révère, que l'œil de la foi et de la piété reconnaît bien, et que l'œil de l'homme qui ne connaît pas Dieu, ne peut connaître. Cette émanation sainte de Jésus, cette infusion céleste en Madeleine, porte au cœur et au corps même de cette humble pénitente, non un effet seulement, mais une participation sainte de la pureté de Jésus et en un degré si éminent, que le diable est contraint de la révérer et n'ose plus s'approcher de ce sanctuaire.

III. Nous adorons en cette conversion les premiers hommages rendus aux pieds déifiés de Jésus et leurs premières émanations. De la qualité, dignité et primauté de ces pieds sacrés on ne peut attendre que des grâces éminentes et privilégiées. Il y a ici deux vives sources, toutes deux célestes : l'une de grâce, qui découle des pieds de Jésus au cœur de Madeleine; l'autre de larmes, qui découle plus du cœur que des yeux de Madeleine aux pieds de Jésus. Car ses larmes mêmes sont célestes, et elle les reçoit de Jésus pour les rendre à Jésus.

Ce sont grâces et faveurs faites à Madeleine; mais ce sont mérites et grandeurs en Jésus, et aux pieds de Jésus. Voici les premiers hommages rendus à ces pieds saints, et source de sainteté, depuis qu'ils marchent sur la terre pour le salut de la terre et la gloire du Père. Et voici aussi les premières grâces et faveurs émanées de ces pieds divins. En cette qualité, dignité, primauté, leur est due éminence et privilège. Ces pieds sont sacrés et divins,

sont agréables et adorables, sont subsistants en la Divinité même ; et ce nonobstant ils sont employés, ils sont fatigués pour les pécheurs, et seront un jour percés pour répandre le sang qui doit laver le monde.

A l'ombre de ces pieds sacrés découle maintenant une source de grâce et de pureté en cette âme principale, l'une des plus éminentes en la suite et en l'amour de Jésus. Et ainsi de ce cœur abaissé, ou plutôt élevé à ces pieds divins sort une source d'eau vive, qui lave la pureté même en lavant les pieds de Jésus. Deux sources et découlements remarquables : l'une de ces sources est aux pieds de Jésus et coule en Madeleine, l'autre est au cœur de Madeleine et coule aux pieds de Jésus ; deux sources vives et célestes, et célestes en la terre, car aussi la terre est un ciel, puisque Jésus est en la terre. Ce Cœur donc de Madeleine, immonde autrefois, est maintenant un cœur pur et céleste, et de lui sort une eau vive, propre même à laver Jésus. Et aussi Jésus se plaît en ce lavement, comme en un bain qui lui est cher et délicieux, et en fait gloire à Madeleine, et reproche au pharisien.

IV. Ignorance du Pharisien en cette occasion. Transport de Madeleine, laquelle chez le Pharisien ne pense qu'à Jésus, et point au Pharisien. Elévation à Jésus sur cette opération.

Mais laissons ce pauvre et ignorant pharisien, qui ne sert en cette action qu'à nous faire voir son ignorance, et l'amour grand de Madeleine, laquelle

il déshonore en son cœur. Il ne connaît pas ces merveilles qui se passent chez lui et en sa présence, et il n'y a point de part ; si ce n'est comme les ombres dans un tableau, pour y faire paraître les choses plus éminentes ; il ne connaît ni Jésus ni Madeleine ; il ne sait pas que Jésus est prophète, plus que prophète, et le Dieu des prophètes ; il ne sait pas que Madeleine n'est plus pécheresse mais qu'elle est entrée en l'ordre de la grâce, de l'amour et de la pureté de Jésus ; il ne sait pas ce que Jésus est à Madeleine, et ce que Madeleine est à Jésus ; il ne sait pas que Jésus lave Madeleine comme Madeleine lave Jésus ; que Jésus répand ses odeurs sur Madeleine, comme Madeleine répand ses odeurs sur Jésus ; que Jésus honore Madeleine, comme Madeleine honore Jésus ; que Jésus aime Madeleine, comme Madeleine aime Jésus. Il ne sait pas que c'est l'esprit même de Jésus qui est dans le cœur de Madeleine, et que c'est par la conduite et ferveur de cet esprit qu'elle emploie envers Jésus ses yeux et ses mains, sa bouche et ses larmes, ses cheveux, et ses liqueurs, son cœur, son esprit, son amour, ce qu'elle est, ce qu'elle a pour honorer celui qui est son Dieu, son salut, son amour. C'est le mouvement sacré et divin qui la porte et transporte chez le pharisien.

Honorons cet esprit, cet amour, et cette âme ; honorons ses pas, ses mouvements et ses actions. Voyons comme elle entre chez le pharisien sans

penser au pharisien, comme elle ne pense qu'à Jésus, et veut fondre à ses pieds. Ne voyons-nous pas comme elle ne cherche et ne regarde que Jésus ; comme elle va fondre aux pieds de Jésus ; comme elle les lave de ses larmes, comme elle les essuie de ses cheveux, comme elle les arrose de ses parfums, comme elle les adore de ses baisers, et comme elle est collée à ses pieds divins, y recevant la vie de grâce et d'amour de celui qui est la vie et l'amour même.

Et vous, ô Jésus mon Seigneur, qui êtes l'objet de ces affections, le sujet de ces actions, et la cause de ces mouvements, je vous loue, vous adore et vous bénis. Je me réjouis de vous voir, ô Jésus, l'honneur du ciel et de la terre, conversant en la terre, et opérant entre les hommes choses si divines et si dignes de votre grandeur, de votre puissance, de votre amour et de votre divinité même, cachée sous le voile de votre humanité.

V. Deux banquets bien différents : l'un que le Pharisien fait à Jésus, l'autre que Jésus fait à Madeleine et Madeleine à Jésus.

Entre les lieux de la terre honorés de votre présence et de vos actions, je me réjouis de vous voir en cette salle, et vous y voir comme dans le trône de votre amour, opérant un si grand amour dans cette âme, qu'il tend à réparer l'amour même créé et perdu dans le ciel. Dans cette salle je me réjouis

de vous voir en ce banquet, comme au festin de l'alliance de votre esprit à cette âme; car c'est vous qui opérez ces merveilles, et qui avez choisi ce lieu, ce moment, cette circonstance, comme pour rendre cette alliance publique et solennelle. Dans ce banquet, je me réjouis de vous voir entre le pharisien et Madeleine, deux esprits et deux états différents. Le pharisien est assis avec vous, et Madeleine est à vos pieds; mais votre esprit, votre amour et votre puissance est au cœur de Madeleine, et y fait des merveilles.

O banquet délicieux et le plus délicieux de vos banquets! O spectacle heureux et très heureux, où ce miracle d'amour et ce chef-d'œuvre de grâce est accompli! Je vois, Seigneur, en ce banquet deux banquets différents; l'un intérieur, l'autre extérieur; l'un du pharisien qui repaît votre corps, l'autre de Madeleine qui repaît votre esprit; l'un qui vous donne du pain, à vous qui êtes le pain vivant et vivifiant descendu du ciel, l'autre qui vous donne son cœur et son esprit navré de votre amour, le mets le plus délicieux qui vous ait été offert, et le fruit le plus doux et le plus excellent de vos labeurs.

Et toutefois, Seigneur, vous ne pensez, ce semble, et ne parlez qu'au pharisien, oubliant celle qui est à vos pieds, qui pense à vous et qui ne pense qu'à vous. Vous regardez le pharisien et ne la regardez pas, vous parlez au pharisien et vous ne lui parlez

pas, vous entretenez le pharisien d'un long propos, et vous ne l'entretenez pas, et durant ce long discours, vous laissez son cœur fondre à vos pieds comme la neige au soleil ; et tandis qu'elle est, ce semble, en votre oubli et dans le mépris du pharisien et des assistants, elle est saintement et incessamment occupée à répandre ses larmes et ses odeurs, mais plus encore à répandre son cœur et son esprit, et par la force de l'amour qui l'épuise et la consomme, elle se sacrifie à vos pieds en holocauste d'amour. Vrai est que la fin du banquet et du discours témoigne assez, par après, comme vous estimez cette sainte pénitente, et que ses larmes et son amour sont en votre mémoire, et mémoire éternelle.

VI. Madeleine hautement justifiée par Jésus-Christ qui l'admet à sa suite, la reçoit en sa famille, l'associe à sa très sainte Mère, pour l'accompagner à la vie et à la mort, à la croix et à la gloire.

Vous employez votre soin, votre esprit et vos paroles à faire voir et valoir au pharisien, et en lui à tout l'univers et à tous les siècles, les saintes actions de cette heureuse pénitente. Vous les considérez si amoureusement, vous les remémorez si suavement, vous les représentez si vivement, vous les comparez si avantageusement, que le pharisien reçoit sa condamnation par sa propre bouche, et Madeleine sa justification par la vôtre : et dès lors vous la liez à vous pour jamais, vous la rendez de

votre suite, vous l'admettez entre vos disciples, vous l'adoptez en votre famille, vous l'associez à votre sainte Mère, et elle vous accompagne et accompagnera jusqu'à la croix, jusqu'à la mort, jusqu'à la vie et jusqu'à la vie de la gloire.

VII. Quoique saint Jean soit le disciple bien-aimé de Jésus, il semble céder en ce point à Madeleine ; et qu'à proprement parler, d'une même source il tire plus de lumière, et elle plus d'amour. Jésus en tous ses états différents laisse des marques de ses faveurs vers cette âme sainte. Le privilège de laver les pieds de Jésus et d'arroser son chef sacré de liqueurs précieuses n'est octroyé qu'à Madeleine.

De ce nombre heureux de vos suivants et disciples (auquel elle entre dès à présent) j'en vois plusieurs éminents en plusieurs grâces ; mais entre eux saint Jean est seul qui porte le nom de votre bien-aimé, et toutefois il ne se lit pas que vous lui ayez permis autre faveur que de reposer une fois et en un lieu retiré sur votre sacrée poitrine. Si nous savons bien recueillir et remarquer les traits de votre grâce marqués dans l'Évangile, nous trouverons à mon avis que les privilèges d'amour conférés à Madeleine sont plus grands, sont plus fréquents et sont plus évidents et publics, et (si je ne me trompe dans le discernement de votre esprit et de vos grâces) il me semble que ce disciple bien-aimé a tiré de vous plus de lumière, et Madeleine plus d'amour ; et lui-même nous apprend aussi qu'elle est plus attachée à vous et à votre sépulcre que non

pas lui, et que c'est d'elle que lui et les autres apôtres ont appris les premières nouvelles de votre gloire ; l'excès de votre amour vous ayant porté à apparaître à elle avant que de paraître ni à lui ni à tous les autres ensemble. Comme si vous vouliez, en chacun de vos états différents, laisser des marques de vos faveurs envers cette âme sainte en la vie, en la croix, en la mort, après la mort et en l'état même de votre gloire, et partout rendre cette bien-aimée disciple éminente et signalée entre tous vos disciples.

Je vois bien qu'au dernier souper faisant la Pâque avec vos apôtres, par un abaissement adorable vous leur avez voulu laver les pieds ; mais vous ne leur avez pas permis de laver les vôtres, et vous le permettez à Madeleine, et diverses fois, l'une chez le pharisien, où elle lave vos pieds de ses larmes, l'autre en Béthanie chez Simon le lépreux six jours avant votre mort, où elle lave vos pieds encore, non plus de ses larmes, car l'amour les a toutes épuisées, mais de ses eaux de senteur et liqueurs précieuses.

Dignité remarquable ! Car au lieu que le ciel arrose la terre, ici la terre arrose le ciel, puisque vous êtes un ciel, ô Jésus mon Seigneur, et un ciel bien plus pur et plus élevé que le ciel empyrée. Et toutefois cette âme sainte reçoit cette dignité, et de toute la terre c'est elle seule qui est choisie pour, en la face de tous les assistants et de tous les apô-

tres, répandre une rosée céleste sur vous et couvrir de ses parfums ces pieds sacrés et ce chef qui régit les cieux, chef adorable et adoré des anges. Mais c'est ainsi que vous aimez, que vous favorisez, que vous privilégiez Madeleine en votre amour.

Recueillons donc en peu de paroles vos faveurs et privilèges envers cette humble et sainte pénitente. C'est à elle, et à elle seule, ô Jésus mon Seigneur, que vous avez permis de rendre tant de témoignages d'amour et d'un amour si tendre, si fort et si particulier. C'est elle seule qui est si souvent à vos pieds ; c'est elle seule qui les baigne de ses larmes ; c'est elle seule qui les arrose de ses liqueurs précieuses, et plusieurs fois ; c'est elle seule qui les essuye de ses cheveux ; c'est elle seule qui couvre votre chef de ses parfums, et qui rompt le vase précieux pour verser sur vous cette rare liqueur jusqu'à la dernière goutte, et remplir votre demeure d'une odeur admirable.

Mais, ô Seigneur, son cœur était beaucoup plus brisé de votre amour, que ce vase qu'elle brise pour mieux répandre sur vous cette sienne liqueur, et elle fait à vos pieds une plus grande effusion de son cœur et de son esprit, que de ce baume précieux ; et l'odeur de son amour est plus grand en votre Église et de plus longue durée que l'odeur de ses parfums qui ont rempli tout le lieu où vous habitez en la terre, car la divine odeur de son amour remplit et la terre et le ciel, et y est permanente à toute éternité.

VIII. L'amour de Madeleine est tendre chez le Pharisien et fort à la croix. Là elle fond à ses pieds, et ici elle demeure debout.

Voilà les traits de l'amour de cette âme vers vous et de vous vers cette âme, ô Jésus mon Seigneur. Car si c'est elle qui fait ces choses, c'est votre esprit qui les fait en elle, et qui ne les fait qu'en elle par un privilège d'amour réservé à Marie-Madeleine. Mais suivons pas à pas le progrès de cette âme en cet amour, et prenons plaisir à remarquer cet amour réciproque et mutuel de vous en elle et vers elle, et d'elle en vous et vers vous. Nous verrons que si l'amour de Madeleine a été tendre vers vous chez le pharisien, et la fait fondre à vos pieds par ses larmes, son amour sera fort à la croix et au Calvaire, et lui donnera vigueur et subsistance, pour être ferme et debout durant vos douleurs et tourments, et demeurer constante et fidèle en votre amour. Vous allez à la croix, ô Jésus mon Seigneur, et vos apôtres tremblent à cette simple parole ; mais Madeleine ne tremblera pas à l'effet même, et elle sera au pied de la croix sans égard aux Juifs, aux soldats, aux tourments, et sans penser à autre chose qu'à vous qui êtes sa vie, son amour et son tout.

CHAPITRE IV

La Madeleine répand de nouveau ses parfums sur Jésus peu de jours avant sa mort.

I. Madeleine, en l'onction de Béthanie, prévient les honneurs de la sépulture de Jésus. Elle ne voit pas ce qu'elle fait, mais l'esprit qui la possède le voit. Elle est plus éminente en amour qu'en lumières, et cet amour si privilégié est plus opérant que discernant, et nous apprend à suivre les mouvements de la grâce par-dessus nos lumières.

Le temps donc de votre mort approche, vous quittez la Galilée pour la dernière fois, vous allez en Jérusalem pour aller à la croix, et vous avez voulu dédier la dernière semaine de votre vie au séjour de Béthanie, où vivaient ces saintes dames Marthe et Madeleine, pour employer vos dernières heures à la conversation de ces âmes saintes. Là se recueille et se renouvelle l'amour de Madeleine, là de nouveau elle se prosterne à vos pieds, là elle vous couvre et vous noie de ses eaux de senteur, et tandis que Judas pense à vous haïr, elle pense à vous aimer et à répandre sur vous son cœur et ses parfums ; là elle prévient, ce dites-vous, par cette onction, votre sépulture ; là elle vous ensevelit tout vivant, ne sachant ce qu'elle faisait, mais vous

le savez pour elle, et vous nous l'apprenez en votre Évangile, et son amour est plus opérant que discernant ; et par son humble et sainte ignorance, elle nous apprend à suivre fidèlement les mouvements du Saint-Esprit, sans voir, sans discerner les causes et les fins pour lesquelles ils nous sont donnés.

II. Explication de ces paroles : *Elle a d'avance embaume mon corps pour la sépulture.* Jésus et Madeleine n'étant qu'un en esprit, la connaissance de l'un conduit l'amour de l'autre. Son amour est destitué de connaissance, mais il est plein de puissance.

Cette action est mémorable, et le Seigneur veut qu'elle soit remémorée et publiée partout où on fera mémoire de lui, tant il aime cette âme et tant il veut honorer cette sainte action. Reposons donc notre esprit sur icelle, car elle est fort célèbre. C'est la dernière action de cette âme vers son Seigneur vivant et approchant le terme de son séjour mortel ; c'est aux portes de Jérusalem qu'elle l'accomplit, et en un grand concours qui la rend fort solennelle ; c'est par un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit qu'elle répand cette rare liqueur sur son Sauveur, et deux jours avant qu'il répande lui-même son sang sur elle et sur le monde, circonstances remarquables et honorables de cette action.

Et toutefois elle est débattue, et dans le tribunal même des apôtres, les uns la blâment, les autres demeurent en suspens ; mais le Seigneur la loue et

la défend, et il dit une grande parole qui mérite bien d'être éclaircie; elle a prévenu, ce dit Jésus, le temps et l'onction de ma sépulture.

Quoi ! Seigneur, vous êtes vivant et donnant vie aux morts, et le Lazare, depuis peu ressuscité, est lors même en votre compagnie, et vous parlez de mort en ce banquet et en cette action ; pas un ne pense à votre mort, car vous êtes la vie ; et Madeleine n'y croit pas, car vous êtes sa vie ; comment donc, ne sachant rien de votre mort, prévient-elle votre mort et votre sépulture ?

Le secret de la croix ne lui est pas révélé, et elle ne sait pas ce qui doit arriver dans peu de jours : elle ne sait pas que ces pieds, qu'elle arrose de ces liqueurs, seront bientôt percés et cloués en une croix, et que ce chef, qu'elle couvre de ses parfums, sera couvert de crachats et couronné d'épines : cela est caché à son cœur et elle ne le sait pas. Mais vous le savez, Seigneur, et vous le savez pour elle, car votre esprit et le sien n'est qu'un, et elle opère saintement dans votre connaissance sans sa connaissance ; et son esprit n'étant qu'un avec le vôtre, la connaissance de l'un conduit l'amour de l'autre ; et son amour, étant destitué d'intelligence, est rempli de puissance, et sans discernement elle opère saintement cette action qui tend à la mort et à la sépulture.

III. Jésus est comme mort en ce festin, dans sa propre pensée ; et l'amour de l'amante de Jésus, conduit par la pensée de Jésus, peut bien répandre des larmes sur lui et rendre à son corps les honneurs de la sépulture. Considération sur l'état de Jésus entre Madeleine et Judas. Madeleine est comme substituée à la place de Judas, et Jésus la fait un nouvel apôtre de grâce, de vie et d'amour, pour annoncer sa résurrection aux apôtres.

Car, ô Seigneur, vous êtes en ce banquet comme mort dans votre propre pensée (puisque vous savez ce qui est ordonné sur vous et ce qui est si proche) et vous êtes déjà mort dans le cœur et le dessein de Judas. O banquet digne de larmes, et de vos larmes, ô Madeleine ! Vous les avez répandues sur vous au premier banquet chez le pharisien, en celui-ci vous les répandriez sur Jésus, si vous saviez son état, ses pensées et son heure si proche.

Répandons-les pour elle maintenant que nous le savons, que nous y pensons ; et demeurons surpris d'étonnement de voir (ô spectacle bien étrange) de voir, dis-je, en ce banquet Jésus entre Judas et Madeleine ; deux esprits, deux mouvements et deux fins bien différentes. Judas pense à vous trahir, ô Jésus mon Seigneur, et Madeleine ne pense qu'à vous aimer ; il pense à vous livrer aux Juifs, et elle pense à se livrer à vous, et à vous livrer à son amour ; il tend par son péché à un des plus bas lieux des enfers, et il y sera dans peu d'heures ; elle tend par son amour à un des plus hauts sièges du paradis, et elle y est établie pour jamais.

Et toutefois il semble, ô Jésus, que vous liez ici

en quelque manière ces deux mouvements si contraires et ces esprits si différents : car l'un pense à votre mort, et l'autre, sans y penser, tend à votre sépulture, puisque par son action elle sert à votre sépulture, et en prévient, comme vous dites, le temps et l'action. O liaison étrange de Judas et de Madeleine, et sur votre sujet, ô Jésus : et liaison opérée par la conduite de votre esprit, qui veut réparer en Madeleine ce qu'il perd en Judas ; et aussi voyons-nous comme en la place que Judas perd en la famille de Jésus, le délaissant pour aller aux enfers, il semble que Jésus y substitue Madeleine, car il la fait un nouvel apôtre de grâce, de vie et d'amour : apôtre vers les apôtres mêmes, pour leur annoncer la vie et la gloire de Jésus.

IV. L'amour subtil et fort de Madeleine, qui sent que Jésus la préviendra par la puissance de sa gloire, quand elle le voudra oindre au monument, le prévient maintenant par la puissance de son amour. Elévation à Jésus-Christ, en ce banquet de Béthanie, enseveli en sa pensée et dans le cœur de Madeleine. Madeleine est plus le sépulcre de Jésus que celui qui est prêté par Joseph; et il était juste que ce Seigneur, qui est la vie même, eût un sépulcre vivant.

Mais votre esprit, ô Jésus, me découvre encore un autre mystère caché en ce mystère; car c'est comme s'il y avait un secret combat entre vous et Madeleine, combat d'honneur et d'amour, et combat heureux entre deux personnes si distantes à la vérité, mais si unies en unité d'amour et si conspirantes en mêmes fins et intentions. Lorsque

vous serez mort dans le sépulcre de Joseph, Madeleine voudra vous oindre, mais vous la préviendrez en ressuscitant avant son arrivée : or son amour est subtil, il ne veut pas être déçu ; son amour est très fort, il ne peut être vaincu ; elle vous prévient donc maintenant par la puissance de son amour, comme vous la prévenez lors par la puissance de votre vie et de votre gloire, et elle veut vous oindre et vous ensevelir ; et puisque vous ne voulez pas être oint par elle lorsque vous serez mort, elle veut vous oindre et vous ensevelir dès à présent, elle veut vous ensevelir tout vivant, elle veut vous ensevelir en ce banquet, et vous cédez à son vouloir et à son amour qui la porte à vous rendre ces devoirs et à vous ensevelir en ses odeurs, et à vous ensevelir encore plus dans son cœur et dans son esprit, qui vous est un sépulcre délicieux et vivant.

O cœur heureux de Madeleine ! ô sépulcre vivant de Jésus, sépulcre vivant et de Jésus mort et de Jésus vivant ; ô sépulcre vivant de Jésus, lorsqu'il est vivant en Béthanie et lorsqu'il est mort dans le sépulcre de Joseph ; car lors encore Jésus est plus gisant, plus vivant et plus opérant dans le cœur de Madeleine que dans ce sépulcre inanimé. S'il est vie et vie divine dans ce sépulcre, il n'y est pas vie pour le sépulcre, et il est vie pour Madeleine ; il n'opère point d'action de vie au regard de ce sépulcre, et il opère vie et vie haute au regard de Madeleine et dans Madeleine. O vie ! ô sépulcre ! ô Madeleine !

ô banquet! Que de délices et d'amertumes tout ensemble! Mais et les délices et les amertumes sont toutes célestes et divines, elles ne regardent que Jésus : il est le sujet du banquet et l'objet des pensées, actions et affections qui y paraissent.

Je vous aime et adore, ô Jésus, en ce banquet; je vous y adore comme enseveli en votre pensée et en votre parole, qui parle de mort et de sépulture. Je vous aime et adore comme enseveli dans le cœur, dans l'amour et dans les parfums de Madeleine; car aussi je vois qu'elle les répand depuis votre chef jusques à vos pieds, pour vous en couvrir tout ; ce qui n'arrive pas en la première onction, et arrive en celle-ci qui est une onction de mystère et d'amour, et une onction prévenant et accomplissant votre sépulture. Il le fallait ainsi, et c'est une rare conduite du Saint-Esprit, car vous qui ne vivez, ne souffrez, ne mourez que par amour, et qui mourant êtes la vie, vous deviez avoir un sépulcre vivant et un sépulcre d'amour, et vous choisissez maintenant le cœur de Madeleine pour servir à un si rare, si glorieux et si saint ministère.

CHAPITRE V

La Madeleine est au pied de la Croix

I. Jésus est attaché à la croix par les mains des Juifs, et Madeleine par amour. Les ténèbres universelles ne purent empêcher Madeleine de voir Jésus en la croix Jésus n'est ni mourant ni captif au regard de Madeleine; mais toujours vivant et opérant en elle.

Mais quittons ce banquet et allons à la croix qui en est si proche et nous y trouverons Madeleine attachée tandis que Jésus y est attaché. Là elle n'a vie qu'en la croix, et n'a sentiment qu'aux douleurs de son Sauveur. Il est sa vie, et puisqu'il est en croix, sa vie est en la croix. Les Juifs ne l'y ont pas attachée, mais l'amour l'y attache, et par des liens plus forts et plus saints que ceux qui sont en les mains de ces barbares.

Au pied de cette croix elle élève ses yeux et son âme à Jésus ; les ténèbres répandues sur la terre ne peuvent lui en ôter la vue. A la vérité le soleil est honteux de montrer sa clarté, en voyant le Père de lumière obscurci de tant de disgrâces. La terre est couverte des ténèbres de son infidélité, mais ces ténèbres ne peuvent couvrir Jésus à Madeleine. Le soleil qui s'est éclipsé, n'est pas le soleil de cette

âme, elle a une autre lumière que la sienne, et Jésus est le soleil de Madeleine, qui ne s'éclipse point dans son cœur. Il est lors plus lumineux en elle qu'il ne fut jamais; il l'éclaire dans ses ténèbres, et mourant en la croix, il demeure vivant pour elle, et il opère comme vivant en elle, même dedans sa mort. Vivant et attaché en croix, il est captif et non plus libre : il est souffrant et non plus opérant, et il semble que son pouvoir aussi bien que ses mains sont attachées en cette croix. Mais Jésus n'est point captif pour Madeleine, son pouvoir n'est point lié pour elle; moins il opère lors dans la Judée, plus il est opérant dans l'esprit de Madeleine, et il y opère choses grandes que la terre ne peut connaître en ses ténèbres, que le ciel nous révélera en sa lumière.

II. Madeleine plus éminente en amour vers Jésus est aussi, entre les disciples, celle qui souffre le plus avec lui. Le même amour qui triomphe de Jésus, le réduisant à la croix, triomphe de Madeleine, la réduisant à vivre et à mourir tout ensemble. Madeleine aux pieds de la croix reçoit une nouvelle impression d'amour, mais cet amour est douleur. L'amour de Jésus porte ses qualités et livrées, et l'amour qui procède de Jésus souffrant porte impression de souffrance.

Ce nous est assez de dire et de penser que, plus l'objet est digne, plus il y a d'amour, plus il y a de douleur soit en la souffrance, soit en la séparation de ce qui est aimé. Or tout ceci se trouve joint en la croix en la Madeleine, et ce avec excès et en

excellence. Il n'y aura jamais un plus digne objet d'amour que Jésus, et Jésus souffrant, et souffrant choses étranges, et les souffrant par amour même. Et ce qui augmente encore et l'amour et la douleur, c'est que cette souffrance se termine à nous ravir Jésus. Entre tous les disciples de Jésus, il n'y avait point une âme plus fidèle et constante en amour que Madeleine, ni entre les pécheurs de la terre un cœur plus noble et plus disposé à recevoir les impressions de l'amour céleste : et le temps le plus propre à cette impression sainte est celui de la croix et de la mort de Jésus. La croix est le trône et le triomphe de l'amour de Jésus ; là cet amour triomphe de Jésus même, et il veut triompher aussi de cette humble disciple de Jésus ; il triomphe du Maître en la réduisant à la mort, non par l'impuissance de sa personne, car elle est divine ; mais par la puissance de l'amour auquel Dieu même veut céder. Par cette même puissance il triomphe de la disciple, en la faisant vivre et mourir tout ensemble, et vivre et mourir par amour.

Au pied donc de cette croix où Jésus est mourant, où Madeleine est attachée, et où l'amour de Jésus est régnant et triomphant, Madeleine reçoit une forte et nouvelle impression d'amour ; mais cet amour est douleur, et cette douleur est amour, amour et douleur tout ensemble, douleur aimante, et amour douloureux. Et ce n'est pas merveille, cela convient à la nature et aux circonstances des

choses présentes. L'amour de Jésus porte les qualités et les couleurs de Jésus même ; si Jésus est un ciel, son amour est céleste, et l'Écriture dit que nous conversons aux cieux (Philip. III, 20) ; s'il est en croix, son amour est crucifié ; et un grand saint navré de cet amour a dit : *Amor meus crucifixus est* ; si Jésus est en navrure et en douleur, cet amour est navrant et douloureux. Or Jésus lors est en souffrance, couvert de plaies depuis la tête jusqu'aux pieds, et il est proprement cet homme de douleur dont nous parle Isaïe. Aussi l'amour de Jésus est plein de blessures et de douleurs, et il est lors transformé en douleur dans le cœur de cette âme.

III. L'amour de Madeleine a commencé par douleur chez le Pharisien : mais lors sa douleur était sur elle-même, et maintenant elle est au regard de Jésus chargé de douleurs. Une des excellences de Madeleine est d'être la première et la plus haute en l'amour, en la croix et en la douleur au regard de Jésus. On ne comprend point ici la Vierge qui n'entre jamais en comparaison. Qualité de la douleur de sainte Madeleine, très élevée par-dessus la nature. Les larmes naturelles ne sont pas dignes de pleurer Jésus, et il semble que c'est ce que Jésus reprend dans les femmes de Jérusalem.

Ce n'est pas chose nouvelle à cette âme, ni à son amour d'être en douleur ; son amour a commencé par larmes et par douleur chez le pharisien, et il continue en larmes et en douleur au pied de la croix de Jésus ; mais chez le pharisien la douleur de cette âme était sur elle-même et sur ses offenses, et ici ses larmes et sa douleur ont un plus digne objet ;

ses larmes se répandent sur Jésus, et son cœur est navré de douleur sur les douleurs de Jésus même, et sur la perte qu'elle va faire de Jésus.

Cette douleur est en un si haut point, que comme cette âme sainte est sans pareille en amour, elle est aussi sans pareille en douleur. Car après la très sainte Vierge (qui est la Mère de Jésus même, et n'entre point en comparaison avec ses disciples et servantes), cette âme que nous voyons au pied de la croix, a recueilli de la croix de Jésus plus d'amour et de douleur, que pas une âme, ni alors, ni après ; et c'est une de ses excellences, d'être la première et la plus haute en l'amour, en la croix et en la douleur au regard de Jésus. Et nous verrons ci-après comme Jésus témoigne, honore et récompense cette excellence et primauté, en la visitant et consolant la première de toutes après sa résurrection glorieuse, comme si sa première visite et faveur était due au plus grand amour et à la douleur la plus grande.

Ne jugeons pas humainement et bassement de chose si haute et si divine ; n'estimons pas cette douleur simplement humaine et naturelle, telle que les objets impriment dans les sens, et les sens dans l'esprit par une suite et liaison commune et ordinaire ; et peut-être que les larmes que le Fils de Dieu reprend en sa passion, étaient de cette sorte quand il dit : « *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes.* » (Luc. XXIII, 28.)

IV. Jésus prend plaisir aux larmes de Madeleine, comme étant lui-même et le sujet pour lequel elle pleure, et le principe qui produit sa douleur et ses larmes. Il y a un regard mutuel d'amour et de douleur entre Jésus pendant en la croix et Madeleine au pied de la croix. L'extrémité de l'amour passe celle de la douleur, puisque la douleur ne vient que d'amour. Les souffrances de Madeleine font souffrir Jésus. L'amour et la douleur de Madeleine s'accroissent l'un l'autre.

Mais Jésus, qui a toujours défendu Madeleine, ne la reprend pas ici ; son amour a une source plus haute, et sa douleur aussi ; et c'est pourquoi le Fils de Dieu ne reprend point ses larmes, mais il y prend plaisir et il s'y baigne aussi bien que dans son sang et dans ses douleurs. Car c'est lui-même qui produit ses larmes dans son cœur. Il en est non seulement le sujet, mais la cause par sa puissance et par son opération secrète. Une main si sainte et si divine opère et cet amour et cette douleur en Madeleine. Cet amour donc sera d'autant plus grand et sa douleur d'autant plus vive, que la main qui l'opère est plus puissante et qu'elle opère proportionnellement à la dignité de sa croix, de sa personne et de son amour envers cette âme. O croix ! ô Jésus ! ô Madeleine ! ô douleur ! ô amour !

Madeleine donc navrée d'amour, outrée de douleur, regarde et contemple Jésus vivant, souffrant et mourant en la croix ; et Jésus navré en son corps, et plus encore en son cœur, regarde et contemple Madeleine vivante et souffrante à ses pieds. Jésus est en douleur puisqu'il est en la croix, et c'est

ici le jour qui le fait nommer par un prophète l'homme non seulement de douleur, mais *de douleurs : Virum dolorum.* (Isa. LIII, 3.) Tant elles sont en grand nombre. Et comme il est en douleur il est en amour. Car sa douleur et sa croix viennent d'amour. Tellement que ce jour sacré et cet état présent de Jésus est le jour et l'état de douleur et d'amour tout ensemble, et d'amour encore bien plus grand et plus vif que la douleur, quoiqu'elle soit extrême. Mais l'extrémité d'amour passe l'extrémité de douleur, puisque Jésus n'est en douleur que par amour et par excès d'amour.

En cet état j'ose dire même qu'une des pointes de la douleur de Jésus, est l'amour et douleur de Madeleine, laquelle il voit souffrante par son amour. Jésus est la vie et l'amour de cette âme, et dès longtemps. Et cette âme se voit au jour de sa plus grande douleur, puisqu'elle est au jour de la mort et souffrance de son Seigneur, qui est son Dieu, son amour et son tout. Sa douleur augmente son amour, et son amour engendre sa douleur, et c'est un flux et reflux perpétuel de douleur et d'amour en ce cœur pur, saint et dolent de Madeleine. Le jour donc est le jour de douleur et d'amour, de Jésus et de Madeleine.

V. Une des rigueurs de Jésus en croix vers Madeleine est que, parlant à plusieurs et de plusieurs, il ne parle ni à elle ni d'elle. Fidélité et adhérence de Madeleine à Jésus en croix, en un temps où les apôtres fuient et les autres

dames suivent de loin. Explication de ces paroles : *Stabant iuxta crucem Jesu Mater ejus et Maria Magdalena.*

Or en cet amour sacré et divin, en cet amour grand et réciproque, je vois, ce semble, une rigueur exercée par l'amour même, et par la bénignité même, c'est-à-dire par Jésus ; et rigueur exercée vers une âme des plus aimées et des plus aimantes, et exercée au jour de leur plus grande douleur, et de leur plus grand amour. Mais cela convient à la croix. L'amour est crucifié, et il faut qu'il crucifie aussi. L'amour est couvert et couronné d'épines, et il faut en sentir les piqûres en sentant cet amour. Jésus donc qui parle à plusieurs en sa croix ne parle point à Madeleine ; Jésus qui parle de plusieurs en sa croix, ne parle point de Madeleine, et toutefois il la voit à ses pieds, et lui qui s'est souvenu de Madeleine lorsqu'elle ne pensait point à lui, semble ne se point ici souvenir de Madeleine, lorsqu'elle n'est vivante et mourante que par son amour. Elle est fidèle à Jésus, et ses apôtres qui étaient avec lui au jardin des Olives, l'ayant quitté, Madeleine qui n'était point avec lui en ce jardin, et au temps de sa capture, le cherche, le trouve et le suit au milieu des soldats et des Juifs, au temps de sa condamnation et de ses souffrances. Elle est non seulement fidèle et cherchante, mais elle est adhérente à Jésus. Elle est à ses côtés tandis qu'il est en croix.

Et le texte sacré joint Madeleine à la Vierge en

ce jour mémorable, en cette grande action, et en cette proximité de la croix : *Juxta crucem Jesu.* Elle est donc fidèle à Jésus, elle est cherchant Jésus, elle est présente à Jésus souffrant, même elle ne se contente pas d'être présente, cela ne suffit pas à son amour : elle s'approche de Jésus et de sa croix, et n'en demeure pas éloignée comme les autres dames de Galilée, qui contemplent de loin ce spectacle d'amour et de douleur extrême. Elle se sépare d'elles et se joint à la Vierge, et s'approche de Jésus et de sa croix selon que dit saint Jean (XIX, 25) : *Stabant juxta crucem.* Elle est collée et attachée à Jésus en sa croix, et ce sang ruisselant de Jésus est le ciment qui joint le cœur de Jésus et de Madeleine ensemble. Et Madeleine est attachée à la croix de Jésus par des clous plus forts que ceux dont les Juifs y ont attaché son Sauveur et son amour. Jésus donc voit Madeleine à ses pieds, et Madeleine contemple Jésus en sa croix. Ces regards sont mutuels et réciproques, et ces deux cœurs sont deux miroirs qui, étant proches, se rapportent et se représentent l'un à l'autre. Qui verrait le cœur de Jésus, y verrait Madeleine empreinte ; qui verrait le cœur de Madeleine, y verrait Jésus et Jésus souffrant, vivement imprimé.

Que cette âme, et l'amour de cette âme, et sa force et constance en amour nous ravisse et nous étonne ; Madeleine n'est pas fuyante comme tous les apôtres. Car le texte sacré ne se contente pas de

dire qu'ils se sont mis en fuite, mais nous dit notamment : *fugerunt omnes.*

Où étiez-vous alors, ô Madeleine ! vous n'eussiez pas fui, mais vous eussiez voulu être semblable à votre amour. Et puisque Jésus était captif, vous eussiez été captive comme lui et avec lui, et cette captivité vous eût été repos et liberté. Mais puisque ce bonheur ne vous est pas arrivé, vous courez après Jésus, le cherchant et le poursuivant avec beaucoup plus d'amour et de douleur, entre les Juifs et les soldats, les clous et les épines, que vous ne l'avez cherché autrefois en un banquet chez le pharisien. Et si lors vous avez laissé Jésus chez le pharisien, vous absentant de Jésus par obéissance à Jésus même, selon cette parole : *Vade in pace* ; ici vous ne délaissez pas Jésus entre les Juifs et les soldats, vous demeurez présente et constante au spectacle de la croix, qui crucifie votre amour et votre cœur tout ensemble.

Jésus sera détaché de la croix en la présence de Madeleine, et ne sera pas détaché de son cœur ; elle le suivra jusqu'au tombeau, prenant garde où et comme on le dépose en ce lieu pour le venir oindre aussitôt que la loi du sabbat lui permettra.

VI. Adhérence de Madeleine à Marie, Mère de Jésus, dans le temps que Jésus est en croix. Ces deux paroles : *Stabant* et *juxta*, appropriées à la Mère et à la fidèle servante de Jésus, marquent une singulière appartenance à sa croix. En ces deux personnes commence le nouvel ordre

des âmes crucifiées avec Jésus-Christ. Plusieurs veulent bien être proches de Jésus, mais non pas de sa croix.

Mais revenons à Jésus en la croix, et à Madeleine aux pieds de Jésus et de la croix. Ce spectacle d'horreur et de douleur ne l'en éloigne pas, nonobstant la tendresse, la douceur et la détresse de son cœur ; car son amour plus grand, plus fort, plus agissant que sa douleur, l'approche de Jésus et de sa croix, puisque c'est la croix de Jésus. Elle se joint à la très sainte Vierge, et comme elle la suit en l'amour de Jésus, elle s'approche et de la Vierge, et de Jésus, et de la croix, où Jésus est pendant et attaché. Et saint Jean nous dit d'elle comme de la Vierge : *Stabant juxta crucem Jesu, Maria mater ejus, et soror matris ejus Maria Cleophe, et Maria Magdalena.* Grande et heureuse proximité, et d'autant plus remarquable, que ce grand apôtre et évangéliste, ne parle que de ces trois personnes en qualité de proches de la croix de Jésus ; et il n'use point de paroles différentes pour Madeleine et pour la Vierge ; il les comprend toutes deux sous un même terme, et il dit ces deux paroles grandes : *Stabant* et *juxta.* Deux paroles appropriées par un même esprit à Marie, mère de Jésus, et à Madeleine aimante et disciple de Jésus, et appropriées à elles par l'esprit de Jésus et par la plume de son bien-aimé saint Jean.

Ces deux paroles nous apprennent un nouveau secret en l'école de Jésus et de l'amour de Jésus.

Elle nous représentent un grand et un nouvel état de la Vierge et de la Madeleine, et un état d'appartenance et de proximité à la croix de Jésus et à Jésus en croix.

Mais il faudrait un même évangéliste pour nous décrire les secrets, les raretés, les particularités de cet état et de cette confiance de Jésus et de Jésus crucifié. Béni soyez-vous, ô disciple aimé de Jésus, de nous avoir révélé ce secret, de n'avoir pas omis en votre histoire de Jésus cette particularité d'amour de cette âme aimant Jésus. Béni soit cet état de Madeleine, stable, ferme et proche de Jésus et de la croix de Jésus. O état digne de Jésus, digne de la croix de Jésus, digne de ce temps sacré, auquel Jésus fait ce grand sacrifice, ce sacrifice unique et sacrifice consommant l'Éternité, pour user du même terme de saint Paul. Temps singulier et mémorable auquel Jésus est actuellement pendant en la croix, temps auquel la vie mourante est source de vie et de plusieurs vies, c'est-à-dire non seulement de plusieurs effets de vie communiqués à plusieurs âmes, mais ce qui est plus, Jésus qui est la vie et qui est lors la vie mourante, est source de plusieurs sortes de vie, qui font une très grande et très belle différence dans l'éternité ; et pour une sorte de vie dont l'homme s'est privé par le péché d'Adam, Jésus second Adam établit entre les hommes plusieurs sortes de vies, et est vraiment dans le paradis de la terre et du ciel, c'est-à-dire en l'Église

militante et triomphante ; Jésus, dis-je, est cet arbre de vie qui s'appelle aussi *lignum vitarum*. Et ces vies diverses sont autant d'états différents en la grâce du ciel et de la terre.

Le nouvel état dont nous parlons est un d'iceux, et il se trouve relevé de la compagnie et association à la mère de Jésus. O nouvel ordre de la croix et du ciel tout ensemble ! ordre intérieur et invisible aux hommes et visible aux anges ! Ordre des âmes crucifiées avec Jésus et par Jésus ! ordre naissant en la croix de Jésus ! ordre commençant en la personne de la Vierge, et en la personne de la Madeleine ! ordre fondé en ces paroles et en ces patentes : *Stabant juxta crucem Jesu, Maria mater ejus*, etc., *et Maria Magdalena.* Ordre d'amour, de croix et de martyre des cœurs et des esprits ! ordre de constance et fermeté, dignement représenté par ce sacré évangéliste et par ce mot *stabant*. Ordre d'alliance et de proximité douce, amoureuse et douloureuse à Jésus, et à Jésus comme crucifié. Proximité dignement exprimée par cette autre parole : *juxta*, et *juxta crucem Jesu.*

Car il faut distinguer et peser toutes ces paroles ; elles procèdent d'un esprit puissant et élevé, qui porte le nom d'aigle entre les évangélistes, et le nom de bien-aimé entre les apôtres, et c'est aussi celui qui nous rapporte les plus hauts secrets de Jésus et de l'école de Jésus.

Et il appert que plusieurs veulent bien être pro-

ches de Jésus, mais non pas de la croix de Jésus. Mais la croix n'éloigne pas Madeleine de Jésus, elle se tient proche et de lui et de sa croix ; et il est vrai de dire que Jésus et sa croix étaient encore plus proches et de la Vierge et de Madeleine que ce texte sacré ne l'exprime. Car et Jésus et la croix de Jésus sont dans le cœur de la Vierge et dans le cœur de Madeleine, et c'est lorsque Jésus attache Madeleine à soi-même et à sa croix visiblement et constamment, nonobstant les soldats et nonobstant les Juifs. Recueillons donc de ces discours et de ces paroles de l'évangéliste bien-aimé de Jésus, que Madeleine est fidèle à Jésus, est présente à Jésus, est proche de Jésus et de sa croix, est attachée à la croix et à Jésus : *Juxta crucem Jesu* ; est en un nouvel ordre et état d'amour, de croix et de douleur au regard de Jésus.

VII. Comme Madeleine ne parle à Jésus qu'en silence et d'un langage d'amour, Jésus lui parle en la même manière. Opérations admirables de Jésus en silence sur Madeleine en silence.

Et toutefois Jésus ne la daigne pas consoler d'une seule parole. Il ne parle ni d'elle, ni à elle, comme si elle était ensevelie en sa mémoire. Il parle au bon larron qui ne fait que commencer à le connaître. et ne dit mot à Madeleine, qui le sert et l'aime de si longtemps, et l'aime d'un amour si parfait et si excellent, et l'aime encore depuis peu, d'une

nouvelle sorte d'amour. Il parle à sa sainte mère et à saint Jean, et il ne parle point à Madeleine qui est en leur compagnie ; il parle au Père éternel sur soi et sur ceux-là même qui le crucifient, et il ne parle ni à Madeleine ni sur Madeleine, qui est crucifiée par son amour même.

Il semble que le Verbe incarné n'a jamais été si abondant en paroles qu'au dernier jour de sa vie et souffrance ; il fait un grand et long discours à tous ses apôtres sur son état présent et sur leur condition ; il parle à saint Pierre qui le doit méconnaître et à Judas qui le doit trahir. Il parle deux fois à Judas et ne parle pas une seule fois à Madeleine ; il parle aux soldats qui le viennent prendre, à Caïphe qui l'examine, à Pilate qui le juge ; à Hérode il ne dit mot, ni à Madeleine. O Hérode méprisant Jésus ! ô Madeleine méprisant tout et soi-même pour Jésus ! ô esprits par trop différents, et différents pour une éternité ! et toutefois ils sont, ce semble, également traités ! Faut-il que Jésus soit sans parole à l'une aussi bien qu'à l'autre ? faut-il que, dans l'état de la croix, il y ait un même lot pour Hérode et pour Madeleine, et que Jésus parle aussi peu à Madeleine qu'à Hérode ? O sort trop semblable en deux personnes si dissemblables !

Mais Hérode parle à Jésus, et Jésus ne parle point à Hérode ; et Madeleine ne parle point à Jésus, comme Jésus ne parle point à Madeleine ; elle ne lui parle point à la vérité, mais son cœur parle, et

parle le langage d'amour qui est le langage du cœur. Elle entretient Jésus de son silence, et le silence de Jésus sert d'entretien à Madeleine ; et le cœur de Jésus parle à Madeleine et pour Madeleine au Père éternel, comme nous verrons en peu de lignes en l'ordonnance de la croix établie sur elle.

Autrefois elle a répandu en silence ses larmes et ses odeurs sur Jésus, car vous voyez que chez le pharisien elle ne dit mot, et au banquet de Béthanie, où elle réitère, sinon ses larmes, au moins ses parfums, elle le fait encore sans paroles, toujours aimante et toujours épandant son cœur et son esprit, mais toujours en pleurant. Comme donc elle répand et ses larmes et ses odeurs sur Jésus, en silence, aussi Jésus répand maintenant son sang sur Madeleine en silence. Lors elle était sans parole, mais non sans amour vers Jésus ; et maintenant Jésus n'est pas sans amour vers Madeleine, bien qu'il soit sans parole. La puissance de son esprit, et de son esprit souffrant, est étendue sur Madeleine, et elle entre par amour en conformité d'esprit et d'état avec Jésus. Elle souffre par amour ce que Jésus souffre par les Juifs, et cette croix crucifie Madeleine en Jésus et avec Jésus, ces épines couronnent et navrent Madeleine aussi bien que Jésus, et ce fer de la lance qui perce le cœur mort de Jésus, perce le cœur vivant de Madeleine. Tous deux en croix, en douleur, en souffrance, et en croix et souffrance d'amour excellent et divin.

VIII. Dans la grande conformité de Jésus en croix et de Madeleine, il y a cette différence que Jésus meurt et elle ne meurt pas, car sa mort même opère en elle une vie d'amour et de croix. L'amour qui fait mourir Jésus ne peut mourir. L'amour de Jésus est plus fort que sa mort, puisque sa mort ne peut faire mourir son amour. La vie d'amour que Madeleine reçoit de Jésus mourant est cause qu'elle ne meurt point; mais son amour, qui est crucifié, la crucifie pour le reste de ses jours. Conduite de la Madeleine vers Jésus en état de mort. Elle est la dernière qui le quitte et la première qui le cherche; et elle est aussi la première à qui Jésus apparaît. Explication de ces paroles de saint Marc : *Il apparut d'abord à Marie-Madeleine.*

Mais Jésus meurt en cette croix, et Madeleine ne meurt pas; car en mourant, il lui donne la vie et s'imprime en son cœur, comme en une cire amollie par ses rayons. Dans les derniers efforts de cette vie mourante, de cette mort vivante, il grave en elle sa vie, sa croix, sa mort et son amour; et cet amour est toujours vivant et vivifiant en elle. Jésus est vie et amour tout ensemble; mais il est amour vivant et vivant dans la mort même, car encore que Jésus meure, l'amour qui est en Jésus ne meurt pas; cet amour qui fait mourir Jésus ne peut mourir, au contraire il est vivant, régnant et triomphant dans la mort même de Jésus. Cette mort est la vie et le triomphe de cet amour qui vit et règne dedans les flammes. On a dit autrefois de l'amour qu'il est fort comme la mort; disons que l'amour dominant en Jésus est plus fort que la vie de Jésus, et que la mort même de Jésus; car l'amour fait mourir Jésus, et la mort de Jésus ne fait pas mourir

l'amour de Jésus. Cet amour est vivant et régnant en Jésus mort, et fait vivre Madeleine ; c'est sa vie, c'est son amour, et c'est pourquoi elle ne meurt point en la mort de Jésus; ne mourant pas, elle est crucifiée, car son amour est crucifié et il l'a crucifiée aussi, et la crucifiera trente ans durant en une autre manière et en une autre montagne que le Calvaire. Elle en porte l'ordonnance au pied de la croix, et livrant son cœur à Jésus, à sa croix, à son amour, elle adore l'ordonnance rigoureuse du Père éternel, qui consomme la vie de son Fils unique dans les rigueurs de la croix.

Après donc que tout est consommé, et que vous l'avez ainsi déclaré, ô Jésus, par votre sacrée parole ; vous expirez, ô Seigneur de la vie, et on vous détache de la croix où l'amour et l'obéissance vous avaient attaché ; et vous expirant, elle reçoit votre esprit dans son esprit, et votre corps mort en ses bras, et l'accompagne jusqu'au sépulcre de Joseph où il doit être déposé. Là elle est la dernière qui vous quitte, et ne vous quitte que pour ne pas vous quitter, c'est-à-dire pour satisfaire à la loi du sabbat, et à la loi de son amour qui la porte à chercher de nouveaux parfums pour vous oindre, car ceux qu'elle avait ont été tous épuisés sur vous en Béthanie.

Mais comme elle est la dernière qui vous quitte, elle est aussi la première qui vous cherche et la première qui vous trouve. Elle vous cherche mort

et elle vous trouve vivant, et vous avez voulu publier à tout le monde, par vos plus fidèles écrivains, que cette pauvre pécheresse, que cette humble pénitente, que cette délivrée des démons et du péché, que cette âme méprisée du pharisien et reprise de vos disciples est la première de tous, même est la première de tous vos apôtres, qui a reçu le privilège de vous voir vivant et ressuscité en gloire ; car l'un de vos évangélistes nous dit ces grandes paroles : *Apparuit primo Mariæ Magdalenæ, de qua ejecerat septem dæmonia.* (Marc. XVI, 9.) Le Seigneur ressuscitant a apparu premièrement à Marie-Madeleine, de laquelle autrefois il avait chassé sept démons; comme si vous vouliez qu'entrant en votre vie, en votre vie nouvelle, en votre vie glorieuse et immortelle, le premier acte extérieur de cette vie grande et divine, remarqué dans l'Écriture, fût un acte et visite d'amour vers cette âme qui ne vivait que par la vie qu'elle avait en vous.

O primauté de grâce, de faveur et d'amour de Jésus vers Madeleine ! ô primauté singulière et remarquable, et aussi remarquée par le Saint-Esprit qui a dicté votre Évangile à vos disciples et apôtres ! Me sera-t-il permis de penser et de dire que cette primauté de faveur est rendue à l'excellence et à la primauté de son amour ?



CHAPITRE VI

La Madeleine cherche Jésus au sépulcre et le trouve ressuscité et se met à ses pieds.

1. La plupart de ceux qui paraissaient chercher Jésus, recherchaient ses miracles et son assistance en leurs besoins; mais Madeleine ne cherche que Jésus et le miracle de son amour. Elle est tirée à lui par la puissance secrète de son amour, et non par une vocation de parole comme l s Apôtres. Mais en la résurrection de Jésus, elle est la première qui entend sa voix ; et elle reçoit la charge de l'annoncer aux Apôtres, et cet honneur est déféré à l'éminence de son amour.

Durant le cours de votre vie voyagère et publique en Judée, elle est la première qui vous a cherché par amour. Vous avez cherché les uns, et les autres vous cherchaient pour leurs besoins particuliers, et pour leurs nécessités extrêmes, recherchant plus vos miracles que vous-même. Mais Madeleine ne cherche que vous, elle ne cherche que le miracle de votre amour ; et aussi vous la rendez elle-même un miracle d'amour en la terre, et maintenant vous voulez qu'elle soit la première qui vous voit immortel et glorieux. Les disciples et apôtres vous ont fidèlement suivi, mais ayant été appelés, et appelés sans qu'ils pensassent à vous. Celle-ci vous cherche, vous suit, vous court, sans être appelée

de vous par aucune parole qui l'attire et s'adresse à elle, comme il est arrivé aux autres ; même elle est à vos pieds, et il ne semble pas que vous la connaissiez, et que vous la regardiez, ni que vous pensiez à elle, tant est secrète la puissance qui l'attire et l'attache à vous. Et maintenant vous voulez qu'elle soit la première qui entende votre voix, qui écoute la parole de votre bouche sacrée, et qui reçoive cette charge tant honorable d'annoncer la première votre gloire, à vos apôtres. C'est ainsi, ô roi de gloire qu'en la terre et au ciel vous voulez honorer celle qui vous a tant aimé, et qui s'est avilie à vos pieds pour vous adorer.

II. Ignorance de Madeleine au regard de la résurrection de Jésus, ordonnée de Jésus pour enflammer son amour. Jésus, qui est la vérité même, se déguise (en attendant qu'il se manifeste) pour exciter son amour, et il n'y a que la grandeur de cet amour qui puisse rendre ce déguisement convenable. Puisque l'ignorance de cette sainte est honorée des anges et de Jésus-Christ même, nous devons beaucoup plus chercher l'amour que la lumière dans les choses de Dieu. Madeleine, toujours première, et à aimer, et à pleurer, et à chercher son Seigneur.

Mais avant que de lui faire cette nouvelle grâce, il vous plaît exercer et accroître encore son amour, et la tenir en ignorance de votre état et de votre gloire, pour exciter et allumer de nouvelles flammes dans son cœur. O sainte et bénie ignorance, et honorable en Madeleine, puisqu'elle vient de la conduite de Dieu même sur cette âme, et qu'elle ne sert qu'à exciter le feu d'un si grand amour.

Cette ignorance vient de Dieu et conduit à Dieu, et aussi elle est honorée des anges, et entretenue de Jésus-Christ même, qui se déguise sous la forme de jardinier, pour être présent et inconnu tout ensemble à l'amour de cette âme ; chose que le Fils de Dieu n'a jamais faite en tout le cours de sa vie précédente. Et ce déguisement semblerait peu séant à sa dignité et à sa qualité (lui qui est la vérité même en son essence), s'il n'était convenable à la grandeur et à la vérité de cet amour.

Mais revenons à notre Madeleine pénitente autrefois en la salle du pharisien, et maintenant ignorante au sépulcre de Jésus ; et après avoir révéré cette sainte et divine ignorance en une âme si digne de lumière, et sur un sujet si digne d'être connu, apprenons à rechercher plus d'amour que de lumière dans les choses divines. Cette âme donc toujours divine et admirable, soit en la pénitence, soit en son amour, soit en son ignorance, ne sachant pas que Jésus est en sa gloire et n'est plus dedans les ombres et ténèbres de la mort, vient au sépulcre sitôt que la loi lui permet, et elle y vient la première, comme toujours première, et à aimer, et à pleurer, et à chercher son Seigneur.

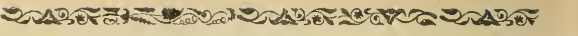
III. Madeleine parlant aux apôtres leur dit : *Ils ont enleve le Seigneur*; et aux anges elle dit : *Ils ont enlevé mon Seigneur*. La raison de cette différence. Trois personnes rares en l'amour de Jésus, Pierre, Jean et Madeleine, le viennent chercher au sépulcre; mais l'amour de Madeleine surpasse celui des deux autres en bien des manières.

Mais dès qu'elle aperçoit la pierre ôtée, saisie de

crainte qu'on ne l'ait enlevé, sans faire un pas plus avant, elle court diligemment aux apôtres pour leur dire : *Ils ont enlevé le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont posé.* (Joan. xx, 13.) Elle leur tient ce propos pour les animer tous à la recherche de leur commun Seigneur ; car c'est pourquoi le Saint-Esprit, qui anime son cœur et conduit sa langue, lui fait tenir un langage différent aux apôtres et aux anges ; aux apôtres elle dit : *Ils ont enlevé le Seigneur*, pour les exciter par ce terme commun à leur commun devoir et amour : mais aux anges elle dit : *Ils ont enlevé mon Seigneur*, pour leur exprimer naïvement son amour et sa douleur, et les convier suavement à lui dire des nouvelles de celui qu'elle aime, qu'elle cherche, qu'elle adore, qu'elle pleure et qu'elle nomme si tendrement son Seigneur.

Au bruit donc de cette triste nouvelle, les Apôtres s'émeuvent, et deux d'entre eux, le mieux aimant et le mieux aimé, c'est-à-dire Pierre et Jean, viennent au sépulcre, et elle y est aussi pour la seconde fois. Et ce lieu saint, ce trône d'amour, ce siège où a reposé trois jours l'arche de notre salut, l'honneur et l'amour du ciel et de la terre, est visité de ces trois rares personnes, et toutes trois rares en l'amour de Jésus, Pierre, Jean et Madeleine. Mais elle surpasse en cet amour ; car elle est venue sans eux, et ils n'y sont pas venus sans elle ; ils n'y demeurent pas avec elle, et ils s'en retournent sans elle. Elle a eu le pouvoir de les y

attirer ; mais ils n'ont pas le pouvoir de l'emmener et de l'en séparer. Elle n'en peut partir, et elle demeure attachée à ce sépulcre saisie de douleur, baignée de larmes, ne pouvant quitter ce lieu où a été celui qu'elle aime, qu'elle pleure et qu'elle cherche de tout son cœur, et qu'elle nomme vraiment le Seigneur, et son Seigneur, car il est le Seigneur de l'univers, et le Seigneur encore et le Dieu de son cœur.



CHAPITRE VII

Les paroles des anges et de Jésus à Madeleine au sépulcre

I. Obligation spéciale de peser ce que saint Jean, ch. xx, nous apprend sur ce sujet. Sainteté du monument, qui est le trône d'un Dieu mort pour l'amour de nous. Durant ces trois jours, les anges ont partagé leur demeure : les uns étant venus au sépulcre, les autres étant demeurés au ciel : ceux-ci pour adorer le Dieu vivant, et ceux-là pour adorer un Dieu mort. Procédé étrange en une âme tout angélique, d'avoir deux anges devant ses yeux et de n'y penser pas. Elle ne pense qu'à son amour et n'entretient que sa douleur.

Il y a plaisir de voir le bien-aimé disciple décrire ces choses par le menu. Ne les négligeons pas, puisqu'il ne les a pas négligées lui-même. Ou pour mieux dire pensons-y volontiers, puisque le Saint-Esprit a daigné les écrire et publier à l'univers, et par un des plus rares et plus choisis instruments qu'il ait eus en la terre. Selon saint Jean donc, les apôtres viennent et s'en retournent ; et Madeleine demeure attachée à ce lieu, lieu vraiment désirable et bien digne de vos larmes et de votre séjour ô Madeleine. Ce lieu est saint et a une dignité qui se rapporte au ciel, et le semble égaler ; car si le ciel est le trône de Dieu vivant, ce lieu est le trône de Dieu mort, et mort pour le salut des hommes.

Et durant ces trois jours, les saints anges ont partagé leur demeure ; les uns demeurant dans le ciel pour y adorer le Dieu vivant, et les autres demeurant au sépulcre pour y adorer et accompagner le Dieu mort, c'est-à-dire Jésus mort ou enseveli en la terre, et encore plus en l'oubli des hommes.

Or les apôtres s'étant retirés, et Madeleine restée en ce saint lieu, les anges viennent aussitôt, et lui paraissent, d'où il appert qu'ils viennent en terre, non pour les apôtres, car ils se sont retirés ; mais pour Madeleine, car elle est demeurée ; et toutefois elle est si peu civile aux citoyens du ciel, et si peu courtoise aux anges qui la visitent, que les voyant, elle ne les regarde pas, elle ne leur parle pas, elle ne les entretient pas, elle n'y pense pas, elle ne pense qu'à son amour, et elle n'entretient que sa douleur. Procédé, ce semble, étrange en une âme tout angélique et céleste, et laquelle aussi les anges cherchent comme telle ; mais elle ne les cherche pas, elle cherche le Seigneur des anges, et rien ne la peut arrêter et occuper que lui.

II. « Ils ont enlevé mon Seigneur. » Quoique Madeleine soit avec deux anges, elle ne leur parle point. Ils lui parlent les premiers, et elle leur répond peu de paroles, et c'est de son amour. Il semble que les anges n'ont paru et parlé à Madeleine que pour donner à connaître que ce grand amour requérait que Jésus-Christ lui-même lui manifestât son nouvel état.

Elle donc ne parlant point aux anges, les anges se résolvent de lui parler et de rompre son silence,

en lui demandant le sujet de ses larmes : *Femme, pourquoi pleures-tu?* (Joan. xx, 12.) Elle leur dit lors ces pitoyables paroles : *Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.* (Ibid., 13.) Ce pourparler est court, et bientôt infini ; et toutefois il est entre deux anges et une âme angélique. Mais un amour si grand ne permet pas plus de paroles.

Je ne laisse pourtant pas de m'étonner et des anges et de Madeleine; car, ô sainte âme, la beauté, la splendeur, la clarté de ces anges descendant du ciel, et descendant lors pour vous seule en la terre, n'est-elle point capable de toucher votre cœur, d'essuyer tant soit peu vos larmes, d'arrêter un peu votre esprit, et de vous contenter en leur aspect et en leur soin vers votre âme? Tant d'objets de la terre nous touchent, nous ravissent, nous transportent si aisément hors de notre devoir même. Et ces objets du ciel ne sont-ils pas bien dignes au moins d'arrêter tant soi peu votre pensée et vous induire à les entretenir? Non, votre amour et votre esprit est absorbé dans celui que vous nommez le Seigneur, à raison de sa propre grandeur, et votre Seigneur, à raison de votre amour. Et vous n'avez ni cœur, ni esprit, ni pensée, ni parole pour un autre sujet. Ces anges sont devant vous, vous ne les regardez pas, car ce n'est pas eux que vous cherchez : vous ne leur parlez pas, car ce n'est pas eux à qui vous pensez; et eux vous parlant, vous ne leur dites qu'une parole, et vous cherchez ailleurs

ce que vous ne trouvez pas en leur présence : *Quae cum dixisset, conversa est retrorsum.* (Ibid., 14.) C'est pourquoi vous délaissez les anges et ce sépulcre où Jésus n'est plus, et vous tournez vos regards et vos pensées ailleurs.

Mais vous, ô saints anges, dites-moi, s'il vous plaît, venez-vous du ciel en terre pour ne dire que ces deux paroles à cette âme ? c'est beaucoup l'honorer, mais peu la consoler. A la vérité c'est porter beaucoup de respect à son amour, que venir du ciel pour lui paraître, et de ne venir et paraître que pour lui dire si peu de paroles : mais ce n'est pas porter remède à sa douleur. Vous qui savez le sujet de ses larmes et la gloire de son Seigneur, que ne lui dites-vous le secret qu'elle ignore, et la vie glorieuse de celui qu'elle va cherchant entre les morts ? Votre silence respectueux me fait connaître que cela est réservé non aux anges, mais au Seigneur des anges. Elle le cherche si ardemment, si pitoyablement, pour honorer un tel amour, il veut être le premier à lui dire lui-même et à lui montrer sa gloire. L'amour que cette âme lui porte et qu'il porte à cette âme le requiert aussi. Ainsi Dieu souvent diffère à nous consoler, pour nous honorer et nous consoler davantage.

Les anges donc demeurant en silence et Madeleine en douleur, le Seigneur apparaît non comme le Seigneur mais comme un jardinier (car il veut encore exercer et éprouver lui-même l'amour de

cette âme), et il lui tient le même propos que lui avaient tenu les anges (car aussi l'avaient-ils fait par son ordonnance) : *Mulier, quid ploras?* Et pour donner un nouvel aiguillon à son amour, il ajoute : *Quem quæris?* Mais un amour si grand ne peut plus supporter de délai. Après ces deux paroles, il se manifeste, il découvre sa gloire, il lui rend son esprit, il lui ouvre les yeux et elle voit vivant celui qu'elle cherche mort et elle est ravie de joie, d'amour et de lumière en la présence de Jésus, en la présence de ce soleil vivant.

III. Conduite de Jésus vers Madeleine à laquelle commençant à parler : *Pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu?* il donne un aiguillon d'amour, mais non pas un rayon de lumière. C'est par le nom de *Marie* que Jésus opère en Madeleine un effet de lumière et d'amour tout ensemble, et pourquoi.

C'est le premier effet de Jésus en sa gloire, c'est un nouvel état de grâce en Madeleine, c'est une vie nouvelle en cette âme au regard de Jésus. Il est ressuscité, il fait aussi comme une résurrection d'état de vie et d'amour en elle. Voyons plus d'une fois comme cette œuvre rare s'accomplit, et comme Jésus y procède. Tout est mystérieux en Jésus, tout y est digne de respect et de remarque; mais le premier effet de sa vie nouvelle mérite bien une vénération et observation singulière. Jésus donc ressuscité veut prendre la forme du jardinier, et paraître ainsi à cette sainte amante, pour se rendre présent,

mais inconnu, à elle sous cette forme étrangère : Jésus lui parle et l'entretient de sa douleur et de son amour, lui disant : *Pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu?* et par ces paroles lui donne un aiguillon d'amour, mais non pas un rayon de lumière. Car elle ne connaît pas celui qu'elle a présent et celui qu'elle cherche avec tant de douleur, ces propos étant finis entre Jésus et elle, Jésus profère une simple parole et lui dit *Maria*, et ce nom excite en elle amour et lumière, et ravissement de lumière et d'amour et donne à Madeleine la plus haute et désirée connaissance et la plus agréable jouissance du plus digne objet qu'elle eût pu regarder ; et elle voit celui qui est la vie et qui est sa vie, et demeure ravie de cette vie nouvelle, de cette vie de gloire.

Béni soyez-vous, ô Jésus, d'avoir ainsi essuyé ses larmes et converti sa douleur en jouissance, et d'avoir employé ce beau nom de Marie, le seul nom de Marie pour un tel effet d'amour et de lumière. Vous avez employé votre présence, votre voix et vos paroles en lui disant : *Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu?* Mais sans effet ; car ce nonobstant, elle ne connaît point celui qu'elle cherche, celui qu'elle a présent et celui qui lui tient un si doux propos. Vous proférez le doux nom de Marie, le seul nom de Marie, et ses yeux sont ouverts en la prolation de ce nom, comme ceux des deux disciples en la fraction mystérieuse faite en Emmaüs. Ce nom avait trop d'alliance avec Jésus en la per-

sonne de sa sainte Mère ; et en la personne encore de cette sainte disciple, pour ne pas joindre aussitôt deux cœurs et deux esprits si proches et si préparés à l'amour saint et mutuel l'un de l'autre. Il sert à Madeleine de porter ce beau nom de Marie, et le Dieu de bénédiction, lequel bénit tout en ses saints, veut bénir ce nom saint et vénérable et le veut employer au premier effet de sa résurrection, et donner par icelui la première connaissance de sa vie et de sa gloire.

O nom de grâce, d'amour et de lumière ! O nom lié et liant à Jésus ! O nom liant Madeleine à Jésus et lui faisant connaître son Dieu, son amour et son Sauveur ! C'est le premier nom proféré par Jésus en la résurrection ; et Madeleine aussi la première de tous les mortels, selon l'évangéliste qui voit Jésus le Fils unique de Dieu, le Sauveur du monde, et le Dieu de son cœur dans la vie, dans la gloire. O grandeur ! ô amour, ô faveur non pareille !

IV. Considération de Jésus entrant dans la gloire. Jésus regarde Marie sa mère en naissant et ne lui parle point ; il regarde Marie sa servante en renaissant, et lui parle. Pouvoir apostolique donné à Madeleine vers les apôtres mêmes.

Ces pensées me ravissent et je m'abîme en leur profondité, je ne puis les quitter, je les repasse souvent par mon esprit et je m'y repose volontiers, ô Jésus mon Seigneur, et ce d'autant plus que j'y vois votre gloire, votre amour et votre conduite admi-

rable. Après la croix donc, après la mort et le sépulcre, après tant de labeurs, d'opprobres et de douleurs, vous êtes en repos; et, ô Jésus mon Seigneur, vous êtes en votre gloire et vous y êtes pour jamais, et vous ne faites que d'entrer en cette vie de gloire. J'ai autrefois contemplé votre entrée en la vie mortelle et passible, et vos premières et principales actions en icelle. Je veux aussi contempler votre entrée en cette vie nouvelle, admirable et immortelle : et vos premières actions en cet état. O Seigneur tout-puissant! ô roi de gloire! ô Dieu d'amour, que dirai-je? que penserai-je? Je veux ouvrir le livre de vie, et le livre de votre vie ce sont les Écritures. Là je trouve que la première personne que vous avez visitée en votre vie nouvelle et en votre état de gloire, c'est Madeleine. Là je trouve que la première parole que vous avez prononcée en cet état heureux, s'est adressée à elle et concernait ses larmes et ses douleurs : *Mulier, quid ploras?* Là je trouve que le premier nom que votre bouche sacrée a prononcé en cette gloire, c'est son nom, ce nom doux de Marie qui lui donne lumière, qui lui fait connaître son Seigneur, qui la fait fondre à ses pieds, qui lui redonne la vie et la comble de joie et d'un nouvel amour.

Quand vous naissez, Seigneur, en Bethléem, à la vérité les premiers regards de vos yeux mortels sont sur votre sainte Mère; mais vous ne lui parlez point, vous ne proférez point son nom qui est le

même nom de Marie, bien que ce nom soit consacré en sa personne, à l'innocence et à la maternité divine, et à une éminence de grâce qui n'aura jamais rien ne pareil; vous ne le proférez pas toutefois et vous demeurez dans le silence, et dans l'impuissance sacrée de votre enfance. Quand vous renaissez, Seigneur, au sépulcre, en votre vie de gloire, vos premiers regards et le premier aspect de vos yeux immortels, glorieux et brillants comme un soleil, sont sur Madeleine, vos premières paroles sont à Madeleine, le premier nom que vous prononcez c'est son nom, ce nom de Marie, nom consacré en sa personne à l'amour et à la pénitence.

Et la première commission que vous donnez et, s'il m'est permis de parler ainsi, la première bulle et patente que vous ayez expédiée dans votre état de gloire et de puissance, est à elle, la faisant un apôtre, mais apôtre de vie, de gloire et d'amour ; et apôtre vers vos apôtres. Il y a quelque temps que vous les avez faits apôtres, Seigneur, mais durant votre vie mortelle; vous les avez faits douze en nombre et vous les avez faits vos apôtres, mais vers le monde, pour lui annoncer votre croix et votre mort; ici vous faites Madeleine votre apôtre en votre état de gloire, et en ce nouvel état vous la faites seule apôtre et l'apôtre de votre seule vie, car elle n'annonce et ne publie que votre vie, votre puissance et votre gloire. Et vous la faites un apô-

tre non vers le monde mais vers les apôtres même du monde et vers les pasteurs universels de votre Église, tant il vous plaît relever l'honneur et l'amour de cette âme.

CHAPITRE VIII

Séparation de Jésus d'avec Madeleine au sépulcre

Rigueur en Jésus vers Madeleine au même temps de cette grande faveur, par ces paroles : *Noli me tangere.* Et qu'une âme si fidèle en l'obéissance et si extatique en l'amour, soit, ce semble, obligée de manquer à l'un ou à l'autre. Mais cette même privation du fruit de son amour lui donne une nouvelle puissance et puissance d'amour pour la porter. L'amour de Madeleine subsiste par voie d'être et non d'entretien et d'opération et ressemble au feu en son élément, ou il se conserve sans mouvement et sans pâture.

Parmi ces grandeurs, ces faveurs, ces douceurs permettez-moi, Seigneur, que je vous dise que j'y trouve une rigueur extrême. Car aussitôt qu'elle est avec vous, vous la séparez de vous ; aussitôt qu'elle vous connaît, qu'elle fond à vos pieds et qu'elle se lie à vous comme à sa vie et à son amour, vous l'éloignez de vous et l'obligez de manquer ou à son amour ou à son obéissance. Grand combat en une âme de telle fidélité en l'obéissance et de tel excès en amour, et procédé bien différent de celui que vous avez tenu avec elle chez le pharisien, lorsqu'elle ne faisait qu'entrer en votre grâce et connaissance. Là vous laissez cette humble pénitente longuement à vos pieds, vous la laissez plei-

nement satisfaire à sa douleur et à son amour ; même vous faites un long discours au pharisien, pour donner plus de temps et de loisir aux excès de ses offices et de sa piété vers vous : et ici, ô Seigneur, vous ne permettez à cette divine amante d'être à vos pieds qu'un seul moment, vous ne lui permettez qu'une seule parole, *Rabboni* (Joan. xx, 16), et au même instant vous la séparez, vous l'envoyez, vous rentrez dans le secret de votre lumière inaccessible et invisible à tout homme mortel, et elle ne vous voit plus, ne vous trouve plus, ne vous possède plus, ce semble. Vous êtes la vie : laissez-la vivre en vous ; vous êtes sa vie : laissez-la vivre de vous ; au moins donnez-lui autant d'heures et de moments qu'il y a qu'elle vous pleure, qu'elle vous cherche et qu'elle vous imprime en son cœur : mais il en arrive bien autrement. Au même instant qu'elle vous trouve, elle trouve en vous une pierre plus dure que celle du sépulcre que vos anges lui ont ôtée. Vous lui êtes une pierre, non d'achoppement à la vérité, mais de séparation, et vous frappez vous-même le coup de cette séparation, ce semble, rigoureuse ; et ce qui passe la rigueur même, vous la séparez dans l'excès d'un si grand amour.

Je trouverais ce coup insupportable s'il n'était de vous, et s'il n'était par amour et s'il n'était même pour un plus grand amour. Car tout ce qui est de vous donne vie, force et amour ; et dans votre

amour, privant cette âme du fruit de son amour, vous lui donnez une nouvelle puissance, et puissance d'amour pour porter cette privation, cette rigueur et cette séparation, séparation secrètement et insensiblement unissant son âme à vous en une nouvelle manière. O amour pur, céleste et divin ! Amour qui n'a besoin d'entretien et sentiment aucun ; amour qui subsiste par voie d'être, et non par voie d'entretien, d'exercice et d'opération ; amour qui, comme ces feux célestes, se conserve en son âme comme en son élément sans mouvement et sans pâture ; au lieu que les feux terrestres sont en mouvement perpétuel et ont besoin d'aliment pour être conservés et entretenus ici-bas comme en un lieu qui leur est étranger.

CHAPITRE IX

La Madeleine est séparée de Jésus, lui étant au ciel et elle en terre pour achever le cours de sa vie signalée en pénitence et en amour saint vers Jésus.

Procédé de Jésus avec Madeleine par amour unissant chez le Pharisien, et par amour séparant au sépulcre. Madeleine entre en l'école de l'amour séparant aux pieds de Jésus glorifié, et continue trente ans. Pendant tout ce temps, elle est en la terrre, sans la terre. Son âme est au ciel, et elle n'a de terrestre que le corps mortel, lequel encore n'est vivant que dans les flammes d'un amour céleste.

Voilà le procédé de Jésus avec Madeleine, et de Madeleine avec Jésus en la terre, procédé qui commence par amour, et amour unissant chez le pharisien, et finit par amour, mais amour séparant au sépulcre de Jésus. Mais, ô Madeleine, cette séparation n'est qu'un essai et un exercice que Jésus vous fait faire à ses pieds ; ce n'est qu'un commencement d'épreuve, car il faudra être séparée, non pour un moment ou une heure, mais pour trente ans. Me permettez-vous, ô âme divine, de vous dire : Aux pieds de Jésus glorifié, vous commencez à entrer en l'école de l'amour séparant, comme aux pieds de Jésus humilié, vous êtes entrée en l'école de l'amour unissant.

Deux écoles sacrées en l'académie de Jésus ; toutes deux écoles de l'amour de Jésus, mais écoles d'un amour différent. Madeleine est la première disciple et la plus remarquable en cette académie de Jésus. Elle y fait depuis environ trois ans sa profession publique et constante, et elle va toujours s'avançant et s'élevant de degré en degré. Elle entre donc en la nouvelle école de l'amour séparant, et elle y entre lorsque Jésus entre en sa gloire. Et par les lois de cette nouvelle discipline, elle aura désormais à vivre une vie séparée de Jésus, qui sera au ciel par son ascension, et elle en la terre par sa pénitence. En la terre à la vérité, mais sans la terre, et beaucoup plus au ciel qu'en la terre : car sa vie, son amour et son occupation sera dans le ciel ; elle n'aura rien de terrestre que le corps mortel dont elle est revêtue, lequel encore n'est vivant que dans les flammes d'un amour céleste.

CHAPITRE X

Deux états excellents et différents en la vie de Madeleine : l'un d'amour saint, l'autre de rigueur favorable, et tous deux opérés par Jésus en elle.

1. Il semble que Jésus et Madeleine, deux personnes unies si étroitement, dussent quitter la terre ensemble ; mais son jugement est bien différent de nos pensées, et il veut que son corps demeurant en la terre, son amour soit au ciel, et qu'elle passe trente ans ainsi divisée en elle-même. Deux états fort différents de Madeleine : l'un de trois ans avec Jésus, l'autre de trente ans privée de Jésus. Dans le premier, Jésus est sa vie et son amour dans les délices de sa conversation ; et dans l'autre, il est sa vie et son amour dans les rigueurs de sa privation. Jésus est objet de faveur et de rigueur, de jouissance et de souffrance, selon qu'il lui plaît. Cette rigueur est sans coulpe au regard des âmes qui la portent, et est même amour et faveur, mais tellement détrempée dans la rigueur qu'il faut lumière particulière pour l'apercevoir. Jésus, qui conserve ses navrures en son corps jusque dans la gloire, se plaît d'être servi des cœurs navrés, et il les navre de douleur et d'amour.

A la vérité, contemplant la vie, la faveur et l'amour de Jésus au regard de Madeleine, et de Madeleine vers Jésus, il semblait qu'un même jour et une même heure devait les ravir à la terre et les tirer au ciel. Mais Dieu, admirable en ses conseils et en ses voies sur les enfants des hommes, et plus encore sur ses saints, juge et dispose bien autrement de Madeleine. Il veut que son corps soit en la

terre et son amour au ciel, et qu'ainsi divisée en elle-même, elle meure et vive tout ensemble par l'espace de trente ans, et qu'elle porte dans un désert une rigueur extrême et un martyre d'amour, qui en sa rigueur surpasse les faveurs qu'elle a reçues au monde par la présence et possession qu'elle avait de Jésus, qui était sa vie, son tout et son unique amour.

Ce sont deux états excellents et bien différents de Madeleine, l'un de trois ans aux pieds de Jésus, l'autre de trente ans séparée de Jésus. En l'un elle est possédant et possédée de Jésus, en l'autre elle est possédée et séparée de Jésus tout ensemble. En l'un et en l'autre état, Jésus est sa vie, Jésus est son amour. Mais, durant les trois ans précédents, Jésus est sa vie et son amour dans les délices de Jésus présent, se possédant et possédée de lui par un amour et puissance réciproque. Et durant ces trente ans Jésus est son amour et sa vie dans les rigueurs d'un amour vif et puissant, d'un amour languissant après un objet tant aimable et tant aimé, mais tant éloigné.

II. Explication de la grâce souffrante où la vie et la mort se trouvent ensemble. Mais ceci est pour très peu de personnes, les unes n'en ayant nulle intelligence, et les autres étant trop faciles à se persuader d'y avoir quelque part. Explication de cet amour souffrant et de cette vie de mort par l'état des damnés, où il y a une mort éternelle qui n'ôte pas la vie, mais la suppose. Ces deux sortes de mort sont bien différentes : l'une est jointe à la vie de la nature, l'autre à la vie de la grâce; en l'une on meurt par le péché,

et en l'autre on meurt au péché. La grâce a plus de pouvoir de faire mourir que le péché, mais d'une manière de mort qui est vie. La vie et la mort se trouvent en la grâce commune, selon cette parole de l'Apôtre : *Vous-mêmes regardez-vous comme morts au péché et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ.*

Outre cette langueur, il y a encore d'autres sortes de souffrances et de rigueurs que portent les âmes éminentes dans les voies divines. Ce n'est pas ici le lieu de traiter et prouver ces matières ; il les faut supposer d'ailleurs. Les âmes saintes le savent par expérience ; les âmes plus communes le croient par révérence. Par ces deux voies différentes, les âmes rendent leurs vœux, leur hommage et leur vie au temple de cet amour. Et nous leur annonçons que Jésus est l'objet de faveur et de rigueur, de jouissance et de souffrance, selon qu'il lui plaît s'appliquer divinement mais différemment aux âmes. Il est tellement objet de souffrance et de rigueur, que c'est sans coulpe aucune de la part des âmes qui le portent en cette qualité. Au contraire, cette rigueur est faveur et amour à qui le sait bien comprendre. Et est amour et faveur d'autant plus grande que la rigueur est grande. Mais c'est un amour et faveur détrempés tellement dans l'amertume de la rigueur que l'esprit et le sens n'y aperçoivent et expérimentent que rigueur. Et il faut une lumière toute particulière pour pénétrer l'amour et la faveur cachés dans la sévérité de cette rigueur.

C'est l'amour consacré à la croix de Jésus : Jésus

est une source vive d'amour, Jésus est vie et amour partout, en la crèche et en la croix, en l'Égypte et en la Judée, au Thabor et au Calvaire, au désert et aux villes. Il est source de plusieurs sortes de vie, et il est source de plusieurs sortes d'amour. Cet amour non de délices, mais de rigueur, est l'amour propre à la croix de Jésus. Il est procédant de ces saintes plaies qu'il a reçues en la croix et qu'il a conservées même en la gloire; tant la croix, la douleur et la navrure lui plaît, puisqu'elle lui plaît même en la gloire et pour l'éternité. Si son corps est navré, et navré dans le ciel, et navré pour jamais, ne nous étonnons pas s'il veut avoir à soi des cœurs navrés. Il les navre de douleur et d'amour, il les presse de rigueur et faveur, il les comble de jouissance et souffrance tout ensemble. Et comme la navrure fait et suppose division, aussi ces cœurs navrés sont divisés d'avec eux-mêmes. Car un cœur aimant de cette sorte est un cœur séparé de l'objet aimé; cet objet par rigueur est séparé de celui qui aime; cet objet par amour est un autre lui-même. C'est son cœur, c'est sa vie, puisque c'est son amour; c'est le cœur dont il vit; c'est la vie dont il meurt; c'est la mort dont il est vivant, car il n'est vivant que pour sentir et souffrir cette perte, douleur et absence : c'est sa langueur, son tourment, sa navrure. O langueur! ô rigueur! ô vie! ô amour! ô mort vivante et vie mourante!

Mais révérons ces secrets, et ne les ouvrons pas à la terre de crainte qu'elle ne les profane ou par impureté, ou par impiété. C'est le sanctuaire qui doit être voilé, mais le voile est rompu en la mort de Jésus, et nous avons eu accès dans ce lieu saint, le Saint des saints. En cette entrée nous apprenons à l'exemple de Jésus même, le Saint des saints, le bien-aimé du Père, comme en l'état et en la voie d'amour, spécialement s'il est rare et excellent, et il y a des faveurs à recevoir, et il y a des rigueurs à porter aussi. Et la rigueur va augmentant l'amour, et après en son temps dispose à recevoir de plus grandes faveurs. C'est la loi d'amour, et cette loi est observée en Madeleine ; car si elle a vécu trois ans en faveur, en amour, en jouissance aux pieds de Jésus, elle sera trente ans séparée de Jésus, c'est-à-dire elle sera trente ans vivante, mais toute vive séparée de sa vie. Car Jésus est sa vie, et, si elle paraît vivante, ce n'est pas elle, c'est Jésus qui vit en elle; et par ainsi elle est vivante et non vivante, elle est mourante et vivante tout ensemble ; elle est trente ans en cet état de vie et de non vie, en cet état de vie et de mort, en cet état de mort qui est vie, et de vie qui est mort.

Car Jésus qui est sa vie n'est vivant en elle que pour la faire mourir, c'est-à-dire n'est vivant en elle que d'une sorte de vie qui la fait mourir en la privant de son amour et de sa vie. En la faisant ainsi mourir, il la fait vie, vivre, car il la tient en

vie, et il ne la tient en vie que pour porter, sentir et souffrir cette privation et séparation de lui qui est sa vraie vie. La foi nous enseigne que les esprits damnés sont morts de la mort éternelle, car la mort des corps n'est qu'une mort temporelle et une ombre de la vraie mort, et toutefois ces esprits sont immortels ; mais ils n'ont vie que pour sentir leur mort, mort de coulpe et de péché, mort horrible et malheureuse. Faut-il qu'en un sujet de grâce si éminente, j'entremêle un propos de si grande disgrâce, et que, parlant de la vie et d'une telle vie, je parle de la mort, et d'une mort éternelle? Mais ce qui ne convient pas à la douceur de ce discours, ni à la dignité de cette âme, est nécessaire à vaincre quelques esprits du temps, qui prennent pour des songes ce qui passe leurs sens. Ils ne peuvent approuver ce qu'ils n'ont éprouvé. Même ils ne peuvent supporter ce qu'ils ne peuvent comprendre, comme si la conduite et l'opération de Dieu dedans les âmes devait être limitée, ou à leur connaissance, ou à leur expérience. Et toutefois non seulement les profanes donnent contre cet écueil, mais quelques autres encore, lesquels au lieu de s'humilier, ou de ce qu'ils traitent si peu avec Dieu, ou de ce qu'ils ne méritent pas d'avoir part en ces voies plus particulières, se veulent rendre les arbitres de toutes les voies de Dieu, et osent pénétrer ce sanctuaire, bien qu'il soit plus voilé, plus séparé, plus réservé que n'était pas celui du temple.

C'est le secret de Dieu, c'est la conduite de son amour, c'est un don différent, c'est une science à part, c'est la science des saints. Les plus savants ne sont pas les plus saints ni les plus intelligents en cette matière, mais les plus humbles et les plus aimants, et ceux à qui Dieu daigne donner ce discernement. Il est fondé sur son vouloir, et non sur notre mérite : car Dieu donne ses dons *comme il le veut*, ce dit saint Paul, le grand maître de cette discipline. (I Cor. XII, 11.) Mais ils n'ont pas été à son école, ils n'ont pas cette pensée ni cette modestie. Leur dureté, leur bassesse dans les choses de Dieu, oblige quelquefois à leur couvrir ces vérités, ou bien à conforter la lumière de la piété par la lumière de la foi. C'est ce qui maintenant me fait employer cet exemple irréfragable de la mort des damnés, pour leur faire comprendre que, comme en la nature vivante et immortelle, c'est-à-dire en ces esprits réprouvés, il y a une sorte de mort qui ne la détruit pas et suppose même sa vie et son immortalité, et dans cette vie la justice de Dieu met un état de mort ; aussi en l'ordre de la grâce, il peut y avoir une sorte de mort nouvelle et différente, qui n'ôte point la vie et l'amour que la grâce communique aux âmes qu'elle justifie.

Ces deux sortes de mort sont bien différentes : l'une est faite par la justice de Dieu, l'autre est faite par sa miséricorde ; l'une compatit avec la vie de la nature, et l'autre compatit avec la vie de la

grâce, l'une est mort dans le péché, l'autre est mort au péché même. Ce sont deux morts qui concernent des esprits de condition bien éloignée, mais deux sortes de mort en un certain sens réelle et véritable, l'une damnable et l'autre heureuse ; l'une très effroyable et l'autre très souhaitable ; l'une très déplorable, l'autre très vénérable ; l'une propre au péché, l'autre propre à la grâce, qui a plus de puissance et d'industrie pour faire vivre et mourir que non pas le péché, mais mourir d'une mort préférable à la vie.

Cette sorte de mort est enclose dans la grâce commune et ordinaire, selon laquelle saint Paul dit à tous les chrétiens : *Regardez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ.* (Rom. VI, 11.) Car cette grâce nous rend morts et vivants tout ensemble : morts à la mort, vivants à la vie ; tellement que nous apprenons par les éléments de la philosophie chrétienne que la vie et la mort, deux choses si fort contraires, se trouvent en même temps en un même sujet et dans une même âme.

II. La justice et la miséricorde de Dieu font la mort des damnés et la mort des justes ; mais la sainteté de Dieu opère une autre manière de mort dans les âmes éminentes. Dans les âmes éminentes il y a une manière de mort qui n'est pas simplement au regard du péché et de la nature, mais aussi au regard de la grâce excellente et de la vie qu'elles y avaient, pour être unies à Dieu par lui-même. Solitude intérieure qui va imitant et adorant la solitude de Dieu en soi-même, et sa séparation de toutes choses.

La grâce qui procède de Jésus vivant et mourant, opère vie et mort conformément à son principe.

Que si de la grâce commune nous passons à une grâce éminente, nous trouverons encore que cette sorte de grâce établit une sorte de mort, qui lui est propre et convient à son éminence. Et comme c'est la justice et la miséricorde de Dieu qui font les deux sortes de mort précédentes, c'est la sainteté de Dieu qui fait cette sorte de mort rare et divine dans les âmes. Car comme cette sainteté que Dieu a en soi-même le sépare de tout ce qui est hors de lui, quoique saint et parfait, aussi elle établit dans les âmes rares et saintes une séparation de tout ce qui est hors de Dieu pour adhérer à Dieu, non en ses effets, mais en lui-même; pour adhérer, dis-je, à Dieu, non en la séparation de leurs offenses, car le feu d'amour les a toutes consommées, mais en la séparation des dons et effets excellents de Dieu même, pour être unie à Dieu par lui-même. Cette séparation fait une mort dans ces âmes, une mort non au regard de la mort, mais au regard de la vie, non au regard de la nature, mais au regard de la grâce, et au regard de la grâce excellente qui donnait vie à ces âmes. Ce qui élève ces âmes vives et mourantes jusqu'au trône de la sainteté de Dieu et leur donne entrée en une solitude intérieure et divine, qui adore et imite la solitude et singularité de Dieu en soi-même.

Ce discours serait bien digne du désert et de la

solitude de la Madeleine, si les esprits du siècle le pouvaient porter, et s'il ne nous fallait rentrer au propos de la vie et de la mort, qui est dans l'état de la grâce. Car pourquoi tant de mort où il y a tant de vie ? C'est le secret de la philosophie chrétienne. Elle nous apprend que les cœurs navrés d'amour divin et les esprits immortels meurent ici-bas tous vivants d'une mort vraiment sainte, qui adore une mort vraiment divine, c'est-à-dire la mort de l'Homme-Dieu. De cette mort divine procède la grâce du christianisme. C'est aussi le propre de cette grâce acquise par la mort de Jésus, de donner vie et mort tout ensemble à ses enfants. Leur Père et l'auteur de cette grâce l'a produite en vivant et mourant, et nous l'adorons en l'état de la vie et de la mort, et il opère aussi dans les siens mort et vie, en l'honneur de lui-même et en conformité de ses états divins. Etats de vie et de mort adorable et divine.

IV. Madeleine en cet état de mort a le privilège de la vie, qui est de croître en amour, ce qui ne convient ni à la mort, ni à la vie même des bienheureux. Et c'est un des desseins de Jésus sur elle, la tenant en cet état. Eminence de cette âme révérée des séraphins, admirée des anges, ignorée des hommes.

Ce qu'il fait donc par la condition propre de son état et de sa grâce, il le fait maintenant en Madeleine, mais en excès et avec avantage digne de la grâce et de l'amour de cette âme. Il la fait vivre et

mourir ; il la fait vivre en mourant, et mourir en vivant ; il la fait vivre d'une vie, et mourir d'une mort singulière ; et il ne la fait vivre en ce désert que pour mourir, c'est-à-dire pour sentir par un excès d'amour l'amertume de la privation de Jésus, dans un amour si vif et si grand de Jésus. Car Jésus est sa vie, et il est plus sa vie que sa propre vie, et il est sa vie en une manière bien plus vive et plus excellente, puisque la grâce surpasse la nature, et la grâce de Madeleine surpasse tant de grâces, et qu'elle a dans son cœur une source de grâce si vive, si haute et si éminente. Jésus donc est sa vie, et sa vraie vie, et sa vie pour jamais. Or par grâce et par amour elle est privée de Jésus, et d'une privation qui la lie et la livre de plus en plus à Jésus, non pour la contenter, mais pour l'angoisser davantage, en la rendant plus vive et plus sensible à cette privation. Elle est donc privée de sa vie, et d'une telle vie ; et cette privation est une mort, puisque la mort n'est que privation de la vie.

O vie ! ô mort ! ô vie naissante de la mort ! puisque c'est une mort de grâce et d'amour qui donne amour et vie. O mort vivante et immortelle ! puisqu'elle fait vivre en mourant, en mourant, dis-je, d'une mort plus vive et plus excellente que la vie. O mort nouvelle et heureuse ! puisqu'en la mort elle a le privilège de la vie, qui est d'aimer et de croître en l'amour : ce qui ne convient ni à la mort ni à la vie même des bienheureux.

Et c'est le dessein de Jésus par cette sorte de vie et de mort nouvelle en la terre, inconnue au ciel, favorable en son amour, d'élever cette âme choisie à un nouvel amour et à un état et degré si haut et si sublime, que les séraphins le révèrent, que les anges l'admirent, et que les hommes ne peuvent sinon l'ignorer en la terre. Mais c'est ainsi que Jésus fait des merveilles ; c'est par ces voies nouvelles, dignes de la sapience, que Jésus fait dans la terre et dans le ciel un chef-d'œuvre de sa grâce et de son amour à toute éternité ; c'est une des inventions admirables de l'esprit de Jésus que son prophète nous commande de révérer et annoncer à la terre : *Notas facite in populis adinventiones ejus.* (Isa. XII, 4.)

V. Madeleine suspendue entre le ciel et la terre : séparée de la terre par son amour, et du ciel par son impuissance. Mais son impuissance sert à son amour, et elle en devient plus puissante à s'élever à la sublimité et principauté d'amour que Jésus lui prépare. Son amour est plus fort que ni la mort ni la vie : car la mort sépare et n'unit pas, la vie unit et ne sépare pas ; mais son amour sépare et unit tout ensemble, et unit en séparant.

Madeleine donc est en la terre, et Jésus est au ciel. Madeleine quitte la Judée, car son Sauveur n'y est plus. Madeleine ne veut vivre en terre, car elle n'y voit plus Jésus. Madeleine ne peut aller au ciel où il est, car le corps l'en empêche. Ainsi elle est, elle vit, elle meurt suspendue entre le ciel et la terre, séparée de la terre par son amour, séparée

du ciel par son impuissance. Mais si son corps est en la terre, son esprit, son amour et sa vie est au ciel, et n'est plus qu'au ciel ; et si la condition de la nature la tient liée au corps et à la terre, l'éminence de la grâce l'élève par-dessus la terre, par-dessus elle-même et par-dessus les cieux, et l'unit à Jésus. Et si son impuissance l'arrête, elle tire des forces de sa faiblesse, et son impuissance ne sert qu'à son amour, la rendant plus puissante à aimer et à l'élever à la sublimité et principauté d'amour que Jésus lui prépare et lui réserve dans le ciel. Et comme son esprit va prenant vie, force et amour en Jésus, son corps va tous les jours se consommant comme un nouveau phénix dans les flammes d'un amour puissant, divin et céleste. O vie ! ô mort ! ô amour ! ô amour plus fort que la vie et que la mort. Car cet amour fait vivre dans la mort et mourir dans la vie, et au lieu que la mort sépare et n'unit pas, et la vie unit et ne sépare pas, cet amour unit et sépare tout ensemble ; et ce qui surpasse d'admiration, il unit en séparant, et fait durant trente ans ce divin office en Madeleine, l'unissant à Jésus en la séparant de Jésus durant un si long cours d'années.

CHAPITRE XI

Pourquoi Jésus assigne trente ans à la vie retirée et inconnue de la Madeleine

I. Les trente ans de la vie retirée de Madeleine semblent être consacrés par Jésus aux trente ans de sa vie privée. Considération de la vie inconnue de Jésus pendant trente ans.

Mais pourquoi, Seigneur, ce terme de trente ans? un si long exil à un si grand amour? Je ne puis voir que Jésus en Madeleine, tant il est vivant en elle, et elle est vivante en lui. Je cherche donc la cause de ce long terme en Jésus et non ailleurs, et il me sera permis de penser et de dire (c'est, ce me semble, avec quelque conduite et bénédiction de sa part) que ces trente ans de Madeleine en la terre, inconnue à la terre, sont dédiés à rendre honneur et à participer en esprit aux trente ans de la vie de Jésus inconnue au monde. Car Jésus, qui est la vie, a plusieurs sortes de vie, et le cours de sa vie est partagé en deux : en l'état d'une vie cachée et inconnue au monde par l'espace de trente ans, qui ont été réservés à la connaissance et jouissance de sa sainte Mère seule, et en l'état de sa vie publique, qui a été exposé au monde et aux pécheurs

par l'espace de trois à quatre ans ou environ. Auparavant Jésus vivait au monde, mais le monde ne connaissait pas Jésus. Sa vie était connue du Père éternel et de ses anges, mais elle était inconnue au monde, qui ne savait pas le trésor qu'il avait, le contenant sans le connaître. Or chaque moment de cette vie cachée et inconnue est précieux, divin et adorable, et aussi était-il adoré des anges. C'est la vie d'un Homme-Dieu et d'un Dieu fait homme pour les hommes, et toutefois elle était inconnue aux hommes.

Ce trésor donc caché et non communiqué sera ci-après communiqué à Madeleine. Cette vie, aimée du Père éternel, adorée des anges, inconnue aux hommes, sera communiquée à cette âme angélique et divine ; elle aura part intérieure et spirituelle à ces trente ans de la vie du Fils de Dieu, vivant lors plus au ciel qu'en terre, vivant plus en la vue des anges qui l'adoraient qu'en la vue des hommes qui ne méritaient pas de la connaître, vivant une sorte de vie que nous devons adorer, que nous ne pouvons exprimer, vie intérieure, vie sublime, vie divine, vie uniquement occupée avec le Père éternel ou avec sa très sainte Mère.

II. Il y a peu d'apparence que Jésus, qui a fait une part si libérale de trois années de sa vie à Madeleine, ne lui ait point fait part des trente premières, et qu'il les ait cachées à un si grand amour. Jésus communique ses trente premières années à Madeleine, non par paroles, mais par effet; non par une simple et nue connaissance, mais par une

manière d'expérience haute et divine. Jésus conforme la vie en grâce de Madeleine à la vie qu'il a menée sur la terre, et ce jusqu'à pareil nombre d'années. La manière de privation et de bannissement que Madeleine porte en la terre va honorant les états de privation et suspension de Jésus.

Jésus ayant fait part à Madeleine, et part si libérale des trois derniers ans de sa vie, selon ceux qui assignent à peu près sa conversion dans la première année de cette vie publique, et avant que Jésus fût encore bien connu en la Judée, comme il appert en la pensée basse que le pharisien, son ami et son hôte, avait encore de lui, serait-il bien possible qu'elle fût toujours privée de la connaissance et communication de la vie du Fils de Dieu cachée à la terre, et d'une vie de si longue durée, et d'une vie remplie de tant d'effets intérieurs, spirituels et divins, mais cachés sous l'ombre d'une vie secrète et inconnue? A la vérité, cette vie avait été cachée à la terre, et la terre l'ignore encore, et le ciel seul la connaît, mais elle ne devait pas être cachée à un si grand amour : et son amour, qui est Jésus, veut dès la terre la lui communiquer, et lui communiquer non par paroles, mais par effets ; non par une simple et nue connaissance, mais par une lumière et expérience haute, secrète et divine.

Jésus donc qui s'est approprié cette âme par des voies si particulières, Jésus qui lui a donné une si bonne part dans les derniers ans de sa vie, Jésus qui l'a tirée dans les plus grands secrets de son amour, veut la tirer encore dans les secrets de sa

vie, et la faire entrer en la participation secrète des trente années de sa vie précédente : et conformant Madeleine à soi-même en sa vie sur la terre, il veut que les ans de Madeleine en la grâce mesurent les ans de sa vie en son humanité paisible, et il veut qu'elle soit aussi longtemps sur la terre en grâce et en amour, et en amour rare et divin, qu'il a été lui-même sur la terre en l'usage et exercice d'une vie divinement humaine et humainement divine. Et d'autant qu'en cette vie il a porté comme un exil et une privation de tant d'effets et états dus à sa gloire et à sa grandeur, il veut que cet état, état de si longue durée, état de privation si admirable en une personne divine, soit aussi honoré et accompagné de l'état, exil et privation que porte une âme si rare et éminente en son amour, si conjointe à lui par tant de faveurs et de privilèges, et toutefois si séparée de lui par un plus grand amour. En quoi elle honore et accompagne la vie de Jésus inconnu privé de la dignité due à sa personne, par une vie inconnue et privée de la jouissance due à son amour. A cet effet, Jésus la tire à un lieu séparé de tout commerce humain, et la conduit à une très profonde solitude.

CHAPITRE XII

L'esprit par lequel Madeleine entre en son désert.

Madeleine entre plus dans le désert par le secret instinct de son amour que par celui de la pénitence. Madeleine n'est plus qu'amour, et tout ce qui est d'elle est changé en amour. Madeleine est cachée en la personne de Jésus, en la vie inconnue de Jésus et dans les secrètes épreuves de l'amour de Jésus. Et Jésus, en ces trois manières, lui tient lieu de trois tabernacles. L'amour de Jésus fait une différence et excellence à part, en la terre et au ciel. La connaissance de ces secrets est infiniment plus digne que la science de tous les secrets des savants et des grands du monde.

C'est le désert de Madeleine ; elle y entre par hommage à Jésus et à la vie cachée de Jésus ; elle y entre par ordonnance divine, qui la veut retirer en ce lieu pour parler à son cœur ; elle y entre par le secret instinct d'un amour excellent, qui l'y tire et l'y conduit plus que l'instinct de la pénitence.

Sans diminuer l'honneur dû à une telle pénitence, qu'il me soit permis de dire que cette heureuse pénitence n'est plus qu'amour ; tant l'amour a pris puissance et possession d'elle, et convertit tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est en amour ! Sa pénitence est amour, son désert est amour, sa vie est amour, sa solitude est amour, sa croix est

amour, sa langueur est amour, et sa mort est amour. Je ne vois qu'amour en Madeleine, je ne vois que Jésus en son amour, je ne vois que Jésus et amour en son désert : et elle est plus vivante et cachée en Jésus, en la vie inconnue de Jésus et dans les secrètes épreuves de l'amour de Jésus qu'elle n'est vivante et cachée dans ce désert qu'elle habite.

O désert! ô Madeleine! ô Jésus! ô mont bien plus utile à Madeleine que n'était à saint Pierre celui auquel il disait à Jésus : *Faisons ici trois tabernacles, l'un à vous, l'un à Moïse et l'autre à Élie.* Car ainsi en ce mont écarté et élevé, auquel Jésus tire et conduit Madeleine, j'y vois trois tabernacles, mais tous trois appartenant à Jésus et non à autre; tous trois dressés non par la main de l'homme, mais par l'esprit de Dieu, et tous trois servant de retraite à Madeleine : retraite sainte et sacrés tabernacles, où elle habite, et pour un si long temps, où elle est vivante et cachée, et où elle est inconnue à tous, fors qu'à son amour.

Nous pouvons dire que le premier de ces tabernacles, c'est Jésus même en sa propre personne; car il est sa vie et sa demeure, et elle habite en lui plus que son âme n'habite en son corps, et plus que son corps n'habite en ce désert. Le second est le même Jésus en l'état de sa vie cachée et inconnue; car elle est retirée et cachée dans cet état, et elle adhère à cette vie et y participe en manière

très rare et très divine. Le troisième est Jésus encore ; car Jésus seul est le séjour de cette âme, et elle habite diversement en lui, selon les divers états qu'il possède, et qu'il daigne lui communiquer. Donc le troisième tabernacle de Madeleine en ce mont sacré est Jésus en la hauteur de son esprit et amour : car l'esprit et amour de Jésus fait une différence et excellence à part dans le ciel et dans la terre, et est un de ces ordres et un de ces noms sacrés qui sont nommés, selon saint Paul, soit en ce siècle, soit au siècle à venir. En ce saint tabernacle, Jésus veut exercer cette âme dans les secrètes épreuves de son amour, et elle porte incessamment les opérations très hautes de l'esprit de Jésus, qui veut opérer des choses dignes de lui dans une âme si pure, si sainte, si sublime, si séparée de tout et si conjointe à lui.

Heureux qui connaîtrait cette âme et saurait ses pensées! heureux qui aurait part à ses secrets, et incomparablement plus heureux que s'il avait part aux secrets de tous les grands et de tous les savants de l'univers! heureux qui aurait accès à ces trois tabernacles et serait disposé d'entrer bien avant dans ce désert, dans cet esprit et dans ce sanctuaire!

CHAPITRE XIII

L'amour par lequel Madeleine est vivante et mourante en ce désert

Madeleine est vivante, souffrante et mourante par amour. Madeleine participe à la vie inconnue de Jésus par son état inconnu, à l'exil de Jésus par son exil, à la Croix de Jésus par ses croix, et à la gloire de Jésus par ses langueurs, en attendant qu'elle y ait part par gloire et par jouissance. Madeleine est vivante en la terre de la vie de Jésus, comme les saints vivent au ciel de la vie de Dieu. Madeleine est une pure capacité de Jésus remplie de Jésus. Mais parce que Madeleine est sur terre et Jésus au ciel, sa vie est une vie de privation, de langueur et de croix.

Ainsi le fil de ce discours nous a conduit jusqu'à votre désert, ô Madeleine ! Mais il ne peut pas nous conduire et élever jusqu'à la connaissance de votre amour. C'est un secret réservé à l'ange que Dieu vous a donné, et non à l'homme : ange heureux d'être assistant à une telle âme et à un tel amour. C'est un secret que le ciel nous révélera et que la terre doit ignorer. En attendant que les lumières du ciel nous fassent voir un jour ce secret, il nous faut contenter de dire que vous vivez en un désert, mais désert plus heureux et plus délicieux que le paradis du premier Adam. Là vous vivez une vie angélique dans un esprit humain, une vie céleste dans la terre, une vie séraphique dans un corps

mortel ; là vous vivez et mourez par amour ; là vous ne vivez et ne souffrez que de l'amour et de l'amour céleste ; là Jésus est votre objet, votre amour, votre vie ; là vous honorez et participez à ses trente ans par vos trente ans, à sa vie inconnue par votre état inconnu, à son exil par votre exil, à ses privations par vos privations, à sa croix par vos croix intérieures et divines, et à sa gloire par vos langueurs ; en attendant que vous ayez part à cette gloire par gloire et par jouissance. Là vous vivez (me sera-t-il permis de le penser et de le dire?), vous vivez en terre de la vie de Jésus comme les saints vivent au ciel de la vie de Dieu même ; là vous portez l'impression et l'opération de son cœur dans votre cœur, de son esprit dans votre esprit, et de sa vie dans votre vie. Et comme le soleil imprime sa clarté, sa splendeur et son espèce vive et éclatante dans le cristal poli, ainsi Jésus vivant, soleil de croix et de justice, imprime en vous sa vie, sa lumière et son esprit, et vous n'êtes qu'une pure capacité de lui, remplie de lui, et remplie de sa grâce et de son amour et de sa gloire.

Mais ce soleil est au ciel, et vous êtes en la terre, et votre amour ne peut souffrir cette séparation, et cela fait une nouvelle sorte de vie, d'amour, de croix en votre vie. Car il vous faut vivre, et vivre tant d'années en cette séparation. Il vous faut vivre en mourant, en souffrant, en languissant, puisque

Jésus est au ciel, et vous en ce désert. O séjour! ô états grandement différents! il est au ciel, et vous en terre; il est en jouissance, et vous en souffrance; il est en possession, et vous en privation; il est à la droite du Père, et vous à la droite de la croix; il est en un état conforme à la grandeur de sa personne, et vous êtes en un état conforme à la grandeur de votre amour, mais d'un amour séparant, d'un amour privant, d'un amour consommant l'esprit et le corps par langueur vive, et langueur qui vous rend vivante et mourante tout ensemble. Car Jésus est l'amour et les délices du ciel et de la terre, et il est votre amour, ô Madeleine! et il vous sépare de lui, et il vous fait sentir l'amertume de cette séparation, et vous fait la sentir à proportion de l'excès de l'amour que vous avez pour lui. Et ainsi vous vivez par son amour, car son amour est vie, et vous mourez par son amour, car cet amour vous sépare de lui, qui est votre amour et votre vie. O vie! ô croix! ô langueurs! ô amour!



CHAPITRE XIV

Nouvel amour qui dans ce désert crucifie Madeleine, en l'honneur et amour de Jésus crucifié

Jésus au ciel et en la terre est une vive source de grâce et d'amour, mais d'amour différent. Au ciel, il est source d'un amour de jouissance ; et en la terre d'un amour de souffrance ; mais en l'amour de souffrance il y a plusieurs sortes d'amour. Madeleine, en son désert, a une part éminente, non seulement en l'amour séparant, mais en l'amour crucifiant. Plaies vives en Jésus, et cause de vie et de joie dans le ciel aux esprits bienheureux, mais cause de douleur sur la terre aux âmes qui y participent. Jésus s'imprime en Madeleine comme souffrant et homme de douleurs. Jésus, étant en la croix, fait une ordonnance de croix sur Madeleine, et il l'exécute en son temps. Tandis que Jésus fut attaché à la croix, le Père éternel fit en son honneur des miracles extérieurs dans la nature inanimée, et des miracles intérieurs en la Vierge et en Madeleine, pour honorer les souffrances de l'âme de son Fils. Mais cet état de souffrance ne fit que commencer alors en Madeleine, et il se parachève dans son désert.

Mais je découvre encore une autre sorte d'amour qui vous tourmente en ce désert, et amour procédant de Jésus. Jésus au ciel et en la terre est une vive source de grâce et d'amour, mais d'amour différent. Au ciel il est source d'un amour de jouissance, et en la terre il est source d'un amour de souffrance. Mais en l'amour de souffrance il y a encore plusieurs sortes d'amour. Il y a un amour

séparant, et une partie de votre vie en ce désert s'est passé en l'école et l'exercice de cet amour. Il y a un amour crucifiant : car Jésus en l'honneur de sa vie, de sa mort, de ses langueurs en la croix, est source d'une nouvelle sorte d'amour qui met l'âme en tourment, et comme Jésus au ciel imprime sa gloire, en terre il imprime sa croix, et l'esprit porte une croix intérieure et spirituelle en l'honneur et imitation de Jésus crucifié. Et cette sorte d'amour est réservé aux âmes plus excellentes, comme en sa croix a paru le plus grand honneur et le plus excellent amour de Jésus vers le Père éternel.

Madeleine donc, choisie entre les plus choisies, excellente entre les plus excellentes, a une part éminente et une principauté même en cette terre d'amour. C'est votre vie, ô Madeleine, en ce désert. C'est votre amour, et cette sorte d'amour est un des principaux exercices de votre âme. Par Jésus est votre amour, et Jésus est crucifié, votre amour est donc crucifié, et vous êtes crucifiée aussi. Et ce Jésus, qui est votre amour, est un divin caractère qui s'applique à vous, et s'imprime à vous, non comme glorifié, mais comme crucifié, et vous imprime ses plaies qu'il a réservées dans le ciel. Ces plaies à la vérité sont maintenant glorieuses. mais autrefois elles ont été douloureuses : elles sont maintenant vives, et principe de vie en Jésus même : car ces plaies qui l'ont fait mourir en la

croix, le font vivre au ciel, et par un secret admirable sont une des causes de sa vie, comme elles ont été autrefois une des causes de sa mort. Plaies mortelles et immortelles en Jésus, selon les états différents. Plaies vives, et cause de vie et de joie dans le ciel aux esprits bienheureux, mais sanglante et cause de douleur en la terre aux âmes qui y participent.

Ainsi ces plaies donnent au ciel vie et joie à Jésus ; mais en cette terre elles donnent douleur à Madeleine. Car il les lui applique, non comme glorieuses, mais comme douloureuses, et il s'imprime lui-même à vous, ô âme sainte et souffrante, pour vous tirer à une plus grande souffrance, et aussi il s'imprime à vous comme souffrant lui-même, et plein de douleur, tel que son prophète le nous dépeint quand il l'appelle l'*homme des douleurs*. (Isai. LIII, 3.) Et il vous fait porter une partie de la croix intérieure, spirituelle et divine que son âme divine a portée en la croix pour votre salut, et pour la gloire de son Père. Souvenez-vous que vous étiez au pied de cette croix, ô Madeleine ! là tout était croix en Jésus ; son corps, son âme, sa qualité, tout est en croix, et tout porte marque de croix. Là il était proclamé roi, et en cette qualité il est consommé, mais couronné d'épines, et son titre et sa personne sont attachés à la croix, et aussi ses ordonnances sont ordonnances de croix. En la croix donc en qualité de roi, et de roi de votre âme (car son

titre porte qu'il est roi des Juifs) comme roi donc de votre âme par son titre en la croix, et par votre amour, lui étant en son trône, et vous à ses pieds, il fit une ordonnance sur votre âme, et ordonnance de croix, mais de croix rare, haute et singulière, que les Juifs ne peuvent exécuter, que les anges révèrent et admirent, et qu'il veut exécuter lui-même en son temps, tant elle est sainte et divine. Il le fait maintenant lui-même, et vous portez en ce désert l'exécution de cette sainte ordonnance. Jésus opérant en vous (avec proportion) ce que le Père opérait en lui en la croix, et vous communiquant une partie des sentiments douloureux, et des impressions saintes, qui ont été gravées en ces temps-là dans son esprit par l'esprit de son Père.

Lors le Père éternel fit des miracles extérieurs dans la nature corporelle, au ciel et en la terre, au soleil et en la lune, au voile du temple et aux pierres. Miracles de douleur, mais en la nature inanimée ; miracles pour honorer les douleurs corporelles et souffrances extérieures de son Fils. Il fit aussi des miracles intérieurs, miracles de douleurs visibles aux anges, et invisibles aux hommes, miracles pour honorer les douleurs intérieures et les souffrances secrètes et divines de l'âme de son Fils. C'était l'état et l'exercice de l'âme de la Vierge, et de la vôtre encore au pied de la croix, voyant souffrir et mourir votre amour et votre vie, mais

vous ne fîtes lors que goûter ce calice. Le breuvage entier vous en fut réservé à un autre temps. Et c'est ce qui se passe maintenant en votre esprit dans le désert ; c'est un des principaux états et exercices que Jésus donne à votre âme en cette sainte solitude, afin que vous ayez dans l'éternité autant de part à Jésus glorifié, que vous aurez eu de part en la terre à Jésus crucifié.

CHAPITRE XV

Élévation à sainte Madeleine sur l'excès de son amour divin vers Jésus, et de sa vie incomparable, en amour, en langueurs, en souffrance.

Amour ravissant de Madeleine par la vue dé Jésus, non plus crucifié mais glorifié ; amour qui la consomme, la ravit et la tire du désert au ciel, et de la croix à la gloire. Madeleine ornée de faveurs et de privilèges par-dessus les apôtres. Vie admirable et invisible de Madeleine. Madeleine au désert est un séraphin toujours intelligent, vivant et ardent.

O âme heureuse de vivre ainsi, de mourir ainsi, de souffrir ainsi en ce désert! O désert heureux de tenir et posséder si longtemps une telle âme! Ce désert est une école d'amour et une école à Madeleine de plusieurs sortes d'amour. J'y vois un amour séparant, car Jésus est au ciel, et Madeleine en terre; j'y vois un amour crucifiant, car Jésus s'unit à elle, mais comme crucifié : et ce qui est pis encore, il s'unit à elle comme crucifiant ; car c'est le propre de l'esprit et amour de Jésus de crucifier ; et crucifier ainsi ses plus chères âmes. Et Madeleine le reçoit en cette double qualité, c'est-à-dire et comme crucifié et comme crucifiant ; et elle l'embrasse de toutes les puissances de son âme,

comme si elle était plus aimante que cette âme des Cantiques (c. III), lorsque, pour moindre sujet, elle tarde à recevoir son bien-aimé. Mais je vois encore dans ce désert une troisième sorte d'amour, un amour incomparable, un amour qui excède et couronne les deux amours précédents ; un amour qui finit son désert et sa vie. C'est un amour ravissant par la vue de Jésus, non plus crucifié, mais glorifié ; amour qui la couronne, qui la ravit et la tire du désert au ciel, et de la croix à la gloire. O âme ! ô désert ! ô vie ! ô croix ! ô amour ! ô gloire !

Quelle sera cette gloire qui répond à un tel amour ? Quel sera cet amour qui porte une telle croix et répond à une telle vie ? Et quelle vie qui est remplie de tant d'exercices, qui est occupée de tant d'amour, et qui a tant d'années si saintement, si sensiblement, si divinement employées ? Je révère tous les moments de cette vie uniquement employée en votre unique amour. J'en admire tous les effets, tous les états, tous les progrès, et je me perds en la pensée de ce degré suprême auquel elle est élevée. Si une heure de votre temps, aux pieds du Fils de Dieu chez le pharisien, a produit et formé en votre cœur un si grand amour que l'amour même du ciel et de la terre, c'est-à-dire Jésus, l'estime, le publie et l'admire, que devons-nous penser et dire de tant d'heures employées en la terre avec le Fils de Dieu, l'honneur, l'amour et les délices de l'amour et du ciel ? Si deux ou trois ans

en l'école du Fils de Dieu vous ont élevée si haut en amour et ornée de grâces, de faveurs et de privilèges par-dessus les apôtres, et par-dessus le bien-aimé même entre les apôtres (qui toutefois sont les premiers en l'école et état du Fils de Dieu), quel degré, quel amour, quel état entre les anges, entre les séraphins, et par-dessus les séraphins mêmes aurez-vous acquis en trente ans d'une vie où vous ne faites que vivre et mourir par amour, où vous ne vivez que pour aimer et pour souffrir par amour, où vous vivez d'une vie qui est si rare et si longue, et même si longue en comparaison de la voie et du moment qu'on assigne aux anges, et d'une vie de laquelle chaque moment est admirable et inimitable ?

O vie toujours ou agissante ou souffrante, et choses grandes en la voie d'amour ! ô voie toujours vive et rare en l'amour de Jésus, toujours vive et sublime, ou en langueur, ou en la possession de Jésus ! Vie qui étonne, qui ravit les anges de voir un tel objet en terre et de voir un séraphin en un désert, toujours intelligent, toujours vivant, toujours ardent, et n'ayant autre usage de vie que cette vie, amour et langueur en l'amour de Jésus ; mais c'est aux anges et non aux hommes à parler de cette vie ; c'est à cet ange bienheureux qui gardait ce désert, converti en un paradis plus céleste que terrestre ; c'est à votre ange, ô Madeleine, et non à nous d'en parler. Il nous doit suffire de ten-

dre un voile pour cacher cette vie, amour et langueur aux mortels, pour marque de notre insuffisance commune. Car nous ne pouvons pas en parler, ni eux en rien entendre.

CHAPITRE XVI

Élévation à sainte Madeleine sur l'excès de sa gloire au ciel, répondant à l'excès de son amour sur la terre.

Les merveilles opérées en Madeleine seront un des ravissements de notre éternité. Et pour maintenant elles sont un abîme que nous ne devons pas sonder.

Si le silence est le meilleur langage que nous ayons pour exprimer les excellences et raretés de votre vie dans le désert, combien plus devons-nous employer le même silence pour honorer votre vie admirable dans le ciel? Nos pensées et nos paroles sont trop basses pour concevoir et exprimer une chose si haute, si éminente, si divine et si rare même et secrète dans l'amour divin, et si rare même entre les raretés du ciel. Ce serait profaner choses si grandes que d'en parler, et il faut en réserver la connaissance à la lumière du ciel. Cet objet, si Dieu plaît, fera un des ravissements de notre éternité : et pour le présent c'est un abîme que nous ne devons pas sonder.

Délaissons donc nos pensées, mais entrons dans les vôtres. Quand du plus haut des cieux où le Dieu du ciel vous a mise par sa grâce puissante,

vous contemplez l'état auquel la vanité vous aurait mise, et qu'en la lumière de Dieu vous voyez ce que vous étiez par vous-même, ce que vous êtes par Jésus et ce que vous eussiez été sans Jésus; quel amour avez-vous en Jésus! quel abaissement avez-vous en vous-même! quel flux et reflux de lui à vous, de vous à lui! Quelle louange, quelle bénédiction, quel ravissement d'esprit et d'amour en lui? L'esprit de l'homme ne suffit pas à y penser, ni la langue des anges à l'exprimer. Il vaut mieux le révérer par humble et sacré silence, et finissant ce discours, entrer en nos devoirs vers vous, ô âme sainte et rare et des plus rares et saintes, que l'esprit de la grâce et de la gloire ait formée jamais!

CHAPITRE XVII

Pour fin du discours l'âme rend honneur à Madeleine chez le pharisien.

Entrée de Madeleine chez le Pharisien, premier jour de sa vie en la grâce. Madeleine révérée comme admirable entre les pénitentes chez le pharisien. La fidélité à cultiver la grâce qui fut lors jetée en son âme comme une semence divine.

Je recours donc à vous et vous révère, sinon comme je dois, au moins comme je puis ; et me conduisant par ordre, et m'élevant comme par degrés dans les états de votre vie et de votre grâce, je vous révère en premier lieu chez le pharisien. Car c'est le premier lieu où il est parlé de vous dans le livre de la vie ; c'est la première station où je vous trouve avec Jésus qui est l'auteur de la vie, et c'est le premier jour de votre vie en la grâce, jour remarquable en vos éphémérides et décisif de votre éternité.

Là donc je vous révère comme pénitente et comme admirable entre les pénitentes. Là je vous révère aux pieds sacrés de Jésus, comme recevant la semence des grâces dont vous aurez fait depuis un si grand usage. Là je vous révère comme ravissant Jésus à Jésus même. Car si vous le laissez avec le

pharisien, en le laissant vous l'emportez avec vous dans votre cœur, et il est en votre esprit plus saintement, plus efficacement, plus admirablement qu'il ne restait chez le pharisien, où après vous il ne fait rien de semblable à ce qu'il opère en vous, et rien même qui nous soit rapporté en l'Écriture. Car aussi c'est vous et ce n'est pas le pharisien qui l'avait tiré chez le pharisien ; c'etait pour vous y attendre et pour commencer en un banquet les alliances de votre esprit à son esprit, et opérer publiquement et solennellement le chef-d'œuvre de grâce et d'amour qu'il voulait accomplir en vous.

O bonté! ô amour! ô lieu cher et moment précieux dans votre éternité! Vous le regardez incessamment et je ne puis l'oublier en votre honneur et amour. Je vous révère donc encore en l'infusion et réception de cette grâce première, et vous révère comme conservant soigneusement cette grâce reçue en ce lieu, et la cultivant jusqu'à la mort, et l'élevant incessamment jusqu'au dernier point qu'elle pouvait produire selon le conseil de Dieu.

CHAPITRE XVIII

L'âme rend honneur à Madeleine comme suivant le Fils de Dieu et honorée de sa conversation en divers lieux.

I. Madeleine adore la divinité, aime l'humanité, admire la sainteté de Jésus : elle pose fixement ses regards sur ce divin objet, et par cette voie, elle l'attire en son cœur; et il s'imprime lui-même en elle sans cesse.

Puis je m'élève dans les principaux exercices de votre vie et vous révère comme suivant le Fils de Dieu pas à pas, comme le servant de vos biens et nourrissant la vie de celui qui est la vie et l'auteur de la vie ; je vous révère comme attentive à sa parole, comme recevant son esprit, comme adorant sa divinité, comme aimant son humanité, comme admirant sa sainteté, comme posant saintement, fréquemment et fixement vos regards sur ce divin objet ; comme l'attirant à vous, comme vous livrant à lui et comme recevant sa grâce et son amour. Et je l'adore lui-même comme s'imprimant en vous et vous communiquant ses qualités hautes, rares et divines.

II. Les pieds de Jésus sont le principal séjour de Madeleine. — Ses larmes tirent les larmes des yeux de Jésus, et il ne lui donne pas seulement des larmes, mais des miracles et le plus grand de tous ses miracles.

Je révère vos demeures et vos séjours mentionnés en l'Écriture, séjours de grâce et d'amour non pareil, la salle du pharisien, le château de Marthe, le bourg de Béthanie, la ville de Jérusalem, la province de Judée et la Galilée, le désert de vos trente années ; bref, la croix, le calvaire, le sépulcre, les olives et tous lieux marqués des pas du Sauveur et signalés de votre amour. Mais surtout je révère les pieds sacrés du Fils de Dieu, qui est la meilleure, la plus haute et la plus assidue école de votre âme. Je vous révère à ses pieds chez le pharisien, chez Marthe votre sœur, chez Simon le lépreux, aux champs et aux villes et nommément en la plaine de Béthanie, suivant Jésus pas à pas en son voyage vers le sépulcre de Lazare. O heureuse campagne où vous rencontrez Jésus et le navrez d'un nouvel amour vers vous comme il vous navre aussi d'un nouvel attrait et amour vers lui. Car il pleure en vous voyant pleurer, il pleure sur vous en vous voyant pleurer sur votre frère, et vos larmes savent bien tirer des larmes encore plus précieuses que les vôtres de son cœur pitoyable et sensible à votre douleur et amour.

Mais il ne suffit pas à son amour de donner des larmes à vos larmes, il veut y donner des miracles

et le plus grand des miracles, la vie de celui qui était mort depuis quatre jours. Là Jésus fit double miracle, et miracle de vie, l'un intérieur et l'autre extérieur ; l'un sur vous et l'autre sur le Lazare ; car tandis qu'il donnait vie à ce corps mort, il donnait encore plus une nouvelle vie à votre âme ; et en une vie plus haute, plus divine, plus miraculeuse, car si l'une de ces deux vies nouvelles était miraculeuse en la nature, l'autre était miraculeuse en la grâce.



CHAPITRE XIX

L'âme rend honneur à Madeleine, honorant le Fils de Dieu en Béthanie et en la croix, au sépulcre et au désert.

1. Madeleine eût voulu avoir en ses mains tout l'univers changé en parfums : elle l'eût employé à rendre hommage à Jésus. Comme Jean-Baptiste est la voix, Madeleine aussi est l'odeur de Jésus. Cette voix retentit partout, et cette odeur se répand partout.

Continuant mes devoirs, je vous révère encore en ce dernier banquet fait à Jésus, et en ce dernier devoir que vous lui avez rendu peu de jours avant qu'il allât à la croix. Là vous versez sur lui non vos larmes comme au premier banquet, mais votre esprit, et vous faites une effusion abondante de vous-même, de votre amour, de vos odeurs et liqueurs précieuses, jusqu'à rompre le vase afin qu'il n'en restât aucune goutte qui ne fût épuisée et versée sur lui, tenant pour peu de chose tout le monde, si vous l'eussiez eu pour employer à son service. Et sans doute aussi vous eussiez voulu que tout le monde eût été lors en vos mains converti en odeurs, pour les répandre toutes sur lui, et honorer ainsi le Créateur par sa créature. Mais

votre cœur valait plus qu'un monde, et votre esprit est un monde de grâces et de merveilles ; et cet esprit fait une entière effusion de soi-même aux pieds de Jésus, et lui est offert en odeur très suave et très odoriférante. Et comme Jean-Baptiste était voix, et il se nomme ainsi lui-même, Madeleine était odeur, et odeur de Jésus, et nous la pouvons ainsi nommer, puisque toutes ses actions ne respirent et ne répandent que l'odeur de Jésus, et que cette salle, ou plutôt l'Église sainte et primitive où repose Jésus, et le sacré collège des apôtres, est tout embaumée des odeurs de Madeleine répandues sur Jésus, dont l'odeur se ressent encore et se ressentira partout où Jésus sera connu et où son Évangile sera publié ; c'est le bonheur de Béthanie.

II. Tous les séjours de Madeleine sont autant de nouvelles sources d'une nouvelle vie, et tous ses pas sont autant de mouvements et d'effets de vie.

Mais de Béthanie il nous faut passer au Calvaire, et des délices de ce banquet aux rigueurs de la croix. Là je vous trouve encore, ô Madeleine, et là je vous révère aux pieds de la croix, où vous mourez de mille morts, voyant mourir celui qui est la vie et votre vie. Je vous suis et vous révère en son sépulcre, toujours aimant, toujours pleurant, et toujours cherchant celui qui est votre tout ; et je vous révère comme le trouvant et l'adorant, et par son ordonnance portant les premières nouvelles de

la vie à la terre, c'est-à-dire les premières nouvelles de sa vie et de sa gloire ; car sa gloire et sa vie est la nôtre. Heureux séjour de votre âme ! heureux moments et mouvements de votre vie ! Tous ces pas que vous faites pour Jésus, et après Jésus, soit vivant, soit mort, soit glorieux, sont autant de pas, de mouvements et d'effets de sa vie. Et toutes ces demeures sacrées, que vous habitez depuis la première connaissance que vous avez eue de Jésus, sont autant de séjours de grâce et de nouvelles sources d'une nouvelle vie et d'une vie nouvelle en celui qui est la vie même.

III. Madeleine au désert est un ange, un séraphin et une âme plus que séraphique. Elle meurt dans l'amour et par l'amour de Jésus. Madeleine est établie au ciel, dans une principauté du nouvel ordre de l'amour de Jésus, ordre commencé aux pieds de Jésus.

Mais que dirais-je du dernier séjour que Dieu vous a choisi ? je veux dire votre désert. Là je vous révère comme un ange en la terre, comme un séraphin entre les anges, et comme une âme plus que séraphique entre les séraphins. Là je vous révère comme vivant une vie continuelle de miracles et de miracles même dans l'ordre de la grâce. Là je vous regarde comme un phénix vivant et mourant dans ses propres flammes ; mourant non seulement dans l'amour, mais par l'amour même de Jésus. En cet état heureux je vous regarde et vous révère comme passant de la terre au ciel, de ce désert au

paradis ; et dans ce paradis je vous vois, je vous révère, je vous admire comme établie pour jamais en l'éminence et en la principauté nouvelle et désormais éternelle, principauté dans l'amour divin et dans le nouvel ordre de l'amour de Jésus ; ordre qui prend sa naissance en vous, lorsque vous êtes aux pieds de Jésus ; et dès lors Jésus vous regarde et vous choisit entre tous devant la face du Père éternel, et à la vue de ses anges ; vous choisit, dis-je, pour établir la puissance, la principauté et la perfection de son amour en vous.



CHAPITRE XX

Prière à sainte Madeleine

Ce que nous devons demander par les prières de Madeleine. L'âme de Madeleine inséparable du corps, de l'âme et de l'esprit de Jésus.

Que par vous nous ayons accès à lui et à ce sien amour ! Qu'à votre imitation nous effacions nos fautes, nous lavions nos taches par nos larmes ; que je reçoive comme vous une indulgence plénière de sa bouche, et que je puisse ouïr ce que vous avez ouï : Vos péchés vous sont pardonnés. (Luc. VII, 48.) Qu'il me navre de son amour, comme il vous a navrée, et qu'il me dise un jour cette douce parole : Vous avez beaucoup aimé. Que je sois amateur de la retraite, fuyant les soins et divertissements humains, et choisissant comme vous la meilleure partie. Que je me sépare de toutes choses, et de moi plus que de tout, pour être tout à lui, imitant vos retraites, vos abstractions, vos élévations divines. Que je sois facile à écouter la voix de Jésus et ses inspirations. Que dans ses voies l'esprit d'erreur et d'illusion n'approche point de moi, comme les malins esprits n'ont osé approcher de

vous, depuis que vous avez approché de Jésus, contraints à cet éloignement par hommage à la présence, à la puisaance, à la sainteté de l'esprit de Jésus qui résidait en vous. Que j'aie part à cette pureté de cœur et d'esprit, pureté incomparable que vous avez reçue du Fils de Dieu étant à ses pieds ; pureté non humaine, non angélique, mais divine et émanée aussi de l'Homme-Dieu en l'honneur de son humanité vivante et existante dans la pureté, dans la sainteté, dans la divinité de l'être incréé. Que nous soyons fidèles et constants en son amour, inséparable de lui, comme rien ne vous a pu divertir tant soit peu de lui, non sa croix ni sa mort, non la fureur des Juifs ni celle des démons ; car s'ils ont pu séparer l âme de Jésus de son corps précieux, ils n'ont pu séparer l'âme de Madeleine du corps, de l'âme et de l'esprit de Jésus ; et elle est toujours adhérente à lui, soit vivant et souffrant en la croix, soit mort et enseveli au tombeau. Le ciel seul est celui qui vous ravit Jésus, et la puissance du Père éternel, qui tire son Fils à soi et à sa gloire ; mais en vous le ravissant, il le vous donne en une manière secrète, et il le vous rend pour jamais en la plénitude et clarté de la gloire. O humble pénitente ! ô âme solitaire ! ô divine amante et aimée de Jésus, faites, par vos prières et par votre puissance en son amour, que je sois blessé de cet amour ; que mon cœur ne repose qu'en son cœur ; que mon esprit ne vive qu'en son esprit, et que

nous soyons tous à lui, libres et captifs tout ensemble ; libres en sa grâce, et captifs dans le triomphe de son amour et de sa gloire. Que nous l'aimions, nous le servions, nous le suivions, nous l'adorions de toute notre puissance, et qu'enfin nous soyons avec vous et avec lui pour jamais.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie E. Aubin. — Ligugé (Vienne).

Petit Traité de la Méditation

NIHIL OBSTAT.

S. Maximin, 10 octobre 1922.

Fr. ROMAIN BONHOMME,
Pr. Prov. Tol. O. P.

Imprimatur.

Saint-Maximin, 28 mai 1922.

† FELIX, episc. Forojul.

Imprimatur.

Pictavii, die 9a Octobris 1922.

P. LE GUICHAOUA, *v. g.*

CHEFS-D'ŒUVRE ASCÉTIQUES ET MYSTIQUES

Denys le Chartreux

Petit Traité de la Méditation

Traduction nouvelle

PAR

MARTIAL TECXIDOR



ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
SAINT-MAXIMIN
(Var)

NOTE DE L'ÉDITEUR

Denys, appelé le Chartreux à cause de sa profession religieuse, et surnommé le *Docteur extatique* pour la sublimité de sa doctrine, naquit en 1402 à Ryckel, dans le Limbourg belge. A 21 ans, il entra à la Chartreuse de Ruremonde. Ce fut un saint religieux qui reçut après sa mort un culte populaire. Très austère, travailleur infatigable, Denys fut un grand contemplatif qui passait la moitié de ses journées en oraison. Son premier ouvrage, le Commentaire sur les Psaumes, est de 1434 ; beaucoup d'autres suivirent, car il ne cessa plus de publier jusqu'en 1469. Il eut, de son vivant, une vaste influence. Il mourut le 12 mars 1471.

Ses œuvre forment une véritable encyclopédie ecclésiastique. La nouvelle édition entreprise par la Chartreuse de Notre-Dame-des-Prés, à Montreuil-sur-Mer, aujourd'hui à Tournai, en Belgique, édition extrêmement remarquable et presque achevée, comprendra quarante-cinq volumes in-4° à deux colonnes.

On peut grouper ces ouvrages sous les titres suivants :

1° *Œuvres philosophiques.* — Une sorte de manuel de philosophie, des commentaires de Boëce et divers opuscules.

2° *Œuvres exégétiques.* — Commentaires sur tous les livres de la Bible selon le sens littéral et spirituel, soit allégorique soit tropologique.

3° *Œuvres théologiques.* — Elles sont considérables et très diverses : Commentaires des Sentences de Pierre

Lombard, de quelques œuvres de saint Thomas d'Aquin, divers traités sur Dieu, le Saint-Esprit, les perfections divines, Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, la messe, les divers états de vie, des œuvres de polémique. Il n'y a quasi pas de question théologique que Denys n'ait abordée.

4° *Sermons.* — Immense répertoire de matériaux pour la chaire. Les prédicateurs y trouveraient des choses solides et pieuses, en particulier dans les sermons du temps.

5° *Œuvres ascétiques et mystiques.* — Ce sont peut-être les œuvres les plus remarquables de ce grand homme. Théologien profond et contemplatif, il avait tout ce qu'il fallait, la science et l'expérience, pour traiter ces questions. Il l'a fait magistralement. Les ouvrages de Denys seront toujours consultés par eux qui cherchent, de ces délicates matières, une exposition à la fois solide et pieuse, et qui désirent connaître la doctrine traditionnelle. Signalons parmi ces œuvres mystiques le *Commentaire* des œuvres de Denys le Mystique, le *Livre de la gravité et de l'énormité du péché*, *La source de la lumière et le chemin de la vie*, *Exhortation au mépris du monde*, le remarquable traité *De la contemplation*, un grand traité *De la prière*.

En 1534, les Chartreux de Cologne publièrent un recueil d'opuscules de Denys : *Opuscula aliquot quae ad theoriam mysticam egregie instituunt*, in-8°, Cologne. Les Chartreux de Montreuil-sur-Mer l'ont réimprimé, in-12°, 1894. C'est dans ce recueil que nous avons pris le traité de la *Méditation* dont nous donnons une traduction nouvelle. On trouvera dans cette œuvre la force et l'onction qui caractérisent le *Docteur extatique*. Nous souhaitons qu'elle aide ses lecteurs à se rapprocher de Dieu et qu'elle leur fasse aimer et pratiquer l'oraison.

AVANT-PROPOS

« Mes pensées se succèdent dans une continuelle variété, et mon esprit est diversement agité (1). » L'intelligence et la volonté sont liées l'une à l'autre, et se complètent mutuellement pour agir, car l'acte de l'intelligence, c'est-à-dire la connaissance, la méditation ou la contemplation, est vide et inefficace sans l'amour; la volonté, d'autre part, est aveugle et a besoin d'être dirigée par l'intelligence qui est comme son œil; c'est pourquoi l'objet de la volonté c'est le bien que saisit et nous fait connaître l'intelligence. Il suit de là que les bonnes, pieuses et saintes affections de la volonté prennent leur source dans de sincères, avantageuses et salutaires méditations, qu'elles en dépendent et se conservent par elles. Pour tout avancement et salut de nos âmes, il est donc nécessaire de veiller à la garde de l'intelligence, de s'opposer aux divagations de l'esprit, et par là d'apporter tous ses soins aux saintes affections. C'est pour cela que Salomon a dit : « Fais bonne garde autour de ton cœur, car c'est de lui que découle la vie (2). » Et le Christ, source de vie et notre Juge, a proclamé : « Bienheureux les cœurs purs (3). »

(1) Job, xx, 2. — (2) Prov. iv, 23. — (3) Matth. v, 8.

Voici quelques années, frère très cher, que tu m'as demandé de te mettre par écrit mes méditations ; cette demande, je l'avoue, m'a accablé de honte et je t'ai de suite répondu : Je pourrais plutôt te noter mes distractions et mes vaines imaginations, si cela devait servir à t'édifier. Mais tu as persisté dans ta demande, et j'ai pensé à te satisfaire selon mon pouvoir, en traitant non pas des méditations que j'ai, mais de celles que je devrais justement avoir.

Petit Traité de la Méditation

CHAPITRE I

Du dommage que nous causent les mauvaises pensées.

Tous les jours nous confessons pécher par pensée, et cependant qui peut fermer son cœur à la pensée et se garder d'elle ? En réalité même, nous péchons davantage par passion que par pensée, quoique sous ce dernier rapport il nous arrive de commettre des fautes nombreuses et graves :

D'abord, en nous y arrêtant trop longtemps. Aussi, par la bouche de Jérémie, Dieu fait-il ce reproche à celui qui là-dessus manque de sagesse : « Jusques à quand t'attarderas-tu dans tes pensées mauvaises ? » (1)

En second lieu, par le sentiment déréglé et pervers qui est inclus dans la pensée ou qui découle d'elle : par exemple celui qui écoutant, lisant ou repassant en son esprit des récits d'actes et de gestes

(1) Jerem. IV, 14.

charnels, se sent touché par le plaisir et éprouve une sensation mauvaise, parfois même dans l'Office divin et dans les lieux sacrés, ce qu'il faut éviter absolument.

En troisième lieu, sous le rapport du temps et de l'inconvenance ; ainsi dans ce temps consacré aux choses divines, où ils n'ont à s'occuper que d'actions supérieures et spirituelles, ceux qui pensent aux choses du temps et de l'extérieur, qui leur seraient permises en temps opportun : ce qui, hélas ! nous arrive fréquemment au moment de l'oraison, de l'office du chœur ou de la célébration des saints mystères.

En quatrième lieu, sous le rapport du désordre et de la perversité des pensées en elles-mêmes : par exemple, celui qui roule et garde en son esprit ces vaines imaginations, ces pensées inutiles qui ne sont point dans l'ordre de l'amour divin et aucunement profitables, comme il arrive pour les sombres appréhensions, les réflexions amères, les jugements téméraires, les soupçons mauvais, et aussi les recherches sans frein au sujet de mystères élevés et incompréhensibles, les imaginations sur des choses imprévues ou les vaines exaltations d'amour-propre. C'est de tout cela, de ces folles vanités en elles-mêmes que le Seigneur dit par ses Prophètes : « Otez de mes yeux le mal de vos pensées (1) », et de même :

(1) Is. I, 16.

« Malheur à vous qui n'avez que des pensées inutiles (1) », ou encore : « L'Esprit-Saint se retire des pensées qui sont sans intelligence (2). — Les mauvaises pensées éloignent de Dieu (3). » A toutes ces choses on passe son temps sans profit, souvent on le perd de façon coupable, et l'esprit est divisé en lui-même, rempli d'amertume et d'affliction, suivant cette parole : « L'esprit déréglé est la source de son propre châtiment. » C'est pourquoi il faut éviter absolument de telles pensées, les rejeter vite, les mépriser et les détester fortement.

(1) Mich. II, 1. — (2) Sap. I, 5. — (3) Ibid., 3.

CHAPITRE II

Ce qu'il est avantageux d'étudier et de méditer continuellement.

De l'homme sage et vertueux, et qui est déjà dans la voie de la béatitude, il est dit au commencement du Psaume : « Il met toute son affection dans la loi du Seigneur et il la méditera jour et nuit (1). » Aussi est-il écrit ailleurs : « Pense toujours à ce que Dieu t'a commandé (2) », et encore : « Ne t'attarde pas, de multiple façon, à scruter les choses inutiles (3). » C'est ce que faisait le Prophète qui chante : « De quel amour, Seigneur, j'ai aimé votre loi : elle est, tout le long du jour, l'objet de ma pensée ! (4) » N'est-ce pas ce que Dieu nous a ordonné dans le Deutéronome ? « Tu méditeras ce livre, nous dit-il, dans le repos de ta maison, sur le chemin de ta promenade, au moment d'aller prendre ton repos, comme à celui de ton lever (5). » Et la sainte Écriture nous avertit ailleurs : « Souviens-toi de tes fins dernières et tu ne pécheras jamais (6). »

(1) Ps. I, 2. — (2) Eccli. III, 22. — (3) Ibid., 24. — (4) Ps. CXVIII, 97. — (5) Deut. VI, 7. — (6) Eccli. VII, 40.

Plus encore devons-nous considérer avec un zèle assidu le Christ cloué pour nous sur la croix, et comme suspendu en elle, suivant tous les détails de sa crucifixion; il faut aussi ne pas cesser de nous rappeler sa manière de se comporter en ce monde, ses exemples et ses enseignements, de même que la vie des Saints ici-bas, et surtout la continuelle présence de la Majesté divine, pour apprendre à lui plaire, à correspondre à ses vues et à la satisfaire, de façon à progresser convenablement en toute sorte de vertu.

CHAPITRE III

Reproche de paresse, de négligence et d'irrévérence que méritent, en présence du Très-Haut, nos âmes mauvaises et malheureuses.

Fréquemment Dieu s'est plaint par ses Prophètes de l'effronterie du pécheur; il dit ici : « Vous m'avez rejeté derrière vous (1) », et là, au sujet des pécheurs sans retenue : « Ils m'ont tourné le dos, au lieu de me montrer leur visage (2) », et ils sont allés dans un sens qui m'est opposé. Plus longuement encore il nous dit par Salomon : « Parce que je vous ai appelés et que vous n'avez point voulu m'écouter, que j'ai tendu la main et qu'il ne s'est trouvé personne qui m'ait regardé : parce que vous avez méprisé tous mes conseils et que vous avez négligé mes réprimandes, à mon tour aussi je rirai à votre mort, et je me moquerai de vous lorsque ce que vous craigniez vous sera arrivé (3). » C'est la même sentence aussi que par le père de

(1) III Reg. XIV, 9. — (2) Jer. II, 27. — (3) Prov. I, 24-26.

Salomon a porté le Juge céleste : « Celui qui est dans les cieux se rira, et le Seigneur se moquera d'eux. Alors il leur parlera dans sa colère, et dans sa fureur il les remplira de confusion (1). » Que dire ou qu'imaginer de plus terrible ? Aussi le Psalmiste fait-il cette prière : « Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur et ne m'accusez pas dans votre colère ! (2) » Et Jérémie — le Prophète sanctifié dans le sein de sa mère, dont saint Jérôme dans son Commentaire professe : Je ne pense pas qu'il y ait personne de plus saint que Jérémie — : « Châtiez-moi, Seigneur, mais que ce soit dans votre justice (le choix ici n'est pas douteux), de peur que vous ne me réduisiez au néant (3). » Certes, ainsi que l'atteste l'Apôtre : « C'est chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant (4). » Et si terrible, en effet, que le saint homme Job a pu dire et supplier du plus profond de son cœur : « Qui fera que vous me protégiez dans l'enfer et que vous me cachiez, jusqu'à ce que votre colère soit passée et que vous ayez fixé le temps où vous vous souviendrez de moi ? (5) »

Que dis-tu de cela, mon âme ? pourquoi dissimuler, t'engourdir, t'énerver dans la paresse ? pourquoi te répandre en tant de choses, et dans la dissipation de toutes ces vaines et frivoles pensées ?

(1) Ps. II, 4, 5. — (2) Ps. VI, 2. — (3) Jer. X, 24. — (4) Hebr. X, 31. — (5) Job, XIV, 13.

pourquoi t'associer aux démons par de honteuses et méprisables imaginations, alors surtout que tu as à ta portée de si abondantes matières de méditations profitables, une si grande profusion de pensées qui tendent à ton salut et à ton avancement, tant de sujets de nobles et célestes méditations ou contemplations, tant de mobiles qui t'excitent, tant de facilités remarquables, consolantes et agréables ? Jusques à quand cet enivrement, ou plus encore cette sottise et cette folie ? Dissipe un moment, ou mieux rejette tout à fait ce vin des grappes de Sodome et des environs de Gomorre, dont tu es toute enivrée, et débarrassée de ces torrents pervers des fleuves de l'enfer, rapproche-toi de la source de vie, et commence à boire à cet océan de la volupté divine, à te baigner en lui, à t'en remplir. Malheur à toi, qui respectes davantage la présence d'un homme que celle de Dieu, qui en présence et sous le regard du Très-Haut n'as pas honte de penser, de rouler en ton esprit, de dire, d'accueillir et de faire ce que tu n'oserais énoncer ou accomplir devant des personnes d'honneur et de vertu, et qui te comportes si bassement en présence de ton saint Ange gardien et même de toute l'armée des Saints ! N'as-tu pas un front de prostituée, toi qui ne sais pas rougir profondément d'une telle impudeur, de ce manque de respect et de tes perversités, toi qui n'es pas saisie d'effroi devant le Dieu qui scrute sans cesse et qui juge les cœurs, suivant cette

parole de Job : « N'est-ce pas lui-même qui considère mon chemin et qui compte tous mes pas? (1) »

En outre, je te rejoins ici, ô pauvre aveugle! Tu te dis souvent fort étonné de ce que Dieu, qui est de sa nature bienveillant et miséricordieux, venge si durement les offenses que, pour un seul péché mortel, il inflige une peine aussi intolérable dans son intensité que dans sa durée et dont on ne saurait dire le supplice puisqu'elle est éternelle, alors cependant que l'humaine fragilité est si grande et l'homme si porté au mal. Mais cela vient de ce tu ne considères pas l'énormité du péché sous tous ses rapports, comme il conviendrait de le faire avec soin. Or, mon Frère, pour moi je ne m'étonne pas moins de l'ineffable miséricorde, de la longanimité et de la patience de Dieu envers les méchants, que de la difficulté soulevée plus haut au sujet de la justice divine.

Le Frère. — Je te poserai une question sur ce que dit saint Jérôme : « Je ne connais personne de plus saint que Jérémie », alors que le Sauveur a dit que parmi les enfants des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jean-Baptiste (2).

L'auteur. — Saint Jérôme, qui s'est ainsi exprimé dans le passage en question, a dit ailleurs : « A tous ceux-ci — c'est-à-dire aux Prophètes — je préfère assurément les Apôtres. » Donc, suivant le point

(1) Job, XXXI, 4. — (2) Matth. XI, 11.

de vue auquel ils se placent, les Saints parfois parlent différemment du même sujet, mettant en première place tantôt celui-ci, tantôt celui-là. L'Église ne chante-t-elle pas de chacun de ses Confesseurs : « Il n'y en eut point de semblable pour conserver la loi du Très-Haut (1) » ? En réalité quel est celui qui est le plus saint, Dieu seul peut en juger suivant la parole de Salomon : « Le Seigneur pèse la valeur des âmes (2). »

(1) Eccli. XLIV, 20. — (2) Prov. XVI, 2.

CHAPITRE IV

De l'ordre qu'il faut garder en ses méditations.

De même qu'il y a dans l'amour un ordre à observer, ainsi en est-il dans la méditation ; comme toute affection humaine doit se rapporter à l'amour de Dieu — sur lequel, autant qu'il est possible, nous devons nous appuyer, nous établir et nous fixer sans cesse et de manière active, — il faut aussi rapporter toute méditation, connaissance et considération des choses créées, à la contemplation de la Divinité, y fixer notre regard et notre attention, et nous attacher d'un esprit très sincère que rien ne lasse à la vue et à la méditation de son incomparable Bonté, en parcourant d'un vol agile chacun de ses attributs. A la manière des oiseaux qui s'en vont successivement de fleur en fleur, de fruit en fruit, de rameau à rameau, d'un arbre à un autre, se reposant un instant sur chacun, y goûtant un peu de repos ou emportant quelques matériaux pour bâtir leurs nids, nous aussi volons de la contemplation d'un attribut divin à la considération d'un autre, et dans l'étude

attentive de chacun d'eux, reposons-nous un moment, faisant là notre demeure et notre repos ; de la sorte refaisons nos forces par la sainte et joyeuse délectation que cette excellence infinie nous procure, et nous bâtirons ici-bas notre demeure de ses propres œuvres.

En premier lieu donc, dans nos méditations sur la bonté de Dieu, considérons combien réellement et de manière incompréhensible elle est infinie, remplissant toute chose suivant sa capacité, sa disposition ou son mérite, ouvrant sa main et comblant toute créature de ses bienfaits, toute âme de ses dons, ne laissant rien dans tout l'univers qui soit en dehors de sa largesse : bien plus, portant et excitant ceux qui participent plus abondamment aux dons de cette suprême Bonté, à les communiquer et à les distribuer aux autres, surtout aux êtres inférieurs et moins parfaits. Et tout cela, il le fait constamment de façon gratuite, libéralement, en dépit même de toute ingratitude, du peu de valeur des choses et de l'éloignement où on se tient de lui ; bien plus, il renouvelle ses faveurs, les multiplie, les augmente, pourvoit à tout, donnant à chaque être la vie, le sentiment, ce qui est nécessaire à sa conservation et à sa vie ; il répartit à tous la force de se reproduire, et tenant en sa main la forme des choses, il marque tous les principes générateurs d'un amour tenace et durable pour les fruits de leur génération, de sorte qu'ils veillent toujours à leur

garde, à leur subsistance, à leur protection, suivant la loi qu'ils en ont reçue d'en haut.

Enfin, ce qu'il accomplit de tant de façons dans les choses de la nature, il le reproduit de manière plus admirable encore dans le domaine de la grâce, et tout à fait remarquable dans l'ordre de la gloire. Chaque jour, en effet, il fait lever son soleil sur tous les habitants de la terre ; et ce que tous peuvent constater de ce grand foyer de lumière, les savants, qui vont plus profondément au cœur des choses, le proclament aussi des autres astres, des planètes et des étoiles : les influences et les effets de ces corps célestes concourent et se mêlent dans tous les êtres, comme le prouvent les études et les écrits des philosophes et des astronomes de notre siècle. D'ailleurs les Saintes Écritures ne sont pas muettes là-dessus ; au contraire, elles en ont parlé avec beaucoup de science, d'affection et de piété, principalement dans le livre de Job, où le Dieu tout-puissant, pour les effets qu'il produit dans la nature, est magnifiquement loué et splendidement exalté avec âme, comme le Créateur infini de toutes choses, le dispensateur très sage, le juge sans défaillance, de telle sorte que nous trouvons partout, de quelque côté que nous nous tournions, des motifs innombrables de louer l'excellence, la magnificence et les miséricordes du Seigneur notre Dieu. C'est Lui qui, à l'origine du monde sensible, a produit toutes les espèces et tous les genres des choses dans l'espace

de six jours (comme l'Écriture semble l'insinuer) leur donnant leur raison d'être, leur force d'activité, leur principe de production, leur fécondité variée, et la nature en tout cela, et suivant les vicissitudes des âges, travaille en secret, d'après l'ordre du Créateur, à faire sortir de chaque chose d'autres choses semblables. C'est ce que nous révèle la Sainte Écriture : « Que la terre, ordonna Dieu, produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers d'où sortent des fruits, chacun renfermant sa semence en lui-même selon son espèce. Et cela se fit ainsi (1). » Ensuite, au sujet de la fécondation des autres éléments et de la production des animaux sans raison, il est dit aussi en ce même passage : « Dieu dit encore : Que les eaux produisent des animaux vivants et des oiseaux qui volent sur la terre. Dieu créa donc les grands poissons et tous les animaux qui ont vie et mouvement, que les eaux avaient produits par son ordre, et de même tous les oiseaux, chacun selon son espèce... Dieu dit aussi : Que la terre produise des animaux vivants, chacun selon son espèce, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages de la terre, selon leurs différentes espèces. Et cela fut fait ainsi (2). » On le voit, la Sainte Écriture attribue donc à Dieu les œuvres de la nature végétative et sensitive, comme ceux de la nature génératrice

(1) Gen. I, 11. — (2) Gen. I, 20, 21, 24.

et nutritive, suivant le texte du bienheureux Job : « Ce sont vos mains qui m'ont formé, ce sont elles qui ont arrangé toutes les parties de mon corps. Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme un vase d'argile. Ne m'avez-vous pas mis au monde comme un lait qui se caille et puis qui s'épaissit et se durcit? Vous m'avez ensuite revêtu de peau et de chairs. Vous m'avez affermi et soutenu par des os et par des nerfs (1). »

Ainsi, de grands arbres, des corps considérables, de longs arbustes sortent de petites et même très minimes semences où ils trouvent en puissance, et de merveilleuse façon, tout ce qui est nécessaire à leur développement; les innombrables substances de la terre prennent naissance et racine enfermées dans de si petites matières que l'une semble à peine pouvoir contenir dans l'autre, et que la manière dont elles y sont cachées, y prennent vie, en sortent et se produisent, ne peut guère être exprimée par les philosophes ou les théologiens, encore moins expliquée de façon claire et certaine : on le constate à leurs opinions multiples et contradictoires.

On peut faire ici l'application de ce que dit l'Ecclésiaste : « Toutes les choses du monde sont difficiles : l'homme ne peut les expliquer par ses paroles (2). » Et encore : « Dieu a livré le monde à leurs vaines disputes, sans que les hommes puissent con-

(1) Job, x, 8-11. — (2) Eccle. I, 8.

naître parfaitement tous les ouvrages que Dieu a créés depuis le commencement et qu'il conserve jusqu'à la fin (1). » Et il ajoute, après quelques autres considérations : « Tel se trouve parmi les hommes qui ne se repose ni jour ni nuit; et j'ai reconnu cependant que nul ne peut trouver aucune raison de toutes les œuvres de Dieu qui se font sous le soleil, et que plus il s'efforcera de la découvrir, moins il la trouvera (2). » Aussi cet homme sage a-t-il dit encore : « Comme vous ignorez par où vient l'âme, et de quelle manière les os d'un enfant se lient dans le sein maternel, ainsi vous ne connaissez pas les œuvres de Dieu, qui est le Créateur de toutes choses (3). »

Il est donc plus salutaire de s'appliquer à l'exercice des vertus, que l'on peut plus facilement et de manière plus utile connaître et pratiquer, et qui sont le principal effort que Dieu réclame de l'homme. Aussi un autre Sage a-t-il écrit : « Ne recherchez pas ce qui est au-dessus de vous et ne tâchez point de pénétrer ce qui surpasse vos forces : mais pensez toujours à ce que Dieu vous a commandé et n'ayez point la curiosité d'examiner la plupart de ses ouvrages (4). » C'est pourquoi enfin Salomon a conclu ce livre où, à la manière d'un discoureur public, il met dans la bouche de ses divers personnages des

(1) Eccle. III, 11. — (2) Ibid. VIII, 16, 17. —(3) Ibid. XI, 5. — (4) Eccli. III, 22.

maximes si différentes et parfois semblant se contredire, par une sentence solidement établie : « Écoutons tous ensemble, dit-il, la fin de ce discours : Craignez Dieu et observez ses commandements, car voilà le tout de l'homme ! (1) »

(1) Eccle. XII, 13.

CHAPITRE V

De l'avancement de l'homme dans la science du salut et dans la vertu par l'amour divin.

La sainte Écriture dit avec juste raison : « Tous les hommes qui n'ont pas la science de Dieu ne sont que vanité (1). » Car « Dieu a tout fait pour être craint (2) », pour être aimé, honoré comme il en a le droit, adoré et loué sans cesse, car la cause rayonne dans son effet, et le Créateur dans les créatures. C'est pourquoi Isaïe nous avertit : « Levez les yeux vers les hauteurs et voyez (3) » qui a créé tout cela. Enfin, par la bouche de Jérémie, le Seigneur blâme notre manque de réflexion et de science. « Écoute, dit-il, peuple insensé et sans esprit... Ne me craindrez-vous pas... moi qui ai mis le sable pour bornes à la mer et qui lui ai prescrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais ? (4) » Ainsi le Très-Haut a montré la grandeur de sa toute-puissance et de sa sagesse,

(1) Sap. XIII, 1. — (2) Eccle. III, 14. — (3) Is. LI, 6. — (4) Jer. V, 21.

non seulement dans la création du monde, dans la production incompréhensible de ses admirables effets qu'un seul mot a fait sortir du néant, mais encore dans l'ordre étonnant qu'il leur a assigné, comme il nous le montre si bien dans un autre Prophète : « Où étais-tu, dit-il, quand je jetais les fondements de la terre? Qui en a réglé toutes les mesures et qui a tendu sur elles le cordeau? Sur quoi ses bases sont-elles affermies et qui en a posé la pierre angulaire? (1) » De l'emplacement et de la merveilleuse disposition de l'Océan, il ajoute là encore : « Qui a mis des digues à la mer pour la tenir enfermée lorsqu'elle se débordait, en sortant de mes mains comme du sein de sa mère, lorsque pour vêtement je la couvrais d'un nuage, et que je l'enveloppais d'obscurité comme on enveloppe de bandelettes les petits enfants? Je l'ai resserrée dans les bornes que je lui ai marquées; j'y ai mis des portes et des barrières et je lui ai dit : Tu viendras jusque-là et tu ne passeras pas plus loin, et tu briseras ici l'orgueil de tes flots (2). » En vérité puisque ce qui est léger monte plus haut que ce qui est lourd, il semblerait que l'eau dût couvrir la terre pressée de tous côtés, si, par la prévision et sur l'ordre du Très-Haut qui voulait ainsi pourvoir à la conservation et à l'habitation des hommes et des animaux, une partie de cette terre n'eût été sauvegardée des flots. C'est

(1) Job, XXXVIII, 4, 6. — (2) Ibid., 8-11.

l'œuvre de la Sagesse increéée qui nous la découvre elle-même dans le livre des Proverbes : « Lorsqu'il préparait les cieux, nous dit-elle, j'étais présente, Lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes et qu'il leur prescrivait une inviolable loi ; lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre et qu'il dispensait dans leur équilibre les eaux des fontaines ; lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites et qu'il imposait une règle aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes ; lorsqu'il posait les fondements de la terre : j'étais avec lui et je disposais toutes choses (1). » C'est à quoi aussi fait allusion le Psalmiste : « C'est lui qui rassemble toutes les eaux de la mer dans leur lit comme en un vaisseau, et qui les renferme dans l'abîme comme dans un trésor (2). » Et sur ce même sujet, Isaïe, discourant plus longuement : « Qui est celui, dit-il, qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui, de cette main étendue, a pesé les cieux ? Qui soutient de trois doigts toute la terre et qui met les montagnes et les collines dans la balance ? Qui a aidé l'esprit du Seigneur ou qui a été son conseil pour lui apprendre ce qu'il avait à faire ? Qui a-t-il consulté et qui l'a instruit ? Qui lui a montré le sentier de la justice, lui a donné le don de science, et lui a ouvert le chemin de la sagesse (3) ? » C'est pour cela

(1) Prov. VIII, 27-30. — (2) Ps. XXXII, 7. — (3) Is. XL, 12-14.

que l'Apôtre s'écrie : « Qui lui a donné quelque chose le premier pour en espérer récompense? Tout est de lui, tout est par lui et tout est en lui (1). » C'est de lui en vérité que procèdent l'ordre entier de l'univers et le cours des choses ; c'est lui qui en a fixé les lois générales ; par son ordre tout a été fait, par son commandement tout a été institué, et toutes choses sont dans la main de celui qui a fait du soleil la lumière du jour, de la lune et des étoiles la clarté de la nuit. C'est de lui que tout dans la nature, dans l'ordre minéral comme dans l'ordre météorologique, tire son origine, sa faculté de production, sa nature, sa force, son avancement, son mouvement, son agilité, la rapidité de sa course, ainsi que nous l'apprend la sainte Écriture, en particulier au livre de Job : « C'est Lui qui, après avoir élevé en l'air jusqu'aux moindres gouttes de la pluie, répand ensuite les eaux du ciel comme des torrents qui coulent des nuées et couvrent toute la face de la terre. Il étend les nuées quand il lui plaît, pour s'en servir comme d'un pavillon, et il fait briller au-dessus d'elles sa lumière qui pénètre jusqu'au fond de la mer (2). Il commande à la neige de descendre sur la terre ainsi qu'aux pluies de l'hiver (3). Qui a donné un cours aux pluies impétueuses et un passage au bruit éclatant du tonnerre, pour faire pleu-

(1) Rom. XI, 35, 36. — (2) Job, XXXVI, 27-30. — (3) Ibid. XXXVII, 6.

voir dans une terre qui est sans hommes, dans un désert où personne ne demeure, pour inonder des champs affreux et inhabités, et pour y produire des herbes vertes? (1) » Bien d'autres choses également sont dites dans ce livre touchant la nature de certains animaux et de certains oiseaux ; on pourrait s'étendre plus encore sur la nature des corps célestes, leurs mouvements et leurs énergies, non moins que leurs révolutions et leurs influences, puisque ces corps sont incomparablement plus grands, plus admirables, plus éclatants que les autres. Et cependant tout cela ne serait que peu de chose en comparaison de ce qu'il y aurait à dire au sujet de ce qui dépasse le ciel visible, des esprits angéliques et des hiérarchies célestes.

Voilà comment nous pouvons, à tant de points de vue, reconnaître la majesté de ce Créateur incomparable qui, non seulement en lui-même, mais encore dans ses œuvres, jusqu'aux plus petites et aux plus infimes, nous apparaît si admirable et tellement au-dessus de nous !

On pourrait disserter longuement à ce sujet en apportant le témoignage de tous les livres qui traitent des propriétés des choses, de la nature des animaux, de la vertu des plantes, de la valeur des pierres précieuses et de ces métaux si merveilleux qu'ils semblent porter en eux, caché dans leur pro-

(1) Ibid. XXXVIII, 25-27.

fondeur, quelque chose de la quintessence. Aussi est-il écrit à bon droit dans l'Ecclésiastique : « Toute l'œuvre de Dieu est remplie de sa gloire (1). Le Seigneur seul sera reconnu juste et il est le Roi invincible qui subsiste à jamais. Qui sera capable de compter ses ouvrages? Qui pourra pénétrer ses merveilles? Qui représentera sa puissance et sa grandeur? ou qui pourra entreprendre d'expliquer sa miséricorde? On ne peut ni diminuer ni rien ajouter aux merveilles de Dieu, et elles sont incompréhensibles (2). D'ailleurs n'a-t-il pas fait publier par ses Saints toutes ses merveilles, qu'il a affermies comme étant le Seigneur tout-puissant, afin qu'elles subsistent éternellement pour sa gloire? (3) » Voilà ce qu'en partie on peut dire de ses voies. Mais lorsqu'il nous laisse entendre une petite goutte qui tombe, qui pourra présager la grandeur de son tonnerre? « Pour nous, nous sommes enveloppés de ténèbres, et nous ne pouvons comprendre Dieu d'une manière digne de Lui. Il est grand par sa puissance, par son jugement et par sa justice, et véritablement ineffable : c'est pourquoi les hommes le craindront et nul de ceux qui se croient sages n'osera envisager sa grandeur (4). » « Quel est l'homme qui puisse connaître les desseins de Dieu? Les pensées des mortels sont timides et nos prévoyances sont in-

(1) Eccli. XLII, 16. — (2) Ibid. XVIII, 1-5. — (3) Ibid. XLII, 17. — (4) Job, XXXVII, 19, 23, 24.

certaines ; nous ne comprenons que difficilement ce qui se passe sur la terre, et nous ne discernons qu'avec peine ce qui est devant nos yeux : mais qui pourra découvrir ce qui se passe dans le Ciel ? (1) »

(1) Sap. LX, 13, 14, 16.

CHAPITRE VI

Moyen rapide et excellent d'acquérir la sagesse profitable et la vraie science du salut.

Comme l'a dit le célèbre philosophe, tous les hommes ont le désir naturel de savoir ; la science est bien, en effet, la perfection de l'intelligence, et c'est dans la connaissance que la Vérité suprême a placé notre bonheur. Non pas, certes, dans une connaissance quelconque, mais dans l'acquisition de celle qui est substantiellement la vérité éternelle et la bonté première, de celle qui est essentiellement pure, parfaite et infinie, c'est-à-dire la vérité de Dieu. La connaissance de cette vérité est multiple : on possède l'une ici-bas, l'autre dans la patrie ; celle-ci objet de foi, l'autre réalité ; la première se révèle comme dans un miroir et en énigme, la seconde face à face. Nous tendons à cette dernière par le désir, l'application à la pureté, la pratique des autres vertus, et surtout par nos progrès dans le divin amour ; plus, en effet, grandit en nous cet amour, et plus clairement, plus délicieusement, en dehors

de tout voile, nous touchons à cette source de l'infinie pureté qui est le Dieu de toute joie, de toute beauté, de toute affection.

Voilà l'immense bonheur qui nous est promis : la vue de Dieu claire, certaine, face à face, pleine de joie et de contentement, par suite le parfait repos. Le voyant ainsi, plus rien ne saurait être désiré. Comme celui qui jeté nu au milieu de la plus ardente fournaise qui le prendrait de tous côtés, avec la certitude qu'il n'en sortira jamais, ressentirait en lui-même et sur son corps tant de douleurs et de tourments, et serait tellement pris par ce supplice qu'il ne pourrait garder la possession de lui-même, ainsi ces esprits bienheureux sont à ce point remplis et comblés de toute joie exquise, de toute paix, de tout repos, douceur et tranquillité, qu'ils peuvent à peine songer à eux-mêmes. Là est la source de notre bonheur, vers laquelle nous devons inlassablement nous acheminer, en contemplant dans cet exil, avec zèle quoique non continuellement, le Seigneur notre Dieu, en le louant, en l'honorant de toutes nos forces par des actes intérieurs et extérieurs d'adoration.

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi donc, pauvre et misérable créature, si négligente et si insensée, te laisses-tu aller à la distraction, à la divagation, et, comme un navire qui flotte au milieu de la mer, t'en vas-tu de part et d'autre? Fixe-toi en Dieu, nulle part et jamais ne t'écarte de lui. Suis l'exem-

ple du Prophète qui dit : « Mes yeux sont toujours tournés vers le Seigneur (1) », et encore : « Je voyais sans cesse le Seigneur en ma présence (2). » Mais tu diras peut-être : Qui donc peut faire cela? Écoute ce conseil et cette règle : Quoi de plus facile que d'apercevoir celui qui est partout et toujours présent, qui resplendit en toutes choses, qui se met sans cesse sous nos yeux, et dont tous les êtres sont une exhortation à nous tourner de son côté et à demeurer en lui?

Regarde le Ciel, car il est son trône. Et toi-même, si tu le veux, tu es aussi le trône de ce Dieu qui habite dans les justes. Regarde en toi : qui t'a créé? d'où vient ton âme et qui a formé ton corps? Qui a donné la souplesse à tes membres, les a faits distincts l'un de l'autre, a préparé les organes de tes sens intérieurs et extérieurs, et les a doués de cette force de perception grâce à laquelle en un court instant, en un coup d'œil, dans la toute petite prunelle de ton regard, tu peux apercevoir les corps célestes et terrestres, saisir les images, les couleurs, les figures, la multitude, la variété, les différences, l'aptitude des choses? Qui donc a produit, établi et conservé cet assemblage, cette proportion, cette influence de tes sens, de leur objet et de leur puissance, si bien que les choses sensibles par leurs images et leurs ressemblances s'impriment dans les sens, ne sem-

(1) Ps. xxiv, 15. — (2) Ps. xv, 8.

blent faire qu'un avec eux, comme la lumière qui se multiplie et se diffuse elle-même dans toute sa circonférence?

Vois comme ces faibles choses se produisent de manière si admirable et si subtile qu'on ne saurait les exprimer pleinement ni assez les admirer, et que même on les déclarerait impossibles si l'expérience ne nous les attestait; pourquoi donc trouverions-nous difficile de voir et de sentir présent en tous lieux Celui dont nous reconnaissons et éprouvons partout, grâce à ses étonnants et si évidents effets de toute sorte, la présence, le travail et l'influence?

L'Écriture cependant nous en instruit encore plus complètement, de façon plus utile et plus certaine, afin sans doute que par des oraisons ferventes, des aspirations du cœur, des inspirations éclatantes, des contemplations enflammées, des conversations intérieures, des embrassements pleins d'amour, nous nous approchions de Celui qui est au dedans de nous, et qui nous est même plus intime que nous ne le sommes à nous-mêmes. Et chaque fois que nous fixons en lui le regard de notre esprit, enflammons-nous de son doux et saint amour jusqu'à nous fondre en lui. Comment, en effet, pouvons-nous regarder ce bien si admirable et si délicieux, sans nous sentir enflammés à son égard et sans y trouver un plaisir sensible, si ce n'est parce que nous sommes encore trop faibles ou trop indigents, qu'il n'y a en nous qu'une petite clarté et que le foyer

de notre misérable cœur ne s'ouvre pas en lui, ne se répand pas en lui lumineusement?

Que nous reste-t-il à faire, sinon à nous rapprocher davantage de lui, non certes quant au lieu (nous n'en sommes pas éloignés sous ce rapport), mais par la ressemblance, en rejetant et en évitant sans cesse le péché qui seul n'est pas de lui — et qui positivement et formellement n'est même rien en soi — mais qui rend l'esprit créé dissemblable de Dieu, déplaisant, opposé et rebelle à son Créateur? Le péché n'est que vanité, amour déréglé de soi-même, éloignement et aversion de Celui qui seul est par essence vrai, bon, heureux et le salut de tous. Plaçons en lui toute notre affection, toutes nos intentions, tous nos efforts. Saisissons-le, et ne le quittons pas sans qu'il nous ait bénis, c'est-à-dire sans que par l'augmentation de ses grâces, par la continuité de ses miséricordes, il nous conduise et nous transporte dans le royaume des élus; c'est là que pour l'éternité nous serons établis, fixés et immuables en lui; n'ayant plus de progrès à faire, mais assurés à jamais du plus heureux repos dans l'éternel embrassement de son éternel amour!

CHAPITRE VII

De l'union continue de notre âme avec Dieu.

On n'aime bien que ce que l'on connaît. Or plus ce que l'on aime est, en soi-même et d'après sa propre nature, bon, parfait et remarquable, plus intimement on le connaît, et plus ardent aussi est l'amour excité en celui qui le regarde, à moins qu'il n'y ait d'autre part opposition ou défaut, c'est-à-dire manque de disposition ou d'expérience de la part du sujet. En vérité, l'âme dévote, unie à son Dieu par le don de ses grâces et par les exercices intérieurs, appliquée sérieusement aux choses divines, déjà purifiée de ses vices et des désirs immodérés des passions, détestant fortement la paresse et la négligence, les poursuivant avec vigueur et les foulant aux pieds avec énergie, cette âme est unie en partage à la nature divine par les surnaturelles vertus théologiques, élevée au rang d'épouse de son Créateur et Sauveur qui lui dit : « Je t'ai aimée d'un amour éternel, et plein de compassion je t'ai attirée à moi (1). » C'est pourquoi elle se sent portée par

(1) Jerem. XXXI, 3.

de continuels élans vers son bien-aimé, et elle monte sans cesse grâce au don de sagesse, à sa foi éclairée, et à son incessante union à Dieu. Aussi lui est-il naturel et doux de se reposer en Lui, de s'y fixer, d'y établir sa demeure : car là où est son trésor, là est son cœur, et là où est son amour est aussi son regard. Qu'y a-t-il, en effet, qui attire si puissamment, qui unisse et resserre d'un lien plus intime et plus étroit, qui associe plus inséparablement, qu'un amour de tout cœur jailli des profondeurs de l'être ?

L'âme. — O Seigneur, dont la nature est tout amour, que ces paroles résonnent agréables et douces à mon oreille ! Mais comment, misérable que je suis, alourdie par la masse pesante, fangeuse et sordide de la chair, comment atteindre à ce sommet, moi que tant de nécessités, de travaux ou de penchants, retiennent, ramènent en arrière et tiraillent en tous sens ?

L'Époux. — Maintenant, maintenant, ô âme perverse, pour ne pas dire prostituée, toi qui gardes l'incessante idolâtrie de la pierre et du bois, qui te laisses aller à tout vent d'imagination sous le moindre prétexte et pour des causes si ténues ou même si viles qu'elles ne méritent pas le nom de causes mais plutôt celui de folles illusions, regarde comme tu m'abandonnes pour te donner à tes distractions et à tes folies ! Ne sais-tu pas comme s'aiment entre eux les amants et les amantes de ce siècle et de la chair

corrompue? comment ils courent même au long des nuits? à quels périls, parfois à quelles blessures ils s'exposent ainsi, et comment cet amour insensé leur laisse à peine le temps de dormir ou de manger? Est-ce qu'ils ne se dessèchent pas, ne maigrissent pas, arrivant parfois jusqu'à mourir d'amour? Aurais-tu trouvé en moi quelque chose de si contraire à l'amour et à l'union, que tu ne puisses t'émouvoir aussi fortement à mon égard qu'ils le font eux-mêmes entre eux ou bien envers des choses vaines et caduques, l'or ou l'argent et autres créatures périssables? Comment n'es-tu pas corrigée par la raison ou éloignée par le devoir? Pourquoi préfères-tu verser dans l'adultère des démons, plutôt qu'être l'amie et l'épouse de ton Dieu?

L'âme. — Loin de moi, Seigneur, une pareille folie! Je t'aime par-dessus toutes choses et je désire t'aimer toujours. Mais je voudrais apprendre comment il m'est possible de m'élever jusqu'à cette union intime et parfaite, jusqu'à ce degré suprême de ton amour divin.

L'Époux. — Celui qui désire avant tout plaire à un autre et être en toutes choses écouté par lui, que doit-il faire, quelle doit être sa ligne de conduite?

L'âme. — Ne l'offenser en rien, et chercher toujours ce qui peut lui être agréable.

L'Époux. — Et quelle est ta conclusion?

L'âme. — Je suis prise, je le vois. Toute la faute est de mon côté, et je m'aperçois bien que c'est le

fait de mes négligences et de mes vices, si je ne t'aime pas sincèrement et uniquement, si je ne m'attache pas à toi de tout cœur, si je ne persiste pas dans la flamme de ton amour. Je ne garde pas en ta présence la vigilance requise ; bien plus, chaque jour je commets une infinité de fautes et je me permets des choses contraires à ton amour ou qui le diminuent, dans mes actions et dans mes omissions, dans les pensées et les divagations de mon esprit, dans mes paroles et dans mes actes, dans le mouvement de mes affections et de mes passions, dans le dérèglement de mes sens intérieurs ou extérieurs, dans la manducation des aliments que réclame la chair corruptible. Et certes, comme l'a dit Isaïe : « Mes justices sont comme des linges souillés (1). » Or si mes justices sont à ce point abominables, que dire de mes injustices elles-mêmes ?

L'Époux. — Te voilà proche de la vérité et de la lumière.

L'âme. — Aide-moi, « Seigneur mon Dieu, illumine mes ténèbres (2) ».

L'Époux. — Comment interprètes-tu ce qu'a dit Salomon : « Celui qui craint Dieu ne néglige rien (3) » ?

L'âme. — Autant que le saisit ma pauvre intelligence, je crois bien que celui qui a pour Dieu une crainte filiale et constante ne néglige rien de ce qui

(1) Is. LXIV, 6. — (2) Ps. XVII, 29. — (3) Eccle. VII, 19.

a trait au salut. Mais comme il y a divers degrés dans l'amour, l'humilité et les autres vertus, ainsi pour la crainte ; par conséquent plus on fait de progrès dans la véritable et sainte crainte, serait-elle simplement à son commencement ou même servile, et moins on se néglige, et plus on s'applique à éviter tout péché, ce qui est le fruit même de cette crainte.

L'Époux. — Comprends-tu d'après cela ce qu'a voulu dire Job par ces paroles : « J'ai toujours craint Dieu comme les flots s'enflant sur ma tête (1) » ?

L'âme. — C'est le même Job qui a dit aussi : « Et cependant mon âme ne me reproche rien au cours de toute ma vie (2). » S'il a donc gardé sans cesse devant les yeux et médité la présence du Dieu tout-puissant et l'aspect du Juge suprême, tout cela il l'a dit (si je ne me trompe) pour l'honneur de Dieu et l'édification de son prochain, n'oubliant pas cependant la fragilité et la faiblesse du commun des mortels qui font que nul ne peut se dire exempt de péché.

L'Époux. — Comment peux-tu concilier cela avec ce qui est écrit : « Nous commettons tous beaucoup de fautes (3) » ?

L'âme. — Je te demande, Seigneur, de m'en instruire.

L'Époux. — Les âmes vertueuses, saintes et

(1) Job, XXXI, 23. — (2) Ibid. XXVII, 6. — (3) Jac. III, 2.

pleines de crainte, qui veillent toujours sur elles-mêmes et ne perdent aucune parcelle de leur temps, s'adonnent successivement et dans l'ordre à l'exercice de beaucoup de vertus, priant tantôt pour la rémission de leurs fautes quotidiennes et leurs progrès dans la grâce et la sainteté, tantôt pour le bien commun de l'Église, pour les vivants et pour les morts, et à d'autres intentions. Quelquefois cependant elles s'appliquent dans des sentiments de crainte à l'examen approfondi de leur conscience, à d'énergiques pensées de contrition intérieure, et souvent dans ces actes intimes, elles sentent ainsi se répandre et se mêler en elles des consolations profondes sur l'espoir du pardon qu'accompagne une assistance plus abondante de l'Esprit-Saint. De cette manière, quoique péchant tous les jours en ces sortes de choses dont ne peut s'exempter la vie présente, d'un autre côté elles progressent davantage, elles augmentent leurs mérites par la pratique de ces vertus, par des aspirations continuelles et ferventes, des élévations, des élans d'amour vers Dieu, par la continuité en un mot de cette vie de sainteté qui fait d'elles comme un holocauste sans cesse offert à Dieu. Et dans l'épreuve même elles savent garder la patience et rendre grâces.

CHAPITRE VIII

Suite du même sujet.

De ce qui vient d'être dit, ô mon âme, tu dois conclure que, pour progresser dans la stabilité du saint amour, il te faut faire des efforts pour accomplir sans cesse ce qui plaît à Dieu et éviter ce qui l'offense et qui le déshonore. Tu dois ensuite remarquer avec un soin constant combien ce Dieu est digne d'amour et de respect, quelle est son excellence, afin que tu en sois touchée d'une manière digne et durable. En cela se résument, pour la plus grande part, les enseignements, les ordres, les conseils renfermés çà et là dans la Sainte Écriture. Oh! bienheureux celui qui garde constamment devant Dieu ce souci de ne pas l'offenser, craint toujours de lui déplaire, et travaille avec soin à ne pas s'éloigner de lui!

Pour en arriver là, il est encore souverainement utile qu'à la lumière de sa grâce — et cela révélera tout — tu considères ce qu'est Dieu en soi, ses qualités et ses grandeurs. Il est en effet le Dieu très-haut dont la nature et la majesté incomparables, incompréhensibles, si fort au-dessus de toutes choses

et par conséquent souverainement infinies et sans limites, ont été si bien et si souvent décrites par les plus remarquables des hommes. Il est l'Être très pur et très actif, parfait sous tous les rapports, qui possède la plénitude de l'être et en qui l'on trouve tout ce qu'un être peut avoir de grandeur, d'excellence et de noblesse. Et que dire de plus ? Il est la bonté sans mélange, la beauté incomparable, la douceur sans bornes, et tout le reste en comparaison n'est que poussière infime et grain de sable imperceptible. Enfin il est la puissance infinie, la force toute-puissante, la sainteté exclusive, la sagesse que rien ne limite ; ses richesses n'ont pas de fin, ses délices n'ont pas de mesure : pour célébrer, comme il convient, ses louanges d'une manière digne de lui, tout est trop faible de ce qu'on peut trouver autour de sa grandeur infinie. Comme le confesse un philosophe païen (1), la terre, la mer et le ciel tremblent devant lui, devant lui frémissent les divinités mêmes : et de tout cela le cœur de l'homme a perdu le sens !

Et toi, ô ma pauvre âme, tu restes sourde et sans lumière, tu ne t'enflammes pas pour lui ! Et si par hasard tu t'embrases le cours d'une petite heure, te voilà vite refroidie sans pouvoir te fixer dans la contemplation de cette infinie beauté. Que peux-tu trouver cependant de plus délicieux ou même de si

(1) Boëce.

délicieux, puisque sa suavité laisse infiniment tout derrière elle ? Si quelqu'un préférait à l'or et aux pierres précieuses la boue et l'ordure, comment le jugerais-tu ?

Ne cesse donc pas de considérer l'excellence de ton Dieu, sa grandeur et sa beauté qui sont infinies, incomparables et si dignes d'être aimées par-dessus tout. Que rien ne t'éloigne de sa contemplation, de sa délectation et des homages que tu lui dois. Place-toi toujours en sa présence et sous son regard, naintiens fixée sur lui l'attention de ton esprit ; ne t'écarte jamais de Celui qui te voit si clairement et qui te regarde avec soin ; et tiens en si grande estime sa présence et son regard que tout le reste n'attire ton attention que dans la mesure où lui-même le veut ou le commande. Aime donc de l'amour unique et le plus fervent Celui qui est partout et toujours avec toi, Celui qui est toujours prêt à converser avec toi dans les prières et les louanges que tu lui offres, et qui ne repousse ou ne renvoie jamais quand on s'approche de lui pour lui parler.

Remarque qu'on trouve en Lui, et à un degré infini, tout juste motif d'amour : bonté, beauté, sagesse, douceur, sainteté, libéralité, noblesse, richesse, charité, miséricorde, sincérité, excellence, perfection vraiment éternelle, bienfaisance, en un mot n'importe quelle attirance de bonne et sainte amitié ou d'amour, tout est en Dieu, à un degré qui dépasse tout !

Si un objet n'est digne d'amour qu'en raison de sa bonté, comme il doit être aimé Celui qui est la bonté pure et sans limite, Celui dont la nature est bonté sans mélange, parfaite et infinie ! Quelle folie de lui préférer quelque chose ou d'aimer quelque chose autant que lui, ou de chercher autre chose en dehors ou à côté de lui, comme si tout n'était pas en Lui !

Si tu voyais venir à toi un homme d'une éminente bonté, comme le furent saint Paul, saint Antoine ou saint Martin, avec quel respect tu te lèverais pour le recevoir, avec quelle avidité tu le regarderais, que tu aurais du plaisir à rester avec lui, et quelle peine si quelqu'un te le ravissait ! Quelle est donc cette perversion, cette folie, que tu ne puisses aspirer de tout ton cœur à l'aimable présence de ton Dieu, à son approche si pleine de consolation, à son séjour si plein de grâces, que tu ne puisses t'émouvoir à ses secrets discours, et que tu ne saches pas vouloir, de toute ta tendresse, habiter et demeurer en lui ?

Écoute ceci, pauvre homme tout extérieur, toi surtout qui as l'apparence d'un Religieux, mais qui en as délaissé la vertu ; toi qui te plais davantage à converser avec les hommes pour en recevoir les futiles paroles, que d'entrer en conversation avec le Seigneur ton Dieu, que de parler au Très-Haut dans les psaumes, les cantiques et les oraisons ou de répandre ton cœur en sa présence. Vois où tu es

tombé, et quel est ton état si tristement déchu en présence de tous les Saints. En lisant ceci repens-toi, et frappe-toi la poitrine, plein de honte et de douleur. Regarde le ciel, implore Dieu, et du plus profond de ton humilité et de tes regrets, crie-lui avec des gémissements, des sanglots et des larmes : Mon Dieu, ayez pitié d'un infortuné pécheur ! Hélas ! que faire, où me tourner, moi qui jusqu'ici ai été si peu appliqué, et qui ai si follement perdu, bien plus, si coupablement passé le temps que je devais donner au repentir et au progrès dans la vertu ? Dieu éternel, à qui rien de secret n'échappe, je suis rempli de confusion et je n'ose lever vers vous mon regard, tant m'accablent la multitude et la gravité de mes fautes !

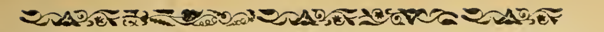
Tu sais de plus comme l'on aime, comme l'on regarde avec plaisir, comme l'on embrasse avec bonheur, ces jeunes enfants si beaux d'être sans tache. Comment donc ne pas aimer du plus ardent amour, ne pas désirer, ne pas embrasser ce Maître tout-puissant, qui est la beauté et la suavité infinies, en présence duquel tout ce qu'il y a ici-bas de beauté, d'éclat et de magnificence n'est d'aucun prix, même si tout cela était encore cent fois, mille fois, inexprimablement plus beau, plus doux, plus charmant qu'en réalité ? Comment donc, esprit trop borné, es-tu si enfoncé, si englouti sous la matière, que tout cela ne te dise rien, ne t'enflamme pas, ne t'élève pas, ne te ravisse pas, pour ainsi dire, au-dessus de toi ?

Nous avons lu ce qui a été dit de la beauté d'Absalon, de Pâris et d'Adonis, et comme on venait à eux pour les contempler ; et pourtant qu'elle était mince et de peu de valeur cette beauté apparente, qui laissait échapper sous la peau tant de turpitude, d'horreur et de fumier, tant d'immondices et d'excès ! Leurs âmes, d'autre part, étaient souillées de vices immondes, de noires ambitions, de passions, d'obscénités et des plus grands crimes. Mais toi regarde comme il est beau en lui-même au-delà de toute expérience ce Créateur qui a imprimé à une si petite partie du corps une telle beauté qu'on ne peut se rassasier et se lasser de la contempler. D'où vient donc, ô mon âme méprisable, que tu ne puisses trouver du charme à voir et à regarder ton Dieu si beau, dont toute la création proclame l'éminente splendeur, et surtout les créatures célestes, l'ordre des cieux, l'armée des Anges, les hiérarchies d'en-haut et les chœurs divins ?

Fais de même pour ses autres qualités et perfections. Tu sais que « toute la terre désira voir le visage de Salomon à cause de la sagesse qui lui avait été donnée d'en-haut (1). » Qu'était cependant cette sagesse, en comparaison de la sagesse increéée, sinon folie et ténèbres ? Unis-toi donc de tout ton cœur à la source de cette Sagesse infinie, réjouis-toi de son excellence et offre-lui de tendres actions de

(1) III Reg., x, 24.

grâces. Dis-lui : Soyez béni au-delà de toute expression, vous, Seigneur mon Dieu, dont la sagesse n'a pas de bornes, vous le seul éternellement sage, sans dépendance et d'une manière qui nous échappe, vous la Sagesse essentielle qui se confond avec l'intelligence. Plus encore, vous êtes le seul Tout-Puissant, qui conservez toutes choses, et sans vous, si vous ne le teniez de votre main, le monde lui-même ne pourrait subsister un instant ni continuer d'être. Tout ce que l'on peut imaginer d'aimable, de noble, de bon, de doux, de précieux ou d'honorable, tout est en vous, et vous êtes tout cela avec une perfection et une excellence infinies. Désormais donc, soyez pour moi, par-dessus toutes choses, sagesse et douceur, ravissez et fixez en vous toute mon affection. Que ce qui m'écarte de vous, me cache et m'en éloigne, je l'aie en dégoût, que je l'évite et le déteste ; que me soit au contraire agréable et doux tout ce qui me permet de vous plaire, de vous approcher et de vous rendre honneur. Veille, ô mon âme, sur tes voies, afin qu'il ne s'y rencontre rien qui déplaise au Tout-Puissant, dont toutes les voies sont ordonnées dans la beauté.



CHAPITRE IX

De l'examen persévérant et attentif de soi-même.

De quel front, ô mon âme, oses-tu demander chaque jour et à toute heure qu'il te soit pardonné, alors que tu ne retranches rien de ton passé de négligences coutumières, de tes langueurs et de tes dégoûts, mais que plutôt tu entasses le mal sur le mal, à tel point que tu ne peux en faire le compte, ni dans la confession sacramentelle établir clairement l'aveu de chacune de tes offenses, quoique les confessant chaque jour ? Dénombre, ô pauvre malheureuse, et déplore avec ardeur tes tristesses, tes défauts et tes fautes sans nombre.

Hélas ! hélas ! hélas ! Seigneur mon Dieu, que ma misère est infinie ! Je confesse que tous les jours — ô douleur ! — dans la récitation des Heures, dans les psaumes, les oraisons, la célébration de la messe et dans tout l'Office divin, j'ai mon cœur distrait et je me comporte avec irrévérence sans veiller sur mes sens ; à chaque psaume, ou plutôt à chaque verset

de psaume, mon esprit s'égare, je ne pénètre pas le sens avec la réflexion voulue, et c'est à peine si parfois je prononce les mots intégralement. Me voilà impatient, irrité, presque indigné, si les autres psalmodient, lisent ou chantent autrement que par mes vues, au lieu de garder ma colère contre moi qui apporte si peu de respect, tant de négligences et de fautes en votre présence dans le service que je vous dois. Hélas! comme je vais sans préparation au saint sacrifice ! que d'indignités dans la célébration ! ingrat à remercier, comme je reviens vite à des futilités, comme je retombe vite dans les fautes passées !

A quoi te sert, ô malheureux, la confession quotidienne, puisque peu après la confession et la célébration même, tu te retrouves aussi dissipé, aussi léger, aussi réservé qu'avant ! De quelle contrition est-ce la preuve ? c'est bien plutôt l'indice et l'effet d'un esprit de divagation, d'ingratitude, d'oubli et d'irrévérence; et comme un tel esprit porte son juste motif de châtiment, alors surtout que les simples laïques, le jour où ils communient, se montrent plus réfléchis, plus pieux, plus exemplaires que de coutume ! Où est donc, ô insensé, l'accroissement spirituel que tu retires d'une si fréquente manducation d'aliments célestes et divins ? Pleure sur toi. Car Celui qui se donne si libéralement à toi en nourriture et qui t'offre la force de son Corps et de son Sang, est prêt à t'accorder encore une

grâce plus puissante et à exaucer ta pieuse supplication pourvu que tu ne te dresses pas toi-même comme un obstacle de tous les jours.

Puisses-tu repasser dignement dans ton esprit comment, d'après la description qu'en fait saint Denys, les prêtres de la primitive Église s'approchaient, avec une admirable dévotion et une préparation parfaite, du saint Sacrifice! Aussi en retiraient-ils les fruits les plus abondants, et ils repartaient de là, divinement nourris, comme des lions lançant des flammes, terribles aux puissances de l'Enfer.

Comme il te convient d'être sobre dans la nourriture et dans la boisson que prend ton corps, exempt de toute faute dans tes paroles, toi qui reçois dans ta bouche le corps sacré du Sauveur et son sang divin, et qui as à prononcer des mots célestes! Vois en tout cela la gravité et la multiplicité de tes fautes. Éloigne-toi donc à jamais des vices de la chair, des contacts passionnés, des regards indécents, et marche infatigablement vers quelque chose de supérieur et de plus proche de ton salut. Qu'as-tu à faire de choses méprisables, de vaines conversations, de stériles études, toi qui as été appelé à un sacerdoce surnaturel et tout divin? Que ne se réalise pas en toi, pour ton malheur, la divine parole: « L'homme n'a pas compris le sens de l'honneur auquel il était appelé (1). » Ne pas démériter

(1) Ps. XLVIII, 13.

d'une grâce si noble, voilà la vraie grandeur et la véritable dignité de l'âme. Que ta manière de vivre te serve de disposition perpétuelle à célébrer, et de plus offre sans cesse à Dieu le Père son Fils unique, c'est-à-dire tout ce que ce Fils a accepté, accompli et souffert pour le salut des hommes.

CHAPITRE X

Méditation sur l'Incarnation du Fils unique de Dieu et sur les autres mystères de sa vie.

« Le Christ nous a été donné par Dieu son Père pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption (1). » La gloire et la sagesse du chrétien consistent à méditer sans cesse le Christ et ses mystères. Rappelle-toi donc, ô mon âme, le Fils unique du Père éternel envoyé en ce monde pour ton salut, pour te diviniser par son Incarnation, t'arracher par sa douloureuse Passion à la damnation éternelle, et par sa mort sur la Croix te donner la vie éternelle par la grâce en ce monde et la gloire dans l'autre.

Quoi de plus doux et de plus méritoire pour le vrai disciple du Christ, que de songer assidûment à ces mystères : la Vierge très pure et très sainte, parée, suivant l'annonce de l'Archange, de la plus éminente sainteté, concevant son Fils très gracieux sans aucun détriment de sa virginité ; ce Fils fait en elle petit enfant, vrai homme en vérité, dès le

(1) I Cor. I, 30.

premier instant de son Incarnation, possédant la plénitude de la sainteté et des vertus, jouissant d'une âme parfaite, et plus encore de la vision béatifique ; ensuite, l'heure venue, sortant du sein très pur de Marie ? Quelle doit être la joie du pieux fidèle à méditer chaque jour ces augustes mystères, c'est ce que nous montre l'armée des Anges qui dans sa reconnaissance et son allégresse chantait sur le divin berceau : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! (1) »

Repasse donc, ô pauvre homme, toutes ces grandes choses que le Très-Haut a faites pour ton salut : pour ton âme et son édification, il a revêtu à un tel degré la pauvreté, l'humilité, l'abjection, qu'il fut enveloppé de langes, couché dans l'ombre d'une crèche, sustenté par le sein de sa Mère ; et c'est ainsi que, depuis sa nativité jusqu'à la mort, il choisit toujours et en toutes choses la pauvreté la plus complète et le poids le plus abondant de tribulations et de souffrances.

Qui donc es-tu, toi qui prenant du Christ le nom de chrétien, te refuses à marcher sur ses traces ? « Qui prétends-tu être ? (2) » Te crois-tu meilleur que le Fils de Dieu ? Malheur à toi qui n'aspires qu'à être comblé de richesses, à t'élever dans les honneurs, à t'entourer de délices, à être nourri délicatement, à vivre suivant les mœurs du siècle. Réflé-

(1) Luc, II, 14. — (2) Joan. VIII, 53.

chis, ô malheureux, de quel Chef tu es le membre, de quel Souverain le serviteur, de quel Maître le disciple !

Regarde avec quelle rigoureuse discipline, avec quelle profonde humilité, avec quelle patience dans les dures épreuves de leur corps, ont imité le Christ, depuis le commencement de l'Église, ces chétiens choisis, ces martyrs glorieux et même ces tendres vierges et ces nobles adolescents ou jeunes gens qui ont embrassé le cloître et le désert. Devant leur exemple, humilie-toi profondément, crucifie ton corps avec ses passions et ses mauvais désirs ; marche avec force dans la voie étroite du salut ; ne te lasse pas de faire le bien, mais plutôt tous les jours, ajoutant la ferveur à la ferveur, progresse dans le bien jusqu'à ce que tu sois heureusement consommé dans le parfait.

CHAPITRE XI

Méditation sur la vie du Christ.

« Celui qui prétend demeurer dans le Christ, doit marcher lui-même comme le Christ a marché (1). » Toute la force des chrétiens, toute l'application des disciples du Sauveur, et toute leur affection doivent se concentrer dans la Passion du Fils unique de Dieu. C'est là un grand mystère qui dépasse dans son infinie profondeur toute la philosophie païenne et tout l'art des recherches humaines.

O secret et merveilleux objet de la science divine, ô vision éclatante : par la mort de la Vie le genre humain est racheté de la mort éternelle ! Nos premiers parents, ou plutôt ces meurtriers de leur race, ont tué par la faute de leur prévarication leur postérité privée désormais du don de justice originelle, comme un prince ou un roi terrestre retire à un soldat le fief qu'il lui avait donné, pour lui et ses enfants, à la condition qu'il gardât fidèlement son obéissance. De même donc que, par la faute de son

(1) I Joan. II, 6.

père, l'humanité entière a été privée de ce don précieux de la grâce, ainsi par la vertu et les mérites de son Créateur qui a revêtu pour elle sa propre nature, elle a vu sa perte réparée et elle a recouvré ces bienfaits éminents de la grâce. En effet, à tous ceux qui croient en Lui, le Fils de Dieu incarné « a donné le pouvoir de devenir enfant de Dieu (1) » et d'obtenir le salut éternel. Et c'est ainsi que par le mérite de l'obéissance du Christ, par le mérite de son incarnation, de ses actions et de ses souffrances, nous avons été sauvés, car le Fils de Dieu par son amour infini, sa pitié sans bornes, sa parfaite obéissance et sa profonde humilité, a rendu à lui-même et à son Père l'honneur qui leur était dû, et a brisé les ennemis de notre salut. Il nous a par lui-même, par ses exemples et par ses enseignements, indiqué la voie la plus sûre pour parvenir à la gloire de notre vocation surnaturelle, nous donnant aussi de salutaires et sages conseils dont l'observation nous conduit par le chemin le plus court et le plus glorieux à cet immense bonheur ; et il a suivi lui-même très excellemment ce chemin, en vivant dans la pauvreté, dans une humilité parfaite, dans une patience sans défaut, et dans les épreuves de toutes sortes.

Il est bon, ô mon âme, de fixer là notre demeure et de marcher avec le Seigneur Jésus au cours de

(1) Joan. I, 12.

son enfance. Sortons avec la très sainte et très pure Vierge de Nazareth pour aller à Bethléem, et disons à Joseph : O bon et saint vieillard, où te disposes-tu à aller avec cette tendre Vierge qui semble consentir à son déshonneur lorsqu'arrive l'heure de son enfantement ? Où trouveras-tu pour elle un calme et convenable asile dans une telle affluence de voyageurs ? — Et tu l'entendras en esprit te répondre : C'est un mystère réglé par Dieu, c'est Lui-même qui dans ce voyage disposera toutes choses suivant les vues profondes et sûres de la Providence. — Tu ajouteras alors : Je vous suivrai de loin, pour vous être utile peut-être en quelque chose, assister aux merveilles de Dieu, m'en porter le témoin et l'annonciateur.

Ainsi donc, à l'approche de minuit, regarde comme Marie, cette Vierge bénie, tout unie à Dieu, d'un cœur fervent qu'inonde la piété, prosternée à deux genoux, priant avec tant d'amour pour le salut du monde et rendant grâces au Père du plus profond de son cœur, met au monde son Fils, Dieu et homme en une seule personne ; alors tu te réjouiras en toi-même de l'accomplissement des oracles prophétiques, dans la naissance du Messie-Roi, et de cette œuvre divinement accomplie dans le monde qui surpasse en grandeur, en merveille et en beauté la création même du monde ; car dans cette œuvre incomparable, cet Ouvrier tout-puissant, Créateur et Constructeur d'une science infinie, a montré

l'immensité de sa sagesse, de sa toute-puissance et de sa bonté avec plus de gloire et de magnificence que dans la production même de l'univers.

Écoute encore le Messager divin qui déclare aux bergers : « Je vous annonce une grande joie, car il vous est né aujourd'hui un Sauveur qui est le Christ de la cité de David (1). » En écoutant retentir ces paroles, réjouis-toi dans ton cœur, remercie Dieu de toutes forces, et pour tant d'inestimable miséricorde et pour un tel bienfait accordé au genre humain, tressaille d'allégresse, car son Dieu Créateur est devenu son Frère et son Sauveur. Porte ton regard aussitôt sur la milice de cette armée céleste, c'est-à-dire de ces Anges innombrables qui se réjouissent eux aussi de la réparation de notre chute et qui louent le Dieu de toute gloire en chantant : Gloire à Dieu dans les cieux !

Médite encore ce que fut, et combien grande, cette Vierge sans pareille, choisie de toute éternité par l'ineffable Trinité pour concevoir et enfanter le Fils unique du Père éternel, le toucher de ses mains, l'élever, pourvoir à ses besoins et vivre avec lui dans la plus familière intimité. Devenue ainsi comme l'égale du Père, très véritablement mère de ce Fils unique du vrai Dieu dont le Saint-Esprit procède éternellement, tu peux en conclure combien elle fut chère à toute l'auguste Trinité et proche

(1) Luc, II, 10, 11.

d'elle. Puisqu'elle est la glorieuse Mère du vrai Dieu, elle est donc revêtue d'une dignité presque infinie, et après Dieu souverainement digne d'amour et de respect.

Tu contempleras ensuite avec bonheur, ô pieux chrétien, et d'un cœur fervent, les trois Mages venant à Béthléem, sous la conduite de l'étoile, pour adorer le petit Enfant et lui offrir leurs présents symboliques ; peu après, la fuite en Égypte de l'Enfant-Dieu et son retour. Et ceci encore : Il est enfin retrouvé dans le Temple par la Vierge sa Mère ; il se cache alors dans l'humilité jusque vers sa trentième année, époque où il veut être baptisé par son digne ministre ; aussitôt après il est tenté par Satan ; et enfin il commence à prêcher publiquement, à enseigner, à briller par ses miracles, et à établir la loi de l'Évangile.



CHAPITRE XII

De la Passion du Christ.

« J'ai été cloué avec le Christ sur la croix (1). » Toute la manière de vivre des vrais chrétiens, toute leur attention, affection et dévotion a pour objet la Passion du Christ où brille splendidement la perfection de toutes les vertus. Contemple Jésus, qui, après avoir achevé par ses discours et ses enseignements la prédication du royaume des cieux, soupire si ardemment vers la rédemption du genre humain, et qui veut ramener des Limbes les âmes des anciens Justes, réparer la ruine de la céleste Jérusalem, combattre les puissances infernales et convertir le monde par ses saints Apôtres ; il annonce à ceux-ci l'imminence de sa Passion et célèbre avec eux la dernière Pâque où il institue le divin Sacrement de la loi évangélique. Par ses œuvres d'abord, par ses paroles ensuite, il les instruisit, leur recommandant, leur enseignant surtout l'humilité et l'amour. Puis il sortit avec ses glorieux Apôtres, leur expliquant le mystère de sa Passion, de sa Résurrection et de la

(1) Gal. II, 19.

mission du Saint-Esprit. Peu après, en présence de ses trois disciples intimes, il se prit à être triste, dans la mesure où il le voulut et pour de très justes motifs, puis il marcha sans crainte au-devant de ses ennemis qu'un mot de lui jeta soudain à terre. Saisi par eux, enchaîné, il périt de la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, et le troisième jour, comme il l'avait prédit, il ressuscita victorieusement. Ayant clairement fait toucher à ses disciples la preuve de sa Résurrection, il monta au ciel en présence des saints Anges qui témoignaient de son retour à la fin des siècles pour juger les vivants et les morts.

Au cours de cette très salutaire Passion du Christ, médite, et autant que tu le pourras, imite l'immense et parfaite charité qui a porté le Christ à donner sa vie pour ses brebis, l'obéissance exemplaire qui lui a fait accepter de son Père l'humiliation d'une pareille mort, sa patience qui l'a porté à intercéder pour ses bourreaux, son humilité, son silence, sa douceur et toute la force qu'il a montrée dans sa souffrance : si tu veux apprendre à compatir, à imiter, à remercier, à t'embraser, à admirer, à contempler, à lutter, il te faut méditer ces choses non à la hâte, mais avec réflexion et continuité, d'un cœur touché et reconnaissant, et tu sauras alors triompher rapidement dans l'adversité, les persécutions et les tentations ; car on apprend à supporter d'une âme égale toute épreuve de la vie présente, quand on s'arrête avec soin devant la cruauté de cette Passion du Christ.

Dans le souvenir profond de tout ce que ton Dieu a supporté pour toi, il te faut placer le but suprême de ton étude. Repassant d'un cœur aimant et plein de compassion toutes ces choses, fais-en la source de ta sagesse ; garde au profond de toi-même et de façon indélébile l'image de ton Maître et Sauveur dans ces dispositions de son âme, dans l'appareil douloureux de sa représentation en Croix ; place-la sans trêve devant le regard de ton cœur et accoutume-toi à rappeler, à ramener, à fixer ainsi, en dehors de toute distraction et de tout errement, l'acuïté de ton esprit sur le divin Crucifié. Si tu fais ainsi, et pour quiconque agira de même, tu trouveras là un profit inexprimable pour ton salut, pour ton avancement dans la vertu, et tu chasseras bien vite toute divagation, légèreté et impuissance d'esprit.

Pense et pense encore à tout cela comme si tu l'avais devant les yeux, à l'Être si parfait et si grand qui l'a souffert ; médite affectueusement pourquoi, dans quelle utilité et dans quel but, toute la douleur de ce tendre corps dans l'écartement violent de ses membres, dans l'horrible flagellation, dans la perforation de ses pieds et de ses mains sacrés, dans les épines qui couronnent sa tête divine, et dans la très douloureuse compassion de son cœur plein d'amour qui surpassa encore l'excès de sa passion corporelle !

Fais de ces pensées ton occupation fréquente, assi-

due et persévérante ; à ce souvenir pleure et prie sans cesse pour le salut du monde, pour les vivants et pour les morts, pour tous tes proches, pour ceux qui te sont confiés et tes bienfaiteurs, pour l'accroissement de la grâce, l'avancement dans la vertu, l'éloignement du péché, et songe à ce qu'il y a de méchanceté, d'ingratitude et de folie à offenser un pareil bienfaiteur !

CHAFITRE XIII

Excellence et grandeur de la grâce répartie par le Christ à ses fidèles.

La période de la loi évangélique est appelée à bon droit « le temps de la grâce ». Quoique, depuis le commencement des siècles, le Tout-Puissant ait dispensé aux hommes les grands et divers bienfaits de sa grâce, depuis ce jour où le vrai Dieu s'est fait homme, il convenait que ce qui est de Dieu fût plus largement réparti à l'humanité. Aussitôt après la Passion et la Résurrection du Christ, le Saint-Esprit fut envoyé de manière visible aux disciples et à la primitive Église, et tous furent admirablement remplis de ses dons surnaturels, tant du côté de la grâce sanctifiante que du côté des grâces gratuites qui concouraient au bien du prochain. Ils se mirent, en effet, à parler des langues de toutes les nations, à comprendre et à citer promptement et clairement les livres de l'Ancien Testament, à briller par une grande abondance de miracles, comme la suite le fit bien voir ; malgré la rage d'innombrables Juifs, surtout de condition supérieure (et parmi eux les

prêtres, les anciens et autres chefs), qui se déchaînèrent implacablement contre les disciples du Christ encore peu nombreux,ceux-ci néanmoins s'augmentèrent, s'accrurent et s'élevèrent bien au-dessus de leurs adversaires ; en peu de temps ils convertirent tant de milliers de Juifs, soit dans leur capitale Jérusalem, soit dans toute la Judée, la Galilée, la Samarie et toutes les régions voisines, que ceux qui crurent au Christ apparaissent plus nombreux que les autres, malgré la perfidie des Juifs qui tâchaient, par tous les moyens, d'éteindre la race des croyants eux-mêmes.

Ensuite les disciples du Christ, et en premier lieu les glorieux et saints Apôtres, abandonnant les infidèles de la Judée, se dispersèrent dans le monde entier et arrivèrent, par leurs disciples ou par eux-mêmes, à gagner à leur Dieu la plus grande partie du genre humain. C'est en vérité un fait bien admirable que ces quelques hommes, par la seule vertu divine, sans le secours d'aucune puissance humaine ou d'aucun sortilège, aient converti à une loi si dure, à une foi si pleine de mystères, tant de familles, de nations et de peuples, alors surtout qu'ils avaient contre eux les empereurs, les rois, les princes, les puissants qui infligeaient aux croyants les morts les plus cruelles, et plus encore la résistance et l'habileté des philosophes. Ainsi triompha enfin et se fortifia dans le monde la religion chrétienne, malgré la persécution des impies, à tel point

qu'il y eut bientôt un très grand nombre de saints personnages, Pères, Anachorètes et Ermites, menant dans les déserts, les grottes, les solitudes, une vie si spirituelle et si dure, si angélique et si divine, si surhumaine et si vertueuse, si pleine de merveilleux miracles, qu'on ne saurait la décrire parfaitement, et que même elle n'a pu être retracée dans le détail que pour une minime partie. Quoique peu d'écrits à ce sujet soient parvenus aux chrétiens, on sait cependant combien nombreux et presque innombrables furent ceux qui habitaient dans les régions les plus éloignées de l'Inde, de l'Arménie, de la Perse, de la Médie, etc. ; mais des faits prodigieux et admirables, des actes sublimes de ces martyrs, de ces Pères, de ces pontifes, de ces hommes tout divins ou encore de tous ces personnages célestes de l'un et de l'autre sexe, c'est à peine si la centième ou millième partie est arrivée jusqu'à notre Occident.

Et malgré tout, l'ensemble de ces faits si nombreux (relativement parlant), si beaux, si remarquables et si abondants, dépasse tellement toute puissance de narration, de louange et d'étonnement, que tout ce qui se produisit autrefois sous la loi mosaïque ne semble pas pouvoir lui être comparé.

Voilà qui prouve la vérité très certaine de la foi chrétienne et de la doctrine céleste de l'Église, malgré qu'aujourd'hui, ô douleur ! par suite de la perte des chrétiens, de la luxure, de la perversité, de l'in-

gratitude et de tant de crimes énormes, l'or ne soit plus que scorie, et que la plus brillante couleur ait été changée en une pâleur de mort.

Hélas ! où est aujourd'hui la ravissante splendeur des saintes Congrégations, l'état splendide de ces innombrables cloîtres si pleins de piété, et de ces vénérables assemblées ? Oh ! comme il est dur de vivre de nos jours, quand on lit et qu'on se rappelle ce qui a été écrit à ce sujet dans les manuscrits authentiques du bienheureux Denys, ainsi que dans les autres histoires, chroniques, légendes, miroirs historiques et livres tous bien dignes de foi, et qu'on voit en même temps, qu'on médite et qu'on pèse dans le détail, hélas ! hélas ! hélas ! comment tout est à présent changé, déformé, fané, renversé !

CHAPITRE XIV

Plaintes sur les maux de l'Église.

« A force de gémir, je n'ai plus que la peau collée sur mes os (1). » Plus nous aimons sincèrement et fortement le Seigneur notre Dieu, et plus ardemment nous cherchons ce qui a trait à son honneur, à sa louange ou à sa gloire, nous nous réjouissons de le voir glorifié, et nous travaillons pour lui avec plus de foi et de courage, en vivant de manière exemplaire, en priant sans cesse et avec ferveur, en exhortant le prochain, en reprenant ceux qui font mal, en un mot en déployant toute la force possible pour le bien des âmes et surtout en nous employant au bien commun de l'Église. De même, plus nous embrassons d'un ardent amour de charité notre prochain et tout le genre humain, et plus nous brûlons d'un zèle étendu pour son salut. De même encore, plus notre zèle est surnaturel et parfait à l'égard de notre Maître et Sauveur, Dieu et homme tout ensemble, et plus nous désirons voir fructifier sa Passion, le prix de son sang, toutes les souffrances qu'il a

(1) Ps. ci, 6.

endurées pour nous sauver. Et par suite, en conséquence, plus nous réfléchissons aux fins dernières de ceux que nous devons aimer comme nous-mêmes, plus nous frémissons de crainte devant leur intolérable damnation, et plus profondément nous désirons leur salut si digne de nos vœux.

Aussi n'est-il pas étonnant que l'homme spirituel, aimant vraiment son Dieu, s'afflige, s'attriste et pleure inconsolablement sur la ruine et la flétrissure de l'Église, sur la perte quotidienne de tant d'âmes, à l'heure où se déploie l'horreur de tant de vices et où tous ces grands maux font la joie des démons. Quand nous voyons sans cesse s'accomplir tant de forfaits et périr une multitude d'âmes, n'est-il pas juste de gémir fortement, de nous pénétrer de douleur et de ne jamais nous adonner à la vanité, à la dissipation, aux plaisanteries et aux jeux ?

Nous voyons des serviteurs honnêtes et fidèles, des fils aimants surtout, ne pouvoir supporter avec indifférence les injures, les affronts, les mépris qui tombent sur leurs maîtres ou leurs pères. Et toi aussi, à plus forte raison, si tu te sens des entrailles de piété chrétienne et de vraie charité, en considérant le malheur présent gémis en toi-même, pleure constamment, prie avec ferveur, résiste aux ruses du démon, travaille à la gloire de Dieu. Verse des larmes de sang sur l'Église arrachée du tronc divin dans toutes les régions, et intercède avec amour pour que le Dieu de toute puissance et miséricorde daigne

accorder à son Église de vrais pasteurs et de dignes pontifes, et qu'il la relève dans l'état présent, à tous ses degrés et dans tous ses ordres.

Que ce soit là ta pratique et ton exercice de tous les jours. « Répands ton cœur ainsi qu'une onde devant le Seigneur ton Dieu... pour les âmes des petits (1) » afin qu'ils ne soient pas tués par le scandale. Souviens-toi, ô mon âme, de tes fins dernières et de tous ceux qui font avec toi le pèlerinage de cette vie. Exhorte chacun suivant tes moyens. Scrute fréquemment ta conscience, surtout à une heure convenable. Fixe ton attention sur la manière dont tu emploies chaque heure du jour, vois les multiples et grandes blessures que tu y reçois, et comment tu pourrais les éviter, en accomplissant avec plus de soin et de respect l'œuvre de Dieu. Contemple le bonheur et la gloire éternelle de ceux qui, ici-bas, ont été fidèlement soumis, avec toutes les dispositions requises, à leur Créateur ; vois l'inestimable félicité qu'ils ont acquise, tous les maux et les dangers qu'ils ont évités, la sécurité définitive qui est la leur, et fais de vaillants efforts pour les imiter. Occupe-toi sans cesse et toujours des choses de Dieu, et médite ces vérités salutaires ; garde partout les yeux de ton esprit fixés vers le Seigneur ; songe constamment à sa sainte et très vénérable présence, crains-la et ne cesse de la révérer. Examine de près le bon-

(1) Thren. II, 19.

heur des Élus, vois comme ils jouissent dans une gloire délicieuse de la bienheureuse Trinité et goûtent, sans aucune crainte de les perdre, sa vue face à face, ses délices, son amour, ses embrassements, sa paix sans fin, et là, dans une douce et incomparable tranquillité, comme ils s'aiment tous en Dieu et aiment Dieu éternellement par-dessus toutes choses !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie E. Aubin. — Ligugé (Vienne).



LA RENAISSANCE DU PHÉNIX

NIL OBSTAT :

Fr. André Gigon *O. P.*

Fr. Hyac. Lascabettes *O. P.*

IMPRIMATUR

Fr. Bonhomme
Pr. Prov.

IMPRIMATUR

Augustoduni, die Junii 25ª 1922

J.-B. Thomas
Vicaire capitulaire.

CHEFS-D'ŒUVRE ASCÉTIQUES ET MYSTIQUES

LA RENAISSANCE DU PHÉNIX

DU CARDINAL BONA

TRADUCTION NOUVELLE

PAR LE

PÈRE DE BOISSIEU
DES FRÈRES PRÊCHEURS

ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
SAINT-MAXIMIN
(Var)

INTRODUCTION

I. Vie du Cardinal Bona

Jean Bona naquit en 1609, à Mondovi, ville du Piémont qui appartenait alors aux ducs de Savoie. Ses parents étaient Marie Zugania et Jean Bona qui servit avec éclat sous Charles-Emmanuel I[er] et son fils Victor-Amédée ; il appartenait à la famille du connétable Fr. de Bonne de Lesdiguières, qui s'était illustré en France sous Henri IV.

Le jeune Jean Bona, destiné par son père au métier des armes, reçut l'instruction la plus soignée, et y répondit de manière à faire naître toutes les espérances : doué d'une intelligence ouverte et facile, d'un goût très vif pour l'étude, d'une mémoire étonnante, il s'appliqua au travail avec une ardeur qui ne se démentit pas, grâce à la modestie de ses mœurs et à l'austère pureté de sa jeu-

nesse. Aussi fut-il très vite renommé pour sa science : il lut en particulier avec avidité les auteurs anciens, poètes, historiens et philosophes ; il acquit très jeune des dispositions à l'éloquence, et composa des vers que les meilleurs juges admirèrent. Mais à l'étude, il joignit la piété : si aucune intempérie ne l'empêchait jamais de franchir la distance assez longue qui séparait la maison de ses parents de l'école, il aimait aussi gagner à pied la ville de Vico où se trouvait une chapelle dédiée depuis longtemps à la Sainte Vierge, et là il priait avec ferveur la mère de Jésus. La réponse de Marie à tant de dévotion ne se fit pas attendre : le jeune homme se sentit inspiré d'embrasser la règle de Saint-Bernard, et en 1625, âgé de seize ans, beau, riche, plein d'avenir dans le monde, il entra chez les Trappistes de Vico.

Sa profession faite, il fut confié pour les études sacrées d'abord au maître Jérôme Carrari, puis envoyé à Rome où il acheva sa théologie, se livrant en même temps à l'étude de la poésie, de l'hébreu, du grec, de l'Écriture Sainte, des Pères, des décrets des papes

et des conciles, avec une ardeur et une constance qui firent de lui un des plus savants hommes de son époque. Lorsqu'il dut recevoir le sacerdoce, il s'y prépara avec un soin dont un souvenir vivant nous reste dans son admirable *Traité ascétique du Sacrifice de la Messe,* qu'il écrivit alors.

Élu abbé du couvent de Montréal, il déclina cette charge, et fut envoyé à Turin, qui possédait une Université florissante et une très riche bibliothèque. Il y passa cinq ans, qu'il consacra en particulier à la composition de son principal ouvrage liturgique, le *Traité de la Psalmodie.* Il dut alors accepter d'être nommé abbé du couvent d'Asti, et c'est là qu'il écrivit, vers 1646, le *Chemin abrégé pour aller à Dieu.* En 1649, mis à la tête du couvent de Sainte-Marie de Vico, il publia le *Traité de la Psalmodie* et écrivit la *Renaissance du Phénix,* qui ne devait être éditée qu'en 1846. En 1651, il fut appelé à Rome et y reçut la charge de Maître-Général de tout l'Ordre de Cîteaux ; il ne la garda que trois ans, et dans un chapitre de l'Ordre qu'il réunit à Gênes, il se démit de ses fonctions.

Voulant reprendre sa vie studieuse il se retira dans son premier monastère, celui de Vico ; mais dès l'année suivante, en 1655, il fut rappelé à Rome par son admirateur et ami le cardinal Fabio Chisi, devenu pape sous le nom d'Alexandre VII, et qui le remit à la tête de l'Ordre, en lui confiant un grand nombre d'importantes affaires.

Alexandre étant mort en 1667, Bona, qui avait déjà obtenu de lui de se démettre de sa charge, se retira davantage des affaires et cette même année fit imprimer à Louvain son *Chemin du Ciel.*

En 1669, le pape Clément IX, qui avait déjà confié à Bona la présidence de la Congrégation des Indulgences et des Reliques, le fit entrer au Sacré Collège. Bona devenu cardinal, prince de l'Église, resta moine et garda l'austérité et la simplicité du religieux qui a renoncé à tout. Dans la préface qu'il écrivit alors pour ses ouvrages liturgiques, il se plaint de son élévation en ces termes : « Mais maintenant, arraché au charme de la vie monastique, je souffre du tumulte des affaires extérieures auxquelles je n'étais pas

habitué, et au détriment de mes chères études, je suis jeté aux soucis du siècle, qui sont ce que je détestais par dessus-tout. »

Clément IX étant mort cette même année 1669, le Conclave se réunit pour désigner son successeur. Bona avait soixante ans ; sa sainteté et son érudition l'avaient mis très en vue, et l'on se demandait si les suffrages des cardinaux ne se rallieraient pas sur son nom ; c'est alors que parut le quatrain célèbre que l'on peut traduire ainsi :

Les lois de la grammaire sont généralement dédaignées par l'Église.
Peut-être pourra-t-on dire : le Pape est Bona (*Papa Bona*)
Que la vaine crainte d'un solécisme ne te trouble (pas :
Ce serait un bon Pape, si Bona était Pape.
(*Esset Papa bonus, si Bona Papa foret*).

Il s'en fallut de peu que l'on eût avec Bona un très bon Pape : après cinq mois de délibération, les Cardinaux furent sur le point d'élire le Cistercien ; mais il annonça son intention formelle de refuser la tiare, et il alla jusqu'à manœuvrer par des démarches

très amicales répétées auprès des Cardinaux français, de manière à faire craindre aux Espagnols qu'il ne se montrât, sur le siège pontifical, trop favorable à la France ; enfin, en 1670, les Cardinaux se mirent d'accord sur le nom d'Émile Altieri, qui prit le nom de Clément X. Bona respira : il aurait la vieillesse qu'il souhaitait, studieuse et orante. Il mourut quatre ans plus tard, en 1674, après avoir écrit : *les Principes de la vie chrétienne, le Traité du Discernement des esprits* et *la Préparation à la mort*, suivie de *son Testament.*

II. Les Ouvrages du Cardinal Bona

Les ouvrages de Bona sont la fidèle image des étapes de sa vie : jeune religieux se préparant au sacerdoce, il étudie la Sainte Messe, et ses notes deviennent le *Traité ascétique du Sacrifice de la Messe*; vieillard se préparant à la mort, il laisse le fruit de ses méditations dans son dernier opuscule : *la Préparation à la Mort.* Entre ces deux extrêmes se placent, d'abord son plus grand ouvrage liturgique,

celui de sa vie monastique, la *Divine Psalmodie,* auquel il faut joindre l'*Horloge ascétique* ; ensuite ses livres d'ascétique et de mystique, .qui témoignent à la fois de son immense érudition, de sa piété, et de sa profonde connaissance des âmes. Tous ces ouvrages furent écrits en latin.

1° *Le traité ascétique du Sacrifice de la Messe,* que l'on a justement appelé le livre d'or du sacerdoce ; il a eu cinq éditions françaises : Lyon 1672, Plancy 1849, Paris (Vivès) 1854 et 1874, Paris (Douniol) 1864. En 1885, un imprimeur de Caen publia en une vingtaine de pages in-16 les prières de la Messe tirées du traité. C'est à Rome que Bona composa ce livre, qui parut en latin à Rouen dès 1668 en une édition de 168 p. in-12 qui connut dix-sept réimpressions de cette date à 1876.

2° *L'Harmonie du chant de l'Eglise, traité historique, symbolique, ascétique de la divine psalmodie, de ses causes, de ses mystères et de sa science.* L'ouvrage, écrit à Turin, parut à Rome en 1653, et à Paris dix ans après ; mais l'auteur l'avait déjà publié vers 1650,

étant abbé de Vico. Aucune édition française n'a été faite de cet ouvrage vraiment d'or, parfait à tous les points de vue, savant, pieux puisant jusqu'aux sources les plus cachées de l'antiquité. On peut lui joindre : *l'Horloge ascétique, indiquant le moyen d'accomplir convenablement et avec fruit les pratiques chrétiennes qui se présentent chaque jour et à certains jours*, ouvrage écrit à une date indéterminée et dont la première édition fut faite à Paris en 1676, en latin. Ces trois livres composent l'œuvre liturgique de notre auteur.

3° *Le plus court chemin vers Dieu par les élans mystiques ou oraisons jaculatoires, premiers éléments de théologie mystique.* C'est le premier ouvrage exclusivement mystique de Bona : il fut écrit vers 1648, pendant son séjour à Asti comme abbé, et fut publié en latin, à Lyon en 1678 et à Paris en 1693 ; il eut quatre éditions françaises, dont deux au XIXe siècle, Bruxelles 1865 et Paris (Palmé) 1881. Ce petit livre contient vingt chapitres dont les dix premiers sont un rapide exposé de la théologie mystique, les neuf suivants un recueil d'aspirations mystiques ou prières

jaculatoires tirées de l'Écriture et des Pères, et le dernier la réponse à la question : qu'est-ce que l'amour de Dieu ? L'auteur estime que la pratique habituelle des élans de piété se traduisant en brèves oraisons dans toutes les circonstances de la journée, mène rapidement à la perfection et aux états mystiques : on devine en le lisant que cette pratique lui est coutumière et tient une grande place dans sa vie spirituelle.

4° *Le Phénix renaissant*, le présent ouvrage, dont nous parlerons plus longuement dans le chapitre suivant de cette introduction.

5° *Le chemin du Ciel* (en latin *Manuductio ad Cælum*), *contenant la moelle des Saints Pères et des philosophes anciens.* Cet opuscule, écrit à Rome vers 1660, eut tout de suite beaucoup d'éditions en plusieurs pays, en particulier dix en France dont cinq au XIXe siècle, la dernière de 1875 : c'est l'ouvrage le plus répandu de Bona. Il contient en 35 chapitres très courts un recueil de pensées et de conseils pris un peu partout : « Tu as là, dit-il dans sa préface au lecteur, les meilleurs préceptes de Sénèque, d'Epictète, d'An-

tonin, et autres Sages, avec les règles de bonne et heureuse vie que nous ont laissées les Saints Pères. »

6° *Principes et règles de vie chrétienne, indiquant la nature, la fin et les devoirs de la vie chrétienne, les règles pour modérer les passions de l'âme et acquérir les vertus.* Ouvrage en cent chapitres courts, qui contiennent un recueil très condensé des principes et axiomes de sagesse chrétienne énoncés par les Livres saints et les Pères ; édité en latin à Paris dès 1675, il fut traduit en français à plusieurs reprises, en particulier à Paris et à Toulouse au commencement du siècle dernier. Bona le composa à Rome, alors qu'il était cardinal.

7° *Le Discernement des esprits*, ouvrage proprement mystique, très utile aux directeurs d'âmes, et qui résume, en une analyse très serrée, l'expérience et les écrits des grands mystiques des siècles précédents ; il fut publié en latin dès 1672, et traduit en français en 1675 et 1701.

8° *La Préparation à la mort*, qui fut éditée seulement en 1679, suivie du *Testament* de Bona.

III. Le Phénix

Le Phénix fut écrit par Bona vers 1650, quand il était abbé de Vico ; par un hasard assez curieux, alors que tous les ouvrages du cardinal connaissaient mainte édition et que certains étaient traduits en plusieurs langues, seul *le Phénix* resta caché deux siècles. Il fut, en 1846, trouvé à la Bibliothèque royale de Paris et publié en latin l'année suivante, par le P. Joseph Martin, prêtre de la Congrégation des Missions étrangères ; l'éditeur fut Mellier frères, 11, rue Saint-André-des-Arts. Voici le titre exact de l'ouvrage : *Phœnix rediviva, annua spiritus renovatio per anachoresim et exercitia spiritualia, per modum meditationis indicans et ultimum finem hominis et media ad eam assequendam aptiora.* Mellier publia dans la même édition les autres ouvrages de Bona, sauf *la Psalmodie* et *la Messe,* en 4 volumes in-16. *Le Phénix* se trouve joint à *la Préparation à la Mort,* au *Testament,* à une très courte vie de la Sainte dominicaine Rose de Lima, écrite par Bona, et à une biographie latine du cardinal, par

le P. Martin, soit un volume de 316 pages. C'est sur cette édition, trouvée d'occasion, et en parfait état, après bien des recherches, que nous avons fait la présente traduction. Elle n'est pas la première ; en 1858, l'éditeur Chenel, de Caen, en publia une de M. Julien Travers, avec une préface d'Auguste Nicolas, 1 vol. in-16, 347 p. Le titre était celui-ci : *le Phénix qui renaît*, ou *la Rénovation de l'âme par la retraite et les exercices spirituels*. Elle est au catalogue de la Bibliothèque Nationale sous le nº D 26332.

Après plus de soixante ans, et à une époque où, grâce à Dieu, la pratique de la retraite se répand du clergé parmi les fidèles, il nous a paru utile de traduire de nouveau cette œuvre importante du cardinal Bona pour la mettre à la portée de ceux qui ne sont pas familiarisés avec la lecture du latin. Non que ce soit un latin difficile, mais pour beaucoup il l'est encore trop, et il est juste que tous puissent suivre ces méditations du pieux Trappiste, même s'ils n'ont pas appris la langue de Cicéron et de l'Église, ou s'ils l'ont quelque peu perdue.

Car elles sont très belles et très prenantes. Assurément elles supposent une retraite sérieuse : on peut s'en servir pour des exercices de 2 ou 3 jours, en y faisant un choix, mais elles ont été écrites pour une retraite de 8 jours. Elles sont en effet au nombre de vingt, dont quatre, spéciales pour les religieux, pourront être passées par les laïques : il en reste donc seize, soit deux par jour. Certaines pourront paraître un peu longues à un retraitant déjà habitué à l'oraison mentale. Bona l'a prévu et conseille, à l'article XIV des Règles, de les partager en deux, si on le juge à propos. Nous avons, dans un dessein semblable, marqué d'un astérisque quelques points de certaines méditations qui sont plus descriptifs que doctrinaux et s'adressent surtout à l'imagination : on pourra, ou les passer, ou les lire plus rapidement comme conclusion de l'oraison ; c'est le cas dans les méditations I, par. III–3, par. V–4, par. VI et VII–6, par. II et VI–7, par. I et II.

C'est le seul changement que nous nous sommes permis d'apporter au plan de l'au-

teur, et nous le laissons purement facultatif ; toutefois nous avons cru bien faire en ajoutant en tête de chaque point des méditations un titre indiquant son sujet, dans le but de faciliter au retraitant la préparation de son oraison. En dehors de ces deux détails, nous avons traduit ce précieux ouvrage avec le respect qu'il mérite, et sans vouloir y rien modifier, nous efforçant de donner une traduction aussi exacte que possible : le lecteur nous excusera si nous l'avons faite plus scrupuleuse qu'élégante. Nous pourrions dire avec Bona : Pietati scripsi, non pompæ, c'est pour la piété que j'ai écrit, non pour la montre.(Préface du *Chemin abrégé.*)

Voici maintenant quel est le plan général de la retraite : les neuf premières méditations mettent le retraitant en présence de ses fins dernières : ce n'est pas trop, quoique ce soit austère. Les quatre suivantes expliquent d'abord les obstacles que rencontre l'homme qui veut atteindre sa fin, puis les moyens qu'il doit employer pour écarter ces obstacles et tendre à la perfection ; après les quatre sur l'état religieux, deux sont consacrées aux

deux grands préceptes de l'amour du prochain et de Dieu, et la dernière à une étude rapide de l'union avec Dieu.

Sans aucun doute, le *Phénix* est un ouvrage plus ascétique que mystique, comme la plupart de ceux de Bona. Dans tous, le procédé est semblable, et c'est un procédé finaliste où se révèle toute la philosophie morale, très traditionnelle, de l'auteur : il met le lecteur en face de la fin de l'homme, qui est Dieu, et cela avec insistance, estimant que celui qui en est pénétré est déjà sur le chemin du salut ; puis il lui montre l'obstacle, l'amour-propre ; ensuite le moyen de le briser, la croix ; de là il s'élève à l'amour divin, dont il parle avec des accents singulièrement émouvants : « La connaissance que nous pouvons avoir de Dieu est, en cet exil, enfermée dans d'étroites limites, mais l'aimer, nous le pouvons autant que nous le voulons, c'est-à-dire autant qu'Il nous le donne, Lui qui veut être aimé sans mesure, et à notre amour aucune borne n'est fixée. » (*Principes de la vie chrétienne*, 2e partie, ch. 49.)

Bona, fidèle à la doctrine traditionnelle, estime que l'ascétisme conduit normalement, avec l'aide de la prière, aux états mystiques ; s'il reconnaît que des amis de Dieu ont pu n'en être pas favorisés, cependant dans tous ses ouvrages, il en montre le seuil au lecteur, et son *Chemin abrégé* est un ouvrage entièrement mystique. Il fait de même dans *le Phénix*, dont le dernier chapitre chante la douceur et la beauté de l'union mystique de l'âme avec Dieu. De fait, le retraitant qui pendant huit jours de solitude, aura médité dans la compagnie de ce saint religieux et aura suivi ses conseils, pris les résolutions qu'il suggère, accompli les destructions qu'il indique, embrassé la Croix et décidé de suivre Jésus-Christ, celui-là, peut-être à la fin de ses exercices, peut-être plus tard après des mois ou des années de lutte et de fidélité, celui-là entendra, et en tout cas est prêt à entendre un jour la parole de l'Époux à l'âme : Viens, mon élue, je placerai mon trône en toi, parce que ton Roi s'est épris de ta beauté.

LA RENAISSANCE DU PHÉNIX

PROLOGUE [1]

L'âme est appelée dans la solitude pour y accomplir les exercices spirituels, et elle est excitée à l'amour d'une solitude continue.

Je la mènerai dans la solitude, dit le Seigneur par la bouche d'Osée, *et là je lui parlerai au cœur.* Voici comment le très pieux Bernard exhorte à la solitude : (Sermon XL, sur le Cantique) O âme sainte, sois seule, afin de te garder à Celui que seul entre tous tu as choisi. Fuis le public, fuis aussi ta maison : écarte-toi de tes amis même les plus intimes, même de celui qui te sert. Ne sais-tu pas que tu as un époux très pudique, et qui en aucune manière ne voudrait t'accorder sa présence, d'autres étant là. Écarte-toi donc... Et ailleurs, le même Bernard écrit que la solitude est le magasin des affaires du Ciel, et que c'est par elle que sont entrés au Paradis tous ceux qui se sont élevés au sommet de la

1. Ce prologue est tiré du traité de la divine Psalmodie, ch. XIX, § VII, nº 8.

perfection. Et le saint abbé Guerric appelle la solitude la salle d'audience de l'Esprit Saint.

O solitude consacrée à Dieu, s'écrie Laurent Justinien (livr. de la vie solit., dern. chap.), que tu es aimable, et de quel ardent désir te convoitent ceux qui te connaissent ! Car tu es le miroir de l'humilité, tu es la gardienne du Divin amour, tu es la maîtresse qui enseigne la connaissance de soi, tu es l'école de la science, le témoin de la conscience, l'image du bonheur futur, l'accusatrice des crimes, la révélatrice des vices, l'amie de la vérité, la gloire de l'innocence, le dépôt des secrets célestes, l'avant-garde de la contemplation, la source de la componction, l'échelle du Ciel, la meilleure retraite, le port de la prière, la maison de la paix, la fin des maladies spirituelles, la vigilante gardienne de l'esprit, l'amour toujours éveillé, la compagne de la prudence, l'œil de la discrétion, le progrès caché, la douceur du cœur, la source de l'espoir, la demeure de l'Époux céleste, la médiatrice entre Dieu et les hommes.

O quelles louanges magnifiques te sont dues, solitude sainte, richesse assurée, louable pratique, temps de bonheur, jouissance que rien ne trouble, festin perpétuel aux aliments délicieux. Bien souvent tu es éclairée des rayons de la sagesse, tu es inondée de joie, tu es élevée au ciel, tu es remplie de paix. Tu dilates ton sein, tu reçois joyeusement les humbles, les paci-

fiques d'esprit, les fervents de la prière, les avides de dévotion, tous ceux qui peuvent goûter les choses divines.

Vers sur la solitude.

O solitude chérie des orants, ô vrai charme du cœur inconnu du vulgaire ! — Comme je te désire, tellement je déteste la foule gênante ; c'est là, c'est là seulement que l'air pur de l'esprit pénètre en mon cœur. — Là ne s'entend pas le fracas retentissant du tumulte du monde ; là le cœur n'est pas souillé des exhalaisons du siècle, de l'ombre même du péché. — Là les champs résonnent des doux cantiques de la psalmodie. — Là, mêlé aux armées des Anges et maître de lui, le sage mène une vie calme loin des affaires, loin des soucis nuisibles, libre de tout joug. — Là, fuyant les maisons superbes des puissants, il coule des jours d'innocence à l'abri des vaines ambitions. — Là, pesant à une exacte balance les progrès de sa conscience, il s'efforce de regagner dans les larmes les joies perdues du Paradis. — Recherche qui veut les sommets de l'orgueil, les richesses et les demeures splendides : moi, ce que j'aime dans ma simplicité, c'est le silence, la solitude, la paix où je vive ignoré de tous et connu de Dieu seul. Cela seulement est savoir, cela seulement est vivre : vivre en soi et pour Dieu.

RÈGLES POUR L'USAGE ET LA PRATIQUE DES EXERCICES SPIRITUELS[1]

I

Il n'est personne, parmi ceux qui désirent faire leur salut, quelque instruit, religieux et spirituel qu'il soit, qui n'ait besoin de temps à autre d'une retraite de quelques jours, où il puisse s'occuper plus librement de l'affaire de son salut, et se mettre devant les yeux la raison qui lui commande de tendre d'un zèle infatigable au sommet de la perfection ; où il considère les maladies de son âme, et tout le cours de sa vie, se demandant où il va, quels chemins il prend, examinant chacune de ses actions ; où enfin il recherche d'autant plus avidement le remède qu'il se voit plus malade.

II

Le but de ces Méditations est de fournir à

1. Ces règles n'ont pas été écrites par l'éminent auteur en même temps que l'opuscule auquel elles servent de préface : le Phénix ressuscité est sorti de sa plume alors qu'il gouvernait comme Abbé le monastère de la B[se] Marie à Vico tandis qu'il était Cardinal quand il a rédigé les règles.

l'homme les ressources spirituelles qui l'aideront à établir sa vie dans la conformité à la volonté de Dieu, à extirper ses dispositions nuisibles et perverses, à vaincre et réprimer les mouvements mauvais de l'appétit sensitif, à faire entrer les vertus dans son âme, à se consacrer tout entier à Dieu et à son service avec une charité parfaite. Il en faut donc concevoir une haute opinion.

III

Sans l'exercice de la Méditation personne (sauf un miracle de Dieu) n'arrive à la perfection, personne ne parvient à la droite règle de la religion chrétienne, bien plus, c'est à peine si l'on est capable de quelque bien.

Tout bien, toute lumière, toute pratique des vertus, reçoivent de la Méditation leur principe, leur accroissement, leur fin. C'est elle qui nourrit la prière, c'est elle qui dirige les bonnes œuvres, c'est elle la source et la consommation de toutes les vertus. Ce qui fait que nous succombons facilement aux tentations, que nous sommes secs et privés de la consolation divine, c'est que nous ne descendons pas dans le fond de notre conscience, c'est que nous ne nous occupons pas de nous-mêmes et de Dieu par les exercices de la vie intérieure ; enfin, comme dit Jérémie : *la désolation désole la terre, parce qu'il n'est personne qui réfléchisse en son cœur* (XII, 11).

IV

Dans l'usage de ces Exercices, il faut prendre garde à ne pas chercher de consolation sensible, ou quelqu'autre satisfaction naturelle, mais la pure gloire de Dieu et la réformation de notre âme : et il ne faut pas les interrompre, quelques tentations, aridités, désolations et obscurités que nous y souffrions ; Dieu après les ténèbres enverra la lumière, et *celui qui aura persévéré, celui-là sera sauvé* (Math. X, 22).

V

Quoique beaucoup aient écrit des Exercices spirituels, en particulier saint Ignace de Loyola, dont le livre vraiment d'or a sur la matière servi de guide à tous les autres, ceux-ci cependant ne seront pas inutiles, parce qu'ils sont courts et disposés dans un ordre assez simple : ils ne seront donc pas sans fruit à qui y appliquera sérieusement son esprit. D'abord on y propose la fin dernière pour laquelle l'homme a été créé ; puis on traite des obstacles qui nous éloignent de cette fin ; ensuite vient la considération des fins dernières qui nous font connaître les dangers où nous nous trouvons, et nous excitent à l'amendement de notre vie ; après quoi nous contemplons le Royaume du Christ notre Seigneur,

auquel nous conduisent la mortification et l'application aux vertus. Comme la Religion est l'école des vertus, nous plaçons là quatre méditations sur l'état religieux : les séculiers pourront les laisser. Enfin puisque la perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain, et que c'est par l'amour que nous tendons à l'union avec Dieu, les trois dernières Méditations portent sur l'amour et l'union.

VI

Celui qui veut s'appliquer à ces Exercices doit, pendant dix jours, tout au moins pendant sept ou huit, se retirer dans quelque endroit spécial éloigné de tout bruit, et là, rejetant et mettant de côté toutes autres affaires et tous soucis, s'occuper de lui seul et de Dieu. Que s'il ne peut commodément trouver cette retraite solitaire, le pieux Retraitant se tiendra seul dans sa chambre, gardant le silence pendant ce temps et s'abstenant des conversations même bonnes, comme un homme qui serait sourd, comme un muet n'ouvrant pas la bouche.

VII

Il s'occupera pendant ces jours à la Méditation, en faisant deux ou trois par jour, la nuit, le matin, le soir, ou à un autre moment plus

commode. Puis il récitera chaque jour avec la plus grande attention l'office divin, la couronne de la Sainte Vierge, et d'autres prières vocales. Il examinera très soigneusement sa conscience, et s'il y trouve quoi que ce soit qui ait besoin de purification, il recourra à la confession sacramentelle. Il aura soin aussi, par un examen général, de se rendre compte de l'état de son âme. Enfin il lira quelque ouvrage spirituel qui soit apte à diriger ses pas dans la voie de la paix, tel que l'Imitation de Jésus-Christ, les opuscules de Louis de Blois, et mon Chemin du Ciel.

VIII

Toute la journée doit être réglée de manière que le Retraitant sache ce qu'il a à faire à chaque heure, sans que la plus petite partie du jour lui échappe. Quant aux lumières, inspirations et bons propos conçus sous la motion de Dieu, il les recueillera sur un cahier préparé pour cela, afin qu'il puisse toujours s'en souvenir pour les mettre en pratique.

IX

Comme dans ces Exercices il y a place pour les actes de l'intelligence et de la volonté, deux remarques sont à faire : d'abord que la part soit faite plus grande à la volonté ; ensuite, que dans

l'activité de cette puissance il soit apporté plus de respect que dans les actes intellectuels, surtout dans les entretiens avec Dieu et ses Saints.

X

Il sera d'un grand secours au Retraitant d'aborder les Exercices d'une âme ferme et généreuse, et d'offrir à Dieu sans réserve son cœur et sa volonté, pour qu'Il dispose de lui et de tout ce qui est à lui en lui faisant savoir comment il peut le mieux Le servir, selon son bon plaisir.

XI

Tandis qu'il est facile, dans l'abondance de la consolation, de passer une heure entière à méditer, c'est très difficile, au contraire, en cas de désolation ; mais il faut toujours combattre contre la tentation en prolongeant l'exercice au delà de l'heure fixée, dans le but de vaincre. C'est par ce moyen que nous résistons à l'adversaire et que nous en triomphons.

XII

La première pensée du Retraitant le matin au réveil, sera d'appliquer son attention à ce qu'il va méditer ; puis il doit émettre un acte de foi

et d'adoration envers Dieu présent, et commencer sa méditation avec un souverain respect et tremblement. Que si sur quelque point il sent une dévotion spéciale, il lui faut s'y reposer, sans s'inquiéter d'aller plus loin, jusqu'à plein contentement.

XIII

Les jours de Retraite, outre le silence, il faut observer l'abstinence, en se retranchant quelque chose des aliments habituels et convenables ; il faut aussi diminuer sa mesure de sommeil et la douceur de son lit, sauf danger évident pour la santé. Enfin, il faut châtier son corps par des cilices, des disciplines et autres austérités.

XIV

Avant l'entrée en retraite il faut parcourir et préparer les sujets de méditation, et comme certaines Méditations sont un peu longues, on pourra les partager en deux. Il faut prévoir aussi quelle affection peut être émise, à quel propos, de quelle manière, en cherchant prudemment de quel degré de perfection et de quelle vertu nous avons besoin, afin d'exciter les affections convenables à notre état, et de fixer à l'avance à notre méditation un but sensé.

XV

Les Exercices finis, il faut : 1° remercier Dieu de nous avoir instruits et aidés par sa grâce, d'avoir éclairé notre âme de sa lumière pour nous faire connaître nos défauts et nous mettre devant les yeux la manière de nous corriger et de nous perfectionner ; 2° renouveler les bonnes résolutions conçues dans chaque méditation, et dire avec le Prophète : Ps. LXXVI, 11. *C'est maintenant que je commence* ; 3° d'une humble prière demander à Dieu qu'Il nous accorde une parfaite pureté de cœur, une foi vivante, une charité ardente, et la persévérance finale.

XVI

Parce que la lumière de notre jugement est faible, et que souvent nous sommes trompés par l'apparence du bien, un guide et directeur sûr nous est nécessaire, dont nous suivions dans les exercices la direction et les enseignements ; par qui nous nous laissions former et gouverner, comme un petit enfant apprenant les premiers éléments ; à qui enfin nous manifestions tout état de notre âme, troublé ou tranquille. A son défaut, c'est l'enseignement intérieur du Saint-Esprit qu'il faut demander par une prière continue et humble. Enfin il faut avoir recours aux maîtres muets, c'est-à-dire à la Parole de Dieu

s'exprimant dans les Saintes Lettres, et aux livres de spiritualité. Très utile pour cela sera La Pierre de Touche de la vie spirituelle, ou Traité du discernement des esprits, écrit par moi.

XVII

Le Directeur doit exercer son office avec grande sollicitude et charité, et beaucoup de zèle ; il instruira avec dévouement celui qui est confié à ses soins, et pour cela le visitera fréquemment, se pliant à son esprit, à sa nature, à son tempérament (autant qu'il se pourra faire). Qu'il observe exactement ces règles, et qu'il ait toujours présents les principes qui ont été posés sur le discernement des esprits dans « la Pierre de Touche ».

XVIII

Si le Directeur voit le retraitant en proie à la désolation ou à une tentation, il doit éviter de se montrer dur ou sévère : qu'il soit au contraire doux et bienveillant, l'affermissant et l'encourageant, et lui découvrant les ruses de l'ennemi. Il convient que le retraitant prudent ne sache pas aujourd'hui ce qu'il doit méditer demain, ou au moins qu'il ne lise ni parcoure la méditation du lendemain, s'attachant seulement à celle du

jour, comme si au delà il n'avait rien de bon à trouver.

XIX

Si l'on s'aperçoit que le Retraitant se laisse entraîner à une extrême ferveur et que les consolations lui sont abondantes, il faut le retenir, et l'empêcher de se lier à la légère par quelque vœu imprudent. Et même, tant que dure cette ferveur, qu'il n'arrête rien sur le choix d'un état. En tout ceci, que l'on observe les Règles posées par moi au chapitre 22 de mon Chemin du Ciel.

XX

Enfin il faut tenir compte de l'instruction et des moyens du Retraitant, afin qu'un homme peu cultivé et d'âme peu vigoureuse ne se voie pas imposer un fardeau qu'il ne pourrait porter. Dans ce cas il faut lui faire faire des exercices faciles, lui apprendre à examiner sa conscience, à prier avec attention, à recevoir les sacrements avec fruit, et quelques autres exercices de ce genre, simples et dont l'usage est courant. Mais pour ceux qui sont instruits et capables, c'est une autre affaire : il faut les conduire plus haut. Quant au Directeur, reconnaissant son insuffisance et quelle difficile chose est le gouverne-

ment des âmes, il demandera avec instance la sagesse à Celui qui enseigne à l'homme la vraie science et en qui sont tous les trésors de la sagesse, qui est Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

PREMIÈRE MÉDITATION

La fin pour laquelle l'homme a été créé.

I. Ce qu'elle est. — Il n'est pas de meilleur commencement de notre rénovation que la connaissance de notre propre fin : la fin est en effet la première de toutes les causes, la règle et la mesure des moyens à prendre, le niveau des actions humaines, ce qui donne à tout la perfection, le fondement enfin de toute la vie spirituelle. Aussi le Prophète demandait (Ps. XXXVIII, 5). *Faites-moi connaître ma fin, Seigneur, pour que je sache ce qui me manque.*

De Dieu, comme d'une mer immense, sortent et dérivent tous les ruisseaux des créatures, et c'est à Lui, comme à l'endroit dernier de leur repos et leur fin suprême, qu'ils reviennent ; c'est pour Lui en effet que Dieu a fait toutes choses, c'est Lui qui est l'Alpha et l'Omega, le premier et le dernier, le commencement et la fin. Quant à l'homme, la fin spéciale pour laquelle il a été créé, c'est que dans cette vie mortelle il loue le Seigneur Dieu, L'honore, L'aime, ne fasse qu'un avec Lui par la grâce et la charité, et dans la vie future, Lui soit complètement uni

et jouisse éternellement de sa gloire et de son bonheur. Toutes les autres créatures ont été faites pour l'homme, certaines pour la conservation de sa vie, d'autres pour son épreuve, d'autres pour le repos de son corps ; et elles, s'en tiennent strictement à leur fin et jamais n'en ont dévié : tandis que nous, oublieux de notre cause finale, rebelles à Dieu et à ses préceptes, alors que nous devrions, de la beauté visible des choses créées, nous élever au Créateur invisible, pour nous unir à Lui comme à la fin qui nous convient le mieux et comme au centre de notre âme, par une perversité consommée, nous mettons notre fin dans les créatures elles-mêmes, comme si Dieu nous avait créés non pour nous en servir, mais pour en jouir.

II. Trois conclusions pratiques seront déduites de ces principes : la première est qu'il faut nous servir des créatures ou nous en abstenir dans la mesure où elles sont utiles ou nuisibles à notre fin. Par suite nous devons être indifférents à toutes les choses créées, de sorte que, autant que possible, nous ne désirions pas la santé plus que la maladie, ni préférions la fortune à la pauvreté, l'honneur à l'humiliation, une vie longue à une courte ; mais que nous mettions au-dessus de tout ce qui est le plus propre à nous procurer notre fin, et ne cherchions rien autre que ce qui nous aide à servir notre Créateur.

La seconde conclusion est qu'il nous faut considérer avec soin toutes nos propensions et tendances mauvaises, et examiner très minutieusement celles qui nous mettent dans des dispositions déréglées vis-à-vis des honneurs, des richesses, des plaisirs, vis-à-vis de nos parents, de notre famille, de nos amis, à l'égard de la vie et de la santé. Puis excitons notre volonté à mortifier ces dispositions mal réglées, et jetons tout notre souci et notre inquiétude en Celui qui dit : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu* comme votre fin dernière, *et toutes ces choses* qui vous sont nécessaires pour passer la vie *vous seront données par surcroît* (Math. VI, 33).

Enfin la dernière conclusion est qu'il faut abominer le péché par-dessus tout ce qui est détestable, parce que lui seul s'oppose à notre fin dernière, et nous l'enlève tout à fait. Or si nous manquons cette fin, dans quels maux immenses nous tomberons : perte, en cette vie et en l'autre, de la paix intérieure, de Dieu et de sa vision ; éternelle damnation de l'âme et du corps.

Il perd bien ses peines, celui qui ne dirige pas toute son application, toutes ses paroles, ses actions et ses pensées vers l'acquisition de cette fin.

III. L'OUBLI DE LA FIN. — Il était un temps où notre corps et notre âme n'étaient pas, où

toute notre substance n'était rien : nous n'étions pas connus du monde, nous ne connaissions pas le monde ; mais lorsqu'il plut à Dieu, qui crée ce qui n'est pas comme ce qui est, Il nous fit sortir du néant, et généreusement nous donna un être très noble, celui de l'homme doué de raison, honoré de l'image du Créateur, et capable de l'éternelle béatitude : *c'est Lui qui nous a faits, et non pas nous qui nous sommes faits* (Ps. XCIX, 3).

Mais ô aveugle oubli de l'homme, détestable ingratitude ! alors que nous avions cet honneur, nous ne l'avons pas compris, nous nous sommes rapprochés des bêtes sans raison, nous nous sommes faits semblables à elles. Dieu veut nous sauver, et nous nous perdons ; Il nous attire en haut, nous nous précipitons en bas ; Il a formé dans notre âme son image, nous, nous y gravons l'image de Satan ; Il nous a rachetés de son sang, nous, attirés par les plus vils plaisirs, nous nous vendons de nouveau à son ennemi ; Il nous a commandé de vaquer aux exercices de la vie intérieure, nous ne nous appliquons qu'aux choses du dehors, nous abaissant au-dessous de tout. Nous nous inquiétons de ce qu'il faut aux bestiaux, et nous avons beaucoup de règles sur le soin des bêtes ; de notre âme il n'est pas question. Nous dressons les bêtes et les apprivoisons pour les plier à notre service : mais nous nous laissons aller à une violence sauvage. Qu'un ser-

pent ou un scorpion se trouve caché dans notre maison, avec quel soin nous hâtons-nous de le tuer ! Mais que le diable se cache dans notre âme, nous n'en croyons souffrir aucun mal, nous nous couchons sans souci, indifférents au péril où nous sommes. Notre corps corruptible est-il malade, nous sommes prêts à braver tous les dangers pour qu'il guérisse ; notre âme souffre, et nous ne nous en occupons pas.

Où est celui à qui l'on a dit : Navigue pour ne pas mourir, et qui a ajourné d'obéir ? Prends ce remède très amer, et qui a refusé ? Facile est ce que Dieu nous ordonne pour avoir la vie éternelle, et nous ne voulons pas obéir. Nous désirons des mets excellents, un breuvage agréable ; nous voulons une bonne maison, de bons habits, de bonnes chaussures ; mais notre âme, nous n'avons pas souci qu'elle soit bonne ou mauvaise. Tenons-nous sur une place publique, interrogeons ceux qui vont et viennent ; nous ne verrons personne se hâter pour ses intérêts spirituels, mais tous courir pour des objets charnels et transitoires. *Tous ont pris leur course comme le cheval qui bondit au combat* (Jérém. VIII, 6).

Ces considérations doivent nous faire rougir et nous confondre, au point que la honte nous empêche d'ouvrir la bouche.

IV. Les suites de l'oubli de sa fin. —

Rappelons-nous l'inconstance et les erreurs de notre adolescence : quel fruit retirons-nous de ce qui aujourd'hui nous fait rougir ? A quoi nous a servi de nous être écartés de notre fin, et d'avoir, par la honte et l'infamie de nos vices, infligé à notre conscience de si grands affronts ? A quoi nous a servi de travailler à notre perte, et de conduire à travers les dangereux écueils du salut le fragile vaisseau de notre âme ? *Certes, nous sommes heureux, parce que ce qui plaît à Dieu nous est connu maintenant* (Baruch IV, 4) ; mais sans aucun doute nous serons très malheureux, si nous suivons les désirs charnels plutôt que la volonté divine ; car la volonté de Dieu, c'est que nous devenions saints ; c'est la chose que le Christ a enseignée être seule nécessaire, c'est la mesure de toutes nos actions, ce doit être notre fin. Vain est tout ce qui ne nous sert pas à atteindre cette fin. *A quoi sert à l'homme de gagner le monde entier s'il perd son âme ? ou qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme ?* (Math. XVI, 26).

Écoutons donc les reproches du Prophète qui dit : *Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur dur ? pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge ?* (Ps. IV, 3), et élevons nos cœurs vers Celui que le souverain bonheur consiste à chercher, et de qui s'éloigner est le souverain malheur.

V. Les secours et les moyens qui conduisent à notre fin, ainsi connue, doivent maintenant faire l'objet de notre étude. Les uns sont naturels, les autres dépassent notre nature.

Les naturels sont toutes les choses créées : en effet la variété et la multitude des créatures aident l'homme à acquérir la connaissance du Créateur, à pratiquer la vertu, à reposer honnêtement son esprit et à sustenter sa vie, s'il savait en user sagement et selon la raison, comme autrefois dans l'état d'innocence. Mais parce que maintenant, par suite de la corruption du péché, une fausse apparence du bien et du mal nous détourne de la vertu ou nous retarde dans sa pratique, c'est avec grande précaution qu'il faut se servir des créatures. Il ne faut pas en effet y regarder le bien qu'elles ont en elles-mêmes, mais celui qu'elles ont par rapport à notre fin : ainsi le vin, assez utile en lui-même, est nuisible aux malades ; de même l'usage des créatures devient bon ou mauvais suivant la disposition de qui s'en sert. Comme les malades qui désirent la santé ne veulent absolument rien d'autre que ce qui a été prescrit par le médecin, et dans la quantité, la manière et le temps ordonnés, ainsi nous, dans l'emploi des créatures, devons-nous nous attacher entièrement au jugement, à la prudence, et aux ordres d'un supérieur ou d'un maître spirituel, prêts, à sa volonté, à prendre ou à laisser tout ce qu'il jugera servir à notre fin.

Si nous usons des créatures avec cette obéissance, cette indifférence et cette résignation, nous acquerrons sur elles un libre pouvoir ; l'emploi que nous en ferons sera agréable à Dieu, et à nous-mêmes salutaire, suivant ce qui a été écrit : *Ceux qui aiment Dieu, tout sert à leur bien* (Rom. VIII, 28).

VI. Les moyens surnaturels sont la grâce de Dieu, par laquelle nous sommes appelés et devenons vraiment ses enfants ; les vertus théologales, les dons du Saint Esprit, les vertus morales infuses, les sacrements, les lois divines et humaines, les livres des saints Pères et Docteurs, les prédications évangéliques, la garde des Anges, les suffrages et la communion de l'Église, le patronage de la Sainte Vierge et des Saints ; notre Institut religieux, qui nous aide grandement à tendre à la vie éternelle ; les exemples du Christ et des Saints ; les inspirations et les souffles d'en haut, les mouvements intérieurs, les clartés célestes, et autres motions secrètes du cœur qui nous excitent continuellement au bien.

Tous ces secours soigneusement examinés, voici les actes qu'il faut émettre : 1° d'admiration et de louange de la bonté divine, qui nous a offert tant et de tels moyens pour atteindre notre fin ; 2° de douleur et de honte d'avoir abusé de ces trésors, ou de les avoir négligés pour notre salut, avec cette considération que nous

sommes absolument indignes de toute excuse ; 3° prenons la résolution ferme de nous attacher à ces secours, d'en user selon le bon plaisir de la volonté divine et ne nous attristons pas si un effort vigoureux n'est pas immédiatement couronné de succès, mais confions toute l'affaire à Dieu, qui nous exaucera en temps opportun.

VII. Ce qu'est Dieu notre fin. — Puisque notre centre et notre fin est Dieu, vers qui nous devons tendre constamment, il faut d'abord considérer qui Il est : Il est esprit, acte très pur dont l'essence est sans limite, infinie, immense, sans borne, immuable, indépendante, incompréhensible, partout présente, se suffisant à elle-même, manquant de commencement et de fin, toute puissante, très parfaite, très simple, ayant toute force, voyant tout. Parfaitement heureux par Lui seul, et n'ayant nullement besoin de nos biens, poussé par sa seule bonté, Il a pensé à nous éternellement, et nous a créés de rien dans le temps, afin que nous fussions participants de sa gloire et de son bonheur. Qui donc pourrait n'aimer souverainement, adorer et admirer la clémence et la bonté d'un si grand bienfaiteur ? Si un roi terrestre nous avait fait don d'une province, qui pourrait empêcher notre bouche de le louer, notre cœur de se souvenir ? par quelles actions de grâces exalterions-nous sa libéralité ? Or Dieu, c'est le monde entier, et Lui-même et tout ce qu'Il a, qu'Il nous a prodigué.

Ensuite il faut considérer que par comparaison avec Dieu, nous sommes comme si nous n'étions pas : notre essence est néant, néant notre puissance, néant notre mérite, néant notre action. Tout ce que nous sommes, tout ce que nous pouvons, tout ce que nous avons, est de Dieu. Que si nous avons tout reçu, pourquoi nous glorifier comme si nous n'avions pas reçu ? ou pourquoi nous contrarier des injures, nous agiter des troubles et nous tourmenter des malheurs qui surviennent, si nous ne pouvons rien, ne sommes rien, n'avons rien ? Celui qui se croit le néant ne peut souffrir aucun dommage, aucune adversité ne peut l'atteindre, aucun tort, aucun affront lui être infligé.

Donc considérant assidûment notre néant, regardons toujours vers Dieu, de qui vient toute notre suffisance. Hâtons-nous vers Lui, comme les fleuves, d'un cours jamais suspendu, s'empressent vers la mer, comme, d'une course rapide, montent les corps légers et tombent les lourds. C'est Lui qui est notre centre, et le lieu de notre repos, et notre récompense surabondante. *Crains Dieu et observe ses commandements*, dit le Sage, *car c'est tout l'homme* (Eccl. XII, 13) ; à n'en pas douter, sans cela, tout l'homme ne sera rien.

SECONDE MÉDITATION

L'enlèvement des obstacles qui nous font dévier de notre fin.

I. Les ennemis de notre fin. — Quoique tous nous connaissions la fin pour laquelle nous avons été créés, et à laquelle il nous faut tendre, il y a cependant tellement d'empêchements qui nous en détournent et nous en font dévier, qu'à peine trouve-t-on quelqu'un qui s'applique sérieusement à cette affaire, et atteigne dans sa vie le degré de sainteté vers lequel il sait qu'il faut courir. *Tous nous avons erré comme des brebis, chacun s'est détourné vers sa fin particulière* (Isaïe LIII, 8).

Considérons l'état de notre âme, et nous y trouverons d'innombrables péchés qui s'opposent directement à notre fin dernière. Et même dans l'état de grâce, quelle misère est la nôtre, quelle faiblesse ! Imaginons un homme aux mains faibles, aux pieds malades, et souffrant de vertige, à qui l'on a confié la garde d'un liquide très précieux qu'il doit transporter, dans un vase fragile, par un endroit escarpé, semé de rochers, hérissé de ronces, encombré d'une cohue de gens se bousculant en désordre dans tous les

sens : semblable est notre condition tant que nous avons dans nos vases d'argile l'incomparable trésor de la grâce divine, au point que nous pouvons avec l'Apôtre gémir et nous écrier : *Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps mortel ?* (Rom. VII, 24).

Il nous arrive des ennemis sans nombre du dedans et du dehors, qui tous semblent s'être ligués contre notre âme pour la détourner du droit chemin. Les ennemis intérieurs sont l'aiguillon du péché, les mauvaises tendances, les affections déréglées, les habitudes coupables, les croyances impies, les sens extérieurs, l'instabilité de l'esprit, la licence et les écarts de l'imagination. Les ennemis du dehors sont les démons, toujours attentifs à nous perdre ; les hommes, qui nous poussent au mal par leurs exemples et leurs conseils mauvais ; toutes les créatures qui, par suite de mauvaise disposition de notre part, nous séduisent par leurs agréments ou nous font souffrir et nous éprouvent : il n'est pas jusqu'à Dieu qui parfois nous retire la joie sensible du cœur, et par son juste jugement permet que nous soyons tourmentés de diverses façons par des scrupules, des peines, des tentations.

II. Le combat. — Aussi faut-il exciter notre âme au combat et à la destruction de ces obstacles : car des choses créées nous devons user

sagement, aux démons résister courageusement, des hommes ou ne pas nous soucier, ou les dominer par la patience. Les ennemis nécessaires et que l'on ne peut supprimer tout à fait, il faut les mortifier continuellement, et les affaiblir avec prudence en se retranchant ce qui flatte les sens.

Que la volonté divine trouve la nôtre soumise sans murmure et de bon gré : car nous savons que Dieu est à la fois père et médecin, capable de faire sortir de la tentation notre profit en nous donnant la force de la supporter. Que si certains péchés nous pressent plus que d'autres et nous causent plus d'ennui, il sera bon d'en dresser la liste, pour que chacun d'eux soit chaque mois, à l'aide de l'examen particulier, l'objet d'une lutte victorieuse.

Par ailleurs, il faut nous retrancher tout le superflu, nous maintenant dans la simplicité, la tempérance et la pauvreté : des choses nécessaires à l'entretien de notre vie, sachons user avec réserve sans y attacher en rien notre cœur, de peur qu'elles ne nous empêchent d'atteindre notre fin. Quant à nos fautes, nous ne devons pas les rejeter sur les créatures, ni en accuser les démons, comme si c'étaient leurs attraits et leurs tentations qui nous écartent de notre fin, parce que c'est de nous que vient toute notre perte. *Devant l'homme sont placés la vie et la mort, le bien et le mal ; c'est ce qu'il aura voulu qui lui sera donné* (Eccl. XV, 18).

III. Les obstacles intérieurs. — Maintenant, pour aborder le sujet de plus près, il faut considérer quels sont en particulier les principaux obstacles qui nous éloignent de notre fin. Ce sont les suivants : ne pas considérer notre propre fin, et ne fixer aucun but à nos actions [1] ; s'attacher d'une affection excessive aux choses créées, et ne poursuivre que ses intérêts particuliers ; se complaire avec excès dans la table, le sommeil, les conversations, les plaisanteries et les farces, sans aucun goût pour les choses spirituelles ; se laisser conduire par les opinions communes et le respect humain, obéissant plutôt au grand nombre qu'à Dieu, et estimant honteux ou honnête, non ce qui est tel en réalité, mais ce qui le paraît à la foule ; être inconstant dans l'application aux vertus, et se laisser mouvoir à tout vent ; se trop répandre à l'extérieur, et négliger l'exercice de la vie intérieure ; accom-

1. Que le lecteur remarque ce mot qui montre bien le finalisme de l'auteur. Si notre vie a un but nécessaire il va de soi que toutes nos actions devraient être autant de moyens pour tendre à ce but ; par suite le seul fait de ne pas assigner une fin à chacune d'elles nous met en danger de perdre de vue le but essentiel, et nous en éloigne. C'est pourquoi les auteurs spirituels recommandent de consacrer ses actions à Dieu en bloc au début de la journée et d'en renouveler l'offrande par une prière fréquente, par exemple avant le travail, avant les repas, etc. C'est une pratique qui maintient dans la droite voie, écarte parfois la tentation et éloigne du péché : la négliger habituellement mène au gaspillage des dons de Dieu, à la perte du temps, au naturalisme.

plir toutes ses actions par habitude plutôt que par un sentiment intime ; estimer la multiplicité des œuvres plus que leur sagesse ; n'être pas attentif aux mouvements intérieurs, aux inspirations de Dieu et à sa présence.

Ces empêchements, et d'autres semblables, nous devons les faire entièrement disparaître par des mouvements et des actions contraires, imitant les agriculteurs qui, pour nettoyer leurs champs, ne se contentent pas de couper les mauvaises herbes, mais s'efforcent d'en arracher à fond les racines, pour qu'elles ne repoussent pas.

Enfin nous devons émettre des actes d'humilité, de confusion, de douleur et de crainte ; et parce que toute notre suffisance vient de Dieu, il nous faut Le supplier humblement de former nos bras au combat, et de nous accorder la grâce de suivre le droit chemin qui mène à Lui, notre fin et notre récompense magnifique.

TROISIÈME MÉDITATION

Les péchés.

I. Les premiers péchés. — Puisque notre fin dernière n'a rien de plus contraire que le péché, il en faut méditer attentivement la malice, la gravité et la laideur, afin de réparer les fautes passées par un châtiment convenable, et de nous garder, avec l'aide de Dieu, des présentes et des futures.

Le premier péché fut commis au Ciel par les Anges, et là-dessus bien des choses sont à considérer : 1° l'état dans lequel était l'Ange avant de pécher ; de combien de dons de la nature et de la grâce il était comblé ; comment Dieu l'avait créé pur, immortel, intelligent, libre, sage, citoyen du Paradis et capable de la vision de Dieu ; 2° quelle fut l'ingratitude envers Dieu des Anges rebelles, tournant à L'offenser toute leur liberté et toutes leurs puissances, alors qu'à tant de titres ils étaient tenus de Le servir ; 3° de quelle haine Dieu poursuit le péché, puisque, pour le punir, Il a pour toujours jeté aux supplices éternels une nature si élevée ; 4° combien malfaisante, combien désastreuse est la blessure du

péché, qui a pu, dès l'instant où il l'a saisie, dégrader si tristement cette nature immortelle ornée de tant de qualités remarquables ; 5° faisant retour sur nous-mêmes, nous comparerons la nature angélique à la nôtre, notre bassesse à leur dignité, et la multitude de nos péchés au leur unique. Alors nous admirerons l'infinie indulgence de Dieu : tandis que pour un seul péché Il a pour toujours condamné les Anges, nous, asservis à des fautes sans nombre, Il nous attend patiemment ; et alors qu'Il les a abandonnés sans remède, nous, par le sang de son Fils, Il nous a rachetés de la mort éternelle, Il a pour nous institué les Sacrements et d'autres remèdes. Voilà de quoi provoquer notre confusion et notre douleur.

C'est de la même façon qu'il faut procéder dans l'examen du second péché : il fut commis par nos premiers parents dans le paradis, et c'est lui qui est comme la racine de toutes les fautes, de tous les malheurs, de tous les châtiments qui abondent en cette vie. Il nous faut donc méditer quelle longue et dure pénitence firent Adam et Ève pour leur péché : par cet exemple nous devons nous exciter à en faire une sincère pour les nôtres qui sont plus nombreux et plus graves. Si Dieu arrachait aux supplices de l'enfer une seule des âmes damnées, et lui laissait le temps de la pénitence, avec quelle ferveur elle servirait Dieu !

Faisons ainsi, nous que Dieu a si souvent préservés de ces supplices, par une faveur non moins grande que s'Il faisait sortir les damnés des tourments éternels.

II. La malice du péché, sa gravité. — Si grande est la malice du péché, qu'il contient en lui tous les genres de maux. Est-ce un mal que la pauvreté, la souffrance, l'esclavage, la maladie et la mort ? Tout cela le péché l'apporte avec lui. En effet, il dépouille l'âme du trésor de la grâce divine ; il dépose au fond du cœur l'aiguillon douloureux des remords de conscience ; il asservit l'homme à ses affections mauvaises et le fait esclave du démon ; il le sépare de Dieu qui est la vie de son âme, et inflige à l'âme elle-même une mort lamentable ; il confond, il bouleverse et détruit tout, et rend le pécheur digne de l'éternel supplice, lequel a deux parties : la privation perpétuelle de la vision de Dieu, et le supplice éternel d'un feu très ardent.

Quant à la gravité du péché, il faut la considérer d'abord du point de vue de Dieu qu'il offense : comme Il est infini dans sa grandeur et sa perfection, c'est une injure comme infinie qu'Il en reçoit. Il est le souverain bien, dont le mépris nous fait mettre notre bonheur aux choses périssables, ce qui est en quelque façon un genre d'idolâtrie et d'athéisme. Il est notre père, notre époux, notre roi, notre Seigneur, et

en L'offensant nous nous rendons coupables de parricide, d'adultère, de rébellion et d'une déloyauté intolérable. *Est-ce là ce que tu rends à ton Maître, peuple insensé et sans raison ? N'est-Il pas ton Père qui a tous droits sur toi, qui t'a fait, qui t'a créé ?* (Deutér. XXXII, 6). Dieu nous crie de nous souvenir des bienfaits que nous avons reçus de Lui, de la vie éternelle qui nous attend, et d'avoir souci de notre salut. De son côté le diable crie aussi, nous poussant à une ruine très certaine par les vains attraits de la chair et du monde : et nous, c'est pour le diable contre Dieu que nous nous prononçons en consentant aux suggestions de notre plus mortel ennemi.

Il faut examiner en second lieu ce qui nous pousse à pécher : c'est qu'en effet plus considérable est l'outrage s'il est infligé pour une raison légère. Pourquoi donc péchons-nous ? Pour un court et honteux plaisir charnel, pour la vanité du point d'honneur, pour le succès d'une affaire insignifiante, pour des intérêts misérables et qui s'évanouissent comme la fumée.

Troisièmement, il faut peser la gravité du péché d'après le peu qu'est l'homme qui pèche : il est poussière et cendre, fumée cédant au moindre souffle, infime ver de terre, fumier infect, et il s'arroge la hardiesse d'oser offenser effrontément le Monarque suprême. Puisqu'un seul homme qui ne peut nous enlever que la vie temporelle nous est si redoutable, pourquoi ne

craignons-nous pas Celui qui peut nous envoyer au supplice du feu ?

Quatrièmement, le péché atteint beaucoup de monde : les Anges et les Saints, dont il rend le patronage inutile ; la sainte Église, qui souffre d'avoir perdu un enfant ; les fidèles, qu'il scandalise ; les incroyants, que la mauvaise vie des chrétiens amène à blasphémer notre sainte religion ; les damnés eux-mêmes, dont la peine s'accroît du nombre de leurs compagnons ; toutes les créatures que le pécheur plie à son service pour le mépris et l'offense du Créateur.

Cinquièmement enfin, il faut comprendre la gravité du péché d'abord par les supplices dont il est châtié dans le temps et dans l'éternité, puis par ceux qu'il a fait souffrir à Jésus-Christ notre Rédempteur.

Tous ces aspects envisagés, concevons une vive douleur de nos péchés, et étonnons-nous que la terre nous supporte encore, que les Anges, ministres de la justice divine, ne tirent pas leur glaive contre nous ; que le soleil, la lune et les étoiles continuent à luire pour nous, que toutes les créatures ne se voient pas armées contre nous. Ensuite nous rendrons grâces à Dieu, et nous promettrons de vivre désormais plus saintement.

III. Nos péchés. — Une fois connues la malice et la gravité du péché, nous devons examiner

soigneusement notre conscience, et nous rappeler toutes nos fautes : pour plus de précision, nous passerons en revue toutes les actions et occupations de notre vie passée, les endroits où nous avons vécu, les charges que nous avons remplies, et nous remarquerons avec soin pour chaque époque, chaque endroit, chaque affaire, en quoi nous avons péché contre la loi de Dieu, de l'Église et de notre état. Puis, dans une profonde humilité d'esprit, nous reconnaîtrons toutes nos fautes devant Dieu, et si c'est nécessaire, devant un prêtre, nous accusant même des défaillances cachées. Nous entendons par ce dernier mot, soit celles qui ont échappé à notre mémoire ; soit celles que leur subtilité nous a empêchés de voir clairement, comme sont certains actes intérieurs d'orgueil, jugements téméraires, intentions mauvaises, négligences et omissions ; soit celles que l'ignorance ou les ruses du malin esprit nous ont fait commettre plutôt dans la croyance que nous obéissions à Dieu.

Dans tous ces péchés, ce n'est pas tant le nombre de nos fautes qu'il faut considérer, que nos fréquentes rechutes dans les mêmes, une certaine froideur et mollesse de toute notre vie, notre facilité à pécher par mépris, comme si nos torts étaient légers et de peu d'importance.

Ensuite il faut de même examiner nos bonnes actions, combien elles sont imparfaites, gâtées par l'amour-propre et manquant de l'obligatoire droiture d'intention.

Tout ceci considéré, nous émettrons un acte de douleur et de contrition ; de notre propre bouche nous nous déclarerons coupables, et prononcerons contre nous la sentence d'éternelle damnation. Mais ensuite, par une permission de la clémence divine, nous échangerons les supplices éternels contre des peines temporelles, nous offrant à Dieu pour supporter en cette vie, en satisfaction de nos péchés, toutes les afflictions, tous les maux, tous les châtiments.

IV. Infinie est envers les pécheurs LA MISÉRICORDE DIVINE. En effet : 1° elle s'étend à tous les hommes, de quelque état et condition qu'ils soient ; 2° elle s'étend à tous les péchés, et la miséricorde de Dieu y est plus grande à l'infini que tous les péchés quels qu'ils soient, aussi graves et énormes que vous voudrez ; 3° elle attend toujours les pécheurs à la pénitence, leur offre son pardon, le leur accorde quand ils le demandent, et ne se souvient pas plus de leurs fautes que s'ils ne les avaient pas commises.

Mais voyons comment se comportait avec nous la clémence de Dieu, tandis que nous provoquions son courroux, par des crimes sans nombre : elle répandait sur des vases de colère les trésors de sa bonté, de sa sagesse et de sa longanimité. Car elle ne nous a pas punis, alors que d'autres cependant étaient châtiés très sévère-

ment pour des fautes bien moindres [1] : non seulement elle ne nous a pas punis, mais au même moment elle nous a secourus, conservés, comblés de beaucoup de bienfaits, dont notre ingratitude a abusé pour L'offenser ; et tandis que nous Le fuyions avec persistance, il semble qu'Il n'ait eu souci que de nous rappeler, nous reprendre, nous écarter du chemin de notre perte.

Aussi donnerons-nous tout notre amour à un si insigne bienfaiteur, et nous le prierons de nous accorder un regret de nos péchés qui produise les fruits de douleur et de pénitence que doit faire naître un vrai et juste repentir. Or ces fruits sont une douleur habituelle, c'est-à-dire la coutume prise de se repentir de ses fautes chaque fois que leur image se présente à l'esprit ; la crainte et la prudence, avec un soin vigilant de ne plus pécher, la fuite des occasions, la satisfaction, le mépris de soi et l'amour de Dieu.

V. Le repentir. — Et alors bien des larmes, bien des pleurs doivent couler. Si l'on pouvait réunir toutes les larmes que chaque mortel a jamais répandues pour la perte d'objets pré-

1. Il arrive fréquemment en effet que Dieu maintient ses amis dans la voie de la sainteté en punissant sévèrement des fautes qui nous semblent légères, et par là Il exerce envers eux sa clémence, comme Il l'exerce envers les pécheurs en ne les châtiant pas tout de suite.

cieux ou toute autre cause, et y ajouter les pleurs de tous les Saints et de la Sainte Vierge ; bien plus, si quelqu'un pouvait répandre un si grand nombre de larmes, que les eaux de toutes les sources, de tous les fleuves et de toute la mer en fussent dépassées, elles ne suffiraient pas à effacer une seule faute mortelle, parce qu'un Dieu infini ne peut être satisfait de rien de fini. Nos pauvres petites larmes donc doivent être mêlées aux pleurs abondants et très précieux des Saints et de la Sainte Vierge, et offertes au Seigneur Jésus-Christ, pour qu'Il les présente toutes à son Père avec les siennes qui sont d'un prix infini, et qu'ainsi par leur efficacité nos crimes soient effacés.

Ensuite concevons tristesse et douleur d'abord de tous et chacun de nos péchés mortels, puis des véniels, de nos habitudes mauvaises et autres racines de nos fautes, enfin de nos péchés cachés et de ceux des autres. Et cette douleur doit être telle qu'elle produise en nous le mépris de nous-mêmes, le désir d'être comptés pour rien, le souhait de souffrir n'importe quels maux, et de supporter toute adversité d'un cœur content. Mais parce que ces larmes sont un don spécial de Dieu, il faut les Lui demander d'une humble et fervente prière.

QUATRIÈME MÉDITATION

La mort.

I. Le souvenir de nos fins dernières nous fait connaître le danger où nous nous trouvons ; il fait passer nos âmes du crime à la vertu, et ramène dans le droit chemin ceux qui se sont écartés du but suprême. Il est assez efficace pour pouvoir frapper d'horreur tout homme, si grossier soit-il, et en quelque manière le glacer d'épouvante. *Souviens-toi de tes fins dernières, dit le Sage, et tu ne pécheras jamais* (Eccl. VII, 40). Qui, en effet, s'il considère avec attention l'incertitude de la vie, et qu'à chaque instant nous sommes aux portes de l'éternité, pourra se décider à pécher ? Quel est le voleur qui oserait mettre la main sur le bien d'autrui sous les yeux d'un juge prêt à châtier le crime aussitôt commis ? Quel est le scélérat assez effronté pour oser accomplir son forfait en regardant en face la croix dressée, le glaive tiré, le bûcher allumé ? Trouvera-t-on un homme assez insensé pour vouloir, dans l'espoir de gagner un sou, s'exposer à perdre cent mille pièces d'or ? Eh bien, il en est, et beaucoup, assez fous et obstinés pour

ne pas craindre, alors qu'ils ne peuvent se promettre avec certitude une heure de vie, de se rendre coupables d'une faute capitale, sous les yeux du Juge suprême qui peut les condamner immédiatement à une peine éternelle, et les exclure pour toujours du royaume de la béatitude céleste.

Moïse a donc raison de s'écrier : *Cette race est sans raison et sans prudence ; plaise à Dieu qu'ils sachent et qu'ils comprennent, et qu'ils prévoient leurs fins dernières* (Deutér. XXXII, 28, 19). Un jour viendra enfin, ou une nuit, où Dieu, du doigt de sa toute-puissance, écrira sur le mur de notre conscience, comme autrefois au festin du roi Balthazar, *Mane, Thecel, Pharès. Mane* : Dieu a compté les jours de ta vie et les a déclarés accomplis. *Thecel* : tu as été pesé dans une balance, et, tes actions examinées avec soin, tu as été trouvé en déficit. *Pharès* : ton royaume s'est divisé, c'est-à-dire ton corps et ton âme ; celui-là a été donné aux vers, celle-ci aux démons. O quelles angoisses alors et quelles terreurs nous saisiront ! Quel désespoir bouleversera notre âme !

Pensons donc toujours à la mort, et ordonnons notre vie de manière à être trouvés devant Dieu riches en œuvres et dignes du bonheur de la patrie éternelle.

II. Le souvenir de la mort est très salu-

TAIRE. — Car d'abord il inspire de la crainte, dans l'ignorance où nous sommes du lieu, de l'époque, de la manière et de l'état où nous mourrons : or c'est à bon droit qu'il faut redouter un passage exposé à tant de risques. Ensuite il secoue la paresse, détourne du péché, excite à la pénitence, réprime les désirs charnels, augmente l'amour de Dieu. Les philosophes ont mis la vraie sagesse dans la méditation de la mort : la plus haute philosophie et la plus sûre est celle qui enseigne le mépris des choses périssables et l'aspiration aux éternelles. Ce ne sont pas les vrais biens de l'homme, ceux qu'il ne peut emporter avec lui ; seules les œuvres, bonnes ou mauvaises, dont chacun a rempli sa vie, accompagnent le mourant.

De plus le souvenir de la mort rend l'homme joyeux, contrairement à ce que croient beaucoup de chrétiens : car les gens de bien ont la vie en patience, et la mort en attente. Et pourquoi ne pas nous réjouir tous lorsqu'on nous permet de finir cette vie si misérable, et de commencer un jour qu'aucune mort ne terminera. Il est déraisonnable de se faire arracher à sa prison alors qu'il n'y a qu'à en sortir. Le riche de l'Évangile, qui se voyait de grands biens préparés pour de longs jours, entendit aussitôt la sentence divine qui prononçait : *Insensé, cette nuit on va te redemander ta vie ; tout ce que tu as amassé, qui le possédera ?* (Saint Luc XII, 20). Il ne faut

donc pas nous faire gloire du lendemain, puisque nous ignorons ce qu'amènera le jour qui vient. La mort qu'on n'attend pas est toujours mort subite. Celui qui saurait avec certitude que passé un jour il lui faudra mourir, ne ferait-il pas son possible pour employer exclusivement à la pratique des vertus tout ce temps si court ? N'aurait-il pas soin de s'abstenir de toutes fautes, même des plus légères ? Mais nous, qui nous a promis un jour, même une heure de vie ?

III. La mort a trois caractères. — Le premier est son absolue certitude : personne ne peut y échapper à l'époque fixée par Dieu. C'est Lui qui de toute éternité a déterminé les limites de notre vie ; elles ne pourront être dépassées : nous sommes venus au monde au jour et à l'heure qu'il a plu à Dieu, pas avant, nous en sortirons au jour et à l'heure qu'il plaira à Dieu, pas après. Comprenons donc que chaque jour de notre vie est une faveur que nous recevons de Dieu, qui tient notre sort dans ses mains.

Le second caractère de la mort est son extrême incertitude quant à son jour, son lieu et son genre. Les uns meurent en dormant, d'autres en parlant, d'autres en se promenant ; les uns épuisés par une longue maladie, les autres saisis par un mal très bref ; certains périssent par l'épée, certains par le poison ; certains en état de grâce, certains dans leurs péchés : nul ne peut être

assuré de son moment ou se glorifier de posséder sa vie ; en un instant on est enlevé, et quel instant ! Inévitable instant d'où dépend toute l'éternité.

Veillons donc, puisque nous ne savons ni le jour ni l'heure.

Le troisième caractère de la mort est qu'elle n'a qu'une fois à être subie ; comme dit l'Apôtre : *Il a été assigné à tous les hommes de mourir une seule fois* (Hébr. IX, 27). D'où il suit que la faute et le dommage d'une mauvaise mort, quoiqu'étant le plus grand de tous les maux, sont pour l'éternité sans aucun remède : *Que l'arbre soit tombé au Midi ou au Nord, là où il sera tombé, il restera* (Eccl. XI, 3).

Aussi que chacun s'examine et se dise : si Dieu m'abattait maintenant, de quel côté tomberais-je ? et en se voyant pencher dans la direction de l'enfer, qu'il prenne la ferme résolution de faire de dignes fruits de pénitence, et d'assurer sa position.

IV. Les angoisses morales de la mort. — A l'article de la mort, le souvenir des péchés de notre vie nous tourmentera horriblement : ils nous apparaîtront dans toute leur gravité, ils feront masse et fondront sur nous. Notre conscience sera déchirée par nos nombreuses négligences et tiédeurs dans le service de Dieu, par le temps perdu, par les occasions manquées de

bonnes œuvres. Alors nous nous repentirons surtout de ne pas nous être appliqués à la prière, au renoncement, et à l'amour des vertus. Alors nous souhaiterons de disposer d'une seule de ces heures que nous perdons actuellement, et elle ne nous sera pas donnée. Le remords de la mauvaise conscience nous rongera intérieurement, la crainte des sévérités de Dieu nous tourmentera, l'incertitude de notre salut nous angoissera. Le démon sera près de nous, visible ou invisible, et augmentera notre effroi ; sachant qu'il lui reste peu de temps pour nous perdre, il excitera en nous des mouvements de désespoir en nous suggérant que *si le juste a bien de la peine à se sauver, quelle ne sera pas la dette de l'impie et du pécheur* (Pierre IV, 18). Ou alors il nous poussera à une confiance excessive, à la présomption, et il nous attaquera d'innombrables autres tentations, de celles surtout auxquelles nous avions autrefois l'habitude de succomber et de consentir.

Que si aujourd'hui, sains et bien portants, soutenus par toutes sortes de secours, nous avons peine à résister à une seule tentation diabolique, comment alors, accablés de tant d'épreuves, pourrons-nous supporter l'assaut de tant d'ennemis nous attaquant ? Alors enfin, mais tardivement, nous reconnaîtrons la laideur et la grossièreté des fautes que nous avons commises avec tant de facilité ; alors nous maudirons les plaisirs dont l'attrait nous a entraînés au péché ;

alors nous ne verrons que vanité en ce qui maintenant nous paraît sagesse, et au contraire sagesse en ce qu'aujourd'hui nous estimons folie.

Or la vraie sagesse, la voici : c'est de faire maintenant ce que nous voudrions alors avoir fait. Qui vit saintement, meurt saintement ; qui vit mal, a une fin qui ressemble à sa vie.

V. Les séparations de la mort. — Le Saint-Esprit nous apprend que la pensée de la mort est très pénible à l'homme qui trouve son bonheur dans les biens d'ici-bas (Eccl. XLI, 1). Car tout ce qu'il possède, il devra le laisser : richesses, dignités, charges, plaisirs, propriétés ; et plus on est riche de ces biens, plus on a de peine à les abandonner, surtout s'il en est que l'on possède avec un attachement désordonné, ou en conscience coupable. Alors s'accomplira ce qui est écrit du pécheur dans le Livre de Job : *Son pain lui tournera en poison dans l'estomac. Les richesses dont il s'est nourri, il les vomira, et Dieu les lui arrachera du ventre* (XX, 14, 15).

Ensuite il faut se séparer de ses parents, de ses frères, de ses amis : séparation très pénible, parce que l'on ne quitte pas sans chagrin les siens que l'on aime. Mais ce qui nous affligera encore plus, c'est qu'à la même heure il faudra laisser notre corps, pour lequel nous avons une vieille et très étroite amitié. Il faut aussi aban-

donner le monde, et tout ce qu'il y a dans le monde, sans aucun espoir d'y revenir jamais, de jamais le revoir, entendre, goûter ou toucher. Un autre tourment sera la crainte du compte à rendre, du jugement sévère à subir après la mort, avec de plus l'ignorance de la sentence définitive et irrévocable qui sera portée sur l'affaire de notre salut. Car nous sommes certains d'avoir péché volontairement, mais non d'avoir fait une vraie pénitence.

Aussi, pour attendre la mort avec tranquillité et la recevoir avec joie, nous nous efforcerons de déraciner, par l'habitude de la mortification, tout attachement désordonné aux choses créées, afin de pouvoir les quitter sans aucune peine. Ensuite il faut prévoir ce qui peut alors nous troubler le plus, et y apporter un remède efficace. Il n'est ni permis ni sûr de vivre, ne fût-ce qu'un seul moment, dans tel état où nous ne voudrions pas mourir. Enfin mettons devant les yeux de notre âme le Christ crucifié sur le point d'expirer, et prions-Le, dans un fervent entretien, de daigner avoir pitié de nous à l'heure de notre mort.

VI. Les derniers moments. — Tout ce que nous avons exposé jusqu'ici, c'est ce qui précède la mort, ce sont comme les préludes de la lamentable tragédie que nous redoutons. Mais à l'approche de l'heure fatale, ô que d'angoisses,

que d'anxiétés nous saisiront ! On placera devant nous l'image du Christ crucifié, dont l'imitation n'a rencontré chez nous que mépris ou tiédeur ; on mettra dans notre main un cierge allumé, signe des bonnes actions qui n'ont pas été nôtres ; les assistants élèveront la voix pour nous dire d'invoquer Dieu au moins de cœur, si nous ne le pouvons de bouche. O combien abattue sera alors l'âme en l'absence d'un consolateur ! Elle ne trouvera rien qui puisse la défendre : en haut elle verra le glaive de la justice divine tiré, en bas elle apercevra la tombe ouverte ; en dedans elle sentira le remords rongeant sa conscience, au dehors elle distinguera ses amis et ses proches, incapables soit d'adoucir son mal, soit de prolonger sa vie ; elle verra la foule des démons s'apprêtant à la saisir ; dans le lointain du passé lui apparaîtront toutes les ressources de la terre, dans lesquelles elle avait mis sa confiance, et devant elle se montrera béant l'enfer avec ses supplices.

Cependant elle s'étonnera que tous les biens de ce monde aient passé pour elle en un instant, et elle regardera l'avenir imminent et qui sera sans fin. La malheureuse voudrait se fuir elle-même, se dérober au fléau qui est sur elle, mais elle ne le pourra pas : aussi elle se lamentera, et s'estimera insensée d'avoir joué son éternité sur si peu de chose.

Alors se produisent les phénomènes qui accom-

pagnent la mort : le front se durcit, la vue s'obscurcit, l'ouïe se ferme, le nez se pince, le visage se plombe, la bouche se contracte, la langue est muette, le goût disparaît, les lèvres pâlissent, les ongles noircissent, les mains se refroidissent, le pouls tombe, le cœur palpite, la respiration est rauque, tous les sens meurent, tous les membres se raidissent, la chair se corrompt, la vie s'en va, cela cesse d'être un homme, et en un clin d'œil toute sa gloire s'évanouit. Alors s'écrieront tous ceux qui auront assisté au décès du mourant : Est-ce là cet illustre, ce lettré, ce savant ? cet homme pourvu de tant de titres, fier de tant de dignités ? Tout ce qui le faisait si grand a disparu, son cas passera en proverbe, il sera la fable de tout le monde.

Il est le plus insensé des hommes, celui qui ne s'arrête pas sérieusement à ces considérations, et ne pense pas à soi pendant qu'il en a le temps.

VII. La terre. — Voilà où tu en arriveras, homme digne de pitié, voilà où se briseront tes flots orgueilleux. Tu ne pourras plus voir rien de ce qui est beau, entendre aucune voix ni aucune musique, charmer tes sens d'odeurs exquises, de mets savoureux, d'objets délicats au toucher. C'est fini pour ta pensée d'échafauder des vanités, ta mémoire ne peut plus se rappeler ce qui te charmait, ton cœur brûler de passions déréglées.

Ton corps est resté décoloré, sans beauté, glacé, exhalant une odeur insupportable, de sorte que tout le monde s'en écarte, et que le père fait horreur à son fils, l'époux à son épouse, l'ami à son ami. Alors le cadavre, enveloppé d'un linceul quelconque, est mis dans le cercueil, et à cause de sa terrible odeur, porté bientôt au tombeau. Là il aura comme lit, la terre, comme matelas, la boue, comme draps, la poussière, comme couverture, les vers qui peu à peu feront disparaître sa chair.

Et maintenant, chair infortunée, sois rassasiée de cette terre que tu as toujours choisie, que tu as préférée au Ciel ; sois rassasiée de terre, car tu as aimé la terre et tu iras en terre. Quant à l'âme, arrachée au corps, elle entrera dans cette région nouvelle et jamais vue où seules l'accompagneront ses œuvres bonnes ou mauvaises. Ainsi l'homme est livré à l'oubli, le corps et l'âme allant chacun de son côté ; et au bout de peu de jours sa mémoire s'éteint comme s'il n'avait jamais vécu dans le monde. A quoi lui serviront alors ces glorieuses guirlandes qui attestent la noblesse reçue de ses aïeux et de ses ancêtres ? Car *quel profit ai-je tiré du sang de ma race, puisque je tombe en corruption* ? (Ps. XXIX, 10). A quoi lui servira la grâce et la beauté de son corps ? car *trompeuse est cette grâce et vaine cette beauté* (Prov. XXXI, 30). A quoi lui serviront les ressources et les richesses qu'il aura entassées?

puisqu'en mourant il n'emportera rien, et que sa gloire ne l'accompagnera pas (Ps. XLVIII, 18).

Une seule chose donc peut nous soulager dans l'attente de ces maux, c'est de mener une vie vertueuse, puisqu'elle seule nous prépare l'accès à la résurrection glorieuse et à la vie éternelle.

PRIÈRE POUR LA BONNE MORT (extraits) *tirée du Testament du Cardinal Bona.*

Me voici, Dieu tout-puissant, voici ce pauvre homme que Vous avez créé près de Vous et pour Vous. Voici ce pauvre homme que Vous avez racheté miséricordieusement du sang très précieux de votre Fils. Voici ce pauvre homme que Vous pouvez sauver, parce que votre miséricorde est sans fond.

Seigneur Jésus, protégez-moi. Seigneur Jésus, sanctifiez-moi ; et par l'amertume que Vous avez soufferte pour moi sur la croix, surtout à l'heure où votre âme est sortie de votre corps, ayez pitié de mon âme au moment de son départ. Accordez-moi la grâce, très bon Jésus, que votre Corps très précieux soit mon dernier repas ; votre nom très glorieux, qui est Jésus, ma dernière parole ; votre indicible souffrance sur la croix, ma dernière pensée. Imprimez dans mon cœur la très cruelle douleur de toutes vos plaies, unissez ma volonté à la vôtre très sainte, afin que je ne puisse désirer rien d'autre que ce que Vous vou-

lez. Cachez-moi dans la plaie ouverte de votre côté, et je ne craindrai aucun mal à l'entrée de la sombre région de la mort.

J'ai crié vers Vous, Seigneur, j'ai dit : Vous êtes mon espérance, mon partage dans la terre des vivants.

Venez, Seigneur Jésus, venez, ne tardez pas, faites cesser mes péchés, dénouez mes liens, délivrez-moi de ma prison, tirez-moi de cet abîme de maux, de cet amas de boue. C'est Vous que j'ai toujours attendu, tournez-Vous vers moi, écoutez-moi. Montrez-moi votre face que les Anges voient constamment ; que votre voix résonne à mes oreilles, voix de grâce et de pardon, voix qui réjouit, voix qui béatifie. Reprenez-moi d'entre les hommes ; car il est temps que je retourne auprès de Vous, qui seul êtes mon commencement, ma fin, le centre de mon âme, mon unique consolation, mon rassasiement, le repos de mon esprit, mon Dieu, qui vivez et régnez digne d'être loué, glorifié, exalté au-dessus de tout dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME MÉDITATION

Le jugement particulier.

I. Son temps, son lieu. — Après la mort de l'homme, vient son jugement secret et particulier, afin que chacun reçoive son dû personnel, suivant ses actions bonnes ou mauvaises. Il a été en effet établi que tous les hommes mourraient une fois, et ensuite seraient jugés. Or le temps de ce jugement sera l'instant même et le moment où l'âme sort du corps, auquel unique instant le jugement est entrepris, l'accusation reçue, la cause examinée, la sentence prononcée et mise à exécution. C'est de ce moment que dépend notre salut éternel ou notre condamnation : moment très critique que nous devons chaque jour, d'une âme non moins anxieuse que bien préparée, redouter, méditer et attendre.

Quant au lieu de ce jugement, ce sera celui où la mort aura saisi chacun. En effet comme le Juge est présent partout, partout aussi Il a son tribunal : sur terre, sur mer, dans une chambre, sur une place publique ; de sorte qu'aucun endroit ne doit nous paraître sûr, et partout nous devons craindre la présence de Dieu. Mais

comme c'est au lit qu'on voit le plus souvent arriver la mort, nous nous représenterons en nous couchant que le trône de Dieu y est dressé pour notre jugement ; et alors nous y reposerons avec décence, dans une crainte extrême, l'arrosant de nos larmes toutes les nuits, et attendant avec effroi la sentence suprême.

II. L'ame et son juge. — A ce jugement l'âme assistera en accusée, dépouillée de son corps et de quoi que ce soit de visible, abandonnée de ses proches et de ses amis. Également seule sera l'âme du roi et celle du paysan, celle du riche et celle du pauvre, celle du savant et celle de l'ignorant. Par quoi il faut comprendre quelle folie c'est que de chercher avec tant de soin ce qui, à ce moment, peut apporter à l'âme souvent un préjudice, mais un secours jamais. Quoique l'âme ne perde pas les connaissances acquises, il n'en sera toutefois tenu aucun compte, mais seulement des œuvres. Ce sont elles seules qu'apportera l'âme à juger ; elles seules recevront permission d'entrer pour ce jugement sévère : si elles ont été bonnes, elles mèneront l'âme au lieu de son salut ; si mauvaises, elles l'entraîneront en enfer.

Le juge sera Dieu lui-même : étant d'une sagesse infinie, Il ne pourra se tromper ; d'une équité souveraine, Il ne pourra s'écarter de la justice ; comme Il est le juge suprême, personne ne pourra faire appel de sa sentence.

III. Les accusateurs seront au nombre de trois. Le premier sera le diable, que saint Jean appelle le délateur de nos frères, et dont l'office est de les accuser en présence de Dieu jour et nuit. Il fera ressortir toutes les fautes qu'à son instigation nous aurons commises, et il y ajoutera de faux rapports basés sur de purs soupçons, soit parce que la colère et la méchanceté l'aveuglent, soit parce qu'il ne connaît pas les pensées et les intentions secrètes.

Le second accusateur sera notre conscience : elle ressemblera à un millier de témoins dont les reproches nous harcèleront sans relâche.

Le troisième sera notre Ange Gardien, témoin de notre ténacité à repousser ses inspirations et ses conseils.

Quant à l'avocat, il n'y en aura pas. A quoi servirait-il puisque l'accusé est manifestement convaincu ?

O malheureuse âme, quelles seront tes angoisses dans ce jugement ! Prévenons-le donc par le nôtre, effaçons nos fautes pendant que nous le pouvons, parce que si maintenant nous nous jugeons nous-mêmes, assurément nous ne serons pas jugés alors.

IV. La matière du jugement. — Une fois l'âme en présence du Juge infiniment juste, son jugement commencera, très rigoureux. Et d'abord seront soumis à examen tous les péchés

commis en pensée, en parole, en acte, toutes les négligences et les omissions, toutes les circonstances qui en se mêlant à nos bonnes actions les ont viciées, car c'est pour elles qu'il est écrit : *Je jugerai la justice* (Ps. LXXIV, 2). Tout cela sera passé en revue par le Juge, rigoureusement et dans le détail, et sa sévérité cherchera les raisons de nos fautes.

Ensuite Il nous demandera compte de notre corps, de nos forces, de nos sens, de nos talents, des secours reçus, des Sacrements, et voudra savoir l'emploi que nous aurons fait de tous ces biens, si c'est pour son service, ou pour le mépris et la transgression de sa loi. Il examinera avec soin nos bonnes œuvres elles-mêmes, leur but et leurs circonstances. Il explorera Jérusalem à sa lumière. Alors paraîtront toutes nos pensées intimes, toutes nos paroles, toutes nos actions, celles même qui seront sorties de notre mémoire et que nous ne voulions pas croire être péché. Alors aussi seront manifestées nos bonnes actions, nos pénitences, nos prières, nos veilles, et bien d'autres choses dont l'âme aura perdu le souvenir. Alors nous serons vivement surpris, alors nous pleurerons, alors nous tremblerons. Nous serons surpris de voir avec évidence combien nos œuvres sont différentes de ce que nous les jugions autrefois. Nous pleurerons d'avoir passé notre vie dans la vanité, d'avoir travaillé pour rien, parce que dans la pratique du bien

lui-même, ce n'est pas Dieu, mais nous-mêmes que nous aurons servis. Nous tremblerons, nous serons au supplice, voyant la bouche du Juge s'ouvrir pour prononcer notre sentence, et ignorant ce qu'elle va être.

V. La sentence. — On peut diviser en trois classes ceux qui meurent dans l'âge adulte, capable de vice et de vertu. Les uns sont les impies et les criminels, qui décèdent en état de péché mortel. Celui qui est de ce nombre percevra la sentence que lui notifiera une parole intérieure du redoutable Juge : Éloigne-toi de moi, maudit, va au feu éternel, qui a été fait pour le diable et ses anges. Alors au même instant, Dieu retirera sa protection à cette malheureuse âme, et la dépouillera de tous les biens surnaturels, de toutes les grâces gratuitement données, des vertus morales et sociales ; elle gardera le savoir acquis par son propre travail, mais il ne fera qu'augmenter sa peine, parce qu'elle n'aura pas su en user pour son salut. Les caractères des sacrements lui resteront aussi, mais pour son plus grand tourment et chagrin. Car les païens et tous les infidèles insulteront à son malheur, lui reprochant, alors qu'elle avait été mise dans le chemin conduisant sûrement au salut, de s'en être écartée par sa propre faute. Les Anges, alors, s'éloigneront en disant : *Nous avons soigné Babylone, et elle ne s'est pas guérie ;*

abandonnons-la (Jérémie LI, 9). Enfin, désemparée, elle sera enlevée par le diable, qui l'emportera avec joie en enfer.

Les autres sont les saints, les hommes parfaits, fervents dans le service de Dieu, qui sortent de cette vie sans aucune faute demandant expiation. A celui qui sera trouvé dans cet état, le Juge, d'une voix douce et pleine d'amour, dira : Viens, le béni de mon Père, reçois le royaume qui t'a été préparé dès l'origine du monde. Et au même moment le diable prendra la fuite, tandis que les Anges, avec bonheur, mèneront cette âme bienheureuse à la Patrie céleste.

D'autres enfin meurent en état de grâce, mais après une vie tiède et négligente. Ceux-là recevront d'abord du Juge de vifs reproches, mais ensuite la sentence de pardon sera prononcée, et, sûrs de leur grâce, ils iront au feu du purgatoire pour leur temps de châtiment.

Que ces considérations nous fassent choisir entre ces trois classes, et nous décident à nous préparer soigneusement à une bonne mort par les œuvres d'une sincère pénitence. Puis nous prierons la Sainte Vierge de nous assister à cette heure redoutable.

SIXIÈME MÉDITATION

Le jugement général.

I. Ses raisons. — L'enseignement de la foi catholique est que, outre le jugement particulier, un autre, qui sera général, est réservé pour le dernier jugement du monde, dans lequel tous les hommes ensemble seront jugés publiquement et visiblement. Ainsi en a décidé la Sagesse divine pour de justes causes.

1° Pour l'honneur et la gloire du Christ, afin que ceux qui auront vu son abaissement en ce monde, soient témoins de sa victoire, et que ceux qui auront rejeté ou méprisé le mystère de son Incarnation, le voient établi Juge de tous les hommes.

2° Pour la manifestation de la justice de Dieu : car les justes ici-bas sont accablés de beaucoup de malheurs, tandis que le voyage des impies se fait dans la prospérité ; aussi est-il équitable qu'un jugement public ait lieu, où tous reconnaissent combien Dieu a été juste dans ses décrets, et combien il a eu raison de permettre que la vie des gens de bien soit traversée d'épreuves.

3° Pour qu'en présence du monde entier, les justes soient traités avec honneur, les impies avec honte.

4° Afin que, l'âme ayant eu son jugement à son départ de cette vie, l'homme tout entier soit jugé en public, et que le corps en même temps que l'âme reçoive sa part de récompense ou de châtiment, puisqu'il lui a été associé pour le mérite ou le démérite.

Quant au lieu de ce jugement, ce sera la vallée de Josaphat près de Jérusalem, afin que là où Notre-Seigneur a été condamné et mis en croix pour nos péchés, là aussi Il siège comme Juge des vivants et des morts.

II. Des signes terribles et effrayants précèderont ce jugement. Car Dieu *armera toutes les créatures pour le châtiment de ses ennemis, et la terre entière s'unira à Lui contre ces insensés* (Sag. V, 18, 21). Le soleil s'obscurcira, la lune se changera en sang, les étoiles ou les comètes tomberont du ciel comme la foudre, les puissances célestes s'ébranleront avec grand bruit, comme lorsqu'une horloge se déclenche pour sonner l'heure. La terre tremblera, et secouée de terribles mouvements, s'ouvrira ; la mer sera agitée, et par l'amplitude de son flot déferlant avec fracas, menacera d'engloutir les terres. Les vents, s'élevant les uns contre les autres, soulèveront d'affreuses tempêtes. L'air sera

envahi par de profondes ténèbres, que traverseront la foudre, les éclairs, et de terrifiantes visions. Les animaux courront de tous les côtés, avec des cris, des hurlements, des sifflements lugubres. Les hommes sécheront de frayeur à la vue de ces cataclysmes et dans l'attente d'autres, selon la parole du Seigneur que : *il y aura alors grande tribulation, telle qu'il n'y en aura jamais eu et qu'il n'y en aura plus* (Mat. XXIV, 21). Les puissances angéliques trembleront de crainte et d'admiration en voyant la rigueur de la justice de Dieu.

Enfin le feu s'allumera en présence du Juge, les éléments fondront à la chaleur, et un incendie dévorant jaillira des quatre parties du monde, qui avec une rapidité étonnante ravagera tout. Toutes les villes, tous les palais, tous les trésors, tous les oiseaux et les poissons, tous les animaux, et tous les hommes survivants, sans que personne y échappe, seront brûlés. Les impies souffriront cruellement de cet incendie ; les justes y trouveront l'expiation de leurs fautes, s'ils en ont ; et s'ils n'ont pas besoin d'expiation, le feu les éclairera et augmentera leur amour.

De même qu'au temps de Noé les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs filles, et soudain vint le déluge qui les noya tous ; de même qu'au temps de Loth, au moment où les habitants des villes maudites

y pensaient le moins, Dieu fit tomber du ciel sur eux le feu et le soufre et les brûla tous : ainsi en sera-t-il à ce dernier jugement, car au milieu des noces, des affaires, des repas, des distractions qui occuperont les hommes, le feu s'élèvera qui les dévorera tous ; et le nombre des damnés sera innombrabie, celui des élus restreint, comme autrefois les seuls Noé et Loth avec quelques-uns échappèrent sains et saufs à la ruine commune [1].

III. La résurrection des corps ; le tribunal. — Les hommes ainsi réduits en cendre, les éléments purifiés de toute souillure, la voix de l'Archange s'élèvera, résonnant comme une trompette : Debout les morts, venez au jugement. En un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette, car la trompette sonnera par le ministère des Anges, les cendres de chaque corps seront rassemblées, et par la puissance de Dieu, tous nous ressusciterons. Les damnés auront des corps fétides et repoussants, et leurs âmes y entreront malgré elles, avec rage, désirant la mort ; mais la mort les fuira.

1. On sait que cette dernière phrase, avec la comparaison qui la termine, peut n'être pas prise dans un sens absolu, l'Église ne s'étant pas prononcée sur la question du petit nombre des élus. Toutefois la pensée de l'auteur est juste en ce sens qu'à voir ce qui se passe ici-bas, où sont ceux qui vraiment pendant leur vie cherchent Dieu d'abord ? Ils sont peu. Le retraitant en est-il ?

Pour les justes, la résurrection ne sera pas autre chose que le réveil d'un sommeil très doux, et cela fait, leurs corps bienheureux seront éclatants comme le soleil, et voleront dans les airs au-devant du Christ, qui aura pour eux non pas le regard d'un juge, mais les yeux pleins de clémence d'un Père très bienveillant. O avec quelle joie les âmes des élus reviendront à leur corps glorieux ! Avec combien de bénédictions ils se féliciteront mutuellement ! Cette seule rencontre de l'âme et du corps leur paraîtra une récompense suffisante de toutes leurs peines. Que cette comparaison entre les méchants et les bons excite notre corps aux jeûnes, aux veilles, au support de tous les maux qui le châtient, afin de s'assurer l'issue très heureuse de la résurrection pour la vie éternelle.

Alors le Christ Juge descendra du Ciel plein de gloire et de majesté, montrant un visage bienveillant aux bons, mais terrible aux méchants, au point qu'à sa seule vue, ils seront remplis de crainte et de confusion. Alors tous les peuples de la terre pleureront sur eux-mêmes, parce qu'ils verront dans sa royauté Celui qu'ils auront méprisé. Aux côtés du Christ siégera la Bienheureuse Vierge, mais sans pouvoir plus porter aide aux pécheurs, parce que le temps de la miséricorde sera passé. Siégeront aussi les Apôtres et les hommes apostoliques, comme sont les Religieux qui ont renoncé à tout pour

suivre les traces du Christ, et qui en ce monde étaient objet de risée. Dans les airs apparaîtra le signe du Christ, c'est-à-dire l'admirable étendard de la sainte Croix, joie des bons, terreur des méchants. Bientôt, sur l'ordre du Christ, les Anges se détacheront et sépareront les méchants des justes. En cette vie tous sont mélangés, et il arrive souvent que nous honorions un impie comme juste, et méprisions un juste comme pécheur. Mais alors le bon Pasteur placera les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche. Et les justes se tiendront remplis d'assurance en face de ceux qui les auront opprimés, tandis que les réprouvés, honteux, diront : *Insensés que nous étions ! la vie des justes nous paraissait folie, et leur destinée sans honneur : voilà comment ils sont comptés au nombre des enfants de Dieu, ils sont au rang des saints* (Sag. V, 4, 5).

Mais nous, quelle sera notre place en ce jour ? Celle assurément que nous aurons choisie pendant cette vie. Car si nous écoutons la voix du Christ, nous serons mis au nombre de ses brebis, autrement nous aurons avec les boucs la funeste place des condamnés.

IV. Le jugement. — Lorsque sera faite la séparation des bons et des méchants, le juste Juge examinera les œuvres de tous, hommes et Anges. Alors seront publiquement révélées et manifestées devant tous les fautes les plus

secrètes du cœur, les péchés cachés, accomplis dans des coins retirés sans que personne les ait vus, ceux qu'une fausse honte aura fait dissimuler en confession, ou que l'on aura couverts de mauvaises excuses et voilés de vains prétextes. On verra les intentions mauvaises, les trahisons ignorées, les fraudes et les hypocrisies, et les actes honnêtes en apparence, mais en réalité coupables. Ce n'est pas seulement de ses actions, mais aussi de ses omissions et de ses négligences, qu'il y faudra rendre le compte le plus exact. Rien de si caché qu'il ne soit révélé, rien de si occulte qu'il ne soit connu.

Pour les impies, leurs bonnes œuvres elles-mêmes seront révélées pour leur confusion, parce qu'ils n'y auront pas persévéré, n'y auront pas apporté une intention droite, et en auront gâché le prix pour des futilités et des riens. Quant aux justes, comme on a bien fait de dire qu'en ce terrible jour ils devront relever la tête en signe de confiance. Le Seigneur en effet énumérera par le détail leurs bonnes actions, leurs bonnes pensées, leurs mouvements de piété, leurs bonnes intentions cachées, leurs jeûnes, leurs veilles, leurs austérités corporelles, leurs habitudes vertueuses, leurs nombreux sacrifices, leur fidélité aux commandements, leur observation des conseils, et tant d'œuvres excellentes, mais que le monde jugeait excessives, qui leur vaudront grand honneur devant tout le monde. Toutefois

le Juge ne taira pas leurs péchés, mais il ajoutera la sévère pénitence qu'ils en auront faite et le châtiment qu'ils auront reçu.

Les accusateurs et les témoins dans ce jugement seront nombreux : les Anges, les démons, les hommes tant bons que méchants, ceux-là surtout à qui nous aurons donné occasion de pécher. Le Christ Lui-même témoignera contre nous, comme Il le dit par un Prophète (Jér. XXIX, 23). *Je suis juge et témoin.*

Enfin toutes les créatures se dresseront contre nous, parce que nous n'aurons pas usé d'elles pour la fin en vue de laquelle Dieu les avait créées.

O combien strict sera ce jugement ! Combien rigoureux le juge ! *Et si le juste aura de la peine à se sauver, en quel état apparaîtront l'impie et le pécheur ?* (I Pier. IV, 18). Aussi, pendant que nous le pouvons, ordonnons notre vie pour avoir alors la joie d'être mis au nombre des justes.

V. La sentence. — La cause de chacun discutée et examinée, la sentence sera promulguée. Le Roi du Ciel, Juge éternel, parce qu'Il est plus porté à récompenser qu'à punir, se tournera d'abord à droite et dira aux élus, le visage serein et la voix pleine de douceur : *Venez, les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous est préparé depuis l'établissement du monde* (Mat. XXV, 34). Venez à la gloire, puisque vous

êtes venus au bien quand je vous ai appelés. Venez, vous qui, pour ma foi, avez supporté tant de labeurs et de peines ; venez du travail au repos, de la honte à la gloire, de la mort à la vie. Venez, les bénis de mon Père ; Il vous a prévenus des bénédictions de son amour, Il vous a prédestinés de toute éternité : de par votre droit héréditaire, puisque vous êtes ses enfants et mes frères, entrez en possession non pas d'un bien temporel, mais du bien éternel que Dieu vous a destiné avant la création du monde ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger..., etc. Le motif de cette sentence est de louer les œuvres de miséricorde, parce que en réalité c'est le Christ que les élus auront servi dans la personne des pauvres.

Ensuite le Juge, le visage courroucé, se tournera du côté des réprouvés et fulminera cette terrible sentence : *Allez-vous-en, maudits, allez au feu éternel qui a été créé pour le diable et pour ses anges* (Mat. XXV, 41). O cruel départ, ô effrayante malédiction, ô redoutable éternité ! Allez-vous-en, maudits, puisque quand je vous demandais d'accepter ma bénédiction, vous l'avez refusée ; puisque quand je vous invitais au pardon, vous n'en avez pas voulu : écartez-vous de mon royaume, de la claire vision du souverain bien, de la société des justes. Allez au feu éternel, destiné non pas à vous que je voulais sauver, mais au diable et à ses anges, et où

vous vous êtes précipités vous-mêmes, en vous associant à Satan par votre vie criminelle[1]. O sentence formidable, et qui sera pleurée sans fin de larmes de sang ! Le Juge ajoutera, donnant la raison de sa très juste sentence : J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger, et vous n'avez pas fait pour Moi les autres œuvres de miséricorde. Mais les damnés s'excusant comme s'ils n'avaient pas eu l'occasion de rendre ces services au Christ, Il leur répondra : Ce que vous n'avez pas fait pour les plus petits des miens, c'est à Moi que vous l'avez refusé ; car celui qui n'aime pas son prochain qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas.

VI. Les damnés. — En entendant la sentence, les justes rendront grâces à Dieu de tout leur cœur, ils se féliciteront mutuellement, tout leur être tremblant tressaillera d'une joie profonde : tandis que sur les impies s'abattront la douleur et une fureur poussée jusqu'à la rage ; ils se jetteront les uns aux autres des malédictions, et blasphémeront contre le juste Juge lui-même. O quel sort différent des deux côtés ! *Eux*

1. Ces paroles mettent bien au point la doctrine de la damnation et adoucissent un peu le relief du tableau que nous présente le pieux Trappiste : ceux-là se damnent qui le veulent, qui rejettent la grâce avec obstination et persévèrent dans le mal comme le démon, jusqu'à la fin. Mais qui peut dire qu'un premier péché volontaire ne le mènera pas jusque-là ?

ils iront à l'éternel supplice, les justes à l'éternelle vie (Mat. XXV, 46). En effet, en un moment, après le prononcé de la sentence contre les damnés, sans aucun délai, sous les yeux des justes, la terre se fendra en une ouverture immense, et engloutira les infortunés pécheurs avec les démons qui les auront saisis. Alors sera accomplie la parole de l'Écriture : *Que la mort tombe sur eux, et qu'ils descendent vivants en enfer* (Ps. LIV, 16). Et ailleurs : *Celui dont le nom n'a pas été trouvé écrit au Livre de vie, a été jeté dans un gouffre de feu* (Apoc. XX, 15).

O quelle rage secouera les malheureux, de ne pouvoir résister à cette sentence ni en empêcher l'exécution. Quel désespoir et quelle douleur les accableront dès leur entrée dans la prison de l'enfer, infecte, effroyable, remplie de toutes sortes de supplices ! Que d'alarmes, que d'angoisses les étreindront quand ils se verront condamnés aux ténèbres perpétuelles, à la réclusion éternelle, et à tant de souffrances ! Alors ils sentiront vraiment quel tort cruel ils se sont fait en étant infidèles au Seigneur Dieu leur créateur, et en ne gardant pas la crainte de ses jugements.

Hélas, déraisonnables enfants des hommes, pour quel misérable et court plaisir vous vous préparez des tourments éternels. O combien amer, à cette heure, vous semblera le fruit de toutes les séductions du monde ! Combien

vaines vous apparaîtront les joies fugitives de cette vie, puisqu'elles vous vaudront alors des larmes et des souffrances sans fin !

VII. Les élus. — Les justes s'élèveront dans les airs, à la suite du Christ, leur chef, auquel ils chanteront dans leur bonheur mille cantiques. En voyant la chute des pécheurs, ils approuveront le châtiment et diront : *Les abîmes les ont engloutis, ils sont tombés au fond comme la pierre : que la main du Seigneur soit louée pour sa force ; votre main, Seigneur, a frappé l'ennemi* (Exod. XV, 5, 6). Puis dans leur joie que la divine miséricorde les ait arrachés à de si grands dangers, ils emprunteront les paroles du Psalmiste (Ps. CXXIII) : *Béni soit le Seigneur qui ne nous a pas laissé tomber sous leurs dents ; notre âme a échappé aux pièges des chasseurs : le piège est brisé et nous sommes délivrés*. Alors, dans un bonheur et une allégresse ineffables, ils pénétreront au Ciel jusqu'à l'Empyrée, où Notre Seigneur Jésus-Christ les fera asseoir sur des trônes pour régner avec Lui dans les siècles des siècles.

Que ces considérations nous fassent nous regarder en ce monde comme dans un endroit tenant le milieu entre le Ciel et l'enfer. Dieu nous a imposé des commandements et nous a donné une loi qui doivent nous mener au bonheur éternel si nous les observons, et à des tourments sans fin si nous les transgressons. Voyons quel sort

nous voulons choisir, et disons à Dieu avec crainte et tremblement : Brûlez ici-bas, coupez ici-bas, pour nous épargner dans l'éternité.

SEPTIÈME MÉDITATION

Les peines de l'enfer.

I. Description générale. — De même qu'aux élus le Ciel empyrée, ainsi aux réprouvés et aux pécheurs, l'enfer est préparé par Dieu. Car il appartient à son infinie sagesse de donner à tous la place qui leur convient. Qu'est-ce en effet que l'enfer, sinon une prison perpétuelle, pleine de feu et d'innombrables et terribles supplices ? Lac de feu et de soufre au centre de la terre ; lieu resserré et étroit, amas de toutes peines, accumulation de maux, pays obscur et couvert par les nuées de la mort, pays de misère et de ténèbres où ne se trouve aucun ordre mais un trouble éternel. Là, les ténèbres sont palpables, l'odeur intolérable, la chaleur sans pareille, les souffrances incroyables. C'est dans cette sombre prison, dans ce puits sans fond, dans cette lamentable demeure embrasée de flammes dévorantes, où l'on n'entend que gémissements, hurlements et cris effrayants, qu'habiteront pour toujours les misérables pécheurs.

Ils y auront comme compagnons les démons, d'une laideur repoussante, acharnés dans leur

haine, affreux à voir. Ils n'y auront ni alliés ni parents qui puissent adoucir leur peine dans cette masse de maux et de souffrances, car si certains d'entre eux peut-être se trouveront dans les mêmes supplices, ce ne sera pas sans avoir perdu leur cœur et leur affection, et ils ne feront que les insulter et les outrager sans cesse. Ils n'y auront pas d'amis parce que la suppression de leur puissance d'aimer les changera en ennemis implacables. Ils ne trouveront ni esclaves, ni serviteurs pour leur rendre service, car là tout sera peine, tout sera rempli de rage, de haine et de méchanceté. *La mèche est prête pour les pécheurs assemblés, et leur fin sera dans un feu dévorant* (Eccl. XXI, 10). Le père détestera son fils, le fils son père, le serviteur maudira son maître, le maître haïra son serviteur ; et malgré la haine acharnée dont ils se poursuivront les uns les autres, ils seront cependant, bien malgré eux, forcés de vivre toujours ensemble, tous serrés comme briques en four, sans pouvoir se mouvoir ou changer de place. Quoiqu'en effet l'enfer, au témoignage d'Isaïe, se soit élargi sans limite, si grande toutefois sera la foule de ceux qui y descendront, qu'à peine à chacun y restera-t-il la place que peut occuper son corps.

II. Les bourreaux. — Les tortionnaires et les bourreaux y seront d'une cruauté sans mesure ; car d'abord chaque damné sera le

bourreau des autres, et les fera souffrir de son aspect, de sa haine, de ses injures, de ses reproches, de ses outrages. Ensuite les démons, ennemis impitoyables, tourmenteront ces malheureux d'affreuses visions et représentations, et autres afflictions. Mais la torture la plus cruelle viendra du remords de la conscience, qui ne meurt jamais. En effet l'infortuné damné, au souvenir des péchés qu'il aura commis, des inspirations qu'il aura eues de revenir à lui pour échapper aux supplices où il sera tombé par la seule faute de sa volonté, sera son propre bourreau, se mordant lui-même, se déchirant, dans une rage inexprimable. Il n'y a pas de pire tourment pour l'âme que la conscience de ses fautes : autant de vices, autant de tortures.

Enfin la peine la plus lourde sera la main invisible de Dieu, qui pèsera d'un poids étonnant sur les impies. Ils souhaiteront qu'il n'y ait pas de Dieu, et proféreront contre Lui d'affreux blasphèmes, mais tout cela se tournera pour eux en accroissement de souffrance et de peine. Alors enfin, mais trop tard, ils comprendront combien il est effrayant de tomber entre les mains du Dieu vivant. Alors ils sauront qu'il leur eût suffi d'écouter les plaintes de leur conscience et d'effacer leurs fautes pendant qu'ils le pouvaient. Alors ils reconnaîtront la vanité des délices de ce monde, et ils diront : *Je n'ai pu goûter qu'un peu de miel, et voilà que je meurs* (I Reg. XIV, 43).

Venez donc, souffrances de toutes sortes ; venez, calomnies et accusations fausses ; venez toutes, angoisses de l'esprit et maladies du corps, déchirez-moi, tourmentez-moi autant que vous pouvez : soulevez-vous et liguez-vous contre moi, toutes les créatures du ciel et de la terre, toutes les puissances de l'enfer, faites ce qu'il faut pour que, offert en ce monde à tous les coups de la justice divine, je mérite d'obtenir miséricorde dans l'autre.

III. La peine du dam. — Les peines des damnés sont de deux sortes, celle du dam et celle du sens : la première répond à l'acte par lequel le pécheur s'est détourné de Dieu, la seconde à l'acte par lequel il s'est tourné vers la créature [1].

La peine du dam est la privation perpétuelle de la vision de Dieu : le *damné* est exclu de la patrie céleste, de la destinée heureuse pour laquelle il a été créé, de la vue réjouissante de l'humanité du Christ, de la société des Saints, de l'amour béatifiant et du torrent de bonheur qui en découle. O quelle tristesse, quelle douleur

1. Il y a dans le péché, expliquent les théologiens, un mouvement à double aspect : le pécheur, attiré par les séductions des objets créés, se tourne vers la créature, mais il ne peut le faire que parce qu'il a négligé l'inspiration divine, et par sa faute accomplie au mépris de la loi divine, il se détourne de Dieu : *aversio a Deo, conversio ad creaturas*, tel est le double mouvement du péché, auquel répond la double peine de l'enfer.

cette séparation entraînera, surtout pour ceux qui auront connu la foi, qui auront été consacrés à Dieu et à son culte !

Comme en effet voir Dieu est la souveraine, la vraie béatitude, être privé de sa vue est le malheur suprême qui comprend tous les maux réunis. De même que la pierre tend au centre, ainsi l'âme à peine séparée de son centre et de sa fin voudrait lui être unie, mais arrêtée par ses fautes mortelles, elle se consume de rage, se jette dans une douleur sans mesure. Aucun esprit, quelque puissant et pénétrant qu'il fût, ne pourrait comprendre la violence de cette peine ; car si l'on souffre et se tourmente tellement de la perte de biens destinés à finir, combien davantage affligera la privation de ce bien qui renferme tous les autres. Les damnés aimeraient mieux supporter toutes les peines de cette vie et de l'autre, qu'être punis par cette privation de la vision béatifique ; non qu'ils ressentent encore quelque amour pour Dieu, — ils sont plutôt animés d'une haine implacable — mais ils voient quel bonheur leur échappe, et qu'en Lui seulement ils auraient trouvé le repos éternel.

Cette considération doit nous exciter à la détestation du péché, qui peut seul nous enlever un si grand bien. Puis, avec le Prophète, nous prierons Dieu de ne pas nous chasser de sa présence.

IV. La peine du sens est celle qui tourmente le corps et les sens des damnés, ainsi que les facultés internes de l'âme. Pas un sens, pas un membre, pas une parcelle du corps qui ne sera soumise à une souffrance spéciale et très douloureuse. Les yeux souffriront de la vue des ennemis, de l'aspect menaçant des corps que prendront les démons, de la présence des autres damnés, dont les corps, d'une laideur repoussante, brûleront dans un feu continu, au milieu d'une fumée épaisse et de ténèbres sinistres. Les oreilles seront punies, n'entendant que pleurs, hurlements, cris perçants, rugissements, plaintes, injures, blasphèmes. L'odorat souffrira d'une odeur intolérable provenant du feu, du soufre, d'un lac fétide [1]. Le goût sera gâté par une amertume mortelle, et une saveur atroce [2] ; les damnés souffriront de la faim comme des chiens, ils souhaiteront une goutte d'eau qui leur rafraîchisse la langue, et personne ne la leur donnera. Le toucher enfin souffrira horriblement, parce que de la plante des pieds au sommet de la tête les réprouvés n'auront rien de sain, tout en eux sera douleur, amertume, abîme de maux. O déplorables voluptés, qui menez à une telle ruine et à une mort éternelle [3] !

1. *Sordidissimo lacu.*
2. *Abominabili ac deterrimo sapore.*
3. Nous n'avons rien voulu omettre de ce passage. Si les détails en paraissent trop chargés, que le retraitant se dise

Les sens internes, eux aussi, auront leur part spéciale des souffrances, et les facultés de l'âme raisonnable ne seront pas exemptes de peines. La pensée sera hantée d'une constante et très vive représentation des maux présents. L'imagination sera remplie d'images horribles dont elle grossira encore la laideur. La mémoire, comme une mer furieuse et secouée de tempêtes, s'agitera du souvenir d'une foule de choses, tantôt se rappelant les délices et les plaisirs passés, tantôt évoquant les maux présents. L'intelligence, envahie par l'erreur et l'obscurité, trouvera légères ses fautes et lourdes ses peines, et accusera Dieu d'injustice et de dureté ; elle ne pourra considérer que les maux actuels, et le bonheur qu'elle a perdu pour des plaisirs vulgaires passés en un moment. La volonté sera obstinée, endurcie dans le péché, sans pouvoir s'attendrir ou se repentir ; elle aura Dieu en haine, les bienheureux en envie ; elle cherchera à réaliser ses désirs, mais ne le pourra pas, parce que le désir du pécheur doit être en pure perte ; aussi sa volonté se repaîtra de rage, d'amertume et de désespoir, et se rongera sans relâche.

ceci : l'auteur les a ramassés en un tableau si saisissant pour nous apprendre que l'enfer est une terrible chose, et il ne se trompe pas dans l'ensemble. Mais on peut croire aussi que le damné sera puni en chacun de ses sens dans la mesure où il l'aura fait servir au péché, et il y a là matière à de graves réflexions.

V. Le feu, l'Éternité. — La peine principale sera celle du feu, feu dévorant et terrible, en comparaison duquel le nôtre, si violent qu'il soit, n'est qu'une image, une ombre de feu : si nous n'osons pas toucher même du bout du doigt la plus petite flamme, comment ne pas redouter par-dessus tout cet effrayant et inextinguible incendie ? Notre feu brûle et éclaire, il meurt faute d'aliment, il consume tout ce qu'on lui donne ; le feu de l'enfer n'a aucune relâche : il flambe, mais n'éclaire pas, sauf dans la mesure nécessaire pour faire voir aux damnés la cause de leurs souffrances ; il brûle, mais ne se consume pas ; il fait souffrir mais non mourir ; il dévore son aliment sans diminuer jamais. De plus, ce ne sont pas seulement les corps, mais aussi de purs esprits et les âmes séparées que ces flammes tortureront vraiment de terrible façon, comme instruments de la justice divine.

Outre ces peines communes, il en est d'autres spéciales, qui punissent chaque vice en particulier : aussi les orgueilleux, les envieux, les impudiques, auront des supplices à part, et chaque péché recevra un châtiment conforme à sa nature, afin que soit accomplie la parole : *Autant il s'est glorifié et plongé dans les délices, autant de peines et de larmes lui seront données* (Apoc. XVIII, 7).

Enfin, le supplice suprême et inexplicable, c'est l'Éternité. Dans les souffrances et les mi-

sères de cette vie, si lourdes soient-elles, il y a toujours un soulagement que nous apporte l'espérance de la fin et d'une issue heureuse, parce qu'enfin la mort met un terme à tout. Tandis que les maux des réprouvés ne peuvent jamais avoir aucun adoucissement, parce qu'ils n'en voient pas le bout et qu'ils les savent sans fin.

O dans quelles ténèbres vit l'âme humaine ! Quel aveuglement ! Pour un court plaisir qui passe, perdre les joies éternelles, et pour avoir voulu fermer les yeux quelque temps, se vouer à d'atroces supplices, destinés à durer dans les siècles des siècles, aussi longtemps que Dieu vivra et règnera.

Méditons cela avec attention, et veillons à notre salut.

HUITIÈME MÉDITATION

Les joies du Paradis.

I. Description du paradis. — *Qu'elles sont aimables, vos demeures, Dieu des armées angéliques ; mon âme aspire à en défaillir à la maison du Seigneur,* dit le Psalmiste (Ps. LXXXIII, 1). Aucune parole ne suffirait à expliquer l'excellence de cette Cité céleste, pleine de vie : ses rues sont pavées d'or, ses murs sont des pierres précieuses, ses portes sont taillées dans l'émeraude et le saphir ; pas de nuit, pas de ténèbres, pas de chaleur, pas de froid, mais au plus haut degré, charme, paix, bonheur. Tel est le Ciel empyrée, le plus haut comme site, le plus grand comme étendue, le plus précieux comme matière, le plus beau comme aspect ; tel est le royaume préparé aux élus dès le commencement même du monde par leur Père et Seigneur, très bon, très sage et très puissant, pour leur montrer les trésors et la gloire de sa royauté, et rendre ses enfants parfaitement heureux. Car si ce monde, lieu de notre exil, où tous vivent mélangés, bons et méchants, amis et ennemis, hommes et bêtes, est déjà remarquable par sa variété et sa grâce,

quelle sera la beauté de la maison du Roi, du royaume destiné exclusivement au repos et au bonheur de ses amis ! On a eu raison de chanter ta parure, Cité de Dieu très riante et très aimable : en toi se trouve l'abondance de tous biens, l'amour parfait qui bannit toute crainte, un jour éternel ; tu n'as rien qui puisse déplaire, tu as tout ce qui peut charmer.

II. Sources des joies du ciel. — Telle sera la quantité des joies, tel leur prix, que Dieu seul pourrait les énumérer et les estimer ; si grandes leur variété et leur perfection, que ce monde n'a rien qui leur soit comparable. Elles auront beaucoup de causes :

1º L'amour dont les Bienheureux se verront aimés par Dieu ;

2º La société des Anges et de tous les Saints : soit par la charité mutuelle qui fera jouir chacun des biens de tous comme siens ; soit par leur étonnante beauté, car les justes brilleront comme le soleil ; soit par leur noblesse, puisque tous sont enfants de Dieu, ornés du sang du Christ ; soit enfin par l'ordre qui règnera, chacun se trouvant mis par la sagesse divine à la place conforme à ses mérites ;

3º La vue très douce de l'humanité du Christ que les Anges se plaisent à contempler, et dont les mérites sont cause de ce grand bonheur du Ciel ;

4° La vue de la Bienheureuse Vierge Mère de Dieu, par laquelle tant de bienfaits sont venus aux élus, et qu'ils verront, pleine de dignité, de gloire, de sainteté, plus brillante que toute autre pure créature, assise à la droite de son Fils, les surpassant tous en béatitude ;

5° Les qualités du corps glorieux : subtilité, agilité, impassibilité, clarté ;

6° La jouissance particulière et le plaisir très pur de tous les sens et des facultés internes de l'âme ;

7° Le parfait accomplissement de tous les désirs, la sécurité de toutes les joies, parce que le bonheur pour les élus sera éternel ;

8° Les auréoles, récompense accidentelle accordée spécialement aux martyrs, aux vierges et aux docteurs pour leur belle victoire sur le monde, la chair et le démon ;

9° Enfin la claire et intuitive vision de Dieu ; la jouissance, l'amour et la possession du souverain bien, en quoi consiste la béatitude essentielle.

III. A quel prix sont ces joies ? — De quelle joie tressailleront alors ceux qui auront beaucoup souffert pour le Christ, qui auront crucifié leur chair avec ses vices, qui se seront domptés par des jeûnes, des veilles, des travaux !

Mais nous, qu'avons-nous fait jusqu'ici pour gagner l'éternelle gloire du Ciel ? Ce royaume

que les Saints ont acheté de tant de peines, de fatigues, de mortifications, espérons-nous pouvoir le conquérir dans l'indolence, l'oisiveté et les plaisirs ? Et s'il a fallu que le Christ souffrît pour entrer dans sa propre gloire, que nous faudra-t-il faire pour mériter d'être introduits dans une gloire qui n'est pas nôtre ? Nous devons donc nous appliquer avec soin à la pratique des vertus et aux autres œuvres de pénitence : car si nous souffrons avec Jésus, nous régnerons avec Lui, et si nous prenons notre part de ses souffrances en cette vie, nous aurons part aussi à sa gloire dans la vie éternelle.

NEUVIÈME MÉDITATION

L'Éternité.

I. Sa définition. — Aussi bien les joies du Paradis que les peines des damnés sont éternelles. Il faut donc considérer avec soin ce que c'est que l'Éternité.

L'Éternité est une durée toujours actuelle ; c'est un aujourd'hui perpétuel, sans commencement, sans milieu, sans fin, qui n'a ni passé ni futur ; c'est l'époque continue dans laquelle les Bienheureux commencent toujours leur vie bienheureuse, dans laquelle les damnés meurent perpétuellement ; c'est une roue qui tourne toujours ; c'est un gouffre de replis et d'enroulements ; c'est un commencement continuel, qui ne finit jamais et qui commence toujours.

Soit une montagne composée de tout petits grains de sable, et plus grande que le globe entier ; de cette montagne, à chaque millénaire d'années, un grain de sable est enlevé par un Ange ; combien de milliers d'années, combien de centaines de mille, combien de milliers de millions s'écouleront avant que la montagne paraisse décroître et s'affaisser ? Prenez le mathématicien

le plus savant, qu'il recueille et compte les grains de sable, et qu'il nous apprenne combien de siècles devront passer avant qu'une montagne d'une telle masse, si lentement attaquée par l'Ange, soit enlevée et disparaisse au moins pour moitié. Nous avons peine à concevoir d'autre solution qu'un travail sans fin possible ; mais c'est là une imagination totalement erronée, car en fin de compte on arriverait à dénombrer jusqu'au dernier les grains de sable de cette énorme montagne. Mais alors, une fois cette masse enlevée, après tant de millions d'années qu'aucun intellect créé ne pourra les compter, y aura-t-il quelque chose d'enlevé à l'Éternité ? Rien du tout. L'Éternité subsiste dans son entier, l'Éternité n'est pas encore commencée, les malheureux damnés ne sont pas encore arrivés au début de leur Éternité de désespoir.

Soit une feuille de parchemin large de deux doigts, mais si longue qu'elle atteigne l'empyrée : qu'on y écrive très serrés autant de chiffres qu'il en pourra tenir dans cette longueur. Qui autre que Dieu pourra exprimer ce nombre si étendu, si immense, pour ainsi dire infini ?

Soit le nombre 50 écrit en lettres [1] pouvant contenir assez de grains de sable très fin pour remplir la terre jusqu'au ciel, quel sera, de l'avis

1. En latin *quinquaginta*, qui est le nombre ayant le plus de lettres.

des mathématiciens, le nombre de ces grains innombrables ? Il ne sera cependant pas encore le commencement de l'Éternité : qu'il s'écoule autant d'années, autant de siècles, autant de millions d'années qu'il y a d'unités dans ce nombre qui ne peut être ni exprimé, ni même conçu, rien n'est encore enlevé à l'Éternité, elle va plus loin, elle est plus longue, plus étendue, jusqu'à l'infini.

Si cette considération ne nous fait pas frémir, c'est que nous sommes plus durs que la pierre.

II. Le fruit de cette considération. — *J'ai réfléchi aux jours passés,* dit le Prophète (Ps. LXXVI, 6, 7, 11), *et j'ai songé à l'éternité : j'ai médité la nuit en moi-même, je me suis inquiété, j'ai sondé mon âme, et je me suis dit : c'est maintenant que je commence.*

La méditation de l'Éternité conduit à un examen sérieux de la vie et à la réforme des mœurs : c'est elle qui a rendu les saints martyrs prêts à tous les supplices, à subir n'importe quelle mort avec gaieté et fermeté ; c'est elle qui a poussé tant de milliers d'hommes dans les déserts, les a enfermés dans les monastères, les a voués à la vie la plus austère ; c'est elle qui a amené soudain à la vertu les plus grands criminels, et a transformé des loups farouches en agneaux tout placides : ils ont médité sur l'Éternité. Cette pensée rend facile tout travail, supportables toutes les difficultés de la vie,

agréables les veilles et aisés les jeûnes ; elle fait trouver de la douceur aux châtiments divins, une jouissance à toute douleur, de la brièveté à toute peine. C'est elle qui empêche de sentir la faim et la soif, c'est elle qui rend douces les privations de la pauvreté, assouplit les cilices, donne du charme aux humiliations, fait aimer la discipline. Celui qui médite sérieusement l'Éternité, jamais ne se décourage devant aucun travail, ne se laisse abattre par l'adversité, entraîner par les plaisirs, asservir par la richesse ; il supporte tout, est modéré en tout, se soumet à tout ; il pense toujours à l'Éternité, ne vit que pour l'Éternité, ne s'inquiète que de la pensée de l'Éternité.

III. L'Éternité des réprouvés. — Ce qui fait le plus souffrir les damnés, c'est l'Éternité. Car en enfer tout est éternel : le damné lui-même est éternel, aucun ne pourra tuer un autre, aucun se tuer. Le lieu qui sert de prison est aussi éternel, et ne peut ni s'écrouler ni être forcé. Le feu ne s'éteindra jamais, les autres supplices sont également éternels.

En effet, la justice de Dieu demande que ceux-là soient punis de peines éternelles qui pendant leur vie n'ont jamais fini de pécher. La raison exige qu'en enfer ceux-là ne soient jamais sans souffrir qui dans le monde n'ont jamais voulu être sans péché. Il est conforme à

l'équité que ceux-là soient tourmentés sans fin, qui auraient voulu vivre éternellement pour pouvoir pécher sans fin [1].

Il est convenable et il est juste que ceux qui ont offensé l'infinie majesté de Dieu, soient punis d'une peine infinie en durée, puisqu'ils ne sont pas susceptibles d'une peine infinie en intensité. Enfin le châtiment est sans fin pour ceux qui sont sans fin endurcis dans le péché.

Hélas, combien sont à plaindre les vivants qui, oublieux de cette Éternité, font le mal comme en se jouant ! Mais la plupart des chrétiens ne croient pas à l'Éternité ; et s'ils y croiênt en paroles, dans leurs actes ils la nient : sans quoi ils vivraient autrement. Qui en effet pourra, je ne dirai pas pécher, mais rire et s'occuper de futilités, s'il a l'Éternité présente à l'esprit ?

1. Ce paragraphe répond, après Saint Augustin et Saint Grégoire, à l'objection courante qu'il n'est pas juste qu'une faute commise dans le temps soit punie éternellement. On peut d'abord faire observer que la durée d'un péché n'importe pas essentiellement à sa gravité : un meurtre commis en une seconde est plus grave qu'un cambriolage qui dure toute une nuit. Mais surtout, ce qui est puni, ce n'est pas seulement le crime, c'est la volonté rebelle. Or le damné est l'homme qui s'est tellement attaché à son péché qu'il a refusé obstinément de changer sa volonté mauvaise : son péché est tout son amour, toute sa fin, ce qu'il regrette le plus en mourant, ce qu'il voudrait faire toujours s'il vivait toujours : il est donc juste, de justice divine et de justice humaine, que son châtiment dure aussi longtemps que sa volonté coupable, c'est-à-dire éternellement, puisqu'elle est pour toujours fixée dans le mal. Redoutons pour nous ce fatal endurcissement.

O Éternité, constante aspiration des élus ! O Éternité, formidable rêve des réprouvés ! Personne ne périra, à la condition de prévoir l'Éternité, de vivre pour l'Éternité. Tout passera, tout aura une fin : seule demeure, seule ne finira jamais l'immense, l'infinie, l'interminable Éternité.

DIXIÈME MÉDITATION

La réforme de la vie.

I. Les sources. — Stérile serait la considération des fins dernières et de l'Éternité, si elle ne nous amenait à examiner notre âme, à corriger nos mœurs, à réformer notre vie. Aussi est-ce là une entreprise qu'il faut aborder en règle, pour nous mettre à tendre de tout notre zèle à la perfection, et retrancher, autant que faire se pourra, tout ce qui nous en éloigne ou nous y retarde. Or la méthode et comme le plan de cette réforme se trouvent dans un certain nombre de lois et commandements, que chacun doit se fixer à soi-même, et qui lui servent de directions et de règles pour mettre de l'ordre en lui et dans toutes les actions de sa vie, en s'établissant dans la conformité à la volonté de Dieu [1].

Or ces lois et ces règlements, voici de quelles sources il faut les tirer : le commandement de

1. C'est ce que l'on appelle un règlement de vie. L'auteur laisse chacun libre de se le faire suivant sa situation et ses obligations dans le monde. Il va seulement en indiquer les sources. Cette méditation est le centre des exercices : que le retraitant y apporte tous ses soins et en pèse toutes les paroles.

la charité que le Saint Esprit grave toujours dans nos cœurs ; la fin de l'Ordre auquel on appartient ; les règles, les statuts, les méthodes propres aux fonctions et au service dont on a la charge [1] ; la prudence personnelle de chacun, que Dieu éclaire de la lumière de sa grâce ; les conseils et la direction des supérieurs et des pères spirituels. Tels sont les points essentiels qui doivent servir comme de pierre de touche pour rechercher et mettre en œuvre tout ce qui concerne la réforme de la vie.

Mais il faut que rien n'échappe à notre critique, et, comme il convient à l'homme raisonnable, que nous ne fassions rien qu'avec réflexion et prudence : pour cela, nous ramènerons l'étude de cette réforme à quatre chefs principaux.

II. Sa matière. — La première réforme doit porter sur les racines de nos péchés, qui sont au nombre de six : 1° nos tendances mauvaises ; 2° nos passions excessives. Comme ce sont là des dispositions que nous ne pouvons arracher tout à fait, il faut au moins les tempérer ; 3° nos vices établis, qu'il faut entièrement déraciner ; 4° nos tentations : recherchons les moyens de les surmonter et de les vaincre ; 5° Les occasions

1. Il faut que le laïque s'examine d'après les devoirs propres à son état, à son métier, à sa condition.

extérieures, résultant de notre genre de vie, du lieu que nous habitons, de nos affaires, de nos fonctions : si nous le pouvons, il est nécessaire de les supprimer complètement ; autrement il faut prémunir notre âme contre elles et chercher pour cela tous les remèdes [1] ; 6° certains principes ou axiomes politiques (*sociaux, mondains* [2]), qui ne concordent pas pleinement avec l'honnêteté chrétienne, et doivent par suite être rejetés sans réserve.

La seconde réforme doit porter sur la pratique et l'usage des choses spirituelles, comme la méditation, la prière vocale, l'examen de conscience, la réception des Sacrements, et toutes actions de ce genre, au sujet desquelles il faut régler ce que l'on doit faire, quand et comment.

La troisième réforme a pour objet les différents services, devoirs et charges que nous avons à exercer envers le prochain : à ce point se rapporte notre tenue extérieure, qui ne doit rien laisser paraître en nous pouvant choquer ceux qui nous voient.

La quatrième réforme concerne le corps, et a deux parties ; la première porte sur les objets

1. Ce 5° est particulièrement grave. Celui qui aime le danger y périra ; si le retraitant veut de tout cœur se convertir, c'est peut-être là qu'il lui faudra de l'héroïsme pour supprimer définitivement une occasion de péché. L'énergie des moyens qu'il acceptera de prendre sera la pierre de touche de sa bonne volonté : qu'il s'ouvre entièrement à son directeur, et suive ses conseils.

2. Nous ajoutons ces deux mots.

qui flattent les sens, c'est-à-dire la table, le vêtement, le sommeil, la maison, les distractions et récréations : en tout ceci il faut retrancher l'excès ; la seconde consiste dans la pénitence volontaire que nous infligeons à notre corps : jeûnes, cilice, coups de discipline, et autres mortifications de ce genre.

III. Sa perfection. — Quelle doit être cette réforme, et combien parfaite, le Seigneur nous l'indique par ces paroles : *En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez pas et ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez pas au royaume des cieux* (Math. XVIII, 3).

Voilà la manière de nous corriger : changer notre vie mauvaise, et devenir par vertu ce qu'est l'enfant par nature. Le petit enfant en effet ne convoite pas le bien d'autrui, ne porte pas ses désirs sur les femmes, n'amasse pas des richesses, ne se fâche pas contre ceux qui lui font du mal, ne pense pas au mal, ne se gonfle pas d'orgueil, ne fraude personne, ne fait tort à personne, ne sait pas tromper, n'ose pas rendre coup pour coup, ne résiste pas à qui le dépouille, ne se défend pas si on le frappe : ainsi nous, n'ayons pas plus de malice que ces petits, mettons dans notre âme l'innocence qu'a leur corps, et ce qu'ils ont par leur âge, acquérons-le par nos efforts.

D'ailleurs le modèle de notre réforme et de notre correction est le Christ Jésus, notre Sei-

gneur et Rédempteur, qui s'est fait pour nous petit enfant pour que nous suivions ses traces. Dans ce but nous devons méditer chaque jour sa vie et sa passion, pour modeler nos mœurs sur son imitation, L'avoir présent aux yeux de notre âme dans toutes nos paroles et nos actions, et parler et agir comme Il nous l'a appris par son enseignement et son exemple. La vie du Christ est un livre vivant, où comme dans une riche bibliothèque nous pouvons trouver tout ce que nous voulons. Sa doctrine doit être gravée profondément dans notre âme et dans notre chair au point que rien ne se trouve en nous qui n'ait été dans le Christ Jésus, et que notre âme soit une image vivante du Sauveur, où l'on voie reproduites aussi ressemblantes que possible toutes ses vertus.

Ainsi nous aurons part à ses souffrances, mais aussi à sa résurrection et à sa gloire, et le cours de notre vie terminé, nous arriverons heureusement à la récompense éternelle qui nous a été promise.

ONZIÈME MÉDITATION

La royauté du Christ.

I. Le Christ Roi. — Pour pouvoir suivre et imiter Notre Seigneur Jésus-Christ avec plus de ferveur, et mieux travailler à notre amendement, nous devons Le regarder comme établi Roi par Dieu pour conduire et gouverner les hommes, abattre ses ennemis, et remporter pour Lui et ses sujets une magnifique victoire. Puis il faut demander à Dieu lumière et force, qui nous aident à connaître la dignité royale à laquelle Il nous appelle, et nous décident à répondre généreusement à cet appel. Il faut considérer que le Christ a fondé sa royauté parmi les hommes à l'époque où Il parcourait les bourgs, les places, les villes et les synagogues, travaillant par ses exemples et son enseignement à arracher les vices des âmes et à y semer les vertus.

Mais pour comprendre plus clairement l'excellence de cette royauté, il faut se rappeler le si heureux état d'innocence où l'homme, qui est un petit univers, exerçait sur lui-même un empire absolu, de sorte que vraiment on pouvait l'appeler roi très éminent et jouissant sur

toutes choses du pouvoir royal. Ensuite il faut considérer comment cette royauté lui fut enlevée par le péché, lorsque nos tout premiers parents l'entraînèrent dans leur ruine et que, par la révolte des sens contre la raison, l'accord, l'ordre, l'harmonie qui unissaient l'homme intérieur et l'extérieur, se trouvèrent entièrement confondus et renversés. Or c'est cette royauté que Notre Seigneur Jésus-Christ a rétablie en son premier état par sa parole et son exemple. Car si le Fils de Dieu s'est fait homme, c'est afin de conquérir la royauté non pas seulement pour Lui-même, mais aussi pour nous, à la condition toutefois que nous consentions à obéir à ses commandements, à servir dans son camp, et à suivre ses traces en tout.

II. L'EXCELLENCE DE LA ROYAUTÉ DU CHRIST doit être jugée d'un double point de vue. D'abord par ses attributs hors pair : sa sagesse infinie, qui connaît tous nos besoins ; sa toute-puissance, qui peut les soulager ; sa miséricorde, qui a pitié de nous ; sa providence, qui le fait veiller sur nous ; sa libéralité magnifique, qui le pousse à nous communiquer ses trésors, et son propre corps et son propre sang ; la justice et la prudence de son gouvernement, qui donnent à sa direction tant d'équité et de sagesse ; enfin la durée de sa souveraineté divine, qui ne doit jamais avoir de fin.

En second lieu, il faut comparer les rois de la terre avec le nôtre : eux imposent des tributs à leurs sujets, Lui remet leurs dettes ; eux, pour s'enrichir, réduisent leurs peuples à la pauvreté, Lui s'est fait pauvre pour nous enrichir ; eux font des lois très lourdes, Lui de très légères ; eux ont une royauté périssable, Lui une éternelle. Que ces considérations nous fassent émettre des actes variés, d'amour, de joie et de reconnaissance. Puis formons la ferme résolution d'estimer un haut prix la faveur d'un si grand Roi, et de ne rien refuser à son amour.

III. La guerre de notre Roi. — Ce grand Roi nous appelle à une très juste guerre contre de puissants ennemis : le démon, le monde et la chair ; contre des ennemis, dirai-je, qui sont moins les siens que les nôtres, bien plus, qui ne sont dangereux que pour nous. Mais Lui qui nous appelle, marche devant nous au combat, et aux combattants. Il promet une victoire assurée, et après, une récompense éternelle. Il est donc absolument nécessaire de Le suivre à quiconque aime ses intérêts propres et son salut ; et il faut d'abord affermir le règne du Christ en soi, puis l'étendre dans les autres, et détruire les ennemis qui lui font la guerre.

En second lieu, il faut fortifier son royaume, le défendre, par toutes sortes de ressources, de remparts, de retranchements, s'appliquer avec

soin à repousser les assauts, et les yeux sur le miroir de son cœur, être aux aguets pour découvrir les ruses de l'ennemi.

Troisièmement, que le soldat siège au tribunal comme un juge, qu'il se rende la justice à lui-même, et qu'il contienne la foule désordonnée de ses passions.

Quatrièmement, qu'il fasse disparaître du royaume, en s'appliquant constamment à les mortifier, les habitudes mauvaises.

Cinquièmement, qu'il veille à l'observation des lois divines et humaines, et que leurs préceptes servent de règle à toutes ses actions.

IV. La récompense du bon soldat en ce monde. — Celui qui se sera ainsi conduit méritera l'amitié du Christ Roi, dont il verra la royauté ratifiée par écrit, en même temps qu'il y sera associé et en recevra les insignes royaux. En effet :

1° Il siégera sur un trône magnifique élevé au-dessus des nuées, dominant de très haut toutes les choses de la terre, se voyant maître des facultés de son corps et de son âme, de ses sens et de ses membres, foulant aux pieds le démon, les passions, le péché, la mort, tout ce qui paraît ordinairement redoutable ;

2° Il aura en tête une couronne éclatante, parce que ses vertus lui vaudront l'hommage même des méchants ;

3° Il tiendra dans sa main un sceptre, signe du pouvoir royal qu'il exercera sur toutes les passions de l'âme et du corps, sur ses sens et tous ses membres ; et il ne souffrira pas que personne lui commande, si ce n'est de la part de Dieu ou pour Dieu ;

4° Il sera entouré d'une foule de ministres, car il se servira de l'adversité aussi bien que de la prospérité comme d'autant d'instruments, sans être effrayé par la première, ni exalté par la seconde ;

5° Il sera escorté d'une garde royale, c'est-à-dire qu'il disposera du secours et des ressources des Anges et des Saints, qu'il aura toujours à sa portée pour tout événement ;

6° Il aura près de lui les conseillers les plus sages : la prudence, la pénétration, la discrétion, et d'autres vertus dont la direction lui fera conduire à bon terme toutes ses entreprises ;

7° Il sera riche d'immenses trésors, c'est-à-dire les grâces, les vertus et les dons du Saint Esprit;

8° Il contractera une parenté avec le souverain Roi de l'univers, puisqu'il Lui donnera son âme comme une reine pour épouse, passant tous les jours de cet exil comme autant de fêtes dans le festin continuel de la charité, image des joies nuptiales, pour être conduit bientôt après au Ciel à un bonheur plus complet et sans fin.

V. Le camp de l'ennemi. — Pour parvenir à cet heureux état à la suite du Christ notre Roi, nous devons prendre garde de ne pas nous laisser entraîner par les ruses des ennemis à servir dans le camp opposé. Car Satan est roi contre le Christ, et s'efforce d'attirer à soi tous les hommes par toutes sortes d'expédients et d'artifices ; pour être à même de les discerner, nous considérerons attentivement les usages et les procédés de ces deux rois.

Nous nous représenterons donc, dans la plaine de Babylone, le roi des impies siégeant sur une chaire entourée de feu et de fumée, et dispersant d'innombrables démons à travers le monde entier pour nuire à toutes les villes, à tous les pays et à leurs habitants. Puis nous écouterons quel discours il tient à ses ministres, les engageant à tendre leurs filets et leurs liens pour attirer les hommes d'abord, (ce qui réussit d'ordinaire), au désir de la richesse, d'où ensuite il leur sera plus facile de les précipiter dans l'ambition des honneurs de ce monde, et enfin dans l'abîme de l'orgueil, car des richesses, des honneurs et de l'orgueil découlent d'habitude rapidement toutes les autres sortes de vices.

Mais si les ennemis essaient de tromper le malheureux homme, c'est par des ruses dont les unes sont ouvertes, les autres cachées ; voici celles qui sont ouvertes : ils travaillent à éveiller l'attachement aux biens de la terre, au bien-

être, surtout dans la table, le vêtement, la maison, aux avantages qu'offrent certaines charges et fonctions ; ils lui inspirent la crainte des maux opposés, la maladie, la pauvreté, le travail ; ils l'amènent à l'oubli des fins dernières ; ils font naître en lui l'ennui des choses spirituelles, lui présentant à l'esprit de très grosses difficultés ; s'il fait quelque chose de bien, ils le poussent à l'accomplir non pour Dieu, mais par respect humain, ou sans réflexion et par habitude.

Voici maintenant les ruses cachées : porter l'homme au mépris des fautes légères, pour de là le conduire aux plus graves et au relâchement de la conscience ; le tourmenter de pensées pénibles et de scrupules, pour le réduire à une fâcheuse dépression de l'âme, et le détourner de s'occuper des choses spirituelles ; lui envoyer des goûts trompeurs et des lumières dangereuses pour l'esprit, pour le faire tomber dans une vaine estime de lui-même, et de là dans un engourdissement source de tous les maux ; lui fausser le jugement, de manière à lui faire préférer les choses sans importance à celles de grand poids, les biens extérieurs aux intérieurs, les exercices physiques à la piété ; susciter à cette dernière tous les obstacles possibles, des délais, différents prétextes de santé, de charité fraternelle, d'un bien plus grand à faire ; écarter de la fréquentation de ceux qui peuvent être des maîtres et des directeurs ; proposer le mal sous

l'apparence du bien, et se servir de tous les moyens pour vicier la droiture de notre intention, faire évanouir notre constance et notre persévérance.

VI. Le camp de Jésus-Christ. — Ensuite nous contemplerons le Christ Roi dans une plaine riante près de Jérusalem ; son installation est toute simple, mais Lui-même est d'une grande beauté, et d'un aspect souverainement aimable ; maître de l'univers entier, Il envoie à travers le monde ses Apôtres choisis, ses disciples et d'autres ministres pour prêcher aux hommes de toute race, de tout état, de toute condition, sa sainte et salutaire doctrine. Or à ses serviteurs destinés à ce travail, voici le discours qu'Il tient : Il leur ordonne de s'employer à susciter en tous les hommes un attachement tout particulier pour la pauvreté, et, de plus, à la faire embrasser en fait à ceux qui y seront portés par des motifs de service divin et par un appel d'en haut ; ensuite, d'exciter en eux le désir des humiliations et des mépris, d'où sort la vertu d'humilité, et toutes les autres après elle.

Au reste ce Roi tout puissant nous attire à Lui par toutes sortes de moyens, en faisant naître en nos âmes l'amour des choses spirituelles, la crainte du péché et de ses peines, l'oubli et la haine des biens périssables, la volonté

de conserver notre pureté de conscience, la paix et la joie spirituelle, l'espoir et la confiance en le secours divin pour surmonter nos difficultés et nos tentations, la soumission et la docilité qui nous font accepter la conduite de nos directeurs, et la facilité à ouvrir notre consciénce. Tels sont les moyens dont se sert notre très bon Maître, pour que nous conservions en toute pureté d'esprit la vue de notre fin nécessaire ; pour que nous choisissions et fassions ce qui est bien ; pour que nous persévérions avec constance après avoir bien commencé.

Que ces considérations nous fassent comparer entre eux les deux rois, et nous inspirent la ferme résolution de servir sous le drapeau du Christ jusqu'à la mort, afin d'avoir part, dans la vie future, à sa royauté.

VII. Les degrés dans la perfection du service. — Mais les hommes qui sont soldats dans le camp du Seigneur et qui désirent servir Dieu et vaincre le démon, sont de trois classes ou catégories différentes, que nous devons examiner attentivement pour nous mettre dans la meilleure.

La première catégorie comprend ceux qui, avec le désir de triompher de l'amour-propre, de déraciner leurs vices et de ramener leurs passions mauvaises sous l'empire de la raison, cependant ne se décident jamais à prendre les armes,

mais au moment de le faire, se laissent effrayer par la fatigue et la difficulté du combat, et s'enfuient honteusement du camp. Ce sont ceux qui veulent bien arriver jusqu'au Christ, mais non pas suivre ses traces : ils désirent la récompense, mais refusent le travail ; ils souhaitent d'atteindre le but, mais ne choisissent jamais les moyens qui y conduisent.

La seconde classe comprend les hommes qui prennent bien les armes, mais seulement celles qui leur plaisent : ils livrent combat, non quand la raison le commande ou que le chef en donne le signal, mais quand cela leur paraît bon. Ceux-là voudraient détruire une passion mal réglée, mais en attendant ils y tiennent mordicus, et tâchent de plier plutôt Dieu à leur désir que de tendre vers Lui en se débarrassant de l'obstacle. Ce sont des hommes qui ont à supporter beaucoup d'épreuves, mais n'arrivent jamais à la perfection, parce qu'ils négligent de briser leur volonté pour suivre celle de Dieu : ils ressemblent tout à fait à ce jeune homme de l'Évangile qui, entendant cette parole du Christ : *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres* (Math. XIX, 21), s'en alla tout triste ; et cependant depuis son jeune âge il avait observé les commandements de Dieu, mais il se trouva pusillanime en face d'une perfection plus grande. Ceux-là ressemblent encore aux Samaritains, ayant bien la crainte du Seigneur, mais sacrifiant aussi à leurs idoles.

La troisième classe est la seule parfaite, la seule à choisir : elle contient les hommes qui courageusement livrent combat aux vices dans l'ordre, dans la manière, et avec les armes fixés par le chef. Ce sont ceux qui font tout ce qu'ils savent et tout ce qu'ils peuvent pour acquérir la perfection, qui s'offrent à Dieu dans une complète indifférence d'esprit, chantant avec le Prophète : *Mon cœur est prêt, mon Dieu, mon cœur est prêt* (Ps. LVI, 8, et CVII, 1), et qui s'abandonnent à leurs prélats et à leurs directeurs spirituels pour se laisser former à leur gré.

Ceux-là travaillent à se rendre parfaits comme l'est le Père céleste ; c'est ceux-là que nous devons suivre, c'est dans leur classe qu'il faut nous enrôler, si nous voulons atteindre le sommet de la vraie sainteté.

DOUZIÈME MÉDITATION

La mortification intérieure et extérieure.

I. Qu'est-ce que la mortification ? — Notre Roi et Sauveur Jésus-Christ, que nous avons résolu de suivre, nous fait comprendre comment nous devons L'imiter par cette parole : *Si quelqu'un veut marcher sur mes traces, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive* (Math. XVI, 24). Là est le résumé de toute la perfection évangélique ; là est le chemin qui nous conduit droit à notre fin ; là est la mort volontaire qui, en laissant saine et sauve la vie naturelle, détruit la vie animale ; là est le glaive qui immole et qui tue le vieil homme; là en un mot est l'abnégation, ou mortification, que les saints Pères ont si grandement recommandée.

Or elle est double : l'une atteint l'homme extérieur, l'autre l'homme intérieur pour l'ordonner et le contenir en le faisant s'abstenir non seulement des plaisirs défendus, mais même des biens permis et non nécessaires. La première consiste à régler les sens, la langue et les actions extérieures ; la seconde à modérer les sens internes, les passions, l'appétit sensitif, et les facultés de l'âme raisonnable.

II. La mortification extérieure. — Et d'abord c'est par la fenêtre des sens, nous assure le Prophète Jérémie (IX, 21), que la mort entre jusqu'à l'âme. Il faut donc les garder avec le plus grand soin, pour ne jamais rien faire en vue de leur satisfaction, mais nous en servir, comme s'ils nous étaient étrangers, pour la seule et nécessaire fin que Dieu nous a donnée, les élevant de la vie de la bête et de la terre à la vie du Ciel et de la raison, afin qu'ils apprennent à chercher, non pas leur propre plaisir, mais celui de Dieu et son service. Et nous ne devons pas seulement les priver de toute complaisance illégitime, mais il nous faut encore prendre garde, dans l'usage légitime des choses, qu'ils ne se portent avec trop d'avidité à celles qui sont périssables et ne se plongent dans leur jouissance : aussi faut-il les détourner peu à peu de l'attention excessive qu'ils apportent à ce qu'ils font, et les relever vers Dieu.

En second lieu, il est si important de garder sa langue, qu'il faut y apporter plus de soin qu'à conserver la pupille de son œil, parce que la mort et la vie dépendent de la langue. C'est à une ville ouverte, sans ceinture de murailles, que l'on compare celui qui ne peut empêcher son esprit de se répandre en paroles. Aucune vertu durable si la langue n'est contenue dans son office, parce que par elle toute la vigueur de l'âme se dissipe et s'évanouit. Nous devons donc nous fixer de ne

pas prononcer même un seul mot en dehors d'une intention louable : la gloire de Dieu, l'utilité du prochain ou la nôtre. Et que même dans les bonnes choses nous observions cette règle que pose Saint Bernard, de faire passer nos paroles deux fois sur la lime pour une fois sur la langue.

Troisièmement, dans toutes nos actions extérieures, nous devons nous conduire avec assez de précaution pour ne rien laisser paraître en nous pouvant choquer ceux qui nous voient. Or toute notre tenue extérieure consiste à être graves, humbles, et bienveillants. La gravité ordonne l'esprit et le corps, contient les écarts des sens, les paroles oiseuses de la langue, les mouvements désordonnés et agités de tous les membres. L'humilité fait rechercher les dernières places, fuit la singularité, rend prompt au service des autres, silencieux sous l'injure, lent à s'indigner. La bienveillance rend affable, gai, bienfaisant, sociable à tous. Mais la gravité tempère la bienveillance pour l'empêcher de paraître banale, et l'humilité pour qu'elle ne ressemble pas à de la bassesse. De leur côté, la bonté et l'humilité tempèrent la gravité pour qu'elle ne devienne pas sévère et ennuyeuse.

III. La mortification intérieure. — La mortification extérieure doit provenir de l'intérieure, qui l'emporte sur elle autant que l'âme sur le corps. En effet la seule rudesse extérieure,

sans culture interne, ne peut absolument pas engendrer dans l'âme les vraies vertus ni conserver celles qui y sont. Or ce genre de mortification doit s'occuper d'abord de réprimer la fantaisie ou imagination, pour l'empêcher de retenir l'esprit captif dans des pensées vaines, inutiles et superflues, que nous devons absolument faire cesser, ne songeant qu'à ce qui est utile, saint et nécessaire.

En second lieu, il faut modérer l'appétit sensitif avec ses affections et ses passions, qui sont la source de tous nos péchés et de nos imperfections, la cause première de notre perte. Empêchons-les de lever la tête trop vivement, et soumettons-les au juste empire de la raison, autant qu'il se peut en cette vie; autrement dit, apprenons à n'aimer et désirer que les biens du Ciel, à ne détester et haïr que le péché, à nous réjouir de l'acquisition des vertus et nous attrister de leur perte, à détruire notre amour-propre, à craindre Dieu seul.

En troisième lieu, composons les puissances de notre âme raisonnable de manière à renouveler l'homme intérieur que Dieu a créé à son image et à sa ressemblance. Mais surtout, renonçons à notre volonté propre en tous objets extérieurs, intérieurs, temporels, spirituels, au point de ne plus rien désirer, dire ou faire pour nous-mêmes et pour la satisfaction de notre volonté, de ne plus jamais agir au hasard ou par habitude, mais

de tout rapporter à la volonté de Dieu et à sa gloire.

IV. L'entraînement a la mortification. — Nous devons imiter les soldats qui s'exercent et se préparent aux combats véritables par des manœuvres fictives. Pour cela examinons tous les cas qui peuvent se présenter, et imaginons qu'ils sont déjà arrivés ; puis agissons comme si vraiment ils s'étaient produits, et entraînons-nous aux actes de mortification que réclamerait la circonstance.

Imitons aussi les moines qui gardent la clôture perpétuelle : dans ce but, nous enfermant en nous-mêmes, nous déciderons d'y rester toujours comme dans un monastère très rigoureux, sous le gouvernement de Jésus-Christ notre roi et notre maître, sans l'ordre de qui nous ne ferons jamais rien. Pour tout mouvement des yeux, des mains, des pieds, pour toute bouchée à porter à la bouche, pour toute mise en action des sens ou des puissances de l'âme, nous Lui demanderons permission, dans notre cœur qui est la cellule où Il se tient : si nous croyons l'avoir obtenue, au jugement d'une conscience pure et affranchie de toute passion déréglée, alors nous pourrons dire ou faire ce que nous désirons. S'il arrive que, par suite d'une habitude mauvaise, nos sens s'échappent sans permission, immédiatement nous devons les ramener dans

leur chambre, et nous accuser auprès du Maître d'avoir fait mauvaise garde.

Ainsi peu à peu nous apprendrons à toujours parler et agir devant Dieu et pour Dieu, pour sa plus grande gloire, offrant toutes nos actions pour les unir aux souffrances et aux travaux de Notre Seigneur Jésus-Christ.

V. La mort de la Croix. — Nous devons encore imiter les voyageurs qui, faisant partie de la suite d'un roi, ne s'écartent ni à droite ni à gauche ; s'ils voient des gens qui se disputent, ou qui pleurent, ou qui dansent, ils n'y font pas attention, parce que cela ne les regarde pas. Ainsi devons-nous nous tenir à l'écart des soucis et des inquiétudes du siècle, ne regardant que notre patrie du Ciel.

Mais comme il peut arriver qu'un voyageur, à l'occasion même de son voyage, soit arrêté ou surchargé à l'excès, nous devons de plus nous appliquer à être comme morts, ne sentant rien de ce qui flatte les sens, et disant avec l'Apôtre : *Je vis, mais ce n'est plus moi ; ce qui vit en moi, c'est le Christ* (Gal. II, 20) ; c'est-à-dire : je suis mort à tout ; je ne sens rien, ne fais attention à rien, ne m'occupe de rien ; mais s'il s'agit des intérêts du Christ, ils me trouvent vivant, et prêt à l'action [1].

1. Le retraitant comprendra que cette indifférence et cette mort ne doivent pas tourner à l'apathie : elles ont comme objet *ce qui flatte les sens et l'amour-propre.*

Enfin, pour arriver à la mortification parfaite, nous devons être non seulement morts, mais crucifiés au monde, comme dit encore l'Apôtre : *Le monde est crucifié pour moi, et moi pour le monde* (Gal. VI, 14). Tout ce qu'aime en effet le monde doit être une croix pour nous, le plaisir de la chair, les honneurs, la richesse, les vaines louanges ; mais ce que le monde estime être une croix, c'est à cela que nous devons nous attacher, c'est à cela que nous devons nous clouer, c'est cela qu'il nous faut choisir de tout notre cœur. Ce sont choses pénibles à la chair et au sang, mais plus cruelles ont été les souffrances que le Christ, notre Roi, a supportées pour nous, et c'est par bien des épreuves qu'il nous faut gagner notre entrée au royaume de Dieu.

TREIZIÈME MÉDITATION

Le désir des vertus.

I. Définition de la vertu : espèces et degrés des vertus. — Le vieil homme dépouillé par le renoncement, il est nécessaire de vêtir le nouveau de la foi, de l'espérance et de la charité, et de toutes les autres vertus, qui sont le vêtement et la parure de l'âme, et en quoi consistent l'imitation du Christ et la fidélité à sa loi.

Or, la vertu est une disposition qui produit le bien, qui rend bon celui qui la possède ; c'est une qualité bonne de l'âme, qui fait bien vivre, dont on ne fait jamais mauvais usage ; c'est un complément ajouté à la nature inapte par elle-même au bien surnaturel ; c'est une facilité à bien faire, qui nous fait vivre convenablement et saintement, résister aux vrais maux, c'est-à-dire aux péchés, amasser des mérites, mériter la vie éternelle.

Parmi les vertus, les unes sont dites *théologiques*, parce que leur objet premier et essentiel est Dieu ; les autres, *morales*, parce qu'elles portent sur quelque chose de créé ; elles ont pour

but de nous faire mener une vie honnête. Les vertus théologiques sont au nombre de trois : la foi, l'espérance, la charité. Les vertus morales sont en très grand nombre ; toutefois on les ramène toutes aux quatre fameuses, que l'on appelle les vertus cardinales parce qu'elles sont la source et comme les principales des autres : ce sont la prudence, la justice, la force et la tempérance ; nous devons les désirer toutes et nous y appliquer avec ardeur.

Mais dans chaque vertu il y a trois degrés : le premier est le commencement de la vertu, qui se trouve chez les débutants ; à ce degré la vertu a encore son acte malaisé, elle fléchit parfois devant les tendances opposées, et s'emploie plutôt en actes extérieurs qu'en intérieurs. Le second degré, celui des avançants, est le progrès : la vertu y procède plus facilement, a plus de force de résistance, et s'élève des actes extérieurs aux internes. Le troisième degré, celui des parfaits, est la consommation de la vertu : la vertu s'y pratique sans aucune difficulté et dans un calme complet.

Voyons à quel degré nous en sommes et efforçons-nous d'arriver au dernier décrit.

II. L'ACQUISITION DES VERTUS ; QUELLES SONT LES VRAIES VERTUS. — Toutes les vertus sont engendrées par les actes de l'homme ; et ceci peut se dire non seulement des vertus acquises,

mais aussi en quelque façon des infuses ; quoiqu'en effet ces dernières soient un don du Seigneur, toutefois la répétition de leurs actes nous en mérite l'accroissement. Aussi le premier soin requis pour acquérir ou accroître n'importe quelle vertu, est de la connaître à fond, c'est-à-dire dans sa nature, ses actes, ses propriétés. Cela fait, il faut l'estimer un prix supérieur à tous les biens créés à cause de ses qualités sans nombre, et s'y porter d'un grand désir. Puis comme la vertu est l'œuvre de la grâce, il faut mettre sa confiance en Dieu seul, la Lui demander sans relâche et d'une prière fervente ; ensuite ne laisser échapper aucune occasion propice d'en faire un acte, soit dans le bonheur, soit dans le malheur. Car le meilleur moyen d'acquérir et de conserver la vertu est l'habitude constante de la pratiquer et de l'exercer : aussi appliquons-nous surtout à celles dont nous avons le plus souvent besoin, comme la patience, la tempérance, l'humilité, et celles qui conviennent davantage à notre état. Il est bon d'en choisir une à laquelle nous apportions un zèle particulier, et qui sera l'objet de notre examen spécial deux fois par jour.

Enfin comme parfois nous nous laissons tromper par l'apparence du bien, il faut apprendre à reconnaître les vraies vertus des fausses ; voici pour cela un premier signe : celle-là est une vraie vertu qui règle l'homme sur les exemples, les

paroles et les actions de Notre Seigneur Jésus-Christ, surtout sur son humilité et sa charité. Le second signe est l'attachement à reproduire les vertus des Saints, grâce auquel nous n'aimons rien qui ne soit conforme à leurs principes et à leur manière de vivre. Le troisième signe est la prudence ou discrétion, la mère des vertus, sans laquelle il n'en est pas d'assurée. Le quatrième est la réunion des autres vertus et leur liaison entre elles ; car il ne peut y en avoir une vraie si elle n'est pas unie aux autres.

III. Les signes de l'acquisition des vertus. — Voici à quoi nous reconnaîtrons avoir acquis la vertu : si nous constatons que les vices opposés sont éteints, tout au moins étouffés en grande partie ; si nous voyons que nos passions sont maintenues sous l'empire de la raison ; si nous agissons selon la vertu aisément et avec plaisir ; si nous éprouvons un vif désir de croître dans la vertu ; si nous ressentons de la douleur lorsque la fragilité humaine nous fait tomber dans un acte contraire à la vertu ; si les paroles des tièdes et les critiques mondaines sont sans valeur pour nous ; si nous cherchons à tirer profit spirituel de tout ; si, nous contentant du témoignage de notre conscience, nous gardons cachées par devers nous nos bonnes œuvres ; si le chemin de la vertu ne nous paraît plus pénible et difficile, mais uni et dégagé.

Tels sont les signes que la vertu est acquise : si nous les trouvons en nous, rendons-en de très grandes grâces à Dieu ; mais si nous ne les apercevons pas, nous tâcherons de nous donner plus de mal pour acquérir les vertus, afin que, marchant de vertu en vertu, nous méritions enfin de ressembler à Jésus-Christ Notre Seigneur, qui est le modèle de toutes les vertus.

QUATORZIÈME MÉDITATION

L'État religieux.

I. Définition et dignité. — La religion, école des vertus et de la sainteté, est un état éminent entre tous qui tend à la perfection chrétienne par les trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, On appelle religieux ceux qui, affranchis du siècle, offrent à Dieu un service constant auquel ils sont liés par des vœux perpétuels ; c'est d'eux qu'il est écrit : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ* (Gal. III, 3). On dit que la religion est un état, parce qu'elle professe un genre de vie stable, fixe, perpétuel et immuable.

Quelle est la dignité et la sublimité de cet état, on peut s'en rendre compte par bien des côtés : 1° les religieux sont élevés au-dessus de tout ce qu'il y a dans le monde, ils ont tout au-dessous d'eux, ils voient tout d'en haut, tout leur paraît fumier ; non seulement ils ne recherchent pas les biens que les mondains se consacrent tout entiers à briguer, mais ils en rejettent l'offrande et l'affluence, et ne désirent que ceux du Ciel.

2° Notre vie ressemble beaucoup à celle du Christ, et c'est ce qu'indiquent les peintres trait pour trait : notre pauvreté imite la sienne, Lui qui n'eut pas où reposer sa tête ; notre chasteté prend comme modèle la sienne, Lui qui fut l'éclat de la lumière éternelle ; notre obéissance se tire de la sienne, Lui qui était soumis à ses parents et se fit obéissant jusqu'à la mort ; tous nos désirs enfin se conforment à ce grand modèle qui s'est montré au monde entier sur le mont du Calvaire.

3° Notre vie est semblable à celle des Apôtres, au nom desquels tous Pierre dit au Christ : *Voici que nous avons tout laissé, et nous Vous avons suivi* (Math. XIX, 27).

4° Du jugement commun des saints Pères, la rigueur de la vie religieuse est un martyre constant, d'autant plus pénible que plus long, au point que nous pouvons avec raison chanter à Dieu avec le Prophète (Ps. XLIII, 22). *C'est pour Vous que nous nous faisons mourir tout le long du jour ; nous nous sommes regardés comme des brebis à sacrifier.*

5° Les religieux, parce que voués à Dieu, sont pour Lui un temple consacré, un holocauste qu'Il a pour très agréable.

La vie religieuse l'emporte de beaucoup sur la dignité royale, comme le Christ l'indique dans une parabole : c'est une ébauche du bonheur de la patrie céleste, et comme un paradis dans cet

exil. Et cet état n'est pas sans avoir aussi les titres de gloire que le monde prise si haut, c'est-à-dire l'ancienneté, l'éclat de la naissance, les actions illustres, une doctrine et des vertus remarquables : en effet, tous les ordres religieux qui existent tirent leur origine d'hommes supérieurs, et ont donné au monde une quantité innombrable de sujets éminents en science, en vertu et en sainteté. Prenons donc garde de ne pas déshonorer par notre mauvaise vie une si haute dignité.

II. Son excellence. — Les hommes regardent comme une grande gloire d'être comptés au nombre des serviteurs d'un roi de la terre ; que sera-ce donc d'être de ses familiers et de ses amis ? Or les religieux, ce n'est pas d'un prince mortel, mais de Celui qui enlève la vie aux princes, qu'ils sont déclarés les concitoyens et les familiers : *Vous êtes*, dit l'Apôtre, *concitoyens des Saints et familiers de Dieu* (Ephés. II, 19). Et le Maître suprême, de sa propre bouche, a daigné les mettre au nombre de ses amis : *Je ne vous appellerai plus des serviteurs, mais mes amis, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père je vous l'ai fait savoir* (Jean XV, 15) ; et non content de ce rang d'amis, Il les a élevés à l'honneur du lien plus étroit de la parenté quand Il a dit : *Celui qui fera la volonté de mon Père qui est aux Cieux, c'est celui-là qui est mon frère, et ma*

sœur, et ma mère (Math. XII, 50). Cette phrase, à quelle espèce d'hommes convient-elle mieux qu'aux religieux qui, par un engagement perpétuel, ont voué lenr volonté propre à l'accomplissement de la volonté de Dieu ?

Mais il peut se créer encore une autre alliance entre l'âme religieuse et le Christ : c'est qu'elle mérite d'être l'épouse de Celui dont le soleil et la lune admirent la beauté : *Je te prendrai comme épouse pour toujours, et par récompense* (Osée II, 19). Or ce qu'est cette dignité, aucune éloquence ne peut l'expliquer.

Enfin au jour du jugement — et c'est là l'excellence suprême — alors que tout sera rempli d'épouvante et de calamités effrayantes, les religieux seront admis à cette faveur magnifique de siéger aux côtés du Christ Juge, pour porter avec Lui la sentence de salut à ceux qui se tiendront à droite, et la sentence fatale à ceux qui seront à gauche : *Vous qui m'avez suivi,* a dit le Juge Lui-même, *lorsque le Fils de l'homme siégera au tribunal de sa majesté, vous siégerez vous aussi et jugerez* (Math. XIX, 28). S'il est vrai que cette parole s'adressait principalement aux Apôtres, toutefois elle concerne également tous les religieux, d'après l'enseignement de tous les théologiens et le témoignage assuré de la raison, parce que nous nous sommes engagés à mener la vie apostolique.

Inquiétons-nous de nous conformer à cet engagement par notre innocence et notre sainteté.

III. Ses avantages. — Innombrables sont les avantages de l'état religieux. Car :

1° Il nous éloigne des occasions du péché, de tous les objets créés, même légitimes et permis ; d'où nous tirons ce profit, tous les obstacles écartés, d'être rendus plus prêts et plus dégagés pour les œuvres du Ciel.

2° La profession solennelle est un nouveau baptême, où nous obtenons la rémission de tous nos péchés.

3° Aucune satisfaction ne peut être égalée à la pénitence des religieux : car il n'existe pas de péchés tellement énormes, que l'on puisse, pour leur peine, forcer quelqu'un à supporter ce genre de vie.

4° Toutes les actions faites en vertu d'un vœu sont plus agréables à Dieu, et par suite de plus grand mérite.

5° Les religieux, affranchis des soucis et des inquiétudes de la terre, peuvent s'occuper de Dieu, et sont parfaitement assurés d'accomplir en tout la volonté divine, dès lors qu'ils ne s'écartent pas de leur règle.

6° Comme le chemin du Ciel est obscurci par beaucoup de poussière et encombré de beaucoup d'obstacles dangereux, l'homme trouve en religion des chefs et des directeurs pleins de sagesse, qui soutiennent ses pas chancelants, l'empêchent de s'égarer, le relèvent de ses chutes, l'aident dans le combat, instruisent son ignorance, pro-

tègent sa faiblesse, et lui fournissent les règles de la bonne vie par leur parole, leurs écrits et leurs ordres.

7º La religion est un corps dont nous sommes tous les membres ; aussi s'y aide-t-on les uns les autres, soit par paroles, soit par exemples, soit par la charité mutuelle et la mise en commun de tous les biens, de sorte que l'on peut dire de nous en vérité : *Le frère qui est aidé par son frère est comme une ville forte* (Prov. XVIII, 19).

8º Enfin en religion, comme l'enseigne saint Bernard, l'homme a une vie plus pure, des chutes plus rares dont il se relève plus vite, une marche plus sûre, un rafraîchissement plus fréquent, un repos plus calme, une mort plus confiante, un purgatoire moins long, une récompense plus large.

Il a une vie plus pure, à cause des secours très efficaces qu'il trouve pour cela, qui sont l'usage des sacrements, la prière, la méditation, l'examen de conscience, la conférence spirituelle, la participation au bien que font ses frères.

Ses chutes sont plus rares, parce qu'il est fortifié par la grâce de Dieu, qu'il vit loin des occasions et qu'il suit les traces du Christ ; il se relève plus vite, parce que sa chute est moins grave et qu'il a abondance de secours.

Sa marche est plus sûre, à cause des exemples de ceux qui l'entourent, parce qu'il craint pardessus tout d'offenser Dieu, et qu'il sait quelle

est la laideur du péché et la beauté de la vertu. Il est plus souvent rafraîchi, parce qu'il est plus proche de la source des grâces, et plus en état de recevoir la rosée du Ciel.

Son repos est plus calme, parce qu'il n'est pas troublé par les remords de sa conscience, les passions déréglées et les soucis temporels.

Sa mort est plus confiante, parce qu'il est affranchi de l'amour des biens terrestres, qu'il n'a conscience d'aucune faute grave, qu'il est depuis longtemps habitué au combat, riche en bonnes œuvres, muni du secours d'en haut et des prières de ses frères.

Son purgatoire est moins long, parce qu'il a déjà satisfait à ses fautes, et qu'il est secouru par les suffrages de ses frères. Sa récompense est plus large, parce qu'il a davantage travaillé dans l'Église militante, et que ses vœux ont donné à ses œuvres un mérite plus grand.

Pesons tous ces points, et considérons de quel châtiment et de quelle honte seront accablés dans l'autre vie les religieux que leur mauvaise conduite aura rendus indignes de ces fruits de l'état religieux, et qui seront morts de faim au milieu de tant de richesses.

IV. Sa douceur. — A ces avantages se trouvent joints une extrême douceur et un très grand charme, dont voici les raisons :

1° Cet état nous délivre de tous les ennuis et

de toutes les misères de la vie des séculiers, lesquelles sont en si grand nombre qu'à peine pourrait-on trouver une maison, de riche ou de pauvre, qui n'offre le spectacle de quelque lamentable tragédie.

2° Toute sa discipline est facile et légère, toutes ses règles très douces. Qu'y a-t-il en effet de plus doux que de vivre selon la raison dans l'apaisement des passions ? Qu'y a-t-il de plus agréable pour l'âme, qui est spirituelle, que d'abonder en joies spirituelles ? Or c'est ce que procure la religion.

3° Il existe aussi de grandes consolations que tout religieux peut retirer largement de la prière et de la méditation : les larmes des orants sont plus douces que les éclats de rire du théâtre.

4° Une gaieté continuelle nous est apportée par le calme et la sérénité d'âme que nous donne une bonne conscience et qui sont un avant-goût du bonheur éternel.

5° Nous trouvons une très grande douceur dans la société de nos frères et dans cette franche amitié qui naît de tant de causes : la même vie, les mêmes goûts, le même habit, la vertu et l'honnêteté, un langage bienveillant et délicat, l'échange des bons offices et des consolations dans les épreuves, des entretiens très élevés, des services tour à tour rendus et reçus.

6° On trouve un grand charme dans l'étude des diverses sciences et dans l'acquisition des

arts libéraux ; car ce sont des études qui touchent au plus profond de l'esprit, qui intéressent et qui éclairent la partie la plus élevée de l'homme.

7° Enfin les religieux trouvent encore des joies dans l'élégance de la chasteté, le commerce des âmes, la promesse du centuple qui leur est rendu, et une foule d'autres points qui rendent notre vie si agréable qu'il nous faut conclure qu'il ne peut y en avoir de plus heureuse et de plus charmante que la nôtre.

V. La vie des Anges modèle de la vie des religieux. — La religion est donc un paradis terrestre, où nous devons mener une vie semblable à celle des Anges au Ciel, bien qu'avec une vertu moindre. Les Anges ne cessent jamais d'aimer Dieu, de Le louer, de L'adorer ; jamais ils ne se détournent de sa vision, quoique parfois ils soient envoyés sur la terre en mission ; ils sont fermes, fidèles, immuablement attachés à la volonté divine : ainsi, nous aussi, nous travaillerons assidûment à aimer Dieu, à Le bénir, dans le bonheur et dans le malheur ; toujours nous serons tournés vers Lui par le regard de la vraie foi et par l'union de la charité, toujours nous persévérerons dans le bien et la conformité à sa volonté. Eux sont toujours doux, bienveillants, pacifiques, humbles, soumis à Dieu et ornés de toutes les vertus : nous aussi nous serons dociles, paisibles, modestes et possédant toute

vertu ; leur chasteté absolue, leur amour plein d'ardeur, leur perfection sans défaut seront notre modèle. Et nous ne devrons pas juger téméraire d'aspirer à un degré si élevé ; c'est plus haut encore que veut nous emporter Celui qui a dit : *Soyez parfaits comme votre Père du Ciel est Lui-même parfait* (Math. V, 48).

QUINZIÈME MÉDITATION

Le bienfait de la vocation religieuse.

I. Ce qu'elle nous donne, et en échange de quoi. — Qui donnera à notre intelligence assez de lumière pour nous faire voir quelle faveur et quel honneur Dieu nous a faits en nous appelant, non pour nos mérites, mais par pure bonté, à cet état si abondant en biens de toutes sortes ? Personne en effet ne peut y venir et entrer en religion, si le Père céleste ne l'attire pas à Lui par un appel spécial, et tous ne comprennent pas cette invitation, mais seulement ceux à qui cela est donné d'en haut.

Ceci posé comme première considération, il nous faut prouver et établir que le bienfait de la vocation religieuse, entre tous ceux que Dieu a accordés à notre âme ou peut lui accorder en ce monde, tient la première place. Deux points en effet peuvent être envisagés : d'où elle nous retire, où elle nous conduit ; car nécessairement ce bienfait s'accroît du mal qu'il nous fait éviter, de même qu'un homme arraché à l'esclavage doit d'autant plus à son libérateur que le bagne d'où il est sorti était plus dur et plus cruel. Or

nous, de quel bagne avons-nous été tirés ? Du monde plein de misères, de péchés, de malheurs, plein d'ambition et de concupiscence, et d'embûches à l'infini ; du monde où ne se voit aucun ordre, mais la confusion de tout ; où règnent ténèbres et aveuglement, dangers de toutes sortes ; dont les lois sont funestes, les exemples mortels, innombrables les excitations au mal.

Tel est l'abîme de misères et de maux dont Dieu nous a tirés, pour nous transporter au paradis terrestre, à un état qui possède, autant que le permet la condition de cette vie mortelle, l'abondance de tous les biens, pour nous faire siéger au premier rang et nous faire occuper un trône glorieux.

II. La grandeur de ce bienfait. — Représentons-nous la fille d'un criminel d'État gisant sur un fumier, manquant de tout, exposée au passage des bêtes, sans pouvoir se dégager de ce lieu de poussière et d'ordures. Puis imaginons que le roi vient à passer, et qu'il aperçoit la fille du traître si lamentablement traitée : ému de compassion, il la fait relever, emporter au palais, nourrir magnifiquement, parer de pierres précieuses, couronner du diadème royal, et il la prend comme épouse et compagne de sa royauté ; assurément cette jeune fille ne trouvera rien de plus propre à l'exciter à aimer le roi que la comparaison entre sa misère passée et sa gloire

actuelle. Or c'est ce qui nous est arrivé lorsque nous avons été tirés des vanités du siècle et appelés en religion par la bienveillance de Dieu, et c'est si évident, qu'il serait bien insensé de ne pas reconnaître un tel bienfait.

Nous devons donc beaucoup à Dieu, puisqu'Il nous a comblés de tant de faveurs, de préférence à d'autres peut-être meilleurs, et qui seraient sans doute plus saints et plus parfaits que nous s'ils avaient reçu du Seigneur de si grands avantages. Efforçons-nous d'affermir notre vocation par nos bonnes œuvres, pour ne pas nous exposer à entendre à la fin de notre voyage cette terrible sentence : *Il s'est mal conduit dans le pays des saints, il ne verra pas la gloire du Seigneur* (Isaïe XXV, 10). Car entrer en religion, c'est l'extrême perfection ; mais y vivre sans être parfaits, c'est la pire damnation.

III. Conseils pour la fidélité a la vocation religieuse. — En cette grâce de la vocation comme en un germe, est enfermée la force qui nous rend capables d'accomplir tout ce que comporte l'intention de notre Ordre. Elle donne en effet pour cela la lumière à l'intelligence, la vigueur à la volonté, et aux autres facultés les forces nécessaires. Aussi serait-ce une très grave faute si par notre lâcheté ce germe divin était étouffé et ne produisait pas les fruits qu'attendent de nous et Dieu et les hommes.

Pour que cela n'arrive pas, il faut d'abord prendre garde à ne pas suivre l'erreur de certains religieux qui, par ignorance ou inconsidération du but pour lequel la vie religieuse a été instituée, s'occupent entièrement ou à entendre les confessions, ou à prêcher, ou à l'étude des lettres, ou à la gérance des affaires temporelles, sans se soucier de leur progrès intérieur ; ceux-là, après beaucoup de travaux, deviendront de bons confesseurs, prédicateurs, professeurs et économes, mais non pas de bons religieux : aussi à la fin de leur vie Dieu les punira comme déserteurs de leur Ordre, parce qu'Il les trouvera vides de vertu.

Il faut veiller en second lieu à ne pas en imiter d'autres qui, appliqués seulement aux observances extérieures, observent strictement les jeûnes, les veilles, le chant et autres règles de ce genre, mais sans esprit intérieur qui les vivifie, semblables aux Pharisiens qui, pleins au dedans de tous les vices, se glorifiaient de la seule observation extérieure de la loi. Ceux-là en effet, après plusieurs années passées en religion, sont impatients, orgueilleux, sensuels, irascibles, comme ils étaient autrefois dans la vie séculière, parce qu'ils ne s'appliquent pas à la mortification et à la pratique des vertus.

En troisième lieu il faut prendre garde à n'être pas du nombre de ceux qui, sous prétexte de formation intérieure, négligent toute règle exté-

rieure, et se dispensent facilement des jeûnes, des veilles et autres austérités. Mais il faut associer la piété de l'âme aux œuvres extérieures pour qu'elles se donnent un appui mutuel, et que l'homme, dans son fond aussi bien qu'au dehors, soit imprégné du véritable esprit de la religion : car si nous avons été appelés, c'est pour être saints et sans tache devant Dieu et devant les hommes.

SEIZIÈME MÉDITATION

Les trois vœux de religion.

I. Le vœu de pauvreté. — Il y a trois principaux empêchements à la perfection et à la charité : les biens temporels, les plaisirs de la chair, la malice de la volonté propre ; or ils sont enlevés par les vœux solennels de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, qui font que tout obstacle écarté, nous sommes libres de nous attacher à Dieu et de ne servir que Lui. La pauvreté donc est une vertu par laquelle, spontanément et pour Dieu, nous renonçons à la propriété de tous biens temporels, nous contentant du seul usage des choses nécessaires. Beaucoup de raisons nous invitent à l'aimer et à la pratiquer :

1° Les exemples personnels de Jésus-Christ et de tous les Saints, qui ont préféré la vie la plus pauvre.

2° Comme la cupidité est la racine de tous les maux, ainsi sa destruction est le fondement de la perfection évangélique ; ce fut en effet le premier mot du Christ au jeune homme : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres* (Math. XIX, 21).

3º La pauvreté est une muraille dressée contre les ruses du démon et ses assauts : elle engendre au plus haut point la paix et le repos de l'esprit ; elle sépare l'âme des objets créés qui nous tiennent attachés à la terre et nous empêchent de voler librement vers le Ciel.

4º Elle nous fait mettre toute notre confiance en Dieu, et nous fait dépendre tout entiers de sa providence souveraine.

5º Elle nous donne le centuple ici-bas, et la vie éternelle là-haut.

Elle a beaucoup de degrés :

Le premier est de renoncer par vœu à tous les biens temporels que nous possédons actuellement ou que nous pouvons avoir plus tard, pour suivre nus le Christ nu.

Le second est de ne posséder absolument rien après son vœu, de ne rien donner, rien recevoir, rien prêter ou manier de quelqu'autre façon, à l'insu du supérieur.

Le troisième, se contenter du seul nécessaire dans la table, le vêtement et le reste, et supprimer tout superflu.

Le quatrième, user du nécessaire lui-même avec liberté, sans s'y attacher avec excès.

Le cinquième, désirer et rechercher ce qui est le plus pauvre, et souffrir patiemment de manquer même du nécessaire.

Le sixième, se faire gloire de la pauvreté comme d'une très belle chose, et même dans la maladie se contenter de peu.

Le septième, non seulement aimer le besoin et la gêne, mais encore les rechercher, et mépriser le nécessaire lui-même par amour des biens célestes.

Et maintenant, il nous faut examiner notre conscience, voir auquel de ces degrés nous en sommes, et nous hâter de tendre au plus élevé. Quelle vanité que de faire profession de pauvreté et ne vouloir souffrir de rien. Le vrai pauvre ne s'attache à aucun objet même nécessaire ; ceux qu'on laisse à son usage il ne s'en sert pas comme lui appartenant, mais les garde comme étant à d'autres ; enfin il a l'âme prête à supporter sans s'émouvoir la perte de tout, que ce soit une fatalité quelconque qui le lui enlève, ou l'obéissance.

II. Le vœu de chasteté. — La chasteté religieuse n'est pas autre chose que l'intégrité et la pureté de l'esprit et du corps que l'homme, pour Dieu, s'impose pour garder dans la sainteté son enveloppe mortelle, et tenir son âme libre de toute passion. C'est une vertu excellente et très utile, car elle conserve l'homme tel que Dieu l'a créé ; elle éclaire l'intelligence, et lui fait avoir des choses une notion juste ; elle affranchit le cœur de l'esclavage, et établit l'homme dans la possession et la maîtrise de soi ; elle engendre une douceur incroyable, met la joie dans l'âme, avec des jouissances spirituelles ; elle fait ressembler ses amis aux Anges qui ne se marient pas et ne sont pas pris en mariage ; au corps elle donne

la santé, à la vie le bonheur, et quant à l'âme, elle la prépare à recevoir les dons célestes et à s'unir à Dieu ; enfin au Ciel elle est honorée d'une gloire spéciale.

Elle a sept degrés :

Le premier, renoncer par vœu à tous les plaisirs de la chair.

Le second, repousser de l'esprit et du corps toute impression contraire à cette vertu.

Le troisième, garder le cœur et la langue en telle délicatesse que le nom même de l'impureté ne soit pas prononcé parmi nous.

Le quatrième, châtier son corps.

Le cinquième, être maître de ses sens, et n'avoir pas de tentations d'impureté.

Le sixième, même dans le sommeil, résister aux mouvements charnels.

Le septième, prendre pour modèle la pureté des Anges.

Voici maintenant quelques moyens qui aident beaucoup à acquérir et à conserver cette vertu : l'humilité et la soumission de l'esprit ; prier avec ferveur pour demander à Dieu ce don spécial qui vient de Lui ; s'exercer aux autres vertus, surtout à l'abstinence, la sobriété, la modestie ; se garder des paroles caressantes, et repousser cette impression d'affection sensible qui naît souvent de certaines fréquentations ; fuir les occasions, et veiller sur ses sens ; mettre dans sa vie et sa tenue quelque austérité et sévérité,

évitant tout relâchement excessif dans le rire et la plaisanterie ; être fidèle à la présence de Dieu et à la méditation de la mort, prudent et circonspect en toutes ses actions et démarches.

III. Le vœu d'obéissance. — L'obéissance est le vœu principal constituant l'état religieux dans son être propre : car faire profession de pauvreté et de chasteté sans se lier par le vœu d'obéissance, ce n'est pas être religieux. Or voici l'origine et le fondement, et comme la racine de l'obéissance parfaite : c'est de considérer le Supérieur comme tenant auprès de nous la place de Dieu, et de le croire vraiment, du fond de l'esprit et du cœur, ajoutant ce sentiment intérieur à la pratique extérieure, acceptant notre chef comme le vicaire et l'interprète de Dieu, au point qu'en sa personne ce soit Notre Seigneur Jésus-Christ que nous aimions, écoutions et respections.

Mais l'obéissance comporte trois degrés : le premier est l'exécution des ordres des Supérieurs; le second, la conformité de notre volonté à celle du prélat ; le troisième, la soumission de notre jugement à son jugement.

Pour atteindre le premier degré, il sera bon : 1° de ne se lier à aucun ministère, à aucune occupation quelque utile qu'elle soit, au point de ressentir de la peine s'il arrive que les exigences de l'obéissance nous en enlèvent et nous mettent à autre chose ; 2° de garder son cœur libre de tout attachement aux objets créés, capable de

nous arrêter dans les œuvres de l'obéissance ; 3° de ne pas trop s'attacher au prélat lui-même, de peur que, si un autre lui succède qui ne nous plaise pas autant, nous ne lui obéissions moins volontiers.

Pour le second degré, voici ce qu'il faut observer : 1° aimons notre prélat comme un père, en esprit d'amitié, non de crainte, le tenant en affection sincère ; 2° pour nous mettre à aimer nos prélats dès qu'ils nous sont désignés, cherchons les raisons qui peuvent nous y porter ; 3° estimons très haut l'obéissance, comme une chose de très grand prix, souhaitant plutôt de rester dans le rang et d'obéir que d'en sortir pour commander aux autres.

Pour arriver au troisième degré, nous devons : 1° chaque fois que notre jugement tente de se dresser contre les ordres du prélat, considérer le peu de valeur de notre prudence et notre défaut d'expérience, et remarquer les erreurs nombreuses que nous avons commises dans nos affaires ; 2° nous persuader que ce qui nous pousse à avoir un avis contraire au sien est quelque sentiment déréglé, qui nous empêche de voir les raisons qu'il a pour commander ainsi ; 3° considérer l'état de prélat et le comparer au nôtre : il est le Supérieur tenant la place de Dieu, nous, des subordonnés ; il est éclairé par Dieu, nous, nous marchons dans l'obscurité ; il a en vue le bien commun, nous ne faisons atten-

tion qu'à notre avantage particulier. Il ne faut donc pas examiner ses ordres, mais vite et simplement les exécuter en tout ce qui ne répugne pas à la loi divine, sans en chercher la cause ou le motif.

Dans les Saintes Écritures, l'obéissance est jugée préférable à des victimes, parce que c'est par elle que la volonté propre est immolée ; par elle que des actions indifférentes, comme marcher et dormir, prennent nature de vertu ; par elle que nous sommes mis en disposition prochaine à l'union de Dieu, parce qu'en obéissant nous voulons la même chose que Dieu veut, et ne voulons pas la même chose qu'Il ne veut pas. Puisqu'elle est d'un si grand mérite, nous prendrons la ferme résolution d'obéir jusqu'à la mort, exécutant des ordres pénibles, difficiles et ennuyeux aussi promptement que s'ils étaient agréables, aisés et plaisants.

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION

Les règles et les constitutions de chaque Ordre religieux.

I. Les raisons de leur variété. — Dieu nous a tirés du siècle, nous tous religieux, pour que nous soyons saints et parfaits. *Vous serez saints,* dit-Il, *parce que je le suis* (Levit. XI, 45). Or la vérité de la sainteté et de la perfection consiste dans l'amour parfait. Mais outre cette fin commune à tous les Ordres religieux, chacun d'eux a sa fin propre qui lui est spéciale, et emploie pour l'atteindre des moyens particuliers et adaptés au but, suivant l'exigence de l'Ordre. Les uns en effet pratiquent la vertu mise dans les actions extérieures, comme le soin des malades. D'autres, se retranchant toute autre occupation, vaquent à la contemplation des choses divines. Certains embrassent les deux genres de vie, s'appliquant au service du prochain et à la contemplation. Mais quoiqu'il se trouve plusieurs Ordres ayant le même but, cependant ils y tendent par des moyens différents. Et de là vient la merveilleuse variété des Congrégations religieuses ; car elles se distinguent soit par leur fin particulière,

soit par leurs moyens spéciaux de tendre à une seule et même fin.

D'où il faut conclure qu'il est nécessaire à tout religieux de connaître et de comprendre parfaitement le but soit général, soit spécial de son Ordre. Ensuite il doit apprendre les constitutions, les règles, et les autres moyens que la religion fournit à ses enfants pour leur faciliter la fin à atteindre. Enfin il faut que chacun observe très rigoureusement ses lois, et s'applique à parvenir au plus haut sommet de la charité par les seuls moyens que prescrit la règle. Pour en arriver là, le religieux doit aimer son Ordre plus qu'aucun autre et de tout son cœur, et cela avec constance, prêt à répandre son sang pour le garder intact et sans altération.

II. Conseils pour la pratique de la règle. — Pour la parfaite observation de la règle, plusieurs choses sont nécessaires :

1° Un vif désir d'une perfection très complète et très haute, d'où il résultera qu'aucune règle ne sera négligée, même si elle n'oblige pas les transgresseurs sous peine de péché, parce que la crainte doit faire place à l'amour et au désir de la perfection à laquelle ont rapport toutes les règles.

2° Il faut entrer dans cet esprit de garder les règles, à l'exclusion de toute autre intention, pour Dieu seul, pour son amour et pour sa gloire.

3° Aucune règle ne doit être dédaignée ou

négligée, quelque petite et presque insignifiante qu'elle paraisse : en effet qui méprise les petites choses tombera peu à peu, et une transgression passe pour d'autant plus grave que le précepte est moins difficile.

4° Il ne faut regarder aucun point comme peu important : si on l'observe, le mérite est accrû et la conscience tranquillisée ; si on le méprise, on se prépare à une chute plus sérieuse.

5° Il faut observer les règles avec un soin et une application qui excluent de leur pratique, autant que c'est possible, avec l'aide de Dieu, toute mollesse et toute négligence.

6° Pour les observer avec plus de précision, il faut souvent les lire et s'en pénétrer, et si en quelque point elles paraissent obscures, en demander l'explication à de plus expérimentés ; mais c'est à chacun de se les rendre familières tant par la pratique que par la réflexion de chaque jour.

7° Il sera utile, pour leur plus exacte observation, de s'imposer une pénitence pour les plus légers manquements ; quelquefois aussi, d'en demander une au Prélat ; si on s'en voit imposer une, ou que l'on reçoive des avertissements et des reproches, les accepter volontiers et les supporter sans humeur.

8° Enfin, il faut avoir pour nos règles de la vénération, de la piété, de l'amitié, les regardant

comme la loi de notre vie et de notre formation. C'est sur elles que nous serons jugés au très juste et très sévère tribunal de Dieu.

DIX-HUITIÈME MÉDITATION

L'amour du prochain.

I. Le précepte, ses raisons. — La perfection spirituelle consiste au vrai et proprement dans l'amour de Dieu et du prochain aussi parfait qu'il peut être donné à l'homme en cette vie. C'est le plus haut degré de sainteté, c'est le sommet de la perfection chrétienne, que nous aimions Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces, et notre prochain comme nous-mêmes. Les jeûnes, les veilles, les méditations et autres choses de ce genre, ne sont pas la perfection, mais les moyens et les instruments de la perfection. Or la charité envers le prochain est la vertu par laquelle nous aimons tous les hommes, amis comme ennemis, pour Dieu. Mais les aimer pour Dieu n'est autre chose que les aimer en tant qu'ils participent à quelque chose de Dieu, qu'ils sont en Dieu, qu'ils possèdent les trésors de sa grâce et de sa gloire : voilà pourquoi Dieu nous commande d'avoir pour eux de l'affection.

Beaucoup de raisons nous poussent à aimer le prochain :

1° La loi de la charité, car : *la plénitude de la loi est d'aimer* (Rom. XIII, 10), *et toute la loi est contenue en une seule parole : tu aimeras ton prochain comme toi-même* (Gal. V, 14).

2° Notre avantage, parce qu'en aimant le prochain, c'est notre bien que nous procurons, et le frère qu'aide son frère est une ville forte.

3° La douceur et la facilité de cette vertu : le précepte de la charité est en effet à la portée de tout le monde, pauvre et riche, malade et bien portant.

4° L'exemple du Christ qui nous a aimés, et nous a lavés de nos péchés dans son sang : et si un Dieu nous a chéris à ce point, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres.

5° L'édification du prochain : *voici le signe qui vous fera par tous connaître comme mes disciples, c'est que vous aurez une mutuelle charité* (Jean XIII, 35).

6° La condition même du prochain, c'est-à-dire la fraternité qui nous unit tous, appelés à la même grâce et à la même foi, ayant tous un seul et même Père, qui est au Ciel.

7° Enfin la vanité et la fausseté de notre amour pour Dieu s'il va sans charité envers le prochain, parce que *celui qui dit aimer Dieu, et a de la haine pour son frère, celui-là est un menteur* (I Jean IV, 20).

II. Les manifestations de la charité fra-

TERNELLE. — Nous avons beaucoup de manières de pratiquer la charité envers le prochain : la ressentir à l'égard de tous les hommes comme capables du bonheur éternel, et leur souhaiter toutes les richesses de la grâce et de la gloire ; désirer pour eux les biens extérieurs et ceux du corps dans la mesure où ils peuvent contribuer à leur faire obtenir celui du vrai bonheur ; toujours se réjouir de leur bien, s'affliger de leurs maux ; éteindre sans délai toute pointe d'amertume, de soupçon et d'aversion que l'on sent s'élever contre qui que ce soit ; excuser les défauts des autres, savoir avec discrétion les dissimuler et les cacher ; endurer sans s'émouvoir les injures et les offenses, parce que la charité est patiente, indulgente, souffre tout, supporte tout ; ne pas chercher son intérêt, prévenir les autres de ses services et de ses complaisances ; donner à tous l'aide de son conseil, de sa parole, de son travail, de son exemple ; aimer nos ennemis, faire du bien à ceux qui ont pour nous de l'antipathie ; prier pour nos persécuteurs et nos calomniateurs, et être prêts à donner notre vie pour leur salut.

III. LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE.— La charité envers le prochain trouve autant d'occasions de s'exercer qu'il y a de misères et de besoins tant corporels que spirituels. Au corps se rapportent les œuvres de miséricorde cor-

porelle, qui sont : nourrir les affamés, désaltérer ceux qui ont soif, vêtir la nudité des pauvres ; donner l'hospitalité aux étrangers, aux voyageurs, aux pèlerins ; visiter les malades et les prisonniers, racheter les captifs, assister aux funérailles des défunts, et s'il en est besoin, les ensevelir soi-même.

A l'âme appartiennent les œuvres de miséricorde spirituelle : corriger les pécheurs avec à-propos, affectueusement, avec succès ; instruire les ignorants, enlever les incroyants à leur erreur, enseigner aux simples et aux bornés les vérités de la foi et les mœurs chrétiennes, donner de bons conseils à ceux qui doutent ; consoler les affligés et les découragés ; supporter avec patience les injustices, pardonner promptement et du fond du cœur les offenses; prier pour le salut du prochain.

Voyons comment nous avons jusqu'ici pratiqué ces devoirs de la charité, et décidons de faire mieux.

IV. Conseils pour la perfection de la charité fraternelle. — Voici quelques avis qui seront très utiles pour nous élever à une charité fraternelle aussi parfaite que possible.

1° Voir en notre frère non pas la chair et le sang, mais l'image de Dieu où Il se complaît grandement ; non pas un étranger, mais quelqu'un qui nous est très proche, dont le bonheur

ou le malheur nous intéresse beaucoup, et que par suite il nous faut aimer, honorer, respecter, et gagner par toutes sortes de bons offices.

2° Si quelqu'un nous fait de la peine, nous ne le regarderons pas comme nous causant un tort ou un ennui, mais comme un bienfaiteur insigne qui nous apporte un surcroît de mérites.

3° Chaque fois que nous sentirons s'élever en nous contre quelqu'un de la malveillance ou de l'aversion, nous aurons soin de porter remède sans tarder à cette maladie, offrant pour lui d'abondantes prières, et en devenant vainqueur à force de bonté.

4° Avec personne, si saint et parfait soit-il, nous ne contracterons familiarité trop grande ou amitié particulière, qui puisse tirailler notre cœur et donner aux autres un mauvais exemple : car la charité qui se fait trop remarquer, est la teigne et le poison de la charité.

5° Comme souvent des objets insignifiants et périssables, trop vivement désirés, ébranlent la paix et soulèvent des discordes, nous les mépriserons tout à fait, nous arracherons de notre cœur tout attachement pour eux, pour éviter qu'ils nous troublent et nous plongent dans une indignation excessive.

6° Nous travaillerons à dompter notre volonté propre et à la soumettre à celle de nos frères, cédant aux autres en tout ce qui est honnête ; nous renoncerons à notre jugement per-

sonnel, nous ne tiendrons pas obstinément à nos opinions, de peur que la diversité des avis n'engendre la discorde et les rivalités.

7° Enfin nous nous persuaderons que pour aucune raison, si juste semble-t-elle, nous ne devons nous laisser aller à la colère contre notre frère, parce qu'elle aveugle l'esprit et détruit le grand trésor de la paix et de la charité.

Si nous observons ces avis, nous arriverons à la perfection de la charité fraternelle.

V. Les signes de la vraie charité. — Il en est peu qui aiment le prochain vraiment pour Dieu. Presque toujours la charité est mélangée, cherchant l'avantage, le profit, le plaisir personnels plutôt que d'avoir égard au bien de la personne que l'on aime. Aussi chez la plupart l'affection pour quelqu'un d'autre provient de ce qu'il est beau et de figure agréable, de l'esprit et de la science dont il est doué, de ses manières distinguées, de sa richesse et de son influence, du talent et du charme de sa parole, en un mot de ce qu'on attend de lui honneurs, richesses et plaisir. Peu se choisissent comme amis pour s'entr'aider à faire que Dieu soit tout en tous.

Mais celui qui aime ses frères d'un amour vrai et désintéressé, désire ardemment leur salut éternel, est prêt à tout souffrir pour leurs âmes ; ne renonce jamais à s'occuper de son frère, même si celui-ci ne fait pas assez de progrès ; persiste

dans sa charité, même si l'autre n'y répond pas ; regarde comme sien le malheur d'autrui, pardonne de tout cœur les injures, ne juge personne, ne méprise personne, aime et honore tout le monde, et imite Dieu qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, fait pleuvoir sur les justes et les pécheurs.

Si nous trouvons en nous ces signes de la charité parfaite, rendons-en grâces à Dieu ; sinon efforçons-nous de purifier notre amour mélangé, et d'arriver au sommet de la plus parfaite charité.

DIX-NEUVIÈME MÉDITATION

L'amour de Dieu.

I. Sa définition, ses raisons. — La charité envers Dieu est la vertu par laquelle nous L'aimons de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces et par-dessus tout ce qui est aimable, non par crainte d'une peine ou espoir d'une récompense, mais pour Lui-même et pour son infinie bonté. Plusieurs raisons nous poussent à cet amour :

La première est Dieu Lui-même, dont la beauté est sans borne, infinie la bonté, la perfection, l'amabilité ; c'est Lui qui est la source et l'origine de tous biens, notre salut et notre bonheur, et rien de désirable ne peut Lui être comparé. Comment donc ne pas L'aimer d'amour souverain ?

La seconde est Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est venu apporter le feu sur terre, en faisant et en supportant pour nous de si grandes choses. Par ce motif, à moins d'avoir l'insensibilité de la pierre, nous sommes non seulement entraînés, mais même obligés, fût-ce malgré nous, à l'amour divin.

La troisième raison vient de l'ensemble des créatures : en effet le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent ne cessent chaque jour de nous crier d'aimer Dieu, puisque c'est pour nous qu'Il a tout créé, conserve tout, veille à tout.

En quatrième lieu viennent les innombrables bienfaits de Dieu, tant généraux que personnels, qui sont comme d'ardentes langues de feu jaillissant sur nous d'une fournaise embrasée pour y allumer la flamme d'un brûlant amour envers un bienfaiteur si magnifique.

Enfin, une invitation très pressante à aimer Dieu d'abord vient de l'excellence de la charité elle-même, qui est telle qu'aucun don, langage des Anges, miracles, prophéties, ni que le martyre lui-même puissent être jugés de quelque prix ou de quelque mérite, si la charité fait défaut ; ensuite de l'ineffable amour de Dieu pour nous : car Il nous a aimés avant la création du monde, et Il ne nous oublie jamais, nous comblant constamment de bienfaits.

II. Ses actes, leurs occasions. — Les actes d'amour de Dieu sont : L'aimer purement pour Lui-même ; vouloir pour Lui tous les biens qu'Il possède, être très heureux de ses perfections, de l'adoration et de l'honneur que Lui rendent les Anges et les Saints, et de l'obéissance de toutes les créatures ; désirer que tout ce qui est créé Le connaisse et L'honore, que les infidèles se con-

vertissent à la foi, les pécheurs à une bonne conduite ; avoir une profonde douleur de ses propres péchés et de ceux des autres, uniquement parce qu'ils offensent Dieu ; prendre la ferme résolution d'observer fidèlement tous les commandements de Dieu, détester tout ce que nous savons Lui déplaire et aimer tout ce qui Lui plaît, que ce soit bon et agréable, ou contraire et pénible ; demander par les plus ferventes prières l'accroissement de l'amour divin et la persévérance ; de toute l'ardeur de sa volonté désirer voir Dieu et Lui être uni comme au souverain bien ; être heureux dans toutes les peines et ennuis, à cause de Dieu ; enfin, au besoin, aspirer à mourir pour Lui, ce qui est l'acte le plus excellent de la charité, infiniment désirable à tout fidèle ami. Car *personne n'aime plus que celui qui donne sa vie pour ses amis* (Jean XV, 13).

Quant aux occasions qui peuvent réveiller en nous l'amour de Dieu, elles sont innombrables comme ses bienfaits ; je ne parle pas seulement des bienfaits communs et connus de tous, mais aussi de ceux qui sont plus cachés et qui concernent chacun en particulier, comme d'avoir sucé la vraie religion avec le lait de sa mère, d'avoir reçu en partage une âme bien disposée, d'avoir été préservé d'une quantité de maux, soustrait à beaucoup de dangers, appelé à l'état religieux, et tant d'autres semblables que l'on peut à peine compter. Une autre occasion se pré-

sente assez fréquemment, lorsque viennent à l'esprit ou que sont commémorés les attributs et les perfections de Dieu, et son constant amour pour les hommes [1]. La considération de ces vérités ne peut pas ne pas exciter un très fervent amour envers ce Dieu très bon et très parfait : rien de plus grand et de meilleur ne peut être imaginé.

III. Ses signes. — Il faut réfléchir que Dieu ne nous a jamais commandé d'être savants, intelligents, forts, habiles, de connaître l'avenir, de ressusciter des morts, mais de L'aimer pardessus tout. Or cet amour ne consiste pas en une très haute connaissance de Dieu Lui-même, ni dans le désir et l'étude de la vertu, ni dans la contemplation des choses célestes, ni dans les consolations sensibles, mais dans l'observation la plus parfaite de ses commandements : car la preuve de la dilection c'est l'accomplissement de l'œuvre ordonnée. Quand nous aurions toute science et toute vertu, nous n'aimerons pas encore Dieu à la perfection, si nous ne nous dé-

1. Nous avons traduit servilement le mot *commemorantur*, supposant que l'auteur distingue la réflexion personnelle qu'une prière, une parole, une méditation, peuvent faire naître à l'esprit, et la commémoration liturgique d'un attribut divin ramenée par le cycle des fêtes : Noël, la Passion, le Saint Sacrement, le Sacré Cœur, etc. Il y a là pour le Retraitant une utile invitation à ne pas laisser passer ces fêtes sans pénétrer le sens d'amour qu'elles contiennent.

pouillons pas entièrement de l'amour de nous-mêmes.

Tel est le travail auquel il faut nous appliquer, si nous voulons arriver au sommet de la charité divine. Tel est le but qui doit diriger tout notre effort, auquel doivent tendre toutes nos actions, qui doit être l'objet de tous nos soins, de toute notre peine.

Or nous pouvons croire avoir atteint ce parfait amour, si nous souffrons volontiers pour Dieu tous les ennuis et tous les maux ; si la force de l'amour nous fait sortir de nous au point d'oublier toute autre chose ; si nous persévérons dans la prière sans ennui ni distraction ; si nous rejetons entièrement l'amour de tout ce qui n'est pas Dieu.

VINGTIÈME MÉDITATION

L'union à Dieu.

I. Sa description. — Puisque tout objet est censé parfait lorsqu'il rejoint sa fin, et que notre fin est Dieu, nous ne pouvons donc atteindre la perfection qu'en nous attachant entièrement à Dieu. Or cette liaison, cette union s'établissent par la charité, qui est le lien de la perfection, car *Dieu est charité, et celui qui demeure dans la charité, Dieu se fixe en lui, et lui en Dieu* (I Jean IV, 16). Dans cette union, l'intelligence cherche Dieu, grâce à l'éclatante lumière de la sagesse, comme un tout qui contient tout bien, au point qu'elle ne puisse en trouver un autre en s'écartant de Lui ; la volonté est liée par un amour brûlant, qui s'élance comme le feu et paraît tout dévorer, au point que l'âme ne vit plus en elle-même et ne s'applique plus à ses actes naturels, mais de tout son élan passe en Lui et se joint à Lui, L'étreignant de son embrassement.

C'est là la paix qui surpasse tout sentiment, la paix que le monde ne peut donner. C'est là la pierre qui porte écrit ce nom d'enfant de Dieu, que personne ne connaît sinon celui qui le reçoit.

C'est là la divine ténèbre où, comme Moïse, l'esprit est appelé. C'est là, dans le souffle d'une brise légère, que l'on sent Dieu. C'est là que l'âme déclare : nous sommes bien ici. C'est là qu'elle est introduite dans le cellier au vin, où se chante le chant nuptial : *Mon bien-aimé est à moi, et moi à Lui* ; *son bras gauche soutient ma tête, son bras droit m'étreindra* (Cantiq. II, 16 ; VIII, 3).

II. Ses résultats. — L'âme élevée à cet état reçoit une admirable clarté de Dieu, et enflammée de cette intime union, se révèle enfant de Dieu et de sa race, comme le fer incandescent est la parfaite image du feu et jouit de ses propriétés. Ses puissances sont introduites dans ce que l'on peut appeler l'immense solitude de Dieu, où la volonté Le saisit dans une impression ineffable, et où l'intelligence, perdant entièrement la distinction et les différences des objets, dépassant toutes les images, même les plus élevées, contemple Dieu dans la sagesse de l'ignorance : car elle ne Le voit pas clairement comme dans la Patrie, mais dans une sorte très haute d'ignorance, cette sagesse sans raisonnement et sans pensée active tellement célébrée par les théologiens mystiques.

O vraiment heureux, ceux à qui il est donné de devenir à ce degré si sublime les enfants de Dieu ; qui, participant à la nature divine, contemplant

la gloire du Seigneur, sont transformés en son image de clarté en clarté comme par l'Esprit de Dieu ! O trois fois et quatre fois heureux, ceux dont il a été écrit : *Je l'ai dit : vous êtes des Dieux* (Ps. LXXXI, 6), non par nature, mais par grâce, non par essence, mais par participation ; qui ne font qu'un avec Dieu dans l'abîme infini et sans fond de sa charité ; qui, vivant parmi les hommes, s'élèvent au ciel par l'intime d'eux-mêmes, devenant en Dieu un seul esprit dans la suprême unité de sa vérité, dans la vérité de son unité !

Là est le but de notre vie, là se trouve la fin la plus haute, là le bonheur, là le repos, là enfin la béatitude de notre âme ; daigne nous y conduire Jésus-Christ le Fils de Dieu, l'époux très cher de nos âmes. Ainsi soit-il.

III. Ses obstacles. — Voici les principaux obstacles à cette union :

1° Une trop grande sensualité naturelle, qui nous fait rechercher, au moins en désir, si nous ne pouvons nous les procurer en effet, nos aises et notre bien-être dans la délicatesse de la table, la douceur du lit, la curiosité du vêtement, dans les conversations et autres plaisirs : tout cela peut aller sans faute grave, non toutefois sans enlever le goût et la facilité des exercices spirituels.

2° Chez certains, une trop grande présomption : austères et habitués aux mortifications

corporelles, semblant déjà avoir éteint le foyer des plaisirs charnels, ils se laissent gagner par l'orgueil et méprisent les autres, disant : *Je ne suis pas comme le reste des hommes* (Luc XVIII, 10). Leur justice, si elle était vraie, ne produirait pas cette enflure ni la colère contre les défauts du prochain, mais l'humilité, la patience et la compassion.

3° Chez d'autres, un excès de scrupule, qui les fait tout de suite trembler et s'effrayer là où il n'y a pas lieu de craindre.

4° Un désir déréglé de louange et d'approbation, qui amène à se retirer du chemin de la perfection, par crainte du dédain et de la moquerie.

5° L'immortification, le manque d'abnégation pleine et entière dans les affronts, les mépris et les afflictions.

6° L'habitude de se laisser trop absorber par les affaires même permises, qui engendre les distractions et les divagations de l'esprit au moment du repos et de la prière ; car il est écrit : *Celui qui s'agite peu goûtera la sagesse* (Eccl. XXXVIII, 25).

7° Une trop grande curiosité intellectuelle dans l'étude et le raisonnement : car *celui qui veut sonder la majesté, sera écrasé par la gloire* (Prov. XXV, 27).

Tous ces obstacles, il faut nous appliquer à les écarter, pour mériter d'atteindre dans notre ascension le plus haut sommet de cette bienheureuse union.

IV. Sa préparation. — Les obstacles écartés, il faut que l'âme, par divers actes préparatoires, se dispose et se pare, si elle souhaite arriver à l'union intime.

La première disposition ou préparation consiste dans les œuvres et les exercices de la vie active, c'est-à-dire dans la pénitence, la destruction des vices, l'ordre établi en tout l'homme au dedans et au dehors, la pratique de toutes les vertus.

2° Il est nécessaire de s'isoler des créatures, se retranchant tout attachement et passion à leur égard [1].

3° Il faut se soustraire à soi-même, et vivre sans soi, pour vivre en Dieu ; nous y arriverons en cherchant la gloire de Dieu en tout avec l'intention la plus droite, inclinant toujours notre désir à ce qui nous rend plus semblables au Christ et plus utiles au prochain, à ce qui est plus contraire à notre volonté propre.

4° Il faut la solitude de l'esprit et le silence intérieur, c'est-à-dire le dépouillement de l'esprit et le renoncement à toutes les images qui ne représentent pas le Bien-Aimé.

5° Il faut s'abandonner et s'offrir à Dieu en complète indifférence à quoi que ce soit, mala-

1. Il s'agit là des sentiments qui, mauvais en eux-mêmes, ou légitimes mais excessifs, troublent l'âme et ne lui permettent pas d'être à Dieu. Les affections pures et réglées, *le service du prochain* indiqué par le paragraphe suivant, ne détournent pas de l'union à Dieu.

die, perte de réputation, dépouillement total, privation de toute grâce et dévotion sensible, mort enfin, et tout ce qui peut nous arriver dans le temps et dans l'éternité [1].

6° Nous ne devons nous attacher à rien, pas même à nos exercices spirituels, si ce n'est dans la mesure où nous y accomplissons la volonté de Dieu ; nous ferons tout de notre mieux, mais la bonne marche et le succès de nos affaires, c'est de Dieu et dans une paix profonde que nous l'attendrons.

7° La volonté doit être réglée de manière à ne jamais donner consentement formel à une imperfection reconnue.

1. Cette phrase doit être entendue avec quelque réserve, en particulier les mots : *totale indifférence à tout ce qui peut nous arriver dans le temps et dans l'éternité,* comme plus haut (19e méditation 1re phrase), les mots : *Aimer Dieu sans espoir de récompense.* Bona a connu à Rome le prêtre espagnol Molinos, auteur du quiétisme moderne, et sans doute même a-t-il été assez lié avec lui, comme du reste Benoît Odescalchi, lequel devenu le pape Innocent XI, dut condamner les erreurs de Molinos en 1684, dix ans après la mort de Bona. Le pieux cardinal emploie des termes courants à son époque ; mais c'est ici le lieu de rappeler que le désir du bonheur est trop naturel à l'homme pour qu'on puisse demander à ceux qui tendent à la perfection de ne se soucier en rien de leur avenir éternel. Qu'ils rendeut leur amour pour Dieu de plus en plus désintéressé, l'aimant surtout parce qu'Il est infiniment aimable, s'en rapportent à sa bonté pour leur salut, mais en même temps veillant à rester fidèles et à l'offenser de moins en moins : voilà dans quel sens il faut entendre les paroles de Bona.

Ajoutons que Bona ne fut jamais suspecté de quiétisme, ni sa doctrine blâmée. Ceci n'est donc qu'un avertissement pour mémoire.

8° Et comme l'union est un don divin de choix et de premier ordre, il faut le demander à Dieu par de ferventes aspirations, ce que l'on appelle les oraisons jaculatoires [1] : cet exercice élève l'âme au point de la faire se hâter à pas rapides vers l'union désirée.

V. L'union mystique. — Mais l'union dont nous parlons ici, ce n'est pas l'union par la grâce, puisqu'il y a un grand nombre d'hommes justes et amis de Dieu à qui elle n'a pas été accordée ; et elle ne se fait pas dans la substance de l'âme en l'entendant d'une présence intime de Dieu à l'âme, puisque Dieu est ainsi présent à toutes choses par son immensité. Il s'agit ici de l'union mystique, par laquelle l'âme se trouve jointe à Dieu comme la greffe d'un arbre est entée sur la branche d'un autre pour en recevoir la sève et porter son fruit ; car ce fruit ne sera pas celui que produisait le premier arbre, il sera tout semblable au fruit de l'arbre qui a reçu la greffe. C'est ce qu'exprime le Seigneur par ces mots : *Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte un fruit abondant* (Jean XV, 5).

1. Exactement : prières-javelots, lancées comme des javelots. Le pieux auteur a écrit tout un opuscule, « Chemin abrégé pour aller à Dieu par les élans mystiques et les oraisons jaculatoires, éléments de théologie mystique », où il expose que cette manière de prier conduit rapidement à la perfection, et où il donne une quantité d'aspirations et prières mystiques.

Par cette union nous nous plongeons en notre Dieu très aimé, laissant au dehors tout ce qui est créé, ne nous sentant plus nous-mêmes, ne pensant plus à nous . Comme une goutte d'eau est absorbée dans la mer, au point qu'aucune créature ne pourrait plus la trouver, ainsi nous sommes-nous élevés de la terre au ciel, et devenons-nous par grâce ce que Dieu est par nature. Ainsi enfin, très entièrement unis avec Dieu, nous Le voyons dans un miroir et dans l'obscurité, au seuil de l'éternelle félicité vers laquelle nous tendons et soupirons, et pour laquelle nous a créés le Dieu tout puissant à qui est louange, honneur, puissance et gloire.

1. Dieu est un et parfaitement simple, et notre âme ne devient capable de s'unir à Lui qu'autant qu'elle est une et simple comme Lui (Cardinal Bona, le chemin du Ciel, derniers mots).

TABLE DES MATIÈRES

MACON. PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

CONSIDÉRATIONS SUR L'AMOUR DIVIN

CHEFS-D'ŒUVRE ASCÉTIQUES ET MYSTIQUES

CONSIDÉRATIONS SUR L'AMOUR DIVIN

PAR "L'IDIOTA"

TRADUCTION AVEC NOTES
PAR LE
R. PÈRE DE BOISSIEU
DES FRÈRES PRÊCHEURS

ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
SAINT-MAXIMIN
(Var)

NIL OBSTAT :

Fr. A. Gigon, *O. P.*

Fr. R. M. Cathala, *O. P.*

IMPRIMI POTEST :

Fr. R. Bonhomme, *O. P.*
Prior Prov.

Saint-Maximin
8 décembre 1922.

IMPRIMATUR :

Autun, le 16 février 1923.

J.-B. Thomas
Vic. gén.

INTRODUCTION

I. La personne de « l'Idiota »

Le petit ouvrage que nous offrons à la piété des fidèles est dû à un auteur qui a voulu rester ignoré et y a réussi pendant deux siècles et demi. Son humilité lui avait fait adopter le surnom de « Idiota », dont la traduction exacte est « l'Ignorant », et c'est sous ce seul nom que furent d'abord connus les assez nombreux ouvrages qu'il écrivit : l'Idiota, le sage Idiota, le savant Idiota, le docte et saint Idiota, le simple Dévot, etc..., chaque copiste ajoutant à sa guise une épithète louangeuse à l'humble pseudonyme. Pendant longtemps les écrivains ecclésiastiques, Tritheim à la fin du XVe siècle, Génébrard au XVIe, et autres, placèrent l'existence de l'Idiota au IXe siècle. A la fin du XVIe siècle Bellarmin, dans une première édition

des œuvres de notre auteur, suivit l'avis commun et le présenta comme écrivant vers l'an 900 ; mais plus tard il s'aperçut que les écrits de l'Idiota contenaient des citations de saint Bernard, ce qui le rejetait au XIIe siècle ; de plus, il y remarqua des tournures et des expressions scolastiques qui indiquaient au moins le XIIIe siècle, et des allusions historiques qui se rapportaient au XIVe. Bref il conclut qu'il fallait assigner à l'Idiota une date bien postérieure à celle généralement admise, mais ses recherches s'arrêtèrent là.

Enfin au milieu du XVIIe siècle, un théologien de la Compagnie de Jésus, le Père Théophile Raynaud, découvrit un manuscrit des œuvres de l'auteur inconnu, qui lui donna le secret de son nom. Ce manuscrit, dû à un nommé Louis de Caseneuve, de Tournon, contenait presque tous les pouscules attribués à l'Idiota, et portait en tête l'inscription que voici : *L'auteur des livres de ce volume est le Révérend Père Dom R. Jourdain* (*R. Pater Dominus R. Jordani*), *prévôt d'Uzès en* 1381, *qui ensuite devint abbé de la Celle au diocèse de Bourges, et y termina ses jours* ; *que son*

âme repose en paix. En tête d'un autre opuscule copié à part, Louis de Caseneuve répétait la même inscription. Mais un doute subsistait sur le prénom de Jourdain ; la lettre R, se demanda le P. Raynaud, signifie-t-elle Robert, ou Richard, ou Réginald ? En fouillant les archives d'Uzès, il découvrit un arrangement conclu en 1377 entre l'évêque du lieu et le prévôt Jourdain à la suite d'une dispute de juridiction ; or le prévôt signait *Raymundus Jordanus.* L'Idiota se trouvait donc identifié. Malheureusement pour nous, la curiosité du Père Raynaud n'alla pas plus loin ; il négligea de chercher sur la foi de quelle autorité Louis de Caseneuve attribuait à Raymond Jourdain les ouvrages de l'Idiota ; en 1641 à Lyon, puis en 1654 à Paris, il édita les opuscules de Raymond Jourdain d'après les manuscrits de Tournon. Depuis cette époque, tous les auteurs sont d'accord pour reconnaître Raymond Jourdain dans la personne de l'Idiota. Quant à l'Ordre religieux auquel il appartenait, le compromis de 1377 fait foi que le prieuré d'Uzès dépendait alors des Chanoines réguliers de Saint-Augustin.

C'est tout ce que l'on sait sur le P. Jourdain ; la date de sa mort est inconnue.

II. Les ouvrages de Raymond Jourdain.

Grâce au P. Raynaud, nous sommes beaucoup plus renseignés sur les œuvres de Jourdain que sur sa vie ; voici la liste des opuscules qui lui sont attribués dans l'édition de 1654, que nous avons eue entre les mains.

1. *Contemplations sur le misérable cours de la vie présente,* partagées en 5 traités.

2. *Contemplations sur la perte de l'innocence,* distribuées pour les 7 jours de la semaine, sorte de *semaine spirituelle.*

3. *Contemplations sur la conversion,* distribuées pour les 12 mois de l'année spirituelle pour qu'elle produise 12 fruits spirituels.

4. *Contemplation suppliante sur le conflit continuel entre l'âme et la chair,* en 6 chapitres.

5. *Contemplations sur les sept dons du Saint Esprit contre les sept péchés capitaux.*

6. *Contemplations sur ce que le Saint Esprit est l'aide de l'âme,* au nombre de 23.

7. *Contemplations sur les 8 Béatitudes* (19).
8. *Contemplations sur l'amour divin* (36).
9. *Contemplations sur la vraie patience* (21).
10. *Contemplations sur la mort* (20).
11. *Contemplations sur la Sainte Vierge* (6).
12. *Contemplations sur la vie et les louanges de la glorieuse Vierge Marie* (251 en 17 parties).
13. *De l'état et de la condition des Religieux* (70 ch. en 3 livres).
14. *Traité de l'œil mystique* (15 ch.).
15. *Règles embrassant la vie chrétienne* (12 règles très courtes).
16. *Notes sur le Psaume* 15 (bref opuscule).

III. Les Contemplations sur l'amour divin

Cet opuscule n'a été jusqu'ici traduit en français qu'une fois, à Paris en 1538, sous le titre : *Contemplations du simple Dévot, lesquelles traitent de l'amour divin, de vraie patience, de la mort, et de la Vierge Marie.* Nous avons de l'ouvrage une édition latine de 1874, Jouby et Roger à Paris, qui contient en plus et avant lui, les Méditations, les Soli-

loques et le Manuel de saint Augustin, les Méditations de saint Anselme et celles de saint Bernard ; nous avons collationné ce texte avec celui du P. Raynaud, ce qui nous a permis de corriger quelques fautes, et de rétablir les contemplations XXI et XXVIII, omises dans notre version.

Il nous a semblé préférable de supprimer la division par *chapitres* adoptée par le Père Raynaud, et de mettre en tête de chaque contemplation un simple numéro d'ordre, correspondant du reste aux chapitres. Cela nous a paru plus conforme au genre de l'ouvrage, qui ne prétend en rien à une suite régulière: ce n'est pas un traité proprement dit procédant avec une méthode rigoureuse ; ce sont des *contemplations*, comme des notes d'oraison, recueillies par des mains pieuses qui y ont établi un certain ordre justifiant une division et des titres pour chaque partie, mais qui n'offrent nullement le souci d'un enseignement continu. Nous avons modifié certains titres qui répondaient mal au contenu de la contemplation : ils varient d'ailleurs d'après les éditions, ce qui indique assez qu'ils sont l'œuvre des éditeurs.

Il ne faut donc pas chercher dans ce petit ouvrage une lecture suivie ; on y trouverait des répétitions qui étonneraient. L'homme qui médite, qui fait oraison, qui *contemple*, tient l'œil de son âme fixé sur une vérité ou sur un mystère qui tourne et retourne devant son regard, et dont il sonde les profondeurs ; or cela ne peut aller sans que les aspects saillants du mystère ne se présentent avec insistance à l'esprit, parce que ce sont eux qui projettent sur l'objet de la contemplation une lumière de plus en plus vive, et par suite constamment nouvelle. Aussi les répétitions de Raymond Jourdain introduisent toujours à des considérations neuves: il ne faut donc pas en être déconcerté. Toutefois la meilleure manière d'user de ce pieux ouvrage est de le lire à petites doses, et lentement, en le méditant, en le savourant ; nous croyons qu'il sera particulièrement utile pour la visite au Saint Sacrement et l'action de grâces eucharistique : il contient d'admirables cris d'amour envers Jésus-Christ, « donneur d'amour », « plénitude d'amour », « source du vrai amour », « amour et vie de ceux qui aiment ».

Nous voulons faire une dernière remarque sur le mot latin *dilectio,* que Raymond Jourdain emploie à chaque instant concurremment avec *amor,* et que nous avons traduit littéralement. *Amare* signifie en latin aimer, mais surtout dans le sens de trouver agréable, avoir du goût pour, se complaire dans. *Diligere* vient de *eligere, legere,* qui veut dire choisir, et du préfixe *dis* qui indique division, choix entre plusieurs ; la dilection marque donc un amour d'élection, qui a choisi son objet entre tous autres et s'attache à lui d'une tendresse voulue, délibérée, réfléchie.

CONSIDÉRATIONS SUR L'AMOUR DIVIN

I

Qu'est-ce que l'amour ?

1. L'amour, très aimé Seigneur Jésus-Christ, source du vrai amour, est une affection ardente du cœur et de l'âme, et un mouvement de l'esprit qui le porte à s'attacher à quelque chose : car l'amour incline l'amant ; et à cela il n'a pas de peine, tandis qu'il y en a pour qui n'aime pas [1]. Ce n'est pas qu'il ne connaisse pas d'obstacles mais il n'a pas de repos s'il ne trouve ce qu'il désire ; et il ne pense qu'à ce qu'il aime ; et il n'accepte pas de consolation en cas de délai.

L'amour véritable est une lampe éclatante : il brûle dans l'âme par le désir, il brille au dehors

1. L'égoïste, l'homme au cœur sec, s'émeut difficilement à aimer, alors que la tendresse jaillit spontanément et sans peine du cœur aimant.

par l'exemple. Et ce n'est plus là un amour nu et purement naturel, mais il est revêtu d'un rayon de l'amour de source [1] : le voici versé en nous, le voici purifié, le voici éclatant et élevé au-dessus de la puissance naturelle ; le voici résistant, le voici formé ; tant qu il n'est qu'une forme purement naturelle et agissant par elle-même, il est informe, faible, impuissant [2]. L'amour naturel, c'est l'œil qui brille dans les ténèbres ; l'amour infus, c'est l'œil qui brille dans la lumière, ou plus exactement, c'est une lumière au puissant éclat.

L'amour tire à lui et captive toutes les autres passions ; l'amour en effet est plein de force en présence de ce qu'il aime, et il languit en son absence : ce qui n'est rien d'autre, Seigneur Dieu, qu'un ennui résultant du désir impatient, et qui nécessairement affecte l'âme de celui qui aime ardemment, en l'absence de celui qu'elle aime. C'est que c'est la nature de l'amour d'aimer toujours, de mettre au second plan l'intérêt particulier et de préférer l'intérêt commun ; d'unir les cœurs séparés, de rendre familier ce

1. L'auteur a d'abord parlé de l'amour en général ; puis il arrive à l'amour véritable, l'amour *de source*, celui qui est infus ou surnaturel, donné par Dieu, source éternelle de l'amour.

2. La forme, unie à la matière, est ce qui la détermine à un [illegible] d'être particulier, ce qui constitue la chose dans son être spécial ; elle est, en toute nature, principe d'action propre à chacune.

qui est étranger, d'éteindre la colère qui brûle dans les cœurs, d'amener toujours la paix.

2. L'amour affermit ce qui est ébranlé, relève ce qui est abattu ; l'amour rend de la constance au courage qui chancelle ; il instruit et il apprend ; il ne connaît pas d'ennemi ; l'amour loue, l'amour blâme, l'amour ignore les soupçons aveugles. Où l'amour manque, rien ne vaut quoi que l'on fasse ; au contraire tout ce qui se fait avec l'amour a de la valeur. L'amour rend l'homme joyeux, et le soulage des soucis d'ici-bas. L'amour n'est jamais oisif, mais toujours il fait quelque chose, toujours il croît et s'augmente. L'amour est la vie de l'âme, et qui n'aime pas est mort. Le vrai amour ne recherche pas de récompense, même s'il en mérite [1]. Sans l'amour, ni l'aumône, ni le martyre, ni aucune bonne action, ne peuvent servir au salut. L'amour perfectionne l'homme ; il résiste à tout, il porte tout patiemment. L'amour est chose facile à se procurer : il se montre à tous, ne se refuse à personne. Il est à la portée du bon et du méchant, du jeune et du vieux, de l'homme et de la femme, du bien portant et du malade, du riche et du pauvre, du grand et du petit, de

1. Ceci doit être entendu, non pas dans le sens quiétiste que l'ami de Dieu se désintéresse entièrement de son bonheur éternel, mais en ce sens qu'il aime Dieu principalement et avant tout parce qu'Il est aimable, et non, comme le pensent les incroyants, surtout en vue d'une récompense.

l'homme libre et de l'esclave, du séculier et du religieux, du faible et du puissant ; et nul ne se peut excuser s'il détourne vers d'autres les rayons du pur amour.

O très aimant Seigneur Jésus-Christ, de qui vient tout amour, moi, très misérable pécheur, j'ai toujours été froid, et très souvent je me suis éloigné de l'amour ; je me suis tenu à part, je me suis écarté, vivant sans l'amour et sans sa douceur ; au point que fréquemment j'ai même vécu dans la haine et le ressentiment. Daignez donc me secourir de votre très doux amour, et enflammer mon cœur d'un amour qui Vous plaise, de sorte que j'aime et honore ce que je dois aimer et honorer, et que je trouve en Vous aimant le chemin éternel de l'amour. — Ainsi soit-il.

II

D'où vient l'amour de Dieu.

1. Il naît, cet amour, très bon Seigneur Jésus-Christ, source du vrai amour, comme les larmes qui des yeux tombent sur la poitrine : parce que c'est dans l'intelligence que l'amour commence, et il descend dans le cœur par la foi. *Ainsi les Saints par la foi ont vaincu les rois.* La foi en effet est le plus saint trésor de l'homme pécheur, puisqu'aucune contrainte ne peut l'obliger à se démentir, ni aucune faveur la corrompre, mais qu'elle est le soutien de la fermeté et de la constance du cœur [1].

L'amour naît de la grâce de Dieu le Père,

1. On n'aime que ce que l'on connaît. Pour aimer Dieu, il faut donc d'abord le connaître, ce qui est fonction de l'intelligence éclairée par la foi; puis la volonté, ou le cœur, qui a désiré les biens d'en haut et incliné l'intelligence à adhérer aux vérités révélées, reçoit la charité qui lui fait aimer Dieu connu par l'intelligence. Mais il arrive que même pécheur, l'homme conserve sa foi, quoique informe sans la charité ; et elle reste le dernier lien entre Dieu et lui, le dernier rempart du cœur contre l'infidélité totale ; car, dit saint Augustin, la foi est le fondement de tout l'édifice spirituel dans l'homme ; et, ajoute saint Vincent Ferrier, dans la destruction d'un édifice, le fondement vient nécessairement en dernier.

comme Vous l'avez dit, Seigneur Jésus-Christ, vie de ceux qui aiment : *Personne ne peut venir à moi, si mon Père ne l'attire*, c'est-à-dire, par sa grâce à mon amour. L'amour entre donc dans l'âme des hommes par l'ouïe, parce que, lorsqu'on entend dire du bien de quelqu'un, par le fait même l'auditeur conçoit en son cœur le désir de l'aimer. L'amour naît par les paroles affectueuses, parce que l'amitié commence par la bienveillance de langage, tandis que les paroles méchantes engendrent l'inimitié. L'amour naît par les services délicats reçus l'un de l'autre, et non acceptés sans retour, parce que celui qui ne sait pas rendre un service est mal venu à en demander ; bien plus, il devient même odieux.

2. O très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, qui aimez tous les hommes, si mon cœur, par une méditation continuelle, entretenait ces considérations, je devrais Vous aimer par-dessus tout, puisque j'ai la foi, qui Vous plaît à ce point que c'est par elle que Vous guérissez et que Vous sauvez les hommes, Vous qui avez dit : votre foi vous a sauvé ; et sans elle personne ne peut Vous plaire.

L'amour qui nous porte à Vous aimer vient encore par l'ouïe, puisqu'il a été écrit de Vous : Celui qui m'écoute n'est pas confondu. Mais heureux ceux qui Vous écoutent, et qui Vous aiment d'un véritable amour. L'amour qui nous porte vers Vous naît encore par les bienfaits si

nombreux dont Vous nous comblez ; car tout ce que nous avons de bon, c'est de Vous que nous l'avons : entre beaucoup de dons, c'est celui de Vous-même que Vous nous avez fait, lorsque Vous êtes pour nous descendu du Ciel, Vous anéantissant et prenant forme d'esclave, Vous faisant petit et inférieur à Dieu [1] ; lorsqu'encore, pour nous, Vous avez supporté injures, coups, opprobres, outrages, crachats, et enfin une mort très indigne et très cruelle.

Et moi, très ingrat pécheur, moi qui connaissais la grandeur et la magnificence de vos dons, moi qui voyais l'origine d'un tel amour, cependant c'est très peu ou même rien que je me suis appliqué à Vous donner en retour ; mais tout rempli d'ingratitude, c'est en quelque façon comme un ennemi que je me suis posé en face de Vous, n'accomplissant de cœur, de parole et d'acte que des œuvres contraires à votre loi et de nature à Vous déplaire.

Très clément Seigneur Jésus-Christ, que votre amour donc me vienne en aide, en me pardonnant mes iniquités ; qu'il m'attire à la douceur de Vous aimer, afin que dans votre crainte et dans la force de votre dilection, j'aie le bonheur de faire ce qui Vous plaît, d'accomplir votre volonté, de fuir le péché de tout mon cœur et dans toutes

1. Jésus est inférieur à Dieu par sa nature humaine, non en tant que personne divine.

mes actions ; afin que je parvienne au royaume éternel de ceux qui Vous aiment pour toujours.— Ainsi soit-il.

III

Comment Jésus-Christ nous a aimés.

1. Vous nous avez aimés d'une tendre dilection, très bienveillant Seigneur Jésus-Christ, source du vrai amour, lorsque Vous avez revêtu notre chair mortelle, poussé seulement par votre dilection et votre amour. Vous nous avez aimés avec sagesse, ô Seigneur Jésus-Christ, vie de ceux qui aiment, parce qu'en revêtant notre chair mortelle, Vous avez laissé tout péché. Vous nous avez aimés avec force, supportant volontairement pour nous malheureux une mort infâme et cruelle ; et bien que Vous soyez venu nous visiter dans la chair, Vous ne nous avez pas aimés selon la chair, mais dans la sagesse de l'esprit. Ainsi ceux que Vous avez cherchés dans leur chair, Vous les avez aimés dans leur esprit, et Vous les avez rachetés dans votre puissance. En prenant notre chair Vous Vous êtes mis à notre portée ; en évitant le péché, Vous avez eu soin de Vous ; en acceptant la mort, Vous avez satisfait à Dieu votre Père : et ainsi, Seigneur Jésus-Christ, Vous avez été notre vie, notre ami très cher, notre conseiller prudent, notre soutien puissant.

Si Vous ne nous aviez pas aimés tendrement, Vous ne seriez pas venu nous chercher dans notre prison. Mais à l'affection, à la tendresse, Vous avez joint la sagesse, par quoi Vous avez trompé le démon, et aussi la patience, par quoi Vous avez apaisé Dieu votre Père offensé. Et de même que pour accomplir notre salut sur la terre, Vous êtes, dans votre amour, venu une fois visiblement dans la chair, ainsi chaque jour, par l'immense tendresse que Vous avez pour nos âmes, Vous venez invisiblement pour les sauver en éclairant nos esprits de votre grâce invisible.

2. O très clément Seigneur Jésus-Christ, amour indéfectible, si je considérais votre infinie dilection, je n'aurais pas besoin de traverser les mers, de pénétrer les nuées, de franchir les montagnes, car il ne me reste pas grand chemin à faire pour Vous aimer [1] : il me suffit simplement de soigner mon âme, c'est-à-dire de m'exciter à la componction et de me confesser, de sortir de l'immonde misère où est ma conscience pour revenir à Vous par la grâce et par l'amour.

O très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ,

1. Personne, dit saint Jérôme (sur Saint Math., liv. I, ch. 5), ne pourra trouver une excuse pour ne pas avoir la charité. On peut dire : je ne puis jeûner ; mais qui peut dire : je ne puis aimer. On ne nous dit pas : Allez vers l'Orient, et cherchez la charité ; naviguez vers l'Occident, et vous y trouverez l'amour. Il est au dedans de notre cœur ; ce n'est pas dans des régions lointaines que se trouve ce qui nous est demandé.

moi, pécheur très coupable, je suis digne et je me sens digne de votre réprobation, non de votre amour ; de châtiment, non de gloire : parce que, quoique connaissant par les actes de votre immense amitié la surabondance de votre dilection et le grand prix de votre amour, toutefois, oubliant tout cela, je ne Vous ai pas rendu grâces, et je ne me suis pas préparé à recevoir de Vous par l'accroissement de votre grâce celui de votre dilection ; au contraire mes jours ont provoqué votre colère et votre vengeance pour la misérable vie que j'ai menée, souillée de différents vices et péchés. Venez à mon secours, Seigneur Jésus, par votre saint amour, et dans votre miséricorde disposez mon âme à retrouver votre très précieux amour, par lequel, vivant ici-bas dans votre grâce, je jouisse à la fin et pour toujours de votre amour. — Ainsi soit-il.

IV

Des qualités de l'amour de Dieu.

1. O amour fougueux, amour brûlant, amour impétueux, amour qui ne peux te contenir en toi-même ; qui ne permets pas de penser à autre chose qu'à toi, qui dédaignes tout le reste, qui ne tiens aucun compte de tout ce qui n'est pas toi : tu prends doucement, tu étreins fortement, tu instruis savamment, tu enlaces de liens glorieux, tu charges d'un fardeau délicieux, ta brûlure rend heureux, tu es attendu, on t'attend sur parole [1] ; il n'est pas de prudence qui te modère, ni de pudeur qui te refrène, ni de raison qui te domine. Tu es désirable pour la volonté, doux à l'expérience, plein de charme, éternel en ta jouissance ; tu rassasies et tu restaures, tu n'engendres jamais le dégoût.

Rien, Seigneur Jésus-Christ, source du vrai amour, rien de plus suave, rien de plus doux, rien de plus utile, rien de plus plaisant que votre amour. Votre amour, Seigneur, n'ennuie pas : on le reçoit d'une étreinte ardente et joyeuse,

1. Dieu a promis son amour aux hommes.

on le désire avec assurance. Où est votre amour, Seigneur, il n'y a plus de peine, il n'y a que du goût. Il est content de lui, il bouscule les conventions, il ne tient pas compte de la moquerie, il ignore la mesure ; et tout ce qui paraît dû à la convenance, à la raison, à la pudeur, à la prudence et à l'opinion, il en triomphe en lui-même, il le réduit en captivité.

2. Votre amour, Seigneur, donne la liberté, chasse la crainte, ne sent pas l'effort ; il ne regarde pas son mérite, ne cherche pas sa récompense. Il soulage les fatigues, fortifie les faibles, réjouit les tristes, restaure les affamés, rend la joie à ceux qui défaillent. Votre amour, Seigneur Jésus-Christ qui êtes la source de l'amour, bien plus, l'amour lui-même, votre amour prend patience et attend ; il soutient le pécheur il l'attire doucement, il le ramène et lui fait corriger son erreur de route. Votre amour, Seigneur Jésus, est source de vie ; et une âme ne peut vivre sans y puiser ; et elle ne peut y puiser, si elle n'est pas tout près de la source, c'est-à-dire de Vous, qui êtes la source de tout amour.

3. O source du vrai amour, source de bonheur immense, qui jamais ne tarissez, mais toujours ranimez, voici que, misérable pécheur, accablé du lourd poids de mes péchés, j'endure une grande soif d'amour, parce que je me suis trop éloigné de Vous, source vivante. Daignez donc me regarder avec miséricorde, et m'amener à

Vous, source d'amour et de dilection, pour que je puise l'eau de ce grand amour, que je la boive, qu'elle me ranime, que je goûte sa douceur et sa saveur, qu'elle me lave et me purifie de toute souillure du péché, afin que mon âme, pure de toute tache, Vous plaise et Vous serve, et que par l'amour elle vive avec Vous sans fin dans les siècles des siècles. — Ainsi soit-il.

V

De la violence de l'amour de Dieu.

1. O violence du divin amour, qui a fait du souverain maître le dernier de tous! C'est en effet ce qu'a produit l'amour véritable, sans songer à sa dignité, dans l'opulence de sa libéralité, dans la puissance de son sentiment, dans sa volonté de convaincre. Car rien, Seigneur Jésus-Christ, source, et même abîme d'amour, rien ne triomphe plus tyranniquement de Vous que l'amour. C'est lui qui Vous a fait Vous anéantir, pour nous faire savoir que la plénitude s'était déversée, que le plus haut sommet s'était mis à notre niveau, que l'Isolé s'était associé [1]. Et la violence de votre amour nous a aimés dans notre honte et notre laideur, non pas toutefois pour nous renvoyer dans cet état, mais pour changer notre honte en honneur et notre laideur en beauté.

Car Vous nous avez aimés, Seigneur Jésus-Christ, amour abyssal, du fond d'un abîme

1. Dieu n'est pas isolé, puisqu'Il est trine : cette expression doit donc ici être entendue de l'isolement de Dieu par rapport à l'homme déchu.

d'amour ; Vous Vous êtes fait homme pour nous ; Vous Vous êtes abaissé pour nous faire monter ; Vous Vous êtes penché pour nous relever ; Vous Vous êtes dépouillé de votre majesté pour nous emplir de votre divinité ; Vous êtes descendu jusqu'à nous, pour que nous montions à Vous. Il n'est pas de père, pas de mère, pas d'ami, qui nous ait aimés autant que Vous, Seigneur, qui nous avez faits.

Que mon âme donc, très aimant Seigneur, rejetant tout ce qui est sous le ciel, se laisse entraîner par la force, brûlante comme le feu et douce comme le miel, de votre amour, afin que je reste fixé en Vous, nourri, charmé et enivré de la seule douceur de votre bonté.

2. O Seigneur Jésus-Christ, quelle bonne et heureuse chose, et combien désirable, que sentir la violence de votre amour éclairer chaque jour notre raison des rayons d'un tel amour, guérir les maladies de notre âme, faire pénétrer la lumière au plus profond de notre cœur, nourrir et choyer notre âme, et lui donner joie et force. O combien douce est la compassion et la tendresse de votre amour, Seigneur Jésus-Christ, donneur d'amour ; Vous en faites jouir ceux qui en dehors de Vous n'aiment rien, ne cherchent rien, ne désirent même penser à rien. C'est en nous prévenant que Vous nous invitez, entraînez et attirez à votre amour, tant est grande la violence de votre amour. Car aucune invitation à aimer n'est plus

pressante, aucun entraînement, aucune attirance, que celle qui se fait en aimant le premier ; parce que le cœur, qui d'abord sommeillait, lors qu'il se sent prévenu d'amour, s'éveille. Et si déjà il brûlait, en se voyant aimé et prévenu d'amour, il s'enflamme davantage.

3. O très aimant Seigneur Jésus-Christ, bien que Vous m'ayez aimé indiciblement, moi toutefois, pécheur très ingrat, au cœur de pierre et de fer, je n'ai pas reconnu dans mon cœur glacé votre amour de feu. Et cette dilection dont Vous me préveniez, quoique j'eusse le désir de la recevoir, cependant je n'ai pas voulu Vous rendre la mienne en retour. Daignez donc m'aider, très bon Seigneur Jésus-Christ, qui ne pouvez pas ne pas aimer ; et par la violence de votre très doux amour, contraignez mon cœur rebelle à Vous aimer, pour que je Vous serve sans murmure, et que j'obtienne la vie éternelle dans l'amour. — Ainsi soit-il.

VI

Comment l'âme se sait aimée de Dieu.

1. Je sais, très bon Seigneur Jésus-Christ, amour et vie de ceux qui aiment, que celui qui Vous aime avec passion, ne doute pas d'être aimé par Vous avec une passion infiniment plus grande. Celui qui, d'une application singulière, apporte tout son soin, son souci, sa peine, son empressement, son zèle, son attention constante et passionnée à chercher comment il Vous plaira, reconnaît en Vous, à n'en pas douter, la même sollicitude, et bien plus grande. Car votre amour engendre l'amour en l'âme ; votre attention prévenante rend l'âme attentive, votre empressement la rend empressée.

Telle donc l'âme s'est préparée pour Vous, tel Vous aussi Vous lui apparaissez et à un degré éminent, dans votre infinie miséricorde, car il est écrit : Avec un saint vous serez saint, et avec un méchant vous vous pervertirez. De même avec qui aime Vous aimerez, avec qui ne fait rien, Vous ne ferez rien ; Vous serez avec l'attentif, attentif, et avec l'empressé, empressé.

2. Si grande, Seigneur Jésus-Christ, est votre

bonté et votre miséricorde envers nos âmes, que si une âme s'éveille pour Vous chercher, bien avant elle Vous aussi êtes éveillé. Si elle se lève la nuit au début de la veillée de prière, et qu'elle se hâte autant qu'elle peut pour devancer l'heure de la veillée, elle Vous trouvera et ne pourra Vous prévenir. Car toujours en pareille affaire Vous accordez un peu plus de votre grâce, toujours Vous aimez davantage.

Toutes ces faveurs, l'âme dévote et reconnaissante les médite, et admirant votre ineffable majesté, ne s'occupe pas d'autre chose : elle se fait gloire de ne penser qu'à Vous, et c'est à Vous seul, par votre grâce, négligeant tout souci, qu'elle se consacre sans réserve.

3. O mère de tout amour, ô très aimant Seigneur Jésus-Christ, Vous débordez d'une si grande et si inappréciable bonté, que toujours Vous nous prévenez de votre amour ; à qui Vous cherche, Vous Vous montrez avec empressement, et quant à vos ennemis, non content de les aimer, c'est votre charité sans limite que Vous étendez jusqu'à eux. Vous ne Vous refusez à personne, Vous ne dédaignez personne, mais tous voient votre main amie les appeler et les accueillir, dans la mesure toutefois où le péché, malgré Vous et contre votre volonté, ne les fait pas s'éloigner de Vous, obstinés dans leur indocilité. Mais alors si débordante est votre immense dilection, que ces hommes qui gisent misérable-

ment dans leurs péchés, Vous les attendez à la pénitence, et parfois Vous contraignez ces rebelles au retour.

Daignez donc m'aider, très compatissant Seigneur Jésus-Christ, feu et lumière d'amour ; enflammez et éclairez mon cœur dur et rebelle de votre amour pour qu'il m'aide à me repentir, à cause de Vous, de mes péchés et de mes iniquités, à faire, par Vous, digne satisfaction ; à pratiquer, d'un cœur pur, humble et aimant, des œuvres de zèle et qui Vous soient agréables ; afin que votre grâce me prévenant, m'assistant et m'accompagnant, je vive de votre amour en cette présente vie, de manière, quand elle sera finie, à Vous aimer dans la gloire, ayant obtenu de votre miséricorde la vie éternelle. — Ainsi soit-il.

VII

De l'opération de l'amour de Dieu.

1. O admirable délicatesse de la bienveillance divine, nous ne sommes pas de dignes serviteurs ; mais Vous, très indulgent Seigneur Jésus-Christ, plénitude d'amour, en montrant et en communiquant votre amour et votre charité à vos indignes serviteurs, et pour ne pas parler des autres, à moi votre pauvre créature, vous m'avez délivré de beaucoup de périls divers : égaré, Vous m'avez ramené ; ignorant, Vous m'avez instruit ; pécheur, Vous m'avez attendu à la pénitence ; abattu, Vous m'avez relevé ; venant à Vous, Vous m'avez accueilli avec une généreuse bonté. Tout mon mérite ne peut absolument rien être, en comparaison de l'œuvre de votre amour.

Votre amour, très bon et très aimant Seigneur Jésus-Christ, opère en moi, sans espoir de retour, parce que *Vous n'avez pas besoin de mes biens.* Et je ne puis rien comparer justement à votre amour, ni l'expliquer par la parole ; parce que votre amour est si grand, si immense, que pendant que je péchais, Vous Vous taisiez ; tandis

que je ne me contenais pas de pécher et de me souiller de vices, Vous Vous absteniez de me frapper ; tandis que je persévérais dans des iniquités nombreuses et diverses, Vous, Vous différiez le châtiment.

2. Dans toutes mes tribulations et mes extrémités, votre amour très précieux m'a été ouvert, le sein de votre infinie charité s'est dilaté ; sans considérer mon indignité, elle a subvenu à tous mes besoins. O inestimable effet de l'amour ! C'est ainsi, Seigneur, que Vous m'avez visité, et Vous avez changé mon cœur endurci, au point que je trouve amer maintenant ce qui auparavant avait pour moi une coupable douceur ; moi qui me réjouissais alors, quand je m'abandonnais sans frein aux pires fautes, maintenant je vais commencer à repasser mes années dans l'amertume de mon âme.

Aussi, ô Seigneur Jésus-Christ, ami excellent, qui secouez la terre de mon cœur et l'agitez, relevez, je Vous en prie, ses ruines, parce qu'elle est ébranlée. Que l'activité de votre précieux amour ne cesse pas de s'exercer en moi, votre créature, qu'il entre en mon âme, et qu'il la purifie des souillures des péchés ; qu'il l'éclaire et l'embrase du feu de la vraie charité ; qu'il la réveille de sa tiédeur et de sa lâcheté ; qu'il en fasse disparaître l'ignorance, qu'il m'apprenne ce que je dois faire et pratiquer.

3. O très miséricordieux Seigneur Jésus-

Christ, qui devancez tout amour, je ne puis concevoir de quelle tendresse Vous m'avez aimé, et combien généreuse et gratuite : car alors que je Vous offensais de tant de manières, et que je ne cessais pas de pécher, Vous n'en preniez pas moins patience, et ne Vous hâtiez pas de me punir ; bien plus, me traitant comme la brebis égarée et mourante, et voulant me prendre sur vos épaules sacrées, Vous me cherchiez dans l'incompréhensible prévenance de votre amour, par lequel Vous aimez tout ce que Vous avez fait.

Aussi, je Vous rends grâces et à votre immense amour, et à votre immense tendresse et clémence ; d'un cœur humble et simple je Vous demande que votre dilection ne m'abandonne pas, mais qu'elle soit avec moi, qu'elle m'aide, qu'elle me défende de tout danger de l'âme et du corps, afin que vivant ici-bas selon votre volonté, je Vous serve toujours et Vous aime sans relâche, et qu'enfin je parvienne à votre dilection éternelle. — Ainsi soit-il.

VIII

De la grandeur de l'amour de Dieu.

1. Bien que le monde, Seigneur mon Dieu, fût tout entier au mal, et plein de misère, Vous y avez cependant, pour nous, envoyé votre Fils béni ; de plus, dans la magnificence de votre amour, Vous l'avez fait aller jusque dans les enfers, pour en faire sortir les siens. Mais si Vous l'avez envoyé dans le monde, c'est pour que, vendu, Il nous rachetât ; mis à mort, Il nous donnât la vie ; couvert d'injures. Il nous rendît l'honneur et nous adoptât pour ses enfants. Ainsi Vous avez envoyé votre Verbe, Vous avez envoyé votre Esprit, Vous promettez la vue de votre face ; et pour que personne au Ciel ne reste inoccupé, Vous nous dépêchez encore les esprits bienheureux pour notre service, et, de plus, Vous avez voulu que la nature humaine fût associée à la nature divine dans une même personne.

Vous nous avez, Seigneur, aimés gratuitement, nous voués à la mort et indignes de vivre : tous nous étions conduits comme des voleurs au supplice, puisque nous étions entraînés en enfer ;

mais votre Fils mille fois béni est venu à notre secours et s'est porté garant pour nous. Ce garant, nous devons toujours garder son souvenir, suivant ce qui a été écrit : *N'oubliez pas l'obligation que vous avez à votre garant, car il a donné sa vie pour vous* (Eccl. XXIX, 20).

2. Dans la grandeur de votre amour, Vous n'avez pas, Seigneur mon Dieu, épargné votre Fils unique, mais Vous l'avez donné pour nous. Et Vous nous avez attirés, puisque notre sœur, je veux dire la nature humaine, a été par Vous inséparablement unie à votre Fils béni. Il est écrit en effet : *Je t'ai aimé d'une charité éternelle, aussi je t'ai attiré, ayant pitié de toi.* O Seigneur mon Dieu, feu d'amour consumant, notre chair n'eût pu avoir un plus glorieux mariage. Aussi, si le mariage parmi les hommes les rapproche au point de changer des ennemis en grands amis, combien devraient-ils être attirés à votre amour du fait que Vous avez inséparablement uni à votre Fils béni notre sœur, la nature humaine.

C'est dire, Seigneur mon Dieu, que je suis un bien ingrat et bien orgueilleux pécheur, puisque, négligeant de considérer l'immense faveur de votre amour et de contempler une si étonnante union, je ne me suis pas disposé à aimer en retour votre Fils et votre Esprit Saint, un seul Dieu et un seul Seigneur ; au contraire, je me suis bien des fois abaissé à m'attacher au mal, au péché, à l'iniquité, et souvent j'ai été jusqu'à l'exécu-

tion. Daignez donc m'aider, Seigneur très miséricordieux, dispensateur d'amour ; dirigez-moi, pour que je Vous aime par-dessus tout, que je reconnaisse vos bienfaits infinis, que j'en conserve le souvenir, que je Vous en rende grâces ; et à la fin que votre clémence m'accorde la vie éternelle dans l'amour. — Ainsi soit-il.

IX

De la raison d'aimer Dieu.

1. O très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, le motif de vous aimer, c'est Vous-même ; et la mesure de Vous aimer est sans mesure, puisque, comme Vous êtes infiniment bon et que toute notre mesure d'aimer est limitée, il faut Vous aimer au delà de toute mesure ; et aussi rien ne peut être aimé plus justement, rien plus utilement, que Vous. Car c'est à l'infini, Seigneur Jésus-Christ, amour de qui aime vraiment, que Vous avez mérité de nous, puisque Vous Vous êtes donné à nous sans que nous le méritions.

Vous êtes la cause efficiente et finale [1] de l'amour et de la dilection qui Vous fournissent l'occasion de nous glorifier, car c'est Vous qui donnez l'occasion d'aimer, Vous qui faites naître le sentiment, Vous qui consommez le désir. Car Vous avez fait l'homme, et même Vous Vous êtes fait homme, pour que nous Vous aimions :

1. La cause efficiente est celle qui agit en produisant l'effet directement par sa propre puissance ; la cause finale agit sur l'être en l'attirant vers elle comme vers son bien et sa fin.

votre amour prépare et récompense notre amour ; il le précède pour un accueil plus bienveillant, il se fait désirer pour plus de douceur ; et qui le trouve est riche de tous les biens.

2. Il se donne pour être mérité, il se garde pour la récompense des saints, et il se partage pour la rédemption des captifs. Si nous cherchons votre mérite, c'est lui qui est avant tout, puisque c'est Vous qui nous avez aimés le premier. Aussi est-il digne et juste que nous Vous aimions en retour, surtout si, d'un cœur humble et pieux, nous désirons votre miséricorde, votre dilection gratuite, l'honneur imprévu de votre visite, votre infatigable bienveillance, l'étonnante douceur de votre bonté. A quoi sert en effet, très bon et mille fois aimable Seigneur Jésus-Christ, la considération attentive de tout ceci, si ce n'est à émouvoir jusqu'aux entrailles celui qui le médite, à le pousser vers Vous dans un élan d'amour, et à lui faire mépriser tout ce qui n'est pas Vous, Seigneur ?

Votre amour si vrai, très clément Seigneur Jésus-Christ, ne peut pas rester oisif : il est la récompense proposée au commençant, promise à l'amant, attribuée au persévérant. L'âme, Seigneur, qui Vous aime vraiment, ne cherche pas en dehors de Vous d'autre récompense de son amour [1] ; ou si elle en cherche une, assurément c'est qu'elle ne Vous aime pas.

1. Tu as bien écrit sur moi, disait N.-S. à Saint-Thomas

3. O très doux Seigneur Jésus-Christ, je suis un pécheur bien coupable : je Vous ai sacrifié aux biens passagers et périssables dont j'ai mis l'amour dans mon cœur ; je ne pouvais pas les garder longtemps, et je les ai aimés de toute mon âme. Aidez-moi, très compatissant Seigneur Jésus-Christ puissant en amour, et redressez mon cœur, pour que je m'attache à Vous et Vous aime dans le mépris des biens du monde ; que je les rejette entièrement comme inutiles et nuisibles ; que j'aie mes péchés en haine, que je regrette ceux du passé ; que par la puissance de l'amour je fasse une digne satisfaction et me garde du mal et du péché dans l'avenir ; que Vous servant et Vous plaisant dans un amour sincère et constant, enfin j'atteigne votre dilection immortelle pendant l'éternité des siècles. — Ainsi soit-il.

d'Aquin, que te donnerai-je en récompense ? — Et le saint de répondre : Rien autre que Vous, Seigneur !

X

De la mesure de notre amour pour Dieu.

1. Il n'est pas étonnant. Seigneur mon Dieu, que les infidèles Vous aiment moins, puisqu'ils Vous connaissent moins. Mais que penser, Seigneur, de moi votre misérable créature ? Car je Vous connais par la véritable foi, et je sais que non seulement Vous m'avez donné gratuitement la vie, que Vous en réglez le cours avec libéralité, que votre bonté en adoucit les peines et que Vous la gouvernez avec sollicitude, mais encore et de plus, que Vous l'avez rachetée surabondamment, que Vous voulez pour l'éternité la conserver, l'enrichir et la rendre glorieuse. La raison et la justice naturelle me pressent donc de me livrer tout entier par l'amour à Vous, par qui j'ai l'être. Et si je me dois tout à Vous parce que Vous m'avez créé, je suis obligé de Vous aimer davantage parce que Vous m'avez recréé. Et Vous ne m'avez pas recréé aussi aisément que Vous m'avez créé, car Vous m'avez créé par une seule parole, mais pour me recréer Vous avez dit beaucoup de paroles, et accompli des merveilles, et supporté de rudes souffrances ; et non seulement rudes, mais même cruelles.

2. O très bon Seigneur Jésus-Christ, mon amour, que Vous rendrai-je pour tout ce que Vous m'avez donné ? Dans la première œuvre, moi à moi ; mais dans la seconde, Vous-même à moi : et alors, en Vous donnant à moi, Vous m'avez rendu à moi. Donc donné et rendu, je dois moi pour moi, et au vrai je me dois deux fois [1]. Mais alors que donnerai-je pour Vous ? Car même si je pouvais, en retour de Vous, me donner une infinité de fois, je ne suis rien en comparaison de Vous.

O Seigneur Jésus-Christ, qui ranimez par votre amour les cœurs languissants, si j'usais comme je le devrais de l'intelligence que Vous m'avez donnée, je verrais clairement dans quelle mesure, ou plutôt que c'est sans mesure que Vous méritez d'être aimé par moi votre créature, puisque Vous m'avez aimé le premier, Vous si grand, et si grandement et gratuitement, moi si petit, et si misérable, et si ingrat. Je sais, Seigneur, que votre dilection s'étend jusqu'à l'immense et l'infini, parce que Vous êtes immense et infini.

3. Je vous le demande donc, Seigneur : quelle limite doit être à mon amour, ou quelle mesure ? Car mon amour, Seigneur, n'est pas gratuit, il est

1 Ce passage est un peu subtil : l'homme, donné à lui-même par la création, rendu à lui-même par la rédemption, se doit à Dieu, en retour de lui-même créé, puis racheté, donc se doit pour lui, et deux fois ; et en plus, comme l'indique la suite, il doit aussi quelque chose en retour de Jésus-Christ qui s'est donné à lui.

donné en retour. O très généreux Seigneur Jésus-Christ, qui vivifiez vos amis de votre amour, étendez jusqu'à moi misérable pécheur votre surabondante dilection, afin que je Vous aime en proportion de votre don et à ma mesure si insuffisante qu'elle soit. Car encore que je ne le puisse autant que je le dois, je ne puis cependant au delà de mon pouvoir. Mais je pourrai davantage, quand Vous daignerez me donner davantage ; et encore ce ne sera jamais autant que Vous le méritez.

Donnez-moi donc votre très aimant amour, pour que par ce don je m'attache à Vous et Vous aime ; que je Vous plaise, que je Vous serve, que j'accomplisse vos commandements ; que je ne sois jamais séparé de Vous dans le présent et dans l'avenir, mais que pour toujours je reste avec Vous, comme soudé à Vous par l'amour. — Ainsi soit-il.

XI

La triple manière d'aimer Dieu.

1. O immensité d'amour, très bon Seigneur Jésus-Christ, enseignez-moi comment Vous aimer. Ayez pitié de moi et faites que je Vous aime avec plaisir, avec prudence, avec courage : avec plaisir, pour ne pas y trouver d'amertume qui m'en détourne ; avec prudence, pour n'être pas déçu ; avec courage, pour n'être pas vaincu, ni en aucune façon séparé de votre amour, soit par l'éclat du monde, soit par les attraits ou les plaisirs de la chair. Apprenez-moi, Seigneur, Vous qui êtes sagesse, à n'être pas trompé par l'esprit de mensonge et d'erreur. Allumez en moi votre lumière, Vous qui êtes vérité, pour que je ne me laisse pas décourager par le malheur et les chutes. Affermissez-moi, Vous qui êtes force, pour que je ne me lasse pas de Vous servir.

Que votre charité enflamme mon zèle, que votre science dirige ma connaissance et que votre constance confirme mon bon propos ; afin qu'ainsi muni, je sois dans votre amour et fervent, et discret, et inébranlable : que je n'y apporte pas de tiédeur, que je n'y manque pas de

discrétion, et que je n'y sois pas timide ; mais que je Vous aime, mon Dieu, de la pleine et entière affection de mon cœur ; que je Vous aime avec toute la vigilance et la prudence de ma raison [1] ; que je Vous aime de toute ma force, au point de ne pas craindre même de mourir pour Vous.

2. Donnez, Seigneur, à mon amitié pour Vous, un charme et une douceur qui l'emportent sur les trompeuses et pernicieuses douceurs des attraits de la vie charnelle. Soyez vainqueur de cette fausse douceur par la vérité de la vôtre, comme un clou chasse un clou. Soyez pour mon intelligence la lumière qui la guide, soyez l'œil de ma raison ; non seulement pour que je me garde des pièges de l'erreur hérétique, et que contre leurs artifices je défende la vérité de la foi, mais aussi pour que j'évite dans mon intimité avec

1. Il ne faudrait pas voir une contradiction entre tout ce paragraphe qui recommande si fort prudence et discrétion, et les paragraphes 3 de la précédente contemplation et de la IX[e], où il est expliqué qu'il faut aimer Dieu sans mesure. Dieu mérite d'être aimé sans réserve, et il n'est pas loisible à l'homme de fixer la mesure dans laquelle il aimera l'infiniment aimable. Mais il n'en doit pas moins être prudent et discret, parce qu'il s'exposerait à aimer Dieu surtout pour la douceur qu'il y trouve, donc, même là, à se rechercher lui-même, et par suite à tomber dans de dangereuses illusions. Ces recommandations forment un ensemble parfait : aimer Dieu de tout son cœur, donc sans mesure ; mais avec la vigilance et discrétion de la raison, donc s'assurer que c'est bien Dieu que l'on aime, et non soi ; enfin avec un courage invincible, qui ne redoute même pas la mort.

Vous une excessive et indiscrète ardeur. Car, Seigneur, Vous êtes sagesse, et Vous voulez être aimé non seulement avec plaisir, mais aussi sagement ; sans quoi très facilement, l'esprit d'erreur se glissera dans mon zèle, si je néglige d'avancer à bon escient. Car je sais, Seigneur, que notre rusé ennemi n'a pas de plus sûr expédient pour enlever votre amour de notre cœur, que d'arriver à nous y faire marcher sans précaution et sans jugement.

3. Seigneur Jésus-Christ, courage, force et appui de ceux qui aiment, que je sois courageux et constant dans votre amour, ne me laissant pas vaincre par la crainte, ni abattre par les travaux. Je Vous aimerai, Seigneur, ma force, parce que Vous êtes mon soutien et mon asile, mon libérateur, mon Dieu, mon secours. Amour sans limite à sa grandeur, amour sans mesure à sa sagesse, amour dont la paix surpasse tout sentiment, je Vous aimerai non seulement en parole et de bouche, mais en œuvre et en vérité, afin que soutenu ici-bas de votre grâce, à la fin je parvienne, par le don de votre miséricorde, à l'éternelle gloire de ceux qui aiment. — Ainsi soit-il.

XII

Ce que c'est qu'aimer Dieu de tout son cœur.

1. Vous aimer de tout cœur, très clément Seigneur Jésus-Christ, immensité d'amour, c'est n'être pas détourné par les caresses du monde, ni séduit par ses ruses, ni vaincu par ses injures ; mais Vous aimer purement de tout son cœur, au point qu'il n'ait d'inclination à aimer aucune chose plus que Vous, et qu'il ne se délecte en quelque objet plus qu'en Vous. Celui-là en effet Vous aime moins, qui aime avec Vous quelque chose qu'il n'aime pas à cause de Vous. C'est que Vous l'exigez tout entier, Vous qui avez fait l'homme tout entier. Vous devez donc, Seigneur, être aimé de tout cœur pour cause et de création et de recréation. Puisqu'en effet Vous avez créé l'homme, il se doit à votre amour ; et puisque Vous l'avez racheté, il se doit à votre amour ; et il se doit d'autant plus à votre amour qu'à lui-même, que Vous êtes plus grand que lui pour qui Vous Vous êtes donné.

2. O très bon Seigneur Jésus-Christ, amour immense, brisez, attendrissez mon cœur si dur, afin que, s'il ne peut s'élever à un amour plus

haut, au moins il se laisse fléchir à un amour sensible qui soit pur, c'est-à-dire à aimer votre chair bénie, et tout ce que dans la chair Vous avez fait et commandé : que j'écoute volontiers le récit de toutes vos actions, que je les lise avec attention, me les rappelle souvent et les médite avec plaisir ; qu'avec dévotion je Vous contemple annoncé par les prophètes, puis naissant, allaité par votre mère, puis enseignant, jeûnant, prêchant, faisant des miracles, puis mourant, ressuscitant, montant au Ciel, et venant juger les hommes. Qu'ainsi mon âme soit étreinte de votre amour, pour qu'elle évite les vices charnels, qu'elle en fuie les attraits, qu'elle en arrache les désirs mauvais, et qu'elle se refasse constamment en Vous, nourrie de votre doux amour [1].

1. Tout ce paragraphe expose excellemment l'utilité très grande que trouve l'âme pieuse à s'attacher à méditer sur l'humanité du Christ et en particulier sur la Passion : C'est Dieu, c'est l'union à Dieu que cherche la contemplation, mais ce serait une erreur de croire que « la contemplation étant chose entièrement spirituelle, tout objet corporel est capable de l'entraver et de lui faire obstacle... Pour plaire à Dieu, pour recevoir de lui de grandes grâces, il faut, et telle est sa volonté, qu'elles passent par les mains de cette humanité sacrée, en laquelle il a déclaré lui-même prendre ses complaisances ». (Ste Thérèse, Vie, ch. XXII). — Et ailleurs (Château intérieur, ch. VII) la Sainte dit encore : « Il importe, même aux plus spirituels, de ne pas s'éloigner tellement des objets corporels qu'ils en viennent à redouter la Sainte Humanité ; .....je regarde ce chemin comme dangereux. » — Si pareil conseil est bon pour *les plus spirituels*, à plus forte raison sera-t-il excellent pour ceux dont parle notre auteur, dont le cœur trop dur *ne peut s'élever à un amour plus haut*, celui de la Divinité. Qu'ils n'oublient pas que Jésus-Christ est *la voie* qui y conduit.

3. Je sais, Seigneur, que par le moyen de votre amour, la vie charnelle sera rejetée, le monde sera méprisé, et la vie spirituelle sera formée et achevée, de manière à Vous reconnaître en tout ce qu'il lui faut connaître et à être affermie par une foi sincère. Que par lui encore ma pureté soit préservée, les embûches du diable évitées, l'exercice des vertus accru ; qu'ainsi votre amour soit mon maître, et ne se sépare plus de moi, mais qu'en cette vie il me gouverne, me garde et me fasse vivre de telle sorte qu'avec votre aide et par votre don, il soit pour moi dans votre royaume la vie éternelle. — Ainsi soit-il.

XIII

Qu'est-ce qu'aimer Dieu de toute son âme.

1. Il faut Vous aimer, Seigneur Jésus-Christ, plénitude de tout amour, de toute son âme, c'est-à-dire avec fidélité, comme Vous nous avez aimés, Vous qui avez préféré souffrir la séparation de votre âme et de votre corps plutôt que de voir nos âmes séparées de Vous. Car celui qui aime de toute son âme ne craint pas la mort, parce que l'affection est un adoucissant, rien n'étant plus doux ou plus délectable que l'amour. Sans l'amour tout est insipide et amer, tandis qu'avec l'amour toute amertume devient douce, si amère qu'elle soit : les saints Pères des déserts l'ont prouvé, en prenant comme aliments des herbes et des écorces d'arbres, du pain sec et de l'eau fraîche ; comme lit, la terre ; comme oreiller, une pierre ; comme vêtement, un cilice ; et à toutes ces austérités, à cause de votre amour, ils trouvaient goût, délectation et grande douceur.

C'est que tout fardeau et toute difficulté deviennent, avec le vrai amour, de petite ou de nulle importance. Aussi les saints martyrs, dans

leur ardent amour, trouvaient de la douceur aux tourments de tous genres, et les supportaient non seulement avec patience, mais même avec gaieté. Car la souffrance n'affaiblit pas l'amour, les tourments n'en ont pas raison ; dans le repos au contraire, l'amour devient plus inquiet ; la peine, la tentation peuvent faire relâche, mais l'amour ne sait pas se reposer : son repos, c'est l'inquiétude.

2. Celui que la saveur de cet amour aura enivré, fait avec joie toute bonne œuvre ; il souffre, et ne le sent pas ; il travaille, et ne se fatigue pas ; on se moque de lui, il ne s'en aperçoit pas. L'amour qui vient de l'âme est au-dessus de tous les trésors : l'homme en effet ne connaît pas son prix, et tout l'or du monde, en comparaison de l'amour, est du sable sans valeur. Sans cet amour, le riche est pauvre ; avec lui, le pauvre est riche : car celui qui aime et chérit Dieu de toute son âme, déjà possède celui qu'il aime, et il ne pourrait pas l'aimer vraiment s'il ne le possédait pas. Votre amour, Seigneur, aucun amour étranger ne peut s'en rendre maître, ni se confondre avec lui, parce qu'il est impossible que le vrai se confonde avec l'apparence, les biens du Ciel avec les biens périssables, les choses de l'esprit avec celles du corps, les cimes avec les bas-fonds.

3. O très clément Seigneur Jésus-Christ, auteur et dispensateur d'un incompréhensible

amour, moi pauvre pécheur plein d'iniquité, je ne Vous ai pas aimé de toute mon âme ; bien plus, ce qui m'est plus dommageable, dédaignant votre amour et y renonçant, j'ai placé mes affections dans le monde, dans la vanité, dans le péché, dans des choses condamnables ; et ainsi ce misérable attachement me conduira à votre haine éternelle, si votre infinie miséricorde, votre infini amour, ne daigne me secourir. Augmentez donc en moi votre glorieux amour, qui m'attire à Vous, me fasse renoncer à aimer ce qui passe, pour que je puisse demeurer éternellement dans votre dilection. — Ainsi soit-il.

XIV

Qu'est-ce qu'aimer Dieu de tout son esprit.

1. Très bon Seigneur Jésus-Christ, transport d'amour, nous devons Vous aimer de tout notre esprit, c'est-à-dire avec un souvenir fidèle, ininterrompu et persévérant, de sorte que toutes les facultés de l'homme, volonté, intelligence, mémoire, et toutes leurs opérations, soient occupées de Vous. Si elles se laissent prendre à un autre amour, celui qui s'occupe ainsi ne Vous aime plus de tout son esprit. Car il est écrit : *c'est en tout temps qu'aime celui qui est ami.* Une telle dilection ceint donc l'esprit tout entier comme un lien, une glu, une colle, qui indissolublement Vous unit et Vous attache l'homme ; car l'amour est comme une force mutuelle et une puissance agglutinante qui pousse le plus haut vers le plus bas, et le dernier, c'est-à-dire l'inférieur, vers l'appui du meilleur, qui est au-dessus de lui ; ainsi l'âme, attachée à Vous par ce lien, Vous dira : *Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui.*

Si grand est l'amour qui procède de l'esprit tout entier, que l'âme unie à Vous par un tel lien de dilection, ne peut être séparée de Vous

ni par les peines, ni par les tourments, ni par le feu, ni par le fer, ni par aucun autre supplice, à moins que survienne la souillure du péché mortel. Bien plus, Seigneur Jésus-Christ, port de ceux qui aiment, on aurait plus vite fait de couper la main du bras, la tête du cou, et de les arracher, que de séparer de Vous de quelque manière que ce soit l'âme unie et jointe à Vous par un tel lien d'amour ; car un objet collé par la colle la plus forte sera toujours rompu et brisé plus vite que ne le peut être le lien en question.

2. De même en est-il de l'âme, comme on le voit dans les saints martyrs qu'aucun supplice ne pouvait arracher à votre amour, ni en séparer si peu que ce fût : il était plus facile de séparer leur pied du tibia, ou leur tête du cou, qu'eux-mêmes de Vous. O dilection, combien puissante est ta chaîne, puisqu'elle a pu lier Dieu ! O très pieux Seigneur Jésus-Christ, ouvrier d'amour, c'est cette chaîne qui Vous a retenu sur la croix, car toutes les cordes du monde entier eussent été impuissantes à Vous y maintenir.

L'amour, très bénin Seigneur, qui procède de l'esprit, est *le triple câble difficile à rompre* : en effet nous devons Vous aimer de tout notre cœur, c'est-à-dire de notre intelligence, sans erreur ; de toute notre âme, c'est-à-dire de notre volonté, sans opposition ; de tout notre esprit et de toute notre force, c'est-à-dire de notre mémoire, sans oubli.

Accordez-moi, très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, tout puissant dispensateur d'amour, la grâce de Vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme et de tout mon esprit, afin que jamais je ne puisse être séparé de Vous, mais qu'avec Vous éternellement je demeure dans l'amour parfait. — Ainsi soit-il.

XV

Que l'amour est la puissante armure de l'âme.

I. L'homme muni du bouclier et de l'armure de votre amour, très bienveillant Seigneur Jésus-Christ, affronte le combat de la tentation sans trembler, invincible et inébranlable, sans crainte même si toute l'armée des démons luttait avec lui. C'est qu'en effet, très pieux Seigneur Jésus-Christ, l'homme qui possède l'amour Vous a à ses côtés, aide excellent et défenseur puissant, parce que Vous êtes l'amour et que celui qui tient ferme dans votre amour tient avec Vous. Car Vous assistez l'homme qui a la dilection, en vrai et fidèle ami, qui volontiers porte secours à son ami et le défend, selon ce qui est écrit : *Le Seigneur garde tous ceux qui l'aiment* ; mais *tous les pécheurs*, c'est-à-dire les démons infernaux ou les hommes pervers, *il les perdra*.

Mais, Seigneur, il n'en est pas de même d'une autre vertu : car si quelqu'un fait une action sans la charité, Vous n'êtes pas à ses côtés, Vous n'êtes pas là pour l'aider. La véritable dilection envers Vous, Seigneur Jésus-Christ, ami très véritable, rend l'homme invincible : elle le pro-

tège et le défend de tous les côtés ; ce que ne fait aucune autre vertu, ou tout au moins elle ne le fait que d'un côté. Car l'abstinence défend seulement de la gourmandise, la chasteté de la luxure, et ainsi des autres. Je dirai plus : toute vertu, sans la charité, défend d'un côté et succombe de l'autre, en ce sens que son acte et son œuvre engendrent la présomption et donnent naissance à la vaine gloire, comme il apparaît dans l'aumône et le jeûne, qui ne valent rien si votre charité ne les dirige et les couvre.

2. Aussi le diable apporte-t-il le plus grand soin à faire tomber cette armure de la charité. Car si la chasteté se trouve en nous sans la charité, il est sans crainte, parce que lui-même n'est pas resserré dans une chair qui l'expose à s'amollir dans la luxure ; il ne redoute pas l'abstinence qui se prive de repas, parce qu'il n'est pas gêné par les exigences du corps ; il ne craint pas l'aumône qui distribue les biens de la terre, si la charité fait défaut, parce qu'il n'a pas besoin des ressources que donne la richesse. Mais il a peur quand il voit en nous la charité véritable qui nous fait aimer Vous et notre prochain, et il hait à jamais la concorde : car la charité que nous gardons sur la terre, lui, pour n'avoir pas voulu la garder, est tombé du haut des cieux.

C'est donc très justement, Seigneur Jésus-Christ, que tous doivent aimer votre charité, puisqu'elle repousse toute tentation, ce que ne

peut faire une autre vertu, car une autre peut se trouver avec le péché et être informe [1], comme furent les vertus morales chez les philosophes : aussi ne défendent-elles pas de tout péché et de toute tentation. Tandis que votre charité s'oppose à tout péché, résiste à toute tentation ; bien plus, elle ne succombe ni devant la mort, ni devant les tourments, elle ne peut être vaincue ; au contraire elle est victorieuse de la mort et en triomphe. Accordez-moi cette vraie dilection dans votre miséricorde, Seigneur Jésus-Christ, unique courage et vigueur de qui aime, pour que je demeure avec Vous dans l'amour éternellement. — Ainsi soit-il.

1. La charité est la *forme* de toutes les autres vertus, c'est-à-dire ce qui les constitue en leur être complet de vertus sur naturelles ; sans elle, elles sont donc informes.

XVI

Que par l'amour le péché est remis.

1. Si grande est la force de l'amour, mille fois aimable Seigneur Jésus-Christ, que par l'amour les péchés sont remis. Il n'est pas de péché en effet qui ne soit remis par votre dilection, pas de faute, pas de crime si grave ou si énorme, qui, à l'arrivée de votre dilection, ne soit chassé ; pas de souillure si repoussante, si tenace ni même si invétérée, qui ne soit effacée par votre dilection et votre amour : car votre dilection s'oppose à toute faute mortelle, et ne peut se trouver avec elle ; votre véritable charité a le pouvoir de chasser toute faute, comme le chaud chasse le froid.

Mais il n'en est pas de même d'une autre vertu quelconque, comme il apparaît dans la bienheureuse Pécheresse [1], qui eut tant de péchés, et cependant par la vertu de la dilection tous lui furent remis, selon la parole qui sortit de la bouche de la Vérité : *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé.* En effet, bien qu'elle eût pleuré abondamment aux

1. Sainte Marie-Madeleine.

pieds du Maître, qu'elle les eût lavés de ses larmes, essuyés de ses cheveux, baisés et parfumés, toutefois ce n'est pas à tout cela qu'est attribué le pardon, mais à la seule dilection, car sans elle tous ces gestes eussent eu peu de valeur, tandis qu'ils en furent les marques réglées par l'amour et comme des étincelles de son feu. Ils vous furent agréables dans la mesure où l'amour les commandait. Elle Vous a beaucoup aimé, parce qu'elle Vous a aimé de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit, et cela éclate avec évidence dans ces signes de dilection qu'elle a montrés. Elle Vous a aimé par-dessus tout, mais non pas avec excès ; parce que, Seigneur, Vous ne pouvez être trop aimé et même la mesure de Vous aimer est de Vous aimer sans mesure.

2. En cela même apparaît la noblesse et la valeur de cette dilection : car son excès ne la fait pas perdre, son accroissement ne tourne pas à l'altérer, mais bien à son avantage et à son profit. Au contraire, l'homme peut mettre de l'excès dans le jeûne, dans l'aumône, dans la prière, dans l'espérance [1]. Également les vertus morales, si elles dépassent la mesure et le milieu [2], se tournent en vice et en malignité.

1. L'excès dans l'espérance s'appelle présomption.
2. Virtus stat in medio : toute vertu réside dans le milieu entre un excès et un défaut.

O très clément Seigneur Jésus-Christ, ami excellent, moi méchant et vicieux pécheur, repassant tout cela en esprit, je ne l'ai mis à exécution ni en pensée ni en action ; mais éloigné du vrai amour et de votre dilection, devenu tout entier froid, j'ai consumé mon temps dans des péchés et des vices sans nombre. Daignez me secourir, très compatissant Seigneur Jésus-Christ, source immense d'amour ; et pour que votre bonté me remette mes péchés, daignez faire pénétrer en moi votre dilection éternelle. — Ainsi soit-il.

XVII

Que l'amour est le chemin le plus direct vers Dieu.

1. La véritable dilection, très bienveillant Seigneur Jésus-Christ, qui êtes la récompense de l'amour, est le chemin le plus direct qui conduise à Vous ; et il n'est pas besoin de quelque autre vertu, dont l'exercice peut rencontrer un chemin détourné, mais seulement de l'amour et de la dilection qui nous conduisent vraiment à la céleste patrie [1] ; tandis qu'une autre vertu quelconque peut être informe et se trouver avec le péché, et alors de son acte naît souvent la vaine gloire, laquelle est comme le vent qui retarde le voyageur, ou même le pousse dans le gouffre de l'enfer. Car celui qui voyage au loin, ou qui s'impose la mortification corporelle, ou qui distribue

1. Il faut entendre ces paroles en les corrigeant par ce qui est dit plus haut, ch. XII, 3 : Je sais, Seigneur, que par le moyen de votre amour, la vie charnelle sera rejetée, le monde sera méprisé,... ma pureté sera préservée,... *l'exercice des vertus sera accru.* — L'auteur ne déclare donc pas les vertus inutiles, mais il veut dire qu'aucune ne suffit à elle seule à nous conduire tout droit au Ciel, tandis que la charité, qui donne aux autres vertus leur valeur surnaturelle, est par là même le chemin direct de la patrie.

des aumônes, souvent est détourné par le vent de la vaine gloire, et alors qu'il se croit dans le chemin de la pénitence, il tombe en enfer [1].

Ce n'est donc pas, Seigneur Jésus-Christ, receveur et dispensateur d'amour, ce n'est pas le jeûne, la prière, l'aumône, qui est la route toute droite ; mais c'est votre amour et dilection qui est le chemin le plus direct et sans détour, chemin court et sans ennui, chemin uni et sans côte, chemin clair et sans nuage, chemin sûr et sans danger, chemin riant avec un bon compagnon, c'est-à-dire avec Vous, Seigneur, guide très aimant ; c'est là le chemin qui va aux joies éternelles sans permettre au voyageur de s'écarter à droite, où est la prospérité, ni à gauche, où est l'adversité.

2. Ce chemin de l'amour, Seigneur Jésus-Christ, guide éternel des aimants, est le vrai chemin qui n'est pas une apparence ni un décor, chemin qui est dans le cœur, non dans les mots ; chemin fertile, non improductif ; chemin où non seulement l'on parle, mais où l'on agit ; chemin prévu, sans surprise ; chemin de sagesse, non de folie, où la personne est aimée, mais ses fautes rejetées [2] ; chemin vaste, non étroit, afin que

1. Ceci n'arrive qu'à l'homme trop attaché à sa volonté propre, qui ne s'ouvre pas à un directeur sage, et prétend diriger seul sa vie spirituelle : l'illusion le guette, et peut en effet le conduire à de lamentables chutes.

2. C'est l'écueil de l'homme dans le chemin de la vie de

l'on puisse y donner sa vie pour ses amis ; chemin permanent, non momentané, comme Vous l'avez, Seigneur, montré à la fin de votre vie, puisqu'ayant aimé les vôtres, jusqu'à la fin, Vous les avez aimés. Si quelqu'un donc, Seigneur Jésus-Christ, ami très constant, veut parvenir promptement à la patrie céleste, c'est par le chemin de la dilection et de l'amour qu'il doit passer, car qui aime plus ardemment, court plus vite et arrive plus tôt.

O très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, qui dans l'excès de votre amour avez pitié même de ceux qui n'aiment pas ! étroit, plein de défauts, sans vérité, a été mon amour, parce qu'il a été non du cœur, mais de bouche ; non sincère, mais apparent. J'ai défendu mes amis dans leurs crimes et leurs péchés, et ainsi je n'ai pas eu en haine vos ennemis ; j'ai aimé la fortune, et quand elle a changé, j'ai changé d'amour. Ayez pitié de moi, très clément Seigneur Jésus-Christ, très compatissant ami, et daignez me pardonner ; que votre miséricorde m'accorde une si grande grâce pour Vous aimer, que renonçant à tout vain amour qui ne Vous plaît pas, ce soit Vous

s'attacher à la personne de ses compagnons de voyage sans rejeter leurs vices : il faut savoir aimer le pécheur, mais non son péché, et c'est l'exemple que nous offre le Sauveur dans ce chemin de l'amour, qu'Il a voulu assez vaste pour pouvoir y donner sa vie afin que soit détruit le péché et sauvé le pécheur.

que j'aime par-dessus tout, et d'une dilection constante ; qu'il n'y ait plus aucun intervalle de temps pour me séparer de votre dilection, mais que je demeure avec elle pendant l'éternité des siècles. — Ainsi soit-il.

XVIII

Que l'amour obtient de Dieu toute demande juste.

1. L'amour et la dilection, très clément Seigneur Jésus-Christ, qui êtes l'amour même, obtient promptement et facilement ce qu il Vous demande ; car celui qui Vous aime sincèrement Vous l'exaucez volontiers et Vous lui accordez ses demandes, parce qu'il est écrit : *J'ai aimé, aussi le Seigneur exaucera la voix de ma prière.* Si inépuisable est votre amour, très doux Seigneur Jésus-Christ, ami spirituel, qu'à celui qui Vous aime Vous donnez et accordez, en même temps que les biens spirituels, également les biens temporels, selon ce qui a été dit de Vous : *Si vous obéissez à mes commandements d'aimer le Seigneur votre Dieu et de Le servir de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit, je ferai tomber la pluie opportune et celle du soir, qui donnera à vos terres une belle récolte de vin et d'huile et de foin.* Vous montrez encore et étendez votre miséricorde à qui Vous aime selon la parole : *Je fais miséricorde à l'infini à ceux qui m'aiment.* Vous donnez aussi votre sagesse à qui Vous aime, selon la parole : *Le Très-Haut est un,*

et à ceux qui l'aiment Il offre sa sagesse, c'est-à-dire son don propre. Enfin Vous accordez généreusement et libéralement à vos amis la joie et l'allégresse, ainsi qu'il est écrit : *Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité : aussi Dieu, votre Dieu, vous a oints de l'huile de l'allégresse.*

2. Ceux qui Vous aiment, Seigneur Jésus-Christ, très généreux rémunérateur de l'amour, Vous les exaucez et leur distribuez de grands biens. Mais il n'en arrive pas de même à ceux qui ne Vous aiment pas et ne veulent pas Vous aimer : car Vous ne les exaucez pas [1], mais plutôt ils provoquent votre courroux par leurs demandes, parce que l'envoi d'un solliciteur indigne excite un accroissement de colère.

O très miséricordieux Seigneur, que de fois je Vous ai ainsi provoqué ! Car, indigne et détestable pécheur, je Vous ai demandé bien des faveurs, et je n'étais digne d'aucune parce que je ne Vous aimais pas de cœur et d'acte, mais seulement de parole et de bouche : aussi ce n'était pas votre amour que je méritais, mais votre haine ; le châtiment, et non la gloire. Mais j'ai confiance en votre indicible amour, très indulgent Seigneur Jésus-Christ ; je Vous sup-

1. Vérité trop souvent oubliée : on prie Dieu par intérêt, parce qu'on a besoin de lui, mais sans consentir à Lui soumettre son cœur et sa vie, et l'on est surpris de n'être pas exaucé. Il arrive cependant qu'on le soit, parce que Dieu est bon ; mais alors la reconnaissance impose l'abandon du péché.

plie, source inépuisable d'amour, ne me le retirez pas ; accordez-le-moi dans votre bonté, et daignez en enflammer mon cœur glacé pour qu'il Vous aime avec tendresse, que méprisant tout attachement passager et périssable de cette misérable vie, je m'élève à Vous par la pure dilection qui demeure en Vous, par une continuelle contemplation, dans les siècles des siècles. — Ainsi soit-il.

XIX

Que l'amour de Dieu défend et délivre de tous maux.

1. Vous êtes un fidèle et sincère ami, Seigneur Jésus-Christ, à l'amour si vigilant, qui gardez ceux qui Vous aiment, les délivrez et les défendez du mal et du danger, comme Vous l'avez montré dans votre serviteur Daniel, votre ami de tout cœur, qui, jeté dans une fosse aux lions, en sortit intact par votre protection et fut remis en pleine liberté ; aussi a-t-il dit : *Vous Vous êtes souvenu de moi, Seigneur, et Vous ne m'avez pas abandonné.* Vous délivrez donc du mal, Seigneur, celui qui Vous aime, et de l'insulte du lion infernal, et Vous le mettez à l'abri de ses atteintes. Et parce que, en très fidèle ami, Vous délivrez, protégez et défendez du mal, le prophète s'écrie au nom de quiconque Vous aime : *Je Vous aimerai, Seigneur, ma force ; le Seigneur est mon roc, mon asile et mon libérateur ; mon Dieu est mon aide et j'espérerai en Lui ; mon protecteur, et la force de mon salut et ma citadelle* (Ps. XI).

2. O très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, ineffable douceur d'amour, inestimable

est votre dilection, qui toujours aide le pécheur et le défend. Car il péche, le pauvre pécheur, par mauvaise suggestion et mauvaise pensée ; mais, s'il Vous aime, Vous êtes sa force, pour que la pensée ne puisse entrer. Que si le pécheur passe outre, c'est-à-dire à la délectation, alors Vous êtes son appui pour empêcher celle-ci de se développer. Mais si le pécheur lâche les rênes à la volonté jusqu'au consentement, Vous, Seigneur, Vous êtes son asile où il se réfugie pour combattre le consentement. Puis quand il écarte le péché, Vous êtes son libérateur qui lui donne l'horreur de son audace. S'il veut pécher en secret, Vous êtes son aide, présent partout pour l'arrêter ; mais si c'est ouvertement, Vous êtes son protecteur contre ce dérèglement. S'il se laisse entraîner à l'habitude du péché, Vous êtes la défense de son salut. Si enfin il est séduit par le mensonge, ou qu'il s'abandonne au désespoir et à l'endurcissement, Vous, pour l'empêcher de désespérer et de s'endurcir, Vous le relevez.

3. Vous êtes donc, Seigneur, l'ami le plus fidèle, et votre amitié surpasse toute autre amitié. Vous aimez toujours : Vous aimez dans le bonheur et dans le malheur ; Vous aimez dans la vie et dans la mort, et même davantage l'heureux mort que l'infortuné vivant [1]. Vous

1. Le mort est heureux parce qu'il ne peut plus offenser Dieu.

aimez, Seigneur, immensément plus que Vous n'êtes aimé ; Vous aimez même si l'on ne Vous aime pas. A cause des pères, Vous aimez les enfants ; bien plus, pour un seul homme de bien dans une ville ou une société, Vous aimez beaucoup de méchants.

O très aimant Seigneur Jésus-Christ, moi très misérable et coupable pécheur, vide de tout amour, mais plein de malice et d'iniquité, je ne Vous ai pas aimé comme j'aurais dû ; mais ayant un cœur dur et changeant, je l'ai appliqué à aimer souvent ce qui m'était mauvais et nuisible. Daignez, Seigneur, l'élever à Vous aimer toujours, pour que ma vie et ma gloire soient de Vous aimer éternellement. — Ainsi soit-il.

XX

Que l'amour de Dieu repose et rassasie l'homme.

1. Ce ne sont pas les honneurs, ni l'argent, ni aucun bien terrestre, ni même une vertu quelconque, un art ou une science, très bon Seigneur Jésus-Christ, plénitude d'amour, qui peuvent remplir l'âme et rassasier la conscience, mais votre seule, votre véritable dilection. Je dis votre *véritable* dilection, car ou elle est avec la grâce ou elle est sans : si elle est sans, ce ne peut être la véritable dilection. Or l'unique chose qui puisse donner force et repos à l'âme, c'est la grâce, avec laquelle vient la dilection véritable. Et comme celui qui Vous aime, Seigneur, Vous possède, selon la parole : Si nous nous aimons mutuellement, Dieu demeure en nous, celui-là ne peut être pauvre, puisqu'il a Dieu qu'il aime. Et comment serait-il pauvre, celui qui Vous a dans sa conscience, Vous qui êtes tout bien ? Si quelqu'un a de l'or dans son coffre, il n'est pas riche ; mais c'est celui qui Vous a dans sa conscience qui est riche. Aussi est-il écrit de Vous : En moi sont richesses et gloire, dont je puisse enrichir tous ceux qui m'aiment, et les combler de trésors.

2. O très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ si riche en amour, celui qui veut être enrichi et rassasié doit avoir la véritable dilection qui restaure l'âme, la perfectionne et lui suffit. Car celui qui n'a pas la véritable dilection, même s'il avait toutes les richesses du monde, et en plus la sagesse, la force, la simplicité, la beauté, en un mot toutes les vertus cataloguées par les philosophes, il n'en serait pas moins pauvre et misérable, parce que non satisfait de ces biens, il en désirerait toujours d'autres. Aussi de quelqu'un qui aimait les biens terrestres, il est écrit : Tu dis : parce que je suis riche et opulent, je n'ai besoin de personne ; et tu ne sais pas que tu es malheureux et misérable, pauvre, nu et aveugle ! Je t'engage à acheter de l'or étincelant, pour devenir opulent.

O très clément Seigneur Jésus-Christ, amour consumant, quelle leçon Vous nous avez donnée, à nous pécheurs, en mourant pour notre salut, pour que nous achetions l'or étincelant qui signifie votre amour et votre dilection, parce que, comme l'or a plus de valeur que tous les autres métaux, ainsi la dilection l'emporte sur toutes les autres vertus.

3. Or cet or doit être brûlant de votre amour, et tout enflammé de votre dilection. Et on ne l'achète pas avec de l'argent ou des deniers, mais avec de la bonne volonté, les bons désirs, les bons sentiments. Aussi rien de meilleur que

cette dilection ne peut être acheté, et rien n'est plus précieux à posséder. O très pieux Seigneur Jésus-Christ, riche en amour, je suis malheureux, misérable, pauvre, nu et aveugle ; donnez-moi cet or brûlant, c'est-à-dire votre dilection, qu'elle embrase mon âme, la restaure et la repose en Vous ; afin qu'enrichi par votre grâce et votre dilection, je parvienne au royaume éternel de l'amour. — Ainsi soit-il.

XXI

Les fruits de l'amour ici-bas et dans la patrie.

1. L'amour est la vertu suprême, qui nous acquiert la gloire éternelle ; aussi est-ce de Vous qu'elle vient, très bon Seigneur Jésus-Christ : que votre clémence nous l'accorde. Car nulle autre vertu ne peut nous obtenir la gloire de votre royaume, si ce n'est l'unique dilection ; elle seule nous obtient la gloire, et aucune autre vertu sans elle ; il est écrit : *Est-ce que Dieu n'a pas choisi les pauvres de ce monde, riches dans la foi, comme héritiers du royaume qu'Il a promis à ceux qui L'aimeront* (Jacq. II). Or le seul amour dure et se maintient dans la gloire, pour que Vous y soyez aimé, Seigneur Jésus-Christ, avec plus de force et de profondeur. Et il n'en est pas ainsi des autres vertus, puisque certaines, même quant à leur *habitus* [1], ne subsistent pas dans

1. L'*habitus* de la vertu, pour l'auteur, est ce qui, en elle, demeure dans l'âme comme une qualité permanente qui produit des *actes* bons. Au Ciel, certaines vertus, foi et espérance, par exemple, n'auront plus leur habitus, c'est-à-dire que l'âme ne les aura plus, puisqu'elle aura à la place ce qu'elles attendaient, vision et possession ; d'autres, force et patience, n'auront plus occasion de produire leur acte,

la patrie, comme la foi et l'espérance, et d'autres y ont leur acte fixé dans la jouissance des biens qui sont leur récompense comme la force et la patience ; tandis que la véritable dilection ne finit jamais. Aussi, bienheureux ceux qui Vous aiment, Seigneur, puisque le souverain bonheur est de Vous aimer et de jouir de Vous.

2. C'est Vous, très clément Seigneur Jésus, qui mesurez et donnez ainsi votre gloire immense. Ce n'est pas celui qui aura le plus jeûné, ou fait abstinence, ou prié, ou fait des pèlerinages, qui aura la plus grande gloire, mais bien celui qui aura plus aimé. Aussi cet amour n'est-il rien d'autre que la gloire consommée, et c'est pourquoi il est écrit : *Lorsque (Dieu) aura donné à ses bien-aimés le sommeil*, c'est-à-dire du repos éternel, *voici alors l'héritage du Seigneur, enfants, sa récompense, le don de son cœur* (Ps. 126). La véritable dilection, Seigneur Jésus-Christ, en ce monde, exclut toute faute et ne peut être avec un péché mortel, mais par elle toute vertu devient parfaite ; aussi dit-on qu'elle est la forme des vertus : elle seule n'est atteinte ni souillée d'aucune tache. Mais dans la patrie,

puisque leur objet, les difficultés et les épreuves de la vie, n'existera plus. La charité, elle, subsistera à la fois dans son habitus et dans son acte, puisque l'objet de ce dernier, Dieu, sera éternellement présent à l'âme. — Ce n'est pas là du reste la doctrine commune : le sens du mot *habitus* a été précisé : on ne distingue plus la vertu et son habitus.

elle seule procure la gloire, elle seule dure éternellement, elle seule mesure la gloire de l'élu.

3. O très aimant Seigneur Jésus-Christ, ne me laissez pas vivre sans cette dilection ; trop longtemps je m'y suis malheureusement soustrait en vivant dans les vices et les péchés, dans les jouissances de mon misérable corps, dans l'abandon aux plaisirs que suggère l'antique ennemi. Que vienne à mon secours, très compatissant Seigneur Jésus, votre infinie miséricorde ; que votre inestimable amour ne me rejette pas, mais qu'il me reçoive avec bonté, qu'il me protège et me défende, qu'il me conduise à la gloire éternelle. — Ainsi soit-il.

XXII

La nécessité et le précepte de l'amour de Dieu.

1. Il faut, très clément Seigneur Jésus-Christ, ami excellent, donner tous ses soins à votre dilection, parce que l'on n'aime que ce qui est bon, et c'est Vous qui êtes la source de toute bonté. Vous êtes notre père par la création et par Votre divinité, Vous êtes notre frère par votre rédemption et votre humanité ; Vous êtes notre maître naturel, et non pas étranger. Tout ce que nous avons, c'est de Vous que nous l'avons ; et à la fin nous attendons de Vous une récompense éternelle. Aussi convient-il que nous Vous aimions, et nous appliquions constamment à votre dilection, conformément à la parole : *Écoute, Israël : que désire maintenant le Seigneur, et que demande-t-il de toi ? Rien autre que de craindre le Seigneur ton Dieu et de marcher dans ses voies ; de l'aimer et de le servir de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit ; et de garder, les commandements du Seigneur, pour que tu sois heureux.*

Israël, c'est tout chrétien fidèle qui Vous voit par la foi, qui est strictement astreint à Vous

aimer, et que Vous aimez bien davantage. Car Vous nous avez aimés, et lavés dans votre sang. Vous veillez sur nous, et nous instruisez doucement, sans dureté, de ce que Vous demandez de nous : c'est-à-dire d'abord que nous Vous craignions, par la parole : *Crains le Seigneur ton Dieu.* C'est en effet, dans votre crainte que la dilection prend sa source, car il est écrit : La crainte du Seigneur est le commencement de l'amour. Celui-ci prend des forces et s'accroît par l'exercice des autres vertus commandé par lui ; aussi est-il dit : *et marche dans ses voies*, c'est-à-dire, dans les bonnes œuvres, par exemple l'aumône, le jeûne, l'oraison, et d'autres. Et par elles l'amour est rendu plus fort, comme le feu quand on y ajoute des bûches.

2. Votre dilection, Seigneur, se complète par le sentiment de l'amour intime, aussi est-il dit : *Aime le Seigneur ton Dieu.* Elle se complète encore par l'acte de l'hommage extérieur, et il est dit : *Sers Le de tout ton cœur, de toute ton âme, et de tout ton esprit.* Enfin elle se conserve par l'observation de vos commandements, d'où la parole : *Et garde les commandements du Seigneur pour être heureux.* O très bienveillant Seigneur Jésus-Christ, qu'il est si juste d'aimer, quelle utile et profitable règle d'amour pour Vous notre clémence nous a donnée. Car il est souverainement équitable de Vous craindre, souverainement facile de marcher dans vos voies,

souverainement bon de Vous aimer, souverainement digne de Vous servir, souverainement juste et saint de garder vos commandements.

O très pieux Seigneur Jésus-Christ, ami compatissant et juste, ne pesez pas mes péchés au poids du châtiment qu'ils méritent, mais que votre miséricorde daigne me les pardonner. Donnez-moi votre grâce, pour que votre crainte fasse naître en moi la véritable dilection ; que celle-ci s'accroisse par le sentiment de l'amour intime, qu'elle se complète par l'acte de l'hommage extérieur, et qu'elle se conserve par l'observation de vos commandements, afin que je sois heureux en Vous aimant, maintenant et toujours. — Ainsi soit-il.

XXIII

Qu'aimer Dieu est souverainement facile.

1. Combien véridiques sont vos paroles, très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, exemple et modèle d'amour, qui avez dit : *Mon joug est doux et mon fardeau léger* (S. Math. XI, 30). Vous aimer et Vous chérir sincèrement, Seigneur, est souverainement doux et léger, au point que nul n'a, ni ne peut avoir quelque raison ou quelque excuse de ne Vous pas aimer. Que l'on dise à quelqu'un de jeûner, il peut répondre : j'ai une santé frêle. Qu'on lui ordonne l'aumône, il peut répondre : je suis pauvre ; qu'on lui prescrive la prière et la visite des tombeaux des saints, il pourra dire : je suis infirme. Mais quand on lui dit : Aime Dieu et ton prochain, il n'a pas d'excuse.

Aussi, très bon Seigneur Jésus-Christ, ami de l'amour [1], je sais qu'il est si facile de Vous aimer, que le corps ne s'y affaiblit pas, le pied ne s'y pique pas, la tête n'en souffre pas, l'estomac n'en est pas incommodé, ni la langue malade, ni la

1. Dilector amoris.

bourse vidée ; car la dilection a son siège propre dans l'âme, d'où il suit que celui qui aime n'en souffre pas.

2. La dilection n'est pas au-dessus des facultés de l'homme au point qu'il ne puisse l'atteindre parfaitement ; elle n'est pas loin de lui, elle ne dépasse pas sa connaissance au point qu'il ne puisse la saisir : au contraire elle est à côté de l'homme, c'est-à-dire dans sa bouche et dans son cœur, il peut s'en remplir et Vous aimer, Seigneur souverainement glorieux, souverainement délectable et souverainement précieux. Car toute amitié rentre dans la catégorie du bien soit honnête, soit agréable, soit utile : or tout cela se trouve en Vous, Seigneur Jésus-Christ, mille fois aimable et bon. La dilection fait vivre l'homme de la vie de la grâce et multiplie ses bonnes œuvres, pour qu'il possède un jour la terre des vivants. L'amour est donc chose facile, Seigneur Jésus-Christ mille fois aimable, et nul ne s'en peut excuser, de quelque état, de quelque rang ou condition qu'il soit.

O malheureux et misérable pécheur, que ferai-je ? Ma foi clairvoyante me fait voir et connaître ce que je devrais faire, et je ne le fais pas. Je sais, très clément Seigneur, que je ne puis Vous plaire autrement que par la dilection, et je n'y tourne pas mon cœur, je la dédaigne ; je ne me dispose pas à l'avoir, mais je développe mes inclinations aux vices et aux péchés, j'y persiste,

je m'y complais, j'y reste presque continuellement terrassé et misérablement gisant. Daignez donc jeter sur moi, très compatissant Seigneur Jésus-Christ, qui purifiez les âmes par l'amour, un regard de bonté et de miséricorde. Effacez mes nombreuses iniquités, et inclinez mon cœur coupable et perverti à Vous aimer de tendre dilection. Que je ne m'écarte plus de votre très bienveillante volonté ; tout ce que Vous commandez, que je le fasse ; tout ce que Vous défendez, que je l'évite, de toutes mes forces, en pensée, en parole, en action ; afin que, par votre don, j'obtienne la dilection éternelle. — Ainsi soit-il.

XXIV

De l'utilité de l'amour de Dieu.

1. Le fruit et l'avantage, Seigneur Jésus-Christ, auteur de toute dilection, que l'on retire de votre dilection, ce n'est pas seulement la gloire éternelle, dont il a été dit que *ni l'œil n'a vu, ni l'oreille entendu, ni la pensée de l'homme pénétré ce que Vous avez préparé à ceux qui Vous aiment* ; mais c'est dès cette vie une grande utilité, parce que celui qui Vous aime, Seigneur, s'il lui arrive de perdre courage ou de s'égarer, Vous le corrigez et le châtiez doucement, comme fait pour son fils bien-aimé un père, qui ne traiterait pas de même un esclave étranger. Aussi est-ce un grand signe d'amour de votre part, Seigneur, que vos reproches et vos châtiments ; tandis que les hommes pervertis et perdus, Vous les laissez aller où ils veulent, et tomber dans l'abîme de leurs péchés, Vous corrigez celui que Vous aimez, et Vous châtiez vos enfants pour les reprendre. Celui qui Vous aime, Seigneur, vit en paix, parce qu'il possède la paix de la conscience et la douceur de la sérénité, loin de l'inimitié et de la haine.

2. Celui qui Vous aime, Seigneur, avec zèle, Vous le préservez du mal. Comme l'homme en effet, garde soigneusement la prunelle de son œil, et l'aime extrêmement, ainsi Vous, Seigneur Jésus-Christ, ami excellent, Vous protégez votre ami bien-aimé, Vous le défendez et le gardez, pour qu'il ne tombe dans le péché et ne soit tourmenté par le diable. Il est écrit en effet : *Vous qui aimez le Seigneur, haïssez le mal ; Il garde les âmes de ses saints, Il les délivrera des mains du pécheur.* Vous gardez les âmes, mais non pas leur brillante enveloppe, la chair, non pas les propriétés et les terres, car ce n'est pas cela qui Vous est cher. Mais Vous gardez les âmes des saints pour qu'elles ne tombent pas dans le péché, et Vous les délivrez de la main du pécheur, pour qu'elles ne soient pas tourmentées par le démon.

Celui qui Vous aime, Seigneur Jésus-Christ, gloire des aimants, reçoit grand honneur, parce que l'acte d'aimer est votre acte et l'acte des Anges, non des démons. Car c'est Vous qui aimez, selon la parole : *J'aime qui m'aime.* Puis dans les Anges il y a puissance et acte d'un très grand amour envers Vous, Seigneur, envers ceux qui Vous sont unis, et envers nous : ils aiment à ce point que l'ardeur de leur charité les a fait appeler Séraphins [1]. Celui qui Vous aime, Sei-

1. Le mot hébreu sera fini vient de « sâraf », brûler. Ce mot est par l'usage réservé à l'un des neuf chœurs angéliques.

gneur, Vous le recevez à pénitence. Vous lui remettez son offense, et avec votre grande tendresse, votre indicible indulgence et votre inestimable libéralité, Vous lui accordez le don miséricordieux de votre grâce.

3. O très compatissant Seigneur Jésus-Christ, plus que digne d'être toujours aimé, de quelle misère je suis rempli, moi détestable pécheur, qui connaissant l'immense avantage de votre amour, devais Vous aimer pour Vous-même. Que si je ne voulais pas Vous aimer pour Vous-même, au moins pour moi et dans mon intérêt devais-je Vous aimer, afin d'arriver de mon amour mal ordonné au vrai amour, le vôtre, qui consiste à Vous aimer non pas pour autre chose, mais pour Vous seul. Daignez donc me secourir, ô très bienveillant ami, et créer en moi un cœur pur, pour que, prenant en horreur et en complète exécration ce qui Vous déplaît, je m'attache à Vous et Vous aime, Vous serve, Vous obéisse et accomplisse vos préceptes ; que en vérité et dans l'ordre, pour rien d'autre que Vous, je Vous aime éternellement pendant les siècles des siècles. — Ainsi soit-il.

XXV

Que l'amour est le précieux vêtement de l'âme.

1. L'invité de vos noces célestes, très doux Seigneur Jésus-Christ, céleste époux très aimant, doit porter la robe nuptiale, et s'il lui arrive d'entrer sans en être vêtu,il doit, sur votre ordre, être chassé au dehors et jeté dans les ténèbres extérieures, où sans fin sont et seront pleurs et grincements de dents. Ce vêtement, ô très généreux Seigneur Jésus-Christ, c'est l'amour et dilection, qui l'emporte sur toutes les autres vertus. Ce vêtement est tissé de fils précieux, qui sont vos bienfaits accordés à l'homme ; il a été fait et orné d'après vos leçons ; il est indiqué par votre tunique sans couture, qui de fut ni déchirée ni partagée. Car l'amour ne peut être ni divisé ni coupé, et ceux qui le divisent ou le coupent semblent pires que les soldats qui Vous crucifiaient, qui, eux, n'ont pas voulu partager votre tunique.

2. Ce vêtement nuptial, Seigneur Jésus-Christ, époux d'amour, souverainement puissant et agissant, a pour objet de défendre l'homme du froid de la prison et de l'échauffer de votre

tendresse, et en même temps il le pare avec une extrême élégance. Ce vêtement nuptial seul distingue les enfants du royaume et ceux de la perdition, car celui qui le porte entrera dans votre royaume comme votre convive et votre enfant très cher ; mais celui qui ne l'aura pas, même s'il porte tous les autres vêtements, c'est-à-dire toutes les autres vertus, sera chassé de votre royaume. Ce vêtement couvre la multitude des péchés. Ce vêtement se recommande par sa couleur et par sa valeur : car il est doré, ou plutôt en or, selon la parole : La Reine s'est tenue à vos côtés en un vêtement d'or. Et ce vêtement pare l'âme au point que sans cette parure l'âme est indigne d'entrer au ciel. Ce vêtement nuptial protège l'homme, parce que l'amour est fort comme la mort. Son haut prix paraît à la matière dont il est fait ; car si l'on trouve du prix à ce qui est tiré des métaux, des pierres précieuses et de certains animaux, bien plus précieux est ce qui est tiré de Vous : or ce vêtement nuptial vient de Vous, est donné par Vous. C'est lui qui nous couvre, qui nous fait vivre, qui nous enrichit : car celui qui l'a, il ne lui manque rien, et sans lui rien ne sert de rien.

3. O très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, céleste époux, moi misérable pécheur, je suis nu, et puisque je n'ai pas ce vêtement nuptial, je ne suis pas digne d'entrer à vos noces célestes, mais d'être jeté dans les ténèbres extérieures. Venez

donc à mon secours, très indulgent Seigneur Jésus-Christ, dispensateur très libéral de l'éternel festin nuptial ; et donnez-moi dans votre générosité ce vêtement très glorieux, afin qu'invité et appelé par Vous à vos noces éternelles, j'y entre avec la robe nuptiale, j'y jouisse avec vos amis de votre amour perpétuel, je Vous loue, je Vous admire, je Vous glorifie, Roi de l'éternité, époux très glorieux, qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. — Ainsi soit-il.

XXVI

Que l'amour garde l'âme de tous les péchés.

1. Le véritable amour, Seigneur Jésus-Christ, gardien de ceux qui Vous aiment, met l'homme à l'abri des péchés. Et d'abord de la jalousie ou envie, qui corrompt violemment l'âme. D'elle en effet vient que l'âme se réjouisse des maux du prochain et s'attriste de son bonheur, alors que le véritable amour donne de la joie du bonheur du prochain et de la tristesse de ses maux, parce que le bonheur a un charme naturel pour l'âme comme le sens de la vue pour le corps. — Le véritable amour, Seigneur, garde de l'ambition, qui consiste à rechercher son élévation et l'abaissement du prochain, pour être, se trouvant plus haut, vu et admiré par un plus grand nombre. — Le véritable amour nous défend, Seigneur, de l'amour excessif de notre bien propre, qui conduit généralement à n'avoir aucun souci des biens du prochain, et même à revendiquer les siens avec scandale : car on poursuit ses intérêts particuliers et l'on néglige ceux des autres, tandis que le véritable amour ne recherche pas ses intérêts, mais les vôtres, Seigneur.

2. Le véritable amour nous garde de pensée. méchante sur la vengeance de nos injures : semblable pensée est comme le fer qui reste fixé dans la plaie ; aussi est-il écrit : Enlevez la mauvaise pensée de devant mes yeux. Le véritable amour, Seigneur, pardonne tout à cause de Vous, et repousse non seulement l'acte, mais même toute pensée. — Le véritable amour, Seigneur, préserve l'homme de trouver de la joie dans l'iniquité, ce qui est diabolique et le signe d'une grande corruption de l'âme et d'un grand éloignement de Vous, puisque semblable iniquité Vous déplaît souverainement : au contraire le véritable amour se plaît toujours dans le bien, jamais dans le mal.

O très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, gardien très fidèle de ceux qui Vous aiment, je repasse en esprit toutes ces considérations et chacune d'elles, et je me trouve loin du véritable amour : j'ai été et je suis plein d'envie ; je me suis élevé et j'ai abaissé mon prochain ; je me suis trop aimé, mon cœur a désiré la vengeance, j'ai conçu de la joie devant le mal, enfin, faute de votre amour, j'ai eu beaucoup d'inclination à tous les péchés. Aidez-moi, très compatissant Seigneur Jésus-Christ, donnez-moi l'amour vrai et indéfectible, afin que ce qui Vous déplaît me fasse horreur, et que tout ce qui Vous plaît je l'accepte, le retienne et l'accomplisse, de sorte qu'à la fin j'aime éternellement et sans fin votre gloire. — Ainsi soit-il.

XXVII

Que l'amour contient en lui l'enseignement de la vérité.

1. L'amour parfait, très clément Seigneur Jésus-Christ, qui rendez parfaits ceux qui Vous aiment, enseigne la vérité, parce qu'en votre dilection consistent toute la loi et les prophètes. Tout ce qui est caché, et tout ce qui est clair dans les paroles divines et dans toute l'Écriture Sainte, la dilection le contient, suivant la parole : *La plénitude de la loi, c'est la dilection* (Rom. XIII, 10). Car toute la loi, et même l'Écriture sainte entière, ou bien ordonne et conseille ce qui tend à votre amour et à celui du prochain ; ou bien interdit et déconseille ce qui empêche et détruit cette dilection, comme il apparaît dans les préceptes négatifs. Pourquoi en effet est-il écrit : *Qui aime son prochain accomplit la loi ?* (Rom. XIII, 8), si ce n'est parce que celui-là Vous aime aussi, Vous Dieu ; car c'est la même vertu, la même dilection, qui fait aimer l'un et l'autre, comme c'est le même rayon qui permet de voir le soleil et la terre ; seulement, c'est au bas du rayon de votre amour que l'on aime son

prochain, tandis que Vous, c'est à son plus haut.

L'attachement à d'autres choses, tel qu'il est dans le monde, ô Seigneur Jésus-Christ, soleil d'amour, assurément est misérable et insensé, et une blâmable folie, puisque ce n'est qu'en renonçant à votre amour que l'homme s'attache à d'autres choses. Et pourtant, très bienveillant Seigneur Jésus-Christ, moi chargé de péchés, je résiste au véritable amour, en m'abandonnant volontairement à mes affections mauvaises : au mépris de la vraie joie, celle que Vous donnez à l'âme, j'ai aimé le plaisir vain, j'ai aimé parfois la fortune et les richesses temporelles, sans considérer que celui qui les aime n'en retire aucun fruit.

2. Je me suis souvent attaché à la vanité du monde, contre le conseil de l'Écriture : *Enfants des hommes, pourquoi aimez-vous la vanité ?* Parfois j'ai aimé contre toute raison ma parenté et mes proches plus que Vous, et ainsi je n'étais pas digne de Vous, puisque celui qui aime son père ou sa mère plus que Vous, n'est pas digne de Vous (Math. X, 35). D'autres fois j'ai pris plaisir aux faveurs et aux présents, souvent même à des superstitions et à des extravagances ; fréquemment je me suis laissé aller à des propos outrageants, médisants, injurieux ; et alors j'étais digne de malédiction, selon la parole : *Il a aimé les paroles méchantes, et elles retomberont sur lui.* — Parfois je me suis complu dans la vengeance,

la malice et l'injustice que l'Écriture reprend par ces mots : *Tu as préféré la malice à la bienveillance, et l'injustice à l'équité.*

Telle fut, ô mille fois aimable Seigneur Jésus-Christ, la misère et l'iniquité de ma vie, dans l'oubli de ces paroles de l'Écriture : *N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde.* Mais Vous, miséricordieux et compatissant Seigneur, ayez pitié de moi et daignez me pardonner ; éclairez mon esprit, pour que je Vous aime parfaitement et que par là mon âme soit instruite de la doctrine de vérité ; pour qu'avec Vous, qui êtes amour et vérité, je vive dans l'amour et la vérité pendant l'éternité des siècles. — Ainsi soit-il.

XXVIII

Comparaison de l'amour avec un arbre fruitier et avec un trésor.

1. C'est un arbre fruitier, Seigneur Jésus-Christ, que votre véritable amour, et qui porte des fruits imputrescibles. Car *toute bonne action recevra justice, et celui qui la fait, en sera honoré* (Eccl. XIV). De cet arbre en effet rien ne tombe, ni feuille, ni fleur, ni fruit, parce qu'il est éternel, parce qu'il est écrit : *Sa feuille ne tombera pas* (Ps. I, 3). C'est qu'à cet arbre sont suspendus tous les vrais biens, parce que c'est de votre amour et de celui du prochain que dépendent toute la loi et les Prophètes.

2. O Seigneur Jésus-Christ, Vous savez que plus vaut une seule fleur de cet arbre, c'est-à-dire une seule ferme volonté de Vous aimer, que d'immenses sommes d'or et d'argent ; c'est de cette fleur qu'il est écrit : *Mes fleurs donnent des fruits d'honneur et de vertu* (Eccl. XXIV). C'est des seuls fruits de cet arbre, très bienveillant Seigneur Jésus-Christ, que Vous êtes nourri par l'homme ; c'est d'eux seuls que l'on vit au Paradis, et celui qui reste sous cet arbre

d'amour ne peut pas Vous perdre, parce que c'est Vous qui êtes l'arbre du vrai amour. Et celui qui demeure sous cet arbre d'amour demeure en Vous, et par suite son amour ne finit pas par la mort, c'est-à-dire ne tombe pas entièrement, parce que celui qui meurt dans son corps, vit toujours dans son âme, et quoiqu'il soit mort pour le monde, il vit cependant pour soi. Aussi celui qui Vous aime sans Vous voir ici-bas, Vous aimera bien plus dans la vie future, puisqu'il Vous verra.

3. Le vrai amour, très tendre Seigneur Jésus-Christ, est ce trésor caché dans le champ du cœur et pour lequel tout ce que possède l'homme devrait être vendu, s'il n'y avait pas d'autre moyen de l'avoir ; ce trésor ne peut être enlevé à l'homme ni par la mort, ni par le monde, comme il arrive aux trésors temporels. Ce trésor, Seigneur, est si précieux que personne ne se repentira jamais de son acquisition quand il connaîtra parfaitement sa valeur, quelque prix qu'il l'ait payé, quand bien même, pour l'avoir, il aurait donné tous les biens de sa maison. C'est qu'avec lui c'est votre trésor que l'on a, sans lequel ne servent de rien les richesses du monde.

4. O très doux Seigneur Jésus-Christ, que ferai-je, moi, très indigne pécheur, qui me suis éloigné de cet arbre, qui ai dédaigné ce précieux trésor, qui l'ai méprisé. Pardonnez-moi dans votre grande miséricorde. Accordez-moi de

goûter du fruit de cet arbre, et y goûtant, de le garder dans mon cœur, de conserver ce trésor dans mon âme, afin de demeurer avec Vous éternellement. — Ainsi soit-il.

XXIX

Les vertus qui attirent à l'homme l'amour de Dieu.

1. Très aimant Seigneur Jésus-Christ, Vous aimez l'homme qui garde la pureté du cœur, car le semblable s'attache à son semblable. Et parce que Vous êtes pur, et entre tous le plus pur, Vous aimez ceux qui sont purs, selon la parole : *Celui qui aime la pureté du cœur, aura l'amitié du roi.* C'est ainsi que Vous avez aimé saint Jean l'Évangéliste de qui il est écrit : *Celui-ci est ce disciple que Jésus aimait.* — Vous aimez aussi, Seigneur, l'homme qui reste dans la clarté et la vérité de la sagesse, selon la parole : *Dieu n'aime que celui qui demeure avec la sagesse* ; il ne peut en effet venir ni avantage ni honneur de l'amitié d'un insensé. Aussi, Seigneur, Vous avez aimé Salomon, de qui il est écrit : *Le Seigneur appela Salomon et l'aima.* — Vous aimez, Seigneur Jésus-Christ, ami sans reproche, celui qui goûte le charme de l'innocence, selon la parole de David : *Je sens, Seigneur Dieu, que Vous sondez les reins et les cœurs, et que Vous aimez l'honnêteté, non la fourberie.* — Vous aimez encore,

Seigneur, l'amitié qui répond à l'amitié et en garde la fermeté, ainsi que Vous l'avez dit, Seigneur : *J'aime qui m'aime.* Car il est juste que l'aimé aime à son tour. C'est ainsi que Vous avez aimé Moïse, d'après la parole : *Moïse était cher à Dieu et aux hommes.*

2. Vous aimez, Seigneur Jésus-Christ, le plus libéral des amis, celui qui montre son attachement par l'abondance de ses bonnes actions, parce que *Dieu aime que l'on donne avec joie.* Ce sont en effet les généreux et les dévoués qui reçoivent votre amour, comme il apparaît de Marthe, qui avait le cœur libéral et riche en tendresse ; aussi est-il écrit : *Marthe était aimée de Jésus.* — Vous aimez, Seigneur, celui qui s'attache à la justice et à l'équité, d'après la parole : *Celui qui cherche la justice est aimé du Seigneur.* C'est ainsi, Seigneur, que Vous avez aimé Samuel pour son inébranlable équité, comme il est écrit : *Cher à Dieu fut le prophète Samuel.*

O très doux Seigneur Jésus-Christ, ami parfait entre tous, en considérant dans le secret de mon âme tous ces traits, je rougis, je défaille de crainte, parce que je ne trouve en moi misérable pécheur aucune de ces raisons qui puisse me valoir votre amour, mais plutôt les vices opposés dignes de votre haine. Et toutefois je recours avec confiance à votre infinie clémence : ayez pitié de moi, daignez m'épargner et me remettre

tous mes péchés ; réglez mes pensées, mes paroles et mes actions, rénovez-moi, pour que je Vous plaise, et que Vous trouviez en moi une raison de m'aimer, et que dans l'éternité des siècles je Vous rende amour pour amour. — Ainsi soit-il.

XXX

De l'unité que l'amour établit entre Dieu et l'homme.

1. Entre toutes les autres vertus, très bon Seigneur Jésus-Christ, toujours aimable au-dessus de tout, c'est la véritable dilection qui l'emporte ; aussi la compare-t-on à l'huile, parce que l'huile surnage au-dessus de tous les autres liquides : ainsi la véritable dilection surpasse toutes les autres vertus ou grâces. C'est elle qui Vous rend, Seigneur, l'homme si cher et si précieux qu'il est appelé votre fils. Qui ne l'a pas, n'a aucune valeur, il sera devant Vous comme la goutte d'eau qui tombe d'un seau ; de lui et de ses semblables il est écrit : *Voici que les nations sont estimées comme la goutte qui tombe d'un seau, et comme le plus petit poids d'une balance, et comme un grain de poussière.* Je sais, Seigneur Jésus-Christ, très juste estimateur des œuvres et des vertus, qu'encore que tel ou tel pratique des œuvres d'une bonne nature, toutefois elles sont de petite valeur s'il n'a pas la dilection ; et ce ne sont pas elles, quel qu'en puisse en être le prix, qui suffiront à lui obtenir le royaume des

Cieux, s'il ne les fait pas dans la dilection et l'amour.

Cette véritable dilection unit l'homme à Vous comme à son chef, et Vous à vos fidèles comme à vos membres : aussi cette union doit-elle être extrêmement chère à l'homme. En effet comme l'on apprécie l'unité qui existe entre la tête et le corps, de même aussi doit-on trouver incomparable celle que la véritable dilection établit entre Vous et l'homme ; et celui-ci doit éviter avec le plus grand soin ce qui peut briser ou disjoindre cette précieuse unité, et le redouter plus que sa propre décapitation.

Sans cette véritable dilection, nul vrai bien n'est à la portée de l'homme, et même vaine et inutile est la possession de tous les autres biens, du moins quant au gain du salut éternel; tandis que si l'homme possède la véritable dilection, elle lui apporte tous les biens soit en elle, soit dans les autres vertus.

2. La véritable dilection, Seigneur, est science et sagesse, suivant la parole : *L'amour de Dieu est une sagesse pleine d'honneur* ; par quoi l'on voit qu'il n'est pas seulement la science, parce que la science, en bien des choses, ne suffit pas à diriger l'homme, tandis que la véritable dilection le peut en tout.

O très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, guide et pilote de vos amis, que de fois cette union de la vraie dilection ne l'ai-je pas, mal-

heureux et impie que j'étais, rompue et détruite par mes nombreux et divers péchés ! Et par là j'ai rendu inutiles mes bonnes œuvres, j'ai perdu le temps qui m'était donné pour faire le bien. Secourez-moi, très clément Seigneur, et détruisez mes iniquités ; reformez en moi la véritable dilection ; que par son moyen j'accomplisse ici-bas de telles œuvres, qu'enfin je puisse atteindre le royaume éternel de l'amour. — Ainsi soit-il.

XXXI

De l'ordre de la charité envers Dieu et le prochain.

La dilection bien ordonnée, très bon Seigneur Jésus-Christ qui réglez tout par l'amour, c'est le véritable amour pour Vous et pour le prochain. Car ce qui fait que l'amour de l'homme pour Vous et pour le prochain est bien ordonné, c'est qu'il Vous aime pour Vous et par-dessus toutes choses ; mais s'il Vous aime pour un intérêt temporel, son amour n'est pas ordonné, il est injurieux pour Vous : car celui qui Vous aime pour des biens temporels les aime plus que Vous, et comme par là il préfère la créature à Vous le Créateur, ce ne peut être sans Vous outrager et Vous offenser. Il n'y a donc pas amour ordonné, si Vous n'êtes pas aimé par-dessus tout, puisque Vous êtes à l'infini meilleur que toute créature.

Quant à l'amour du prochain, il est bien ordonné si l'on aime le prochain à cause de Vous et parce qu'il a été créé justement pour Vous aimer dans l'ordre. Or si l'on aime parents et proches plus que Vous, un tel amour est mal ordonné et celui qui aime ainsi n'est pas digne de Vous. Deux préceptes en effet nous sont donnés par

Vous : aimer Dieu et aimer le prochain ; et quoiqu'il y ait deux préceptes, toutefois il n'y a qu'un amour, parce que l'amour dont on aime le prochain n'est pas différent de celui dont on Vous aime, sans quoi il ne serait pas à cause de Vous. Celui-là donc ne peut Vous aimer, qui est reconnu errer dans l'amour du prochain.

2. La pensée de l'homme, Seigneur Jésus-Christ donateur de la vraie dilection, doit être toujours tournée à Vous aimer et à aimer son prochain : Vous de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit ; son prochain comme soi-même, c'est-à-dire qu'il se garde de traiter son prochain comme il ne voudrait pas l'être, et qu'il lui rende les services qu'il voudrait se voir rendre. Tels sont, très bon Seigneur, les préceptes qui doivent constamment guider notre attention, notre pensée, notre souvenir, et que de toutes nos forces il nous faut toujours pratiquer et accomplir. Or c'est par l'amour du prochain que l'on reconnaît que l'amour pour Vous, Seigneur, se conserve et se développe : car celui qui néglige de Vous aimer, en vérité ne sait pas aimer son prochain [1].

1. Pensée profonde qui s'inspire de la parole de Saint Jean (1re épit., IV, 20) : Si quelqu'un dit aimer Dieu, mais a son frère en haine, il ment. Car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas. — Et Saint Augustin commentant ce passage du disciple bien-aimé, dit ceci : Il nous a été donné deux préceptes : celui d'aimer Dieu est le premier par ordre d'énonciation, mais

O très compatissant Seigneur Jésus-Christ qui n'aimez que la dilection bien ordonnée, que dirai-je ou que ferai-je, pécheur endurci, qui dans l'extrême dureté de mon cœur ne Vous ai pas aimé selon l'ordre, ni mon prochain à cause de Vous, mais fréquemment n'ai eu en vue que mon intérêt particulier, ou un dommage à éviter : et ainsi ce qui a été en moi, ce n'est pas un amour véritable, mais adultère ! Daignez me venir en aide, très indulgent Seigneur Jésus-Christ, ordonnateur de la charité et de la belle dilection : pardonnez au pécheur que je suis ; accordez-moi le don miséricordieux de votre immense clémence ; amollissez mon cœur de pierre pour que je me retourne vers Vous, que je Vous aime, et mon prochain pour Vous, que je vive éternellement avec Vous dans la charité ordonnée. — Ainsi soit-il.

dans l'ordre d'exécution, c'est celui d'aimer le prochain qui doit être le premier. — Raymond Jourdain est donc fondé à conclure que la pratique de la charité fraternelle est le signe, en même temps que l'effet, de l'amour pour Dieu : si nous aimons vraiment Dieu, nous Le voyons en notre frère, que nous aimons à cause de cela, car la charité divine qui est en notre cœur reflue par redondance sur tous les hommes parce que Dieu les aime, et elle reçoit de la charité fraternelle solidité et développement.

XXXII

De l'amour des ennemis.

1. C'est une grande chose, très doux Seigneur Jésus-Christ qui ne haïssez rien, si envers un homme qui ne m'a rien fait de mal je suis bienveillant et pacifique ; mais, Seigneur, c'en est une bien plus grande, et plus semblable à la magnificence de votre bonté, si j'aime mon ennemi ; et s'il m'a fait quelque tort et qu'il veuille encore m'en faire, s'il le peut, que cependant je lui veuille toujours du bien et lui en fasse selon mon pouvoir, cela, Seigneur, ne peut venir que de votre grâce et libéralité. Rien dans la nature ne Vous ressemble davantage qu'un homme qui se montre clément à la malveillance et aux offenses de ses ennemis ; car celui qui aime son ennemi Vous imite, Vous qui nous avez aimés quand nous étions encore vos ennemis, et non seulement nous avez aimés, mais même alors avez voulu mourir pour nous d'une mort infâme, et avez prié pour vos bourreaux.

Vous nous avez commandé d'aimer nos ennemis par ces paroles : *Aimez vos ennemis, et faites du bien à ceux qui vous haïssent* (Math. V, 4).

Et voici la récompense que Vous promettez : *Pour être les enfants de votre Père qui est aux Cieux* (ibid. 49). Il n'est, en effet, Seigneur Jésus-Christ à qui il appartient d'avoir pitié et de faire grâce, il n'est qu'une seule et souveraine preuve de notre amour : c'est d'aimer qui est contre nous, qui combat nos intérêts. L'habituelle épreuve de la dilection n'est autre que l'adversité d'une haine : aussi, comme l'homme est souvent vaincu par le bonheur de ce monde, ainsi le diable est vaincu par la charité envers un ennemi.

2. O Seigneur Jésus-Christ, très compatissant dans votre amour et très aimant dans votre compassion, je sais qu'être séparé de Vous, c'est la mort pour l'âme ; au contraire, être uni à Vous par la dilection, c'est sa vie. Ainsi donc que chacun aime naturellement la vie corporelle et craint la mort, de même chacun doit aimer la véritable dilection et éviter la haine : car celui qui n'aime pas demeure dans la mort, puisque déjà il est dans la mort du péché et que la mort éternelle lui est due.

O très clément Seigneur Jésus-Christ, de qui l'amour ne peut être banni ; encore que rien ne Vous soit caché de ce que j'ai fait, détestable pécheur, toutefois, de cœur et de bouche, je reconnais que j'ai mal vécu et que je n'ai pas eu la véritable dilection ; entre autres coupables pensées et actions, il y a que j'ai détesté mon ennemi, et bien que sachant par votre comman-

dement que je devais l'aimer, cependant je n'ai tenu aucun compte de votre précepte et je l'ai méprisé. J'ai conçu du ressentiment contre beaucoup et ces mouvements se sont donné libre cours dans mon cœur et ma volonté ; et si je ne les ai pas poussés jusqu'aux actes, j'ai été cependant jusqu'à des médisances et des diffamations. Venez à mon secours, très indulgent Seigneur Jésus-Christ, par votre béni et miséricordieux amour ; accordez-moi mon pardon, pour que j'amende ma misérable vie, pour que je Vous aime, et les autres pour Vous, et que cet amour ne s'éteigne jamais, mais dure pour la vie éternelle. — Ainsi soit-il.

XXXIII

De l'amour de soi.

1. Qui est, très bon Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui a procédé l'amour éternel, qui est celui qui Vous aime vraiment ? Je crois et je sais, Seigneur, que celui-là seul connaît qu'il Vous aime vraiment qui Vous aime en entière sincérité, et fait tout son possible pour Vous posséder par l'amour comme le souverain et véritable bien [1]. C'est de Vous, Seigneur, que découle l'amitié vraie, celle qui ne se laisse pas mesurer par les avantages temporels, mais par l'amour désintéressé.

C'est à ce point que personne ne peut s'aimer

1. L'auteur donne comme signe de la vérité ou réalité de l'amour divin sa *sincérité* ; c'est ce mot qu'il faut méditer. L'amour sincère est celui qui nous porte vers Dieu comme vers *le seul véritable bien, le souverain bien* : il est donc exclusif de tout attachement trop vif à un bien créé, tout autre amour devant être ordonné, soumis, subordonné à celui de Dieu, compris en lui et ne le débordant pas, mais au contraire réglé par lui. En dehors de cette condition, la charité n'est pas entièrement *sincère*, « sine cera », c'est-à-dire sans cire ; elle n'est qu'une image, un portrait en cire, non une réalité vivante. Ces réflexions doivent faire comprendre au lecteur quelle haute chose est l'amour de Dieu, quel magnifique idéal il offre à l'activité du cœur de l'homme.

soi-même dans la sincérité, s'il ne Vous aime d'abord sincèrement : car c'est dans votre amour que l'homme apprend à s'aimer, et en ne Vous aimant pas, il ne sait plus s'aimer [1]. Ainsi l'amour-propre, l'amour égoïste, ferme violemment l'œil de l'esprit ; il est la cause, la racine, le foyer de tous les maux [2]. O Seigneur Jésus-Christ, soleil d'où sortent les rayons de l'amour, de quelle démence est possédé celui qui n'aime que lui-même : une telle perversion de la charité est le fondement d'un amour vil, qui croît jusqu'au mépris de Vous. Car ce sont deux amours qui font les deux cités de Jérusalem et de Babylone : la céleste Jérusalem est faite de l'amour de Vous jusqu'au mépris de soi, tandis que l'infernale Babylone est faite de l'amour de soi jusqu'au mépris de Vous.

1. L'homme doit s'aimer lui-même comme l'ouvrage de Dieu dont l'image est gravée en lui, plus encore, comme l'enfant de Dieu et le cohéritier de Jésus-Christ. S'il oublie son origine et sa destinée, il s'aime pour soi, se fait sa propre idole, et par là cesse de s'aimer puisqu'il perd son âme et se voue au malheur éternel. C'est là qu'apparaît la perversité de la morale évolutioniste de nos jours, qui prétend que l'homme doit arriver, par la vertu du progrès indéfini, à être à soi-même son Dieu, son unique Dieu, le seul objet de son amour. Ceux qui croient être ainsi les meilleurs amis de l'humanité sont dans une très pernicieuse erreur : le progrès moral ne peut être indéfini que s'il tend vers un but infiniment éloigné, ce que n'est pas le perfectionnement de l'humanité, finie en tout.

2. C'est-à-dire de l'orgueil, de l'avidité à jouir des biens de ce monde, des rivalités et des haines qui en découlent, de la sensualité, de l'abaissement de l'idéal, etc...

2. O amour inique et pervers qui m'a lié et inspiré de telle sorte, malheureux pécheur, que j'ai rejeté et méprisé le véritable amour ! Amour inique et pervers auquel je me suis attaché de tout cœur, que j'ai désiré, que j'ai conservé, dont je me suis servi de toutes mes forces ! O très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, qui seul êtes digne d'être aimé, que ferai-je, pécheur infortuné ? Quel ami pourrai-je trouver qui m'aime, puisque je n'ai pas aimé d'autre que moi-même, et que j'ai vécu dans d'innombrables péchés ? Qui me délivrera de la colère à venir, des bêtes rugissantes prêtes à me dévorer, de l'abîme de l'enfer ? Je ne puis me secourir moi-même, et je n'ose avoir recours à Vous puisque je ne Vous ai pas aimé. Et même, comme je n'ai aimé personne, je n'ose appeler personne à mon secours. Et cependant c'est à votre immense tendresse que je reviens, ô Amour, qui ramenez les égarés, qui êtes compatissant et miséricordieux, qui ne voulez pas que personne périsse, mais qui sauvez ceux qui espèrent en Vous. Secourez-moi donc, accordez-moi le pardon de mes péchés, avec votre grâce, afin que désormais ce ne soit plus moi que je regarde, mais Vous, ou moi en Vous ; que je Vous aime de tout mon cœur, et que je ne puisse plus m'écarter de votre dilection, mais que je la garde maintenant et dans la vie éternelle. — Ainsi soit-il.

XXXIV

De l'amour du monde.

1. Je sais, et par expérience, très ingrat pécheur que je suis, ô très clément Seigneur Jésus-Christ, ami élevé au plus haut des cieux, je sais que l'amour du monde ne laisse pas de repos aux âmes qu'il pénètre, car il les tourmente constamment de soupçons et de vains effrois. Semblable amour opprime ses partisans et ne les conduit pas au bien : mais celui qui s'y attache est exclu de votre amour, Seigneur ; car l'amour du monde ne peut aller de pair avec le vôtre, ni s'accorder avec lui ; et il n'arrive pas à la société de vos enfants, celui qui ne se sépare pas de la race des charnels.

2. L'amour du monde, Seigneur, avec ses consolations, pour ne pas dire désolations, s'insinue de tous côtés par l'ouïe [1] : il entre soudai-

1. Les conversations frivoles et légères, telles qu'en ont les mondains, qui s'y complaisent, sont le véhicule de l'esprit du monde : des jeunes gens, des jeunes filles qui les ont entendues, en sont troublés, et l'amour du monde, de son faux éclat, de ses fausses joies, envahit violemment leur âme. C'est le signe du mondain proprement dit de ne savoir pas surveiller ses paroles devant la jeunesse.

nement comme par les fenètres, il envahit violemment l'esprit de ses amis, souille leur âme, viole la charité, blesse le prochain. Et Vous, Seigneur, il Vous dédaigne et repousse votre amour, parce qu'il prend l'homme tout entier et le trompe. Mais aussi, comme l'homme lui-même, il passe et s'écoule, et quand on croit le tenir, promptement il s'évanouit. Il ne console pas, il attriste ; il ne demeure pas, il fuit ; sa douceur se tourne en amertume, sa beauté en horreur, son désir en peine. Celui qui s'y attache est trompé, et il se ferme à lui-même l'entrée de votre amour, parce que là où habite l'amour du monde, le vôtre n'entre pas.

3. O très bon Seigneur Jésus-Christ, amour increé, malheur à moi pécheur très impie, qui en aimant la créature Vous ai abandonné, mon Créateur ; pour les choses créées j'ai laissé leur auteur, j'ai aimé ce qui passe et dédaigné ce qui est éternel ; j'ai pris des désolations pour des consolations, la peine pour l'honneur, la mort pour la vie, le péché pour la vertu, et le mensonge pour la vérité [1].

O très compatissant Seigneur, daignez abaisser sur moi un regard de bonté et de pitié, et que votre miséricorde me pardonne. Enlevez-moi l'amour du siècle, et donnez-moi votre

1. En ces quelques mots est résumée toute l'illusion des joies du monde.

grâce pour que je Vous aime d'une dilection de cœur et d'acte, et que je ne sois jamais séparé de votre amour, mais que j'y demeure pour l'éternité. — Ainsi soit-il.

XXXV

De l'amour des richesses.

1. J'ai appris d'expérience certaine, très bon Seigneur Jésus-Christ, riche d'amour sans mesure, que rien n'est plus pénible en ce monde que de brûler des désirs terrestres, car l'amour des richesses de la terre est insatiable, et tourmente beaucoup plus l'âme de ses exigences qu'il ne la soulage de sa jouissance. L'acquisition des richesses demande en effet beaucoup de peine, leur possession ne va pas sans beaucoup de crainte, et leur perte sans grande douleur. Qui les aime ne peut Vous aimer, Seigneur, mais avec elles périssables il glisse à sa perte, et si dans son attachement il s'appuie sur elles, avec elles il tombe dans mille ennuis : les trouve-t-il en effet, il perd le repos ; veille-t-il, il songe à les accroître ; dort-il, il rêve de voleurs ; le jour il peine, la nuit il a peur, toujours il mendie.

O très généreux Seigneur Jésus-Christ, dont l'amour ne trompe personne, je vois par leurs effets quel lacet est dans l'or, quelle glu dans l'argent, quel piège dans la propriété : car qui cherche l'or est étranglé, qui l'argent y reste

collé, qui les propriétés y est enchaîné. Et celui qui le matin se met en quête du gain, le soir trouve le préjudice de son âme : ainsi quoi que l'on fasse, tout tourne à perte.

2. C'est en fin de tout à votre jugement, Seigneur, que l'homme, sans aucune interruption de temps et d'un mouvement continu, bon gré mal gré, court et se hâte : et il aime ce que nécessairement il laissera, et il néglige le but où nécessairement il arrivera ! Car il aime des biens dont la possession est une charge, dont l'amour corrompt, dont la perte fait souffrir, et dont le gain enchaîne plus étroitement encore que leur convoitise.

O très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, qui seul êtes vraiment aimable, très criminel pécheur que je suis, les choses que j'ai écrites et que j'écris, je savais et je sais en toute vérité qu'elles sont telles ; mais si grande est ma malice et mon iniquité, mon ingratitude et mon orgueil, que les conseils et les préceptes par lesquels on Vous plaît, je les ai méprisés et rejetés effrontément, et c'est aux richesses du monde que j'ai tourné tout mon cœur : je les ai désirées et convoitées, j'ai consacré à les acquérir ma peine et mes soins, et toutes celles que j'ai pu trouver, je me les suis procurées.

O très compatissant Seigneur, daignez me secourir, et effacer dans votre très grande miséricorde tous mes péchés ; daignez arracher mon

âme aux convoitises terrestres et l'élever au désir des richesses du Ciel, qui consistent en votre seul amour, afin que les ayant acquises avec votre aide, je Vous aime pour toujours et jouisse de votre amour dans les siècles des siècles. — Ainsi soit-il.

XXXVI

De l'amour charnel.

1. L'amour charnel, très bon Seigneur Jésus-Christ, ami spirituel et qu'il faut vraiment aimer en esprit et spirituellement, l'amour charnel est insatiable, parce qu'éteint il se rallume, et qu'après l'abondance il se retrouve dans l'indigence ; il efféminé la virilité du cœur, et outre la passion qu'il endure, il ne laisse penser à rien d'autre, parce qu'il est l'oubli de la raison et voisin de la folie. La perversion de semblable amour trouble le conseil, détruit la noblesse et la générosité de l'esprit, l'attire des plus grandes et des plus hautes pensées aux plus dépravées et aux plus basses, le rend colère et téméraire.

De plus celui qui est possédé de cet amour se trouve soumis à de continuelles tentations : aussi est-il le garrot de l'âme, le plus grand péril de la vie, une mort quoique douce, un coup malgré sa caresse, un calmant qui tue, un miel gâté de fiel, un délice funeste, un poison au goût agréable, un mal volontaire, un étranglement sans douleur, la ruine de tout. Car il a chassé du bonheur du Paradis Adam et

Eve[1], de célestes les a faits terrestres et mortels, et a plongé le genre humain dans l'enfer ; il a enlevé la vie au monde, inventé le travail et le surmenage. Il est un fléau qui mène à la mort ; il souille l'enfance, il perd la jeunesse, il excite et tourmente la chair déjà presque morte, la vieillesse elle-même.

2. Semblable amour, Seigneur Jésus-Christ, ami de la sainteté, de la pureté et de l'innocence, c'est l'ennemi de la véritable amitié ; c'est le châtiment inévitable, c'est un mal très nuisible, c'est la tentation naturelle, le désir du malheur, le péril domestique, la nature du mal peinte sous les couleurs du bien ; c'est l'inquiétude continuelle, le combat sans relâche, le tourment de chaque jour, la tempête dans la maison, l'obstacle à la solitude et à la prière, le naufrage de l'homme continent, l'instrument de l'adultère, une lutte funeste, un poids accablant.

1. Opinion condamnée formellement par l'Église et aujourd'hui insoutenable. Ce n'est pas la sensualité qui a été le péché de nos premiers parents, mais l'orgueil seul a été au début de leur chute ; ils ont voulu avoir par eux-mêmes la science du bien et du mal, et leur révolte, en soustrayant leur raison à l'autorité divine, a brisé l'équilibre de l'innocence originelle en laquelle Dieu les avait créés : les passions inférieures se sont dressées contre la raison, le corps contre l'âme, et la nature même contre l'homme. La sensualité ne pouvait à elle seule suffire à faire tomber l'homme dans l'erreur, l'ignorance et la rébellion ; elle n'avait aucune prise sur un être orné de dons si magnifiques et si puissants : il y fallait un acte de l'esprit s'enflant en vue de savoir ce qui lui échappait ; la sensualité n'a pu survenir que parce que l'orgueil de l'esprit avait détruit l'équilibre originel.

O très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, auteur de l'amour chaste, qui m'avez créé de rien et racheté de votre Sang précieux, j'implore en suppliant votre pitié, et je Vous demande de tout cœur et de toutes mes forces d'éloigner de cet amour mon faible cœur.

3. Arrachez-moi à pareil danger, défendez-moi d'une chute si misérable, protégez-moi contre les pièges de l'ennemi. Délivrez-moi, Seigneur très compatissant, de ce filet de perdition. Donnez-moi la force de résister, accordez-moi le pardon de mes péchés. Élevez mon esprit et mon cœur, pour que je Vous aime et Vous craigne, pour que je Vous plaise et Vous serve ; que de cœur, de bouche et d'acte je Vous reconnaisse et Vous proclame comme le vrai Dieu. Que votre miséricorde infinie ne me repousse pas, mais qu'elle me fasse persévérer dans des œuvres bonnes et qui Vous plaisent, pour que je vive ici-bas de manière à avancer toujours plus loin, et qu'à la fin de cette vie périssable je trouve la vie éternelle dans votre amour. — Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

PENSÉES

DU

P. Henri-Dominique LACORDAIRE

de l'Ordre des Frères Prêcheurs

SUR

LA VIE SPIRITUELLE

COLLIGÉES ET COORDONNÉES

PAR LE

P. J.-D. FOLGHERA

du même Ordre



ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
SAINT-MAXIMIN
(Var)

IMPRIMATUR :

7 martii 1924.

Fr. R. Louis, O. P.

Pr. Prov.

Imprimatur :

Fréjus, 20 août 1924.

✝ Felix, ep. Foroj.

EXPLICATION DES ABRÉVIATIONS PRINCIPALES

(C) — Conférences de Notre-Dame de Paris.

(C. T.) — Conférences de Toulouse.

(Ste M. M.) — Sainte Marie-Madeleine.

(Lett. J. H.)— Lettre à un jeune homme sur la vie chrétienne.

(Mém. F. P.) — Mémoire pour le rétablissement en France de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

(Vie S. Dom.) — Vie de saint Dominique.

(Lett. A. S.) — Lettres à un ami de séminaire.

(Lett. Ladey) — Lettres à Victor Ladey.

(Lett. Prailly) — Lettres à Madame la baronne de Prailly.

(Lett. T. du Pin) — Lettres à Madame la comtesse Eudoxie de la Tour du Pin.

(Lett. Villard) — Correspondance inédite publiée par Henri Villard.

(Lett. Perreyve) — Lettres à des jeunes gens publiées par l abbé Perreyve.

(Lett. A. L.) — Lettres à deux jeunes Alsaciens-Lorrains.

(Lett. Swetchine) — Correspondance du P. Lacordaire et de Mme Swetchine.

(Lett. Foisset). — Lettres à Théophile Foisset.



DIEU

Si Dieu n'est pas... la nature n'est plus que le résultat d'un mécanisme aveugle; elle n'a pas d'autre législation que la nécessité mathématique; et par conséquent toutes les actions sont indifférentes en soi, quoiqu'elles puissent avoir des effets divers. Le crime n'est qu'une pierre qui tue, l'acte de vertu qu'une pierre qui ne blesse personne en tombant. (10e C.)

Dieu a encore ce privilège, c'est qu'on n'est guère à demi à son égard: il suscite la haine quand il ne suscite pas l'amour. (26e C.)

Dieu est le nom propre de la vérité, comme la vérité est le nom abstrait de Dieu. (45e C.)

La vie divine consiste dans l'union coéternelle de trois personnes égales en qui la pluralité détruit la solitude, et l'unité la division; dont le regard se répond, dont le cœur se comprend, et qui, plongées dans ce flux et reflux de l'une à l'autre, identiques par la substance, distinctes par la personnalité, forment ensemble une ineffable société de lumière et d'amour. (46e C.)

Dieu est infiniment heureux, parce qu'il est infiniment parfait. (48e C.)

Dieu seul est la vérité, parce qu'il est seul l'Etre; il n'a pas la vérité comme si elle était quelque chose d'étranger à lui; mais il est substantiellement et personnellement la vérité, parce qu'il est l'Etre se possédant lui-même, parce qu'il est à la fois et par un seul acte l'œil qui voit, l'objet qui est vu, et la vision. (49e C.)

En tant qu'il est l'Etre, il nous a communiqué l'existence; en tant qu'il est la vérité, il éclaire notre entendement; en tant qu'il est le bien, il nous inspire l'amour, qui, selon la parole de l'Evangile, est toute la loi et toute la justice. Car nous ne pouvons rien recevoir de plus, rien donner de plus que l'amour; il est la créance ou la dette suprême, et quiconque est quitte envers lui, est quitte envers tout... Quiconque n'aime pas Dieu est assuré de ne pas aimer le bien. (50e C.)

Il n'y a rien de plus grand en Dieu que son abaissement. Oui, Dieu s'est abaissé dans la création, comme nous le verrons plus tard s'abaisser dans l'incarnation et la rédemption; il s'est abaissé, parce qu'il travaillait pour nous, et non pas pour lui; parce que la force et la grandeur ne se communiquent jamais mieux qu'en descendant. (52e C.)

Qui est contre Dieu est contre l'humanité. (52e C.)

Dieu est à la fois ce qu'il y a de plus clair et de plus impénétrable. Otez l'idée que nous en avons, toute clarté disparaît de notre entendement; la vérité y devient un songe et la justice un nom. Mais aussi voulons-nous pénétrer jusqu'au fond de l'essence divine, notre œil s'émousse, et nous n'apercevons plus dans un immesurable lointain qu'une scintillation qui nous éblouit et nous dérobe la lumière par la lumière même. (55e C.)

De même que la nature est l'horizon naturel de notre œil physique, Dieu est l'horizon de notre œil intellectuel. Nous ne pouvons soulever nos paupières sans voir l'espace indéfini où se meuvent les corps, et nous ne pouvons éveiller notre pensée sans qu'elle découvre la cause première qui contient en soi tout le possible et tout le réel. (57e C.)

Quelle est l'âme, si vaste qu'elle soit, qui ne s'est arrêtée triste et pensive devant ce mot si court: Dieu! (57e C.)

Nous ne pouvons pas chasser Dieu de l'univers, parce que l'univers ne nous obéit pas; mais nous pouvons le détrôner de notre esprit, parce que notre esprit consent à ce que nous voulons, et élever à sa place, dans une royau-

té sacrilège, cette faible pensée qui est la nôtre, et qu'un atome suffit pour étonner. (63e C.)

Dieu étant notre Créateur, notre Père, le seul être qui ne nous doit rien et à qui nous devons tout, il est juste que nous soyons avec lui dans des rapports de reconnaissance et d'amour; il est juste même que nous l'aimions par-dessus tout, puisqu'il surpasse tout en bonté. (64e C.)

La Providence, mot admirable, qui a jailli de deux autres mots, où la conscience universelle a puisé l'éloquente expression de sa foi, *prœvidere, providere,* prévoir et pourvoir. (67e C.)

Un être inactif est une chimère, et une activité qui ne se verse pas en bienfaits est un monstre. Comment donc l'Etre infini, l'Etre créateur, l'Etre seul qui ne perd rien en se donnant, comment Dieu, le monde une fois créé, cesserait-il d'être actif à son égard? et comment, s'il reste actif, nous dispenserait-il autre chose que la lumière, la force et l'amour, en qui se résument tous ses attributs? (67e C.)

La Providence n'est pas toujours également visible; si elle paraissait toujours, elle ne paraîtrait jamais. Une apparition n'a lieu qu'en vertu d'une absence. Dieu se cache et se révèle tour à tour, afin d'être mieux vu. Son silence fait le relief de sa parole, son envelissement donne crédit à sa résurrection. (67e C.)

Se posséder est le premier acte de la vie divine; se donner est le second. (68e C.)

C'est Dieu qui est la liberté, la lumière, la justice, la route, et celui qui ne le cherche pas dans sa conscience et ne le découvre pas dans sa raison, ou qui, après l'avoir connu, le néglige comme un ennui ou le rejette comme un fardeau, celui-là est un homme perdu dans la bassesse infinie des penchants humains: il couvrira d'orgueil sa misère; mais la misère le rongera par le dedans, et la mort le secouera de l'arbre comme un rameau qui n'a jamais vécu. (3e C. T.)

Nos yeux ne cherchent que la beauté et notre cœur ne se rend qu'à elle seule. Aussi est-ce à voir Dieu que la théologie chrétienne réduit la béatitude et la perfection finale de l'homme... La vue de la beauté divine nous saisira d'extase éternellement, et cette beauté, se réfléchissant sur nous-mêmes, rendra la nôtre aussi parfaite que le fini peut l'être quand il est pénétré par l'infini. (5e C. T.)

Peut-être sera-t-il établi, par l'inévitable révélation des choses, que la vieille société a péri parce que Dieu en avait été chassé, et que la nouvelle est souffrante parce que Dieu n'y est pas suffisamment entré. (El. fun. Forbin-Janson).

La Providence est lente, et une patience égale à la sienne est le don qu'elle accorde aux hommes dignes de lui servir d'instrument. (El. fun. O'Connell).

Ainsi Dieu a-t-il coutume de tirer le bien du mal, et il ne se produit rien dans le monde, même contre la vérité et la justice, qui ne doive, tôt ou tard, par une divine transformation, servir la cause de la justice et de la vérité. (Ibid.).

Détrompons-nous, les droits de Dieu et les droits de l'humanité sont conjoints; les devoirs envers Dieu et les devoirs envers l'humanité ont été confondus dans la loi de l'Evangile aussi bien que dans la loi du Sinaï; tout ce qui se fait pour ou contre Dieu se fait pour ou contre l'homme. (Ibid.).

J'aime mieux laisser faire la Providence qui m'a toujours admirablement servi. L'homme ne voit pas où il va, il a un bandeau qui lui cache son chemin: les habiles veulent tricher à ce colin-maillard de la destinée et ils ne font que se mieux casser la tête contre la muraille. (Lett. Ladey).

Là où Dieu n'est ni connu, ni cherché, ni respecté, il n'y a tout au plus qu'un rayon sur des ruines; là où Dieu est présent, les ruines elles-mêmes sont déjà vivantes, et le temps, ce fidè-

le coopérateur de la vérité, achèvera sans peine de les replacer sur leurs fondements. (Disc. Sorèze).

Dieu est derrière les hommes et plus grand qu'eux. (Lett. Perreyve).

Quiconque arrive à connaître Dieu et à l'aimer n'a rien à désirer, rien à regretter; il a reçu le don suprême qui doit faire oublier tout le reste. (Lett. Prailly).

Dieu seul a le secret de l'ensemble infini où nous sommes plongés; nous savons qu'il est la sagesse et la bonté même, et que tout ce qui arrive est pour le bien de ceux qui l'aiment sincèrement. (Ibid.).

Les hommes du monde peuvent se laisser séduire par les découvertes des sciences et des arts; mais quand on a la vraie lumière, c'est Dieu qui grandit toujours et non l'homme. On ne s'éblouit de rien, parce qu'on voit Dieu, qui est l'Infini, caché derrière toutes nos inventions et tous nos progrès, si réels soient-ils. Il ne s'agit donc que de connaître et d'aimer Dieu. Cela fait, on met chaque chose à sa place et l'on dort tranquille. (Lett. Villard).

Une fois qu'on a connu Dieu, rien ne peut faire envie dans le monde, même les choses les plus pures, même les plus douces. Il est bien

étonnant que les hommes sachent si peu le bonheur qu'il y a dans l'amour de Dieu. Ne fût-ce qu'un rêve, ce serait un rêve supérieur à toutes les réalités. (Lett. A. L.)

Il faut si peu, quand on aime Dieu, pour revenir à lui avec plaisir. (Ibid.).

Dieu ne perd jamais de vue ses amis, et il cherche toutes les occasions de les attirer à lui, aussi bien par la peine que par la joie. (Ibid.).

J'ai souvent reconnu dans ma vie que ce cours paisible de notre âme dans le sens des événements plus forts que nous, est plein non seulement de douceur, mais d'habileté, parce que Dieu, qui conduit tout, est plus habile que tous nos projets les mieux combinés. (Ibid.).

JÉSUS-CHRIST

Un Dieu fait homme, souffrant et mourant, ce chef-d'œuvre de l'amour éternel, n'a trouvé que des contradicteurs dans tous ceux qui n'ont pas voulu abaisser leur orgueil et sacrifier leurs sens. Ils ont creusé leurs raisons pour y chercher des ressources contre l'amour crucifié. Eux qui parlent sans cesse de dévouement et d'immolation de soi-même, qui honorent le soldat mourant pour son pays et le philosophe préférant ses idées à sa vie, ils ont dit à Dieu: Vous ne deviez pas, vous ne pouviez pas mourir pour l'humanité. (11e C.)

La croix n'a jamais subi d'imitation ni de contrefaçon. (28e C.)

Jésus-Christ a créé sur la terre la beauté du pauvre et du malheur. (5e C. T.)

Voici le caractère de Jésus-Christ tel que l'Evangile nous l'a révélé: sous le rapport de l'intelligence, sublimité continue; sous le rapport du cœur, tendresse chaste et ineffable;

sous le rapport de la volonté, certitude absolue de soi-même. (37e C.)

Il est vrai, des mains nombreuses ont essayé de le jeter bas de ses autels; mais leur impuissance n'a servi qu'à confirmer sa gloire. A chaque outrage, il a paru grandir; le génie l'a protégé contre le génie, la science contre la science, l'empire contre l'empire; il s'est fait des armes de toutes les armes qu'on a levées contre lui, et, quand on le croyait à terre, le monde l'a vu debout, calme, serein, maître, adoré. (39e C.)

Le principe du succès de Jésus-Christ, qu'il s'agisse de la formation de sa doctrine, de la propagation de sa foi ou de l'établissement de son Eglise, n'a pas été un principe de fusion, mais un principe de contradiction. (44e C.)

Jésus-Christ va plus loin que l'intelligence; il va jusqu'à l'âme, qui est le centre de tout, pour lui demander le sacrifice de ses plus chers penchants, pour la convertir du mal au bien, de l'orgueil à l'humilité, de la convoitise sensuelle à la chasteté, de la jouissance à la mortification, de l'égoïsme à la charité, de la corruption à la sainteté. (44e C.)

Si vous voulez comprendre la difficulté du triomphe de Jésus-Christ, je ne vous proposerai

pas de convertir le monde, non, mais un seul homme. (44e C.)

Ce que l'univers est pour l'œil de l'homme, Jésus-Christ l'est pour l'œil du chrétien; et, de même que l'homme reconnait dans l'univers l'action et la providence de Dieu, le chrétien reconnaît en Jésus-Christ la parole, les actes, la physionomie, et par conséquent la personne de Dieu. (5e C. T.)

Jésus-Christ a tout élevé et agrandi en même temps qu'il a tout purifié. (Pan. Fourier).

A la différence de tous les maîtres qui l'ont précédé et de tous ceux qui le suivront, Jésus-Christ n'a pas seulement dit à ses disciples: Je vous ouvre une voie, je vous enseigne une vérité, je vous communique une vie; il leur a dit dans un langage où respire sa divinité: *Je suis la voie, et la vérité et la vie.* Ce qui était leur dire: Je suis la voie, marchez en moi; je suis la vérité, croyez en moi; je suis la vie, vivez de moi. (Lett. J. H.)

S'élever vers Dieu, se rapprocher des hommes, voilà ce que Jésus-Christ a fait, ce qu'il a enseigné et ce qu'il a obtenu. Tout est là dans le temps; et l'éternité même ne sera que la continuation de ces deux actes, où s'essaie notre vie dans le cours de sa mortalité. (Ibid.)

Dès qu'un homme dit anathème à Jésus-Christ, on le voit tomber de Dieu dans les abîmes obscurs d'un athéisme plus ou moins subtil, ou du moins dans l'indifférence pour tout ce qui est de Dieu. Il peut prononcer son nom, mais ce nom n'a point d'ailes. (Ibid.)

L'histoire de Jésus-Christ est l'histoire du ciel et de la terre. (Ibid.)

Tous les temps se rencontrent dans le Christ, et l'histoire prend sous ses pas son éternelle unité. C'est lui qui est tout désormais, c'est à lui que tout se rapporte, de lui que tout procède; il a tout créé, et il jugera tout. (Ibid.)

Jésus-Christ a aimé les âmes, et il nous a transmis cet amour, qui est le fond même du christianisme. Aucun chrétien véritable, aucun chrétien vivant ne peut-être sans une parcelle de cet amour qui circule dans nos veines comme le sang même du Christ. (Ste M.-M.)

Le Crucifié ne dit rien à votre âme et ne fait pas en elle le contrepoids des honteux désirs. Dès lors que vous reste-t-il? le vide. Vous errez dans un tombeau sans lumière et sans chaleur, rongé par des apparitions affreuses, prêt à les saisir comme des réalités immortelles. Mais au moment où vous allez les toucher, Jésus-Christ vous arrête, il se rappelle à vous, il vous dit:

Je t'aime! je suis mort pour toi; si tu savais ce qu'il y a de bonheur à m'aimer. (Ibid.)

Jésus-Christ crucifié se montre à moi bien plus vite et bien plus clairement en présence des fausses joies du monde que dans l'austérité de la solitude. (Lett. A. L.)

Dès qu'on trempe le bout de son doigt dans les plaies sanglantes de Jésus-Christ, on s'y plonge bientôt tout entier. (Ibid.)

L'ÉGLISE

Les ennemis de l'Eglise n'ont jamais lu attentivement son histoire: ils y auraient remarqué la fécondité invincible de ses ressources, et l'à-propos merveilleux de cette fécondité. L'Eglise est semblable à ce géant, fils de la terre, qui puisait dans sa chute même une nouvelle force; elle retourne par le malheur aux vertus de son berceau, et recouvre sa puissance naturelle en perdant la puissance empruntée qu'elle tenait du monde. (Vie S. D.)

Oui, la vérité n'est qu'un nom, l'homme n'est qu'un misérable jouet d'opinions qui se succèdent sans fin; ou bien il doit y avoir sur la terre une autorité divine qui enseigne l'homme, cet être nécessairement enseigné, et nécessairement trompé par l'enseignement de l'homme. (1re C.)

L'Eglise véritable, celle qui dès l'origine a pris le titre de catholique, que nul en dix-huit siècles n'a osé lui disputer une seule fois, l'Eglise véritable, divinement instituée pour enseigner le genre humain, a seule constitué une au-

torité universelle, malgré l'effroyable difficulté de la chose. (1re C.)

Le protestantisme, en essayant de briser l'unité et l'universalité catholiques, n'a fait, par le spectacle de ses divisions, que prouver de nouveau l'impossibilité où sont les hommes de fonder avec leur propre vertu une Eglise universelle. (1re C.)

Il n'y a qu'une question au monde depuis six mille ans; celle de savoir si la vérité chrétienne y sera vaincue ou victorieuse; elle y a été vaincue jusqu'à Jésus-Christ, elle y est victorieuse depuis Jésus-Christ, et victorieuse par l'Eglise Catholique, assise sur la pierre qu'a posée Jésus-Christ. C'est donc à renverser l'Eglise Catholique que conspire l'humanité déchue. (1re C.)

Il n'y a point d'universalité sans unité. Il fallait donc un centre à l'apostolat, un chef unique aux apôtres, aux évêques et à leurs successeurs. Cette pensée était encore plus hardie, plus neuve que celle de l'apostolat. Quoi! un seul chef à tout l'univers! Quoi! placer sur la tête d'un seul homme une autorité contre laquelle pourraient avoir un jour à combattre tous les princes de la terre! Constituer l'unité sur une tête qu'un coup d'épée

peut faire tomber! Cela était neuf, hardi, impossible, et cependant cela est. (2e C.)

L'Eglise Catholique seule peut poser les fondements d'un édifice immuable, parce que seule elle a toute raison et tout amour, et que l'homme est trop grand pour être fondé et sauvé que par la plus haute raison et le plus fort amour. (2e C.)

Etre crucifié avec Jésus-Christ pour vivre avec Jésus-Christ, voilà ce que l'Eglise ne cesse de prêcher dans tous ses enseignements, par tous ses symboles et toutes ses cérémonies: c'est-à-dire qu'elle est en contradiction constante avec le monde et la nature déchue. (3e C.)

Toute religion qui ne se dit pas infaillible se convainc d'erreur par cela même; car elle avoue qu'elle peut se tromper, ce qui est le comble tout à la fois du déshonneur et de l'absurde dans une autorité enseignant au nom de Dieu. (3e C.)

L'Eglise Catholique, en se proclamant infaillible, a donc fait ce qui est sans doute absolument nécessaire, mais ce qui est au-dessus des forces de l'homme. Et cette infaillibilité s'est réellement manifestée en elle par une constance indestructible dans ses dogmes et

sa morale, malgré la différence des temps, des lieux et des hommes. (3e C.)

L'Eglise Catholique, même humainement parlant, est la plus haute raison qui soit sur la terre, parce qu'elle est le corps où la science et la vertu se sont produites avec le plus d'éclat, et nous sommes en droit de dire que nul n'arrive à l'âge complet de raison que par son entrée dans l'Eglise et son adhésion au témoignage divin dont elle est dépositaire. Le chrétien est une créature élevée à la pleine raison. (12e C.)

L'unité de l'Eglise est pour nous un phénomène divin, qui ne s'explique que par la présence perpétuelle de l'Esprit de Dieu au milieu de nous. (30e C.)

Vous avez naguère dépouillé l'Eglise de ses biens et de ses honneurs; vous avez cru la perdre, peut-être: vous n'avez fait que la purifier et la rajeunir. Vous n'avez plus pour la corrompre que la force du morceau de pain quotidien; mais c'est justement celui qui ne manque jamais: et, si vous le lui retirez, elle en ramassera à terre un morceau plus honorable encore et plus assuré. (32e C.)

Catholique... le nom qui lui convient par excellence; et qui, souverainement incommunicable, exprime le mieux cette force divine

et créatrice qui, après l'avoir douée de lumière, de sainteté, d'unité, d'organisation, a fini par la pousser dans le monde avec cette dernière couronne de l'universalité. (31e C.)

A Rome! au siège de la force fut posé le siège de la vertu; au siège de la servitude, le siège de la liberté; au siège des idoles honteuses, le siège de la croix de Jésus-Christ; au siège d'où se répandaient partout les ordres de Néron, le siège du vieillard désarmé qui, au nom de Jésus-Christ, dont il est le vicaire, répand sur tout le monde la pureté, la paix et la bénédiction. (39e C.)

L'Eglise est persécutée parce qu'elle possède des droits et impose des devoirs. (Eloge fun. O'Connell).

Le Saint-Siège a un malheur qui lui est commun avec tous les grands hommes et toutes les grandes œuvres, c'est qu'il ne peut être équitablement jugé par le siècle où il agit; et comme il est immortel, il vit insulté entre sa gloire passée et sa gloire future, semblable à Jésus-Christ crucifié au milieu des temps, entre le jour de la création et celui du jugement universel. (Lett. S. Siège)

On classe Rome dans un parti, elle qui est la mère commune de tous les peuples, et qui respecte toutes les formes du gouvernement

qu'ils se donnent ou que leur crée la force des choses du temps; et cette fausse accusation qu'ils se donnent, ou que leur crée la force des lui attire nécessairement des haines que mérite bien peu l'antique impartialité dont elle conserve fidèlement la tradition. (Ibid.)

Je vois dans Rome l'unité vivante du christianisme, et vous savez que l'unité est en soi la plus merveilleuse des choses: car elle est la forme même de l'être, ce par quoi tout vit, tout se conserve, tout se renouvelle et se perfectionne, et Dieu lui-même ne peut mieux se définir qu'en lui appliquant sous tous les rapports l'idée de l'unité. (Ibid.)

Si les Ecritures vous ont conduit à Jésus-Christ, et Jésus-Christ à l'Eglise, l'Eglise à son tour vous donnera la force de suivre Jésus-Christ, et la grâce de ne pas errer dans les Ecritures au gré d'une interprétation sans règle. C'est là le triple nœud de la vérité parmi nous; qui brise l'un brise les autres, et il ne lui reste bientôt dans les mains que la poussière de ce monde. (Lett. J. H.)

Qui détrône l'Eglise détrône Jésus-Christ. (Ibid.)

Si vous ne croyez pas fermement à l'Eglise, vous croirez en vous, et, si vous croyez en vous, vous croirez au premier venu qui aura

plus de science et de talent que vous-même. La servitude des esprits en dehors de l'Eglise est horrible à penser. (Ibid.)

Je crois librement à Dieu présent dans l'Eglise par son Esprit, pour ne pas croire aveuglément aux hommes et à leurs inventions; je crois à la vérité socialement promulguée et enseignée, pour ne pas croire à l'erreur conçue et propagée personnellement; je crois aux rivages de la mer, pour ne pas errer sans espoir dans son immensité. (Ibid.)

Il vous est donc aisé de prononcer dans votre cœur cet article du Symbole: *Je crois à la sainte Eglise Catholique.* Mais la foi que je vous demande pour elle est une foi vive, ardente, qui pénètre jusqu'aux racines de votre intelligence et y creuse un abîme de voluptueuse certitude. Je veux que vous vous sentiez là comme si Jésus-Christ vous portait lui-même, vos pieds dans ses deux mains, et la mer sous vous et lui. Car voilà le vaisseau de l'Eglise. C'est ainsi qu'elle passe à travers les siècles, vous entraînant avec elle dans l'espace infini de sa sécurité. (Ibid.)

Je n'attends que de Jésus-Christ, de son Eglise le bien véritable des nations, c'est-à-dire l'esprit de la fraternité sincère et généreuse, l'élévation des pauvres dans leur digni-

té morale, l'honneur du travail, la sainteté des liens domestiques, la modestie des ambitions, la paix des peuples et la paix des âmes, l'accroissement enfin de ce fonds social qui ne s'inscrit pas à la Banque ou à la Bourse, mais qui se pèse dans la conscience de l'histoire et dans le jugement de Dieu. (Ibid.)

L'Eglise est dépositaire de trois choses nécessaires à l'homme, mais qu'il craint plus encore qu'il ne les estime: la vérité, la sainteté, l'autorité. (Ibid.)

Ce ne sont point nos pécheurs qui tournent le monde contre nous, ce sont nos saints; ce ne sont point nos vices, mais nos vertus et nos bienfaits. Jésus-Christ était pur quand il fut crucifié; et si, moins heureuse que lui, l'Eglise n'a pas toujours eu dans tous les siens cette transparence divine, son honneur est de ne jamais souffrir que pour la même cause qui fit mourir son maître. (Ibid.)

Tout libérateur a deux instants dans sa vie: l'un où il est coupable de haute trahison, l'autre où la postérité lui dresse des statues; l'Eglise a vu ces deux moments, et tous les deux existent ensemble pour elle, parce que toujours et jusqu'à la fin elle sera persécutée comme conquérante là où elle ne règne pas, et saluée comme la lumière des âmes et la

paix des peuples là où elle a conquis l'empire. (Ibid.)

Tout ce qui lui vient de ses ennemis est bon pour elle; la honte qui lui vient des siens est la seule chose qui soit capable de lui inspirer du découragement. (Lett. Swetchine).

Le chrétien ne doit pas songer seulement à son salut personnel, mais à celui de ses frères, et les destinées de l'Eglise doivent le tenir constamment attentif. L'Eglise est la seule œuvre éternelle à laquelle nous puissions nous associer: tout le reste passe et passera. (Lett. Prailly).

PRÊTRES, APOTRES, SAINTS

Les hommes de peu de foi attendent la paix, disent-ils, pour agir; l'apôtre sème dans la tempête pour recueillir dans le beau temps. (Vie St Dom.)

L'apôtre n'est pas seulement un homme qui sait, et qui enseigne au moyen de la parole; c'est un homme qui prêche le christianisme par tout son être, et dont la présence seule est déjà une apparition de Jésus-Christ. (Ibid.)

La chaire est une école de théologie populaire. C'est elle qui, des lèvres du prêtre initié à tous les mystères de la science divine, doit faire couler sur le monde les flots de la doctrine éternelle avec la tradition du passé et les espérances de l'avenir. Selon que ce fleuve monte ou décroît, la foi s'élève ou diminue sur la terre. (Ibid.)

Le prêtre! Vous êtes-vous jamais rendu compte de la difficulté de concevoir un prêtre? Vous êtes-vous jamais expliqué, non pas comment il y a toujours eu des prêtres et comment il y en a encore un si grand nombre, mais

comment il y en a un seul? Celui qui méditera sur le prêtre et qui ne sera pas frappé de son existence, celui-là je le plains. (9e C.)

L'Eglise prend par les cheveux la jeunesse toute vive, dévouée par son cœur, séduite par son imagination; elle la purifie dans la prière et la pénitence, l'élève par la méditation, l'assouplit par l'obéissance, la transfigure par l'humilité, et, le jour venu, elle la jette par terre dans ses basiliques, elle verse sur elle une parole et une goutte d'huile: la voilà chaste... Ce cœur restera de feu par la charité, de granit par la chasteté. (22e C.)

Le prêtre, le guerrier, le magistrat, telles ont toujours été les trois colonnes de la société humaine: le magistrat par la justice, le guerrier par l'épée, le prêtre par la prophétie et le sacrement, dont il est la vivante incarnation. (53e C.)

Dieu s'est choisi dans l'humanité une tribu particulière, image plus parfaite de son Fils, vouée à la douceur, à la pureté, au sacrifice, et dont tous les membres, quel que soit leur âge, revêtent le nom de prêtres, c'est-à-dire de vieillards, parce qu'ils ont reçu de la grâce divine une paix prématurée dans leur cœur et ce je ne sais quoi de pieux, d'aimable et de

bon qui descend d'en haut sur la vieillesse et en fait une si belle couronne de la vie. (62[e] C.)

Le sacerdoce est né de cette parole du Fils (*Me voici*) acceptée par le Père; il est né d'un sacrifice commencé dans le ciel, achevé dans le monde, perpétué en tous ceux qui veulent devenir une portion de la victime pour obtenir une part dans la puissance de l'holocauste. Oui, le sacerdoce est une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu. (Pan. Fourier)

Deux tombeaux sont entre les mains du prêtre, le livre des Ecritures et le tabernacle de l'autel, tous les deux renfermant sous des signes inanimés l'éternelle vie, tous les deux attendant qu'on les ouvre et qu'on les jette palpitants à la multitude affamée du pain de la parole et du pain de la grâce. (Ibid.)

Pour donner Dieu, qui renferme seul tout bien et toute vérité, il faut le posséder soi-même; il faut le connaître, l'aimer, le servir. (Eloge fun. Forbien-Janson).

Dieu seul est la vie de la religion en la communiquant aux âmes, et il la communique aux âmes par d'autres âmes qui s'y dévouent, qui en deviennent l'expression par leur sainteté, l'organe par leur dévouement, la preuve vivante et populaire par leur autorité. (Ibid.)

Donner des âmes à la religion, voilà ce que les conquérants et les hommes d'Etat ne sauraient faire, et ce que fait tous les jours un pauvre prêtre en mettant les mains sur son cœur pour le sevrer des vaines joies du monde, et en les reportant purifiées sur le cœur des autres hommes, après les avoir levées en gémissant vers Dieu. (Ibid.)

La religion est une pensée, et la parole est le soleil qui rend la pensée visible, vivante et communicable: comme le soleil fait chaque jour le tour du monde pour éclairer les corps, ainsi la parole, fille aînée de Dieu, doit chaque jour faire le tour du monde pour éclairer les esprits. (Ibid.)

Tous les ordres religieux, quels que soient leur caractère particulier, leur origine, leur but et leurs moyens, doivent se rencontrer dans un point commun qui est la sainteté. Là est le confluent de tout ce qui fut atteint du souffle de Dieu... La sainteté, lien de tous les êtres moraux, n'est que le dévouement puisé à sa source la plus haute. (Mémoire).

Un prêtre n'est pas heureux s'il ne fait pas de bien. (Lett. A. S.)

Rien n'est capable de changer un homme et de le rendre meilleur, si le sacerdoce est impuissant sur lui. (Ibid.)

Ce qui fait les prêtres mauvais ou médiocres, c'est d'être entré dans le sacerdoce par une autre pensée que celle du sacrifice de soi au mystère de la rédemption: tout le reste se répare ou se perfectionne, sauf ce péché originel. (Lett. Perreyve)

Je suis ravi que vous preniez goût à la vie des saints. Ce sont vraiment les grands hommes de l'humanité, les cœurs aimants par excellence, et tous nos romans sont bien froids en comparaison. (Lett. Prailly)

On reproche à nos saints d'avoir été des insensés: oh oui! ils avaient perdu le sens! Est-ce qu'on peut aimer sans être fou? Aimer, c'est s'immoler, c'est estimer la vie de celui qu'on aime plus que deux mille fois la sienne; c'est préférer tout, les tortures, la mort, plutôt que de blesser dans le fond du cœur celui qu'on aime. (3e C.)

La sainteté, c'est l'amour de Dieu et des hommes poussé jusqu'à une sublime extravagance. (28e C.)

Il y a tout ensemble dans la sainteté quelque chose qui blesse le sens humain et quelque chose qui le ravit, quelque chose qui produit la stupeur et quelque chose qui produit l'admiration. (28e C.)

Cette extravagance sublime date d'une folie plus haute encore et plus inénarrable, de la folie d'un Dieu mourant sur une croix, la tête couronnée d'épines, le corps tout meurtri. Depuis ce jour-là, cette contagion n'a cessé de choisir des victimes dans l'univers; mais, par une préférence singulière et jalouse, elle ne les choisit qu'au sein de l'Eglise catholique, apostolique, romaine. (28e C.)



LA VÉRITÉ

Si l'obstination de la volonté est une des causes de l'erreur, l'ignorance est peut-être sa cause la plus générale. La plupart des hommes ne repoussent la vérité que faute de la connaître, parce qu'ils se la représentent sous des images qui n'ont rien de réel. (Vie S. D.)

La première indigence est l'indigence de la vérité, comme la première richesse est la richesse de l'âme par la vérité. Et quand l'homme a reconnu son bien, quand il est riche de la vérité, il n'échangerait pas le sort qu'elle lui a fait contre toute la fortune des rois. (1re C.)

L'homme n'a pas seulement, comme dit Bossuet, deux trous dans la tête pour apercevoir les choses extérieures; il a au-dedans de lui je ne sais quel abîme ouvert pour y recevoir l'écoulement de la vérité. L'intelligence est ce creux profond que la vérité devrait remplir. (8e C.)

Le bien le plus précieux à l'homme, c'est la vérité; car la vérité, c'est Dieu connu, c'est

Dieu se répandant dans nos esprits comme la lumière se répand dans nos yeux. (16e C.)

La vérité est tout, et l'erreur n'est rien. La vérité est un puits profond: plus on y creuse, plus l'eau jaillit, tandis que l'erreur n'est qu'une citerne perdue, comme l'a dit l'Ecriture, *cisternæ dissipatæ*. (28e C.)

L'homme, bien qu'il ait été fait pour le vrai, qui est son premier bien, n'a cependant pas pour lui un amour sans partage: il aime aussi l'illusion; et s'il fallait décider entre ces deux entraînements quel est le plus fort, je ne pense pas que l'erreur eût le dessous de la comparaison. La vérité s'achète par bien des combats, l'erreur ne nous coûte rien. (30e C.)

Il existe entre la vérité et le devoir, entre l'ordre métaphysique et l'ordre moral, une liaison qui fait que les questions de l'esprit sont aussi des questions de cœur. (30e C.)

Par un égoïsme fort naturel, chacun de nous ramène à soi tout le firmament des idées, pour le façonner à sa mesure et le fondre dans sa personnalité. De là un attachement puéril à notre sens, une persuasion que notre esprit est le juge compétent et suprême de la vérité, et une quiétude naïve en nous-même lorsque nous avons dit d'une idée: cela n'entre pas dans mon esprit. Eh! qu'importe? La question

est de savoir si c'est un malheur pour l'idée ou pour vous. (30e C.)

L'infini, dans le ciel, se voit d'un seul coup; sur la terre, nous soulevons péniblement quelque partie du voile qui le dérobe à nos yeux. (46e C.)

L'intelligence, en recevant la lumière de la vérité, s'y repose, s'y complaît, s'y exalte, est heureuse enfin selon la nature de la vision qui l'illumine et la remplit. (49e C.)

L'un de nos plus redoutables crimes est de trahir la vérité et de travailler contre elle; car c'est trahir notre premier bien, c'est nous frapper au sommet d'où descend notre gloire et notre félicité. (49e C.)

Le scepticisme n'est que la maladie d'un petit nombre d'esprits dépravés, qui, malgré toute l'énergie de leur orgueil et toute la gloire de leurs aberrations, n'ont jamais pu échapper au châtiment de la solitude. (49e C.)

Ce n'est pas le défaut de lumière qui précipite dans le scepticisme une partie des hommes, et les retient hors de la vérité, c'est l'abus de leur libre arbitre. Les ténèbres où ils perdent Dieu sont des ténèbres volontaires. (49e C.)

Au milieu même de cette orgie du scepticisme, on n'attaque la raison qu'avec la rai-

son; elle triomphe jusque dans la blessure qu'elle se fait. La négation affirme que l'intelligence vit et voit, comme l'œil, en se fermant devant le soleil, atteste la présence et la force de ses rayons. (54e C.)

Le scepticisme n'est que le désespoir d'une intelligence assez grande pour connaître qu'elle ne voit le *tout de rien*, selon l'expression de Pascal, mais trop faible pour respecter dans le mystère la limite inévitable imposée à l'esprit créé. (57e C.)

Que sais-je et que suis-je? Le doute, il est vrai, ne descend pas souvent jusqu'à cette profondeur où rien ne subsiste dans l'esprit; mais quelque part qu'il s'arrête, il est le meurtrier de l'âme, et plus haut ou plus bas, il n'a qu'une même cause, qui est le refus de consentir à l'incompréhensible comme à une nécessité et à un élément de la raison. (57e C.)

Chaque intelligence qui se dérobe au faisceau de ses rayons apporte nécessairement une perturbation, non pas dans la vérité, mais dans la preuve qu'elle donne de sa présence aux esprits qu'elle vivifie. C'est une révolte dans le royaume des idées. Or, toute révolte produit l'anarchie, et toute anarchie engendre une faiblesse dans la société qu'elle atteint. (63e C.)

L'affirmation est la forme de la vérité, tandis que la négation n'est que la résistance d'un esprit. Or, le monde ne vit pas de résistance, il vit de certitudes au moins présumées, et lorsqu'il est en possession d'une doctrine qui lui donne la raison de ses devoirs et le courage de ses souffrances, c'est un crime de l'y troubler par une négation arbitraire qui lui arrache les fondements de son existence sans lui en apporter de nouveaux. (63e C.)

L'intelligence affaiblie par la soustraction de son aliment naturel, qui est le juste et le vrai, ressemble à une mer privée du tribut de ses fleuves, et dont les eaux diminuées reçoivent avec joie les impurs limons que lui portent çà et là des eaux de hasard. Tout est bon à qui n'a rien, et plus la négation a été profonde dans un esprit, plus il est accessible à la séduction de l'absurde, en sorte qu'il n'y a rien de crédule à l'égal d'un incroyant. (63e C.)

S'il n'existait aucune nuance entre l'erreur et la vérité, peu d'hommes seraient assez forts pour tomber dans l'erreur: ils ont besoin d'y descendre lentement et de se familiariser avec les ténèbres. (Lett. S. Siège).

C'est le destin de la vérité sur la terre de puiser, dans quelque situation qu'on lui fasse, une illustration qui lui est propre... Quoi que

fassent donc les hommes, la vérité ne fait que changer de gloire; elle quitte une couronne pour en prendre une autre, et d'or ou de fer, cette couronne est toujours maîtresse. (Mém. F. P.)

Si tu savais comme on se repose avec plaisir dans la vérité et de quelle hauteur on descend dans son âme pour y fermer les plaies encore saignantes de l'erreur! Tout s'explique, tout se coordonne, tout s'enchaîne. (Lett. Ladey).

Tu n'arriveras pas à ce résultat désolant, si tu aimes la vérité, si tu la cherches avec ardeur et avec bonne foi, si tu es résolu de faire ce qu'elle t'ordonnera de faire quand tu l'auras trouvée. (Ibid.)

Sois sûr que quiconque cherche la vérité avec ardeur la trouvera. (Ibid.)

L'ignorance est un grand ennemi de l'âme. Que croire quand on ne sait pas? Qu'aimer quand on n'a pas vu? (Lett. Prailly).

LE CHRISTIANISME
LE CHRÉTIEN

Le christianisme est aussi ancien que le monde; car il consiste essentiellement dans la notion d'un Dieu créateur, législateur et sauveur, et dans une vie conforme à cette notion. (1re C.)

Quand le christianisme frappe à la porte de votre âme, ah! ne croyez pas que ce soit un étranger qui vous demande l'hospitalité. (1re C.)

Non, cet aérolithe du christianisme n'est point tombé du ciel inattendu; il était dans notre conscience. De même que l'aiguille aimantée se tourne toujours vers le pôle, à quelque distance qu'elle en soit, de même il y a dans notre cœur un aimant qui le fait se tourner du côté du véritable nord, c'est-à-dire vers Dieu le Père, le réparateur, le sanctificateur. (11e C.)

La preuve perpétuelle et vivante du christianisme, c'est que tout œil, un peu plus tôt ou un peu plus tard, découvre en lui des vé-

rités, des vertus, des institutions réservées; c'est que Dieu a fait comme un grand roi, qui, outre les magnificences extérieures de ses palais, possède au-dedans, en des lieux plus secrets, un trésor de choses privées dont il ne révèle le sanctuaire qu'à ses plus chers amis. (22e C.)

Le christianisme n'a pas détruit le mal, puisque le mal fait partie de la nature humaine déchue; mais il l'a déshonoré dans l'opinion, chassé des places publiques, poursuivi jusque dans ses repaires, atténué dans la vie du plus grand nombre, et effacé du cœur de beaucoup. Il est la seule religion qui ait opéré dans le monde une révolution morale; toutes les autres ont adoré les mauvais penchants de l'homme, ou les ont proscrits sans efficacité. (54e C.)

Il demeure d'autant plus grand, qu'on le compare; d'autant plus seul, qu'il a des rivaux; d'autant plus facile à reconnaître, qu'il doit être discerné. Y eût-il mille étoiles au firmament de la religion comme à celui de la nature, l'œil n'y découvre qu'un astre souverain. Celui qui nie le soleil est aveugle du corps, celui qui nie le christianisme est aveugle de l'âme. (54e C.)

Qui a fait l'humanité moderne? N'est-ce pas le christianisme? Et en est-il un seul par-

mi vous qui niera la supériorité de l'homme chrétien sur tous ceux qui ont été les fils d'une autre génération? (57e C.)

Vous donc qui êtes chrétiens, sachez toute l'importance de votre mission dans le siècle épouvanté dont vous faites partie. On nous parle d'ordre: c'est vous qui êtes l'ordre. On nous parle de paix: c'est vous qui ête sla paix. On nous parle d'avenir: c'est vous qui êtes l'avenir. On nous parle de salut: c'est vous qui êtes le salut. Car l'ordre, la paix, l'avenir, le salut, chez les nations formées par Jésus-Christ, ne peuvent sortir que d'une doctrine qui contienne toute la vérité, toute la vertu, toute la plénitude dont l'homme a besoin, et le christianisme seul répond à ces conditions. (60e C.)

Comme tout le christianisme roule sur ces deux vérités, la chute et la réparation, l'une évidente et vivante dans le monde, l'autre évidente et vivante dans l'Eglise, il s'ensuit que le christianisme est visible dans sa démonstration à tout œil qui voit le monde et l'Eglise, ces deux parts collatérales et toutes deux prophétiques du genre humain. (66e C.)

Pour tous les êtres doués de raison, le christianisme est la loi même de la vie; il est l'expression exacte des rapports qui en constituent

la nature et le développement, et quand Dieu annonça au premier homme qu'il mourrait s'il venait à violer ses commandements, il lui révéla cette vérité, que tous les commandements de Dieu ont une relation intime avec l'essence même de la vie. Nulle société n'a péri, nulle race royale ne s'est éteinte, nulle puissance n'a passé, que pour avoir violé la loi de la vie contenue dans le christianisme. (Lette S. Siège)

Mourir quand on est Dieu, quand on ne peut pas mourir, quand on a la toute-puissance pour faire régner ses idées; mourir afin de susciter l'amour dans les cœurs, voilà ce que les hommes ne font pas, ce qu'a fait Jésus-Christ, et ce qui constitue le mystère du christianisme, mystère né de l'amour pour produire l'amour. (Disc. voc. nat. franç.)

Je me suis occupé très peu de polémique, étant persuadé que l'exposition directe du christianisme ruine d'avance les objections que l'on amasse autour de lui. Il en est du christianisme comme d'un monument antique enfoncé dans les profondeurs d'une terre solide; et la polémique ressemble au sable que le vent soulève contre cette masse indestructible. (Lett. Perreyve).

L'amour est une semence qui fleurit sous tous les climats et un fardeau qui se porte ai-

sément partout. Le christianisme difficile est celui qui n'arrive point à être un amour, mais qui reste une règle; car la règle étant une limite, elle pèse d'autant plus là où l'on a plus d'occasions de l'appliquer. (Lett. A. L.)

Le christianisme estime à si haut prix la plus chétive créature animée d'une âme, que Dieu, selon lui, est mort pour cette âme, pour lui créer et lui conserver sa conscience, sa liberté, son honneur, sa virginité, tous les biens que le monde lui ravit dans un quart d'heure, et sans y penser plus. (Ibid.)

Pour l'homme du monde, la vie n'est qu'un espace à franchir le plus lentement possible par le chemin le plus doux; mais le chrétien ne la considère point aussi. Il sait que tout homme est vicaire de Jésus-Christ pour travailler par le sacrifice de soi-même à la rédemption de l'humanité, et que, dans le plan de cette grande œuvre, chacun a une place éternellement marquée qu'il est libre d'occuper ou de refuser... Peu lui importe donc où Dieu marquera sa place; il lui suffit d'apprendre quelle est sa volonté. (Vie S. Dom.)

La vie chrétienne est la vie fondée sur la terre par Jésus-Christ. (Lett. J. H.)

Jésus-Christ seul a créé sur la terre une vie digne de l'homme et digne de Dieu. (Ibid.)

Le chrétien est homme par la raison, l'homme est chrétien par l'Evangile, et ainsi l'homme et le chrétien se pénètrent l'un l'autre pour ne former ensemble qu'un esprit qui vient de Dieu, fils et reflet de son indivisible lumière. (Ibid.)

La vie chrétienne est intimement liée à la vie morale, et toutes deux à la vie divine. Ces trois vies peuvent se séparer par une prévarication schismatique; mais, telles qu'elles sont de leur nature, elles vont de l'une à l'autre, par une pente où gît leur grandeur du côté de l'homme qui aspire, et leur bonté du côté de Dieu qui descend. (Ibid.)

C'est l'honneur de la vie chrétienne de restreindre les besoins en dilatant les âmes, comme c'est la faiblesse des doctrines étrangères d'agrandir les nécessités en diminuant les cœurs. (Ibid.)

La vie chrétienne est le culte de Jésus-Christ, pour arriver par ce culte à l'amour de Dieu et des hommes, et par l'amour de Dieu et des hommes à la vision de l'Essence divine. Jésus-Christ, voilà votre maître; l'amour, voilà votre loi; la vision de Dieu, voilà votre fin. (Ibid.)

Il vous faut combattre et convaincre: combattre pour demeurer fidèle, convaincre pour

transmettre à d'autres la vie qui vous fut donnée. Comme il n'y a pas de chrétien sans amour, il n'y a pas de chrétien sans prosélytisme. (Ibid.)

A vingt-cinq ans une âme généreuse ne cherche qu'à donner sa vie. Elle ne demande au ciel et à la terre qu'une grande cause à servir par un grand dévouement; l'amour y surabonde avec la force. Et, si cela est vrai d'une âme qui n'a reçu sa trempe que d'une nature heureuse, combien plus de celle où le christianisme et la nature coulent ensemble comme deux fleuves vierges dont pas une goutte ne s'est épanchée en de vaines passions. (Vie S. Dom.)

LA BIBLE - L'ÉVANGILE

La Bible, depuis son premier verset jusqu'au dernier, depuis le *Fiat lux* jusqu'à l'Apocalypse, est un enchaînement magnifique, un progrès lent et continu, où chaque flot pousse celui qui le précède et porte celui qui le suit. Les siècles, les événements, les doctrines s'y entrelacent du centre à la circonférence, et, dans leur réseau sans couture, ne laissent ni vide ni confusion. L'antiquité et la réalité y répandent un égal parfum; c'est un livre qui se fait chaque jour, qui croît naturellement comme un cèdre, qui a été témoin de tout ce qu'il dit, et qui ne dit jamais rien qu'avec la vue de tout et la langue de l'éternité. (10e C.)

Si la constitution des peuples est en raison de la vérité contenue dans leurs livres sacrés, et si les peuples chrétiens surpassent tous les autres, comme les anges surpassent toutes les natures créées, il s'ensuit que le plus haut degré de vérité se trouve dans les livres chrétiens. (10e C.)

La Bible est tout à la fois le drame de nos

destinées, l'histoire primitive du genre humain, la philosophie des saints, la législation d'un peuple élu et gouverné par Dieu; elle est le dépôt des vérités qui lui sont nécessaires, la charte de ses droits, le trésor de ses espérances, l'abîme de ses consolations, la bouche de Dieu sur son cœur; elle est enfin le Christ Fils de Dieu, qui l'a sauvé. (Lett. J. H.)

C'est avec ses Psaumes que prie l'Eglise universelle, et elle trouve dans cette prière, outre la tendresse du cœur et la magnificence de la poésie, les enseignements d'une foi qui a tout su du Dieu de la création et tout prévu du Dieu de la rédemption. (Ibid.)

Nul autre que David n'a mieux prié; nul autre, préparé par plus de malheurs et plus de gloire, par plus de vicissitudes et plus de paix, n'a mieux chanté la foi de tous les âges, et mieux pleuré les fautes de tous les hommes. Il est le père de l'harmonie universelle, le musicien de l'éternité dans les tristesses du temps, et sa voix se prête à qui la veut pour gémir, pour invoquer, pour intercéder, pour louer, pour adorer. (Ibid.)

L'Evangile n'a point passé sur le monde comme un vent violent qui déracine les institutions; il y a été versé avec douceur, comme une eau bienfaisante qui pénètre jusqu'aux

sources de la vie pour les purifier et les rajeunir. (32e C.)

Il n'y a rien où l'on arrive lorsqu'on sort de la nature pour sortir du mal, et surtout lorsqu'on sort de l'Evangile, en voulant faire mieux que lui. (33e C.)

D'un bout à l'autre de ses pages, l'Evangile est un tissu de paroles simples qui vont jusqu'au fond de l'âme, et de paroles prodigieuses qui bouleversent la nature jusque dans ses fondements. (38e C.)

La doctrine appuie le miracle, le miracle justifie la doctrine, et l'Evangile parcourt le monde avec un caractère invincible d'unité qui ne souffle et n'obtient pour Jésus-Christ qu'une haine absolue ou une totale adoration. (38e C.)

On sait ce que sont devenues les nations converties du paganisme à l'Evangile; on ignore ce que deviendraient les nations chrétiennes au sortir de l'Evangile, qui les a nourries et formées; car on ne découvre aucune doctrine prête à les recevoir, mais un abîme où la matière s'assoirait seule au trône vide de Dieu. ((54e C.)

Il est impossible de lire l'Evangile sans souhaiter au moins de devenir meilleur, et ce

vœu, devenu celui d'un grand nombre, a fini par se réaliser dans quelques-uns qui, de siècle en siècle, ont orné le monde de leurs vertus. (57e .)

L'Evangile se refuse à toute contrefaçon; dès qu'on ne le prend pas tel qu'il est, avec Jésus-Christ vraiment Dieu et vraiment homme, il n'inspire que des imitations sans portée, et tout au plus des passions revêtues d'un nom divin. L'Evangile a dit le dernier mot de la perfection en plaçant l'amour de Dieu et des hommes au faîte de la vie, et il a dit le dernier mot de la puissance en obtenant de ses disciples d'obéir à cette loi comme à la loi qui renferme toutes les autres. (Lett. J. H.)

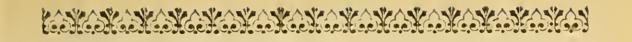
Oh! qu'écrirai-je de l'Evangile, puisque l'Evangile est écrit! Ouvrez-le, vous qu'il a fait mon fils, et, après y avoir imprimé vos lèvres rassurées, livrez-vous à lui comme à l'âme de votre mère. Votre mère venait de Dieu, et elle vous aimait; l'Evangile aussi vient de Dieu, et c'est le seul livre qui ait reçu le don d'aimer. (Ibid.)

De même qu'une plante transportée d'une cave au soleil sent tous ses pores s'ouvrir à la lumière et à chaleur, une âme transportée de l'air de ce monde dans celui de l'Evangile

y sent une fécondation divine qui la ravit à elle-même. (Lett. Prailly)

Lisez l'Evangile : quel repos dans la plus admirable simplicité ! Le style de l'Evangile est celui de l'âme parfaite ; rien n'y tourne à l'effet et à l'ébranlement. (Ibid.)

Je pardonne aux cœurs froids de ne pas entendre le christianisme ; car ils n'entendent pas l'amour ; mais vous ! Pour moi, quand je lis une page de l'Evangile, le ciel et la terre me semblent muets. (Lett. inéd.)



LA RELIGION

La religion est le commerce positif et efficace de l'homme avec Dieu. (26e C.)

Ce commerce sera positif, si l'homme tire réellement de Dieu la vie de son intelligence, de son cœur et de ses sens; il sera efficace, si la vie propre de l'homme s'élève par ce commerce jusqu'à se diviniser. Et par conséquent la religion n'est autre chose qu'une communion de vie avec Dieu. (26e C.)

L'humanité a la passion de s'unir à Dieu par un rapport positif et efficace; car une passion n'est autre chose qu'un besoin vivement senti, qu'un attrait invincible qui nous pousse vers un objet, pour faire de notre vie la sienne et de sa vie la nôtre. (26e C.)

Cela est bon pour les femmes. Oui, cela est bon pour les femmes, j'accepte l'expression, je m'en réjouis. Car la femme étant le cœur de l'homme à son plus haut degré de délicatesse et de sensibilité, son témoignage est celui de l'homme même, en tant qu'il est capable d'amour et de dévouement.

Quand l'âme n'est plus qu'un océan sans eau, son hôte naturel y vient, et c'est Dieu. Notre grandeur fait en nous le vide, et le vide nous donne la faim de Dieu. (26e C.)

Il faut que nous marchions, Dieu dans notre main droite, et le monde dans notre main gauche, sacrifiant sans cesse le monde et le portant toujours. Certes, cela est difficile, c'est exiger de l'homme quelque chose de plus qu'humain; et pourtant le commerce efficace avec Dieu est à ce prix. Sans cette transfiguration douloureuse, la religion n'est qu'une affaire de mendiant qui demande l'aumône, et qui la laisse tomber parce que sa main est trop lâche pour en soutenir le poids. (26e C.)

J'entends tous les jours des gens qui disent: Si la religion est si manifeste et si bien établie, pourquoi ne suis-je pas religieux? Pourquoi ne vois-je pas la vérité de la religion? Ecoutez la réponse: Vous n'êtes pas religieux par la même raison que vous n'êtes pas chastes, parce que la chasteté est une vertu; et vous n'êtes pas religieux, parce que la religion est une vertu. (26e C.)

Rien peut être ne prouve davantage l'indispensable vérité de la religion, que ce spectacle de l'humanité aimant mieux déshonorer

Dieu (par les faux cultes) que de se passer de commerce avec lui. (26e C.)

Autant il est vrai que l'humanité tend vers Dieu par un besoin réel et profond, par une passion qui remplit le monde de ses efforts, autant il est vrai que cette passion n'arrive à l'efficacité que par la vertu. (26e C.)

Quand l'homme veut faire de la religion sans le secours de la raison, il tombe immédiatement dans la superstition, et s'il veut faire de la religion avec la raison, il tombe inévitablement dans l'abîme de l'incrédulité. (27e C.)

Tout culte qui n'élève pas l'homme le dégrade; le commerce avec Dieu est un instrument trop puissant pour qu'il s'arrête à un résultat négatif. Si Dieu n'attire pas l'homme jusqu'à sa sainteté, l'homme le fera descendre jusqu'à partager et à sanctionner ses plus vils penchants. (27e C.)

Je crois que Dieu a été père dès l'origine pour l'âme comme pour le corps; je crois que les moissons sont toutes venues, que la pluie est toute tombée; que, dans l'ordre de la vérité comme dans l'ordre de la nature, l'homme n'est pas seulement affamé, mais qu'il est rassasié quand il le veut. Le pain est tout prêt. Dieu l'a pétri de ses mains; ce qui manque,

c'est la volonté de le prendre tel que Dieu l'a fait. (27e C.)

Il y a chez les protestants des catholiques, comme il y a chez les catholiques des protestants, c'est-à-dire, de part et d'autre, des hommes qui suivent un principe contradictoire à celui de leur foi extérieure et avouée. Mais le protestantisme n'en reste pas moins la grande route de l'incrédulité et de la superstition, comme le catholicisme demeure la grande route d'une foi aussi raisonnable que profonde. (27e C.)

La religion est-elle un besoin, une passion de l'humanité? Oui: donc elle est vraie. La religion catholique seule est-elle douée d'une efficacité digne de Dieu et digne de l'homme? Oui: donc elle est la seule vraie. Les autres n'en sont qu'une dégénération due à la liberté de l'homme, qui n'a pu renoncer à tout commerce avec Dieu, et qui n'a pu se tenir à la hauteur de ce commerce. (28e C.)

Le besoin religieux, sorte de faim divine, a sa source au plus profond de notre être, et s'y nourrit de toutes les misères qui nous dégoûtent incessamment de la vie présente. (39e C.)

La religion est la première et la plus vieille amie de l'homme; même lorsqu'il la contris-

te, il la respecte encore, et se ménage avec elle de secrètes intimités. (39e C.)

Toute religion a une âme qui se réfléchit dans le corps de ses doctrines et de son histoire, et par conséquent toute religion a une physionomie. (54e C.)

Il ne faut qu'un jour à une âme élevée pour dévorer le monde. Alors elle s'indigne contre cette création immense où elle est à l'étroit, contre celui qui l'a jetée sur cette boue magnifique qu'elle trouve indigne d'elle. Elle va sans cesse de l'instant de sa vie à l'instant de sa mort et se trouve pressée entre ces deux grands mystères sans rien trouver dans l'intervalle qu'une vaine représentation qui l'amuse quelquefois, qui l'attriste souvent et qui lui pèse toujours par un sentiment invincible de son inutilité! O mon ami, voilà l'homme qui est sans religion. (Lett. Ladey)

La plaisanterie ne convient pas dans des matières aussi graves, surtout lorsqu'on ne les a pas encore étudiées à fond. Ah! mon cher, que d'hommes sont morts pour les défendre; que d'autres ont fait pour elles des sacrifices immenses; que d'autres ont été consolés par elles! Se moquerait-on d'une chose qui aurait tari les larmes d'une seule infortune? Et il y

en a tant eu, dans le monde, dont la religion a fermé les plaies! (Ibid.)

En religion comme en amour, on ne fait un pas qu'à la condition de répondre aux avances dont on est l'objet. La vérité nous cherche, mais si nous lui résistons au degré où elle se montre, elle se retire. (Ibid.)

Les jeunes gens qui naissent avec une fortune acquise ont plus besoin que les autres du poids de la religion pour les maintenir dans la dignité et la bonté. Une position ingrate soutient contre le mal par la nécessité d'y faire face; mais quand tout vient à souhait? (Lett. Prailly)

La religion est vraiment une source inépuisable de force et de consolation, et, à mesure qu'elle pénètre jusqu'à la moëlle de nos os, nous nous sentons imbibés de quelque chose que l'on sent être divin. (Ibid.)

La religion est le principe en nous d'une jeunesse éternelle, et il communique à tous nos sentiments la durée, l'éclat et la sécurité. Pour moi, je ne me sens pas vieillir. Le corps change, les rides se forment, les cheveux blanchissent, les sens perdent de leur énergie; mais l'âge surnage au-dessus des ruines qui commencent, comme la lumière du jour éclai-

re et dore les colonnes d'un temple tombé. (Ibid.)

Il est rare, à votre âge, après une éducation de collège, de reconnaître aussi pleinement l'importance des idées religieuses et le rôle considérable qu'elles doivent jouer dans notre existence. Elles sont, à la lettre, toute la science, toute la prudence, toute la force, tout l'aliment, toute la consolation de la vie. Lorsqu'on les a une fois goûtées et mises en pratique, on ne peut assez admirer et plaindre ceux qui n'en tiennent compte, et qui se laissent mourir d'inanité spirituelle à côté d'un si profond trésor. (Lett. Villard)

Ce qui rend la religion pesante, c'est de la porter comme un frein, au lieu d'en jouir comme d'un amour. Les saints ont aimé, voilà tout leur secret. (Ibid.)

C'est en vieillissant qu'on sent tout le prix de la foi et de l'amour de Dieu. L'approche de la mort, l'expérience, la force acquise de la raison nous donnent des choses de Dieu un sentiment et une vision qui surpassent tout et nous mettent au-dessus des plus cruelles épreuves. (Ibid.)

Notre siècle a besoin d'âmes religieuses, d'âmes fortes qui sachent se placer au-dessus de l'intérêt d'un jour, résister à l'ascendant de

tout ce qui corrompt l'homme, et protester par leur exemple contre les vices de la société. (Lett. Foisset)

La paix dont vous jouissez par l'observation des lois de l'Evangile et le combat contre vous-même, est la preuve dernière et la plus frappante de la vérité de notre sainte religion. (Lett. A. L.)

Je crois que vous avez trop fait du christianisme par bouffées, selon l'inspiration ou le caprice de votre humeur, tandis que la religion est un aliment continu, qui nous soutient et nous élève sans secousses, par un effort insensible, comme vous le remarquez dans le grand mystère de la végétation naturelle. (Ibid.)

J'allais visiter l'établissement des Pères de la Foi ou des Jésuites (à Dôle). J'ai été frappé de la tenue de ces jeunes gens et j'ai vu combien la religion rend la jeunesse aimable, en même temps que j'ai réfléchi combien elle est nécessaire à un âge où le défaut d'expérience, l'activité des passions et le manque d'intérêts positifs et sentis exposent à prendre la vie tout de travers et à ruiner d'avance son avenir. Lett. Ladey)

LA DOCTRINE CATHOLIQUE

Sa doctrine est la doctrine des destinées, la doctrine du bien et du mal... Telle est la matière de la doctrine sacrée de l'Eglise, et on peut la définir: La connaissance de Dieu, qui est le souverain bien, et du démon, qui est le souverain mal, dans leurs rapports avec l'homme, qui tend à s'unir éternellement, ou à Dieu par le bien, ou au démon par le mal. (8e C.)

Lui demandez-vous des faits; elle vous donnera les plus grands faits du monde. Lui demandez-vous des principes; elle en posera qui rejailliront jusqu'au plus profond de l'entendement, et y ouvriront de larges routes. Lui demandez-vous des sentiments; elle remplira votre cœur épuisé. Lui demandez-vous le signe de l'antiquité; elle le possède. La force de la nouveauté; elle s'est levée plus matin que vous, et vous surprendra par sa jeunesse. Mais illuminé, touché, ravi par elle, voulez-vous arracher le voile qui vous couvre une partie de sa majesté; elle vous jettera par terre, en disant: Adore, et tais-toi! (3e C.)

Quand la raison divine, se mettant en communication avec la raison humaine, lui affirme qu'il existe un Dieu, que le monde a été créé par lui, que l'homme est déchu de son état primitif, que la Providence a travaillé à sa réparation, et qu'elle nous jugera selon nos œuvres; la raison divine, en affirmant toutes ces choses, ne dit rien à quoi la raison humaine ne rende témoignage elle-même, à un certain degré. Ce sont deux astres de différentes grandeurs, qui se rencontrent et réunissent leurs ombres et leur clarté. (11e C.)

Avant toute discussion, la doctrine catholique est la plus élevée de toutes les doctrines; car, quoi que fasse l'esprit humain, il lui est impossible de concevoir un point de départ plus élevé que Dieu, un terme d'arrivée plus élevé que Dieu, un médiateur plus élevé qu'un Dieu fait homme. (14e C.)

Si l'homme a une âme intelligente, il a aussi un cœur corrompu; il aime sa liberté, ses vices; il souffre impatiemment qu'on le condamne, et, comme il n'y a rien de plus pur que la doctrine catholique dans le monde, comme c'est la sainteté par excellence, elle doit naturellement exciter contre elle une répulsion aussi forte que l'amour qu'elle inspire et qu'elle obtient. (10e C.)

Quand vous verrez les vents se lever, les nuées se noircir, souvenez-vous que, si votre part est de prouver la vérité de la doctrine par la fermeté de votre adhésion et de votre amour, c'est la part de vos adversaires de la prouver aussi, malgré eux, par la violence de leur répulsion; souvenez-vous que c'est la rencontre permanente de ces deux mouvements, le croisement invincible de ces deux épées sur la tête de l'Eglise, qui forme éternellement son arc de triomphe. (15e C.)

Il y a donc clarté dans la doctrine catholique, une immense clarté, parce qu'elle répond avec l'autorité souveraine de Dieu à toutes les questions, qu'elle les résout, les définit, leur ôte même jusqu'à la qualité de questions, attendu qu'il n'y a plus à s'enquérir là où il y a réponse souveraine et absolue. (19e C.)

Au foyer même du dogme il existe une lumière latente d'une admirable efficacité sur l'esprit, dès qu'il y a pénétré; mais il n'y pénètre que lentement par l'exercice de la vertu bien plus que par l'effort de la pensée, et cette vue sublime du mystère n'enlève pas le voile qui en recouvre les âpres proportions. (30e C.)

Celui à qui Dieu est révélé se trouve du même coup au centre et à la circonférence des choses; il en voit le germe initial, le dévelop-

pement, le terme, la raison; ne sût-il rien du détail, il mesure l'ensemble, et sa pensée repose en paix dans la double joie de la connaissance et de la certitude. (49e C.)

Il y a une chose que vous ne savez pas, quand vous n'interrogez pour la savoir que votre propre intelligence. Philosophe ou pâtre, écrivant avec une plume d'or des pages qui rempliront la postérité d'un immortel encens, ou bien obscur ouvrier d'une vie sans lendemain, il y a une chose que vous ne savez pas... c'est vous, c'est votre âme, c'est la raison de votre âme, c'est votre destinée. Vous savez tout, excepté le secret de votre vie. (55e C.)

Un seul édifice est debout entre les décombres où gisent pêle-mêle les œuvres contradictoires de la parole humaine. Celui-ci porte pour inscription: *La parole de Dieu...* C'est cette parole qui est le christianisme, qui est l'Eglise, qui est l'unité et la stabilité, qui est tout ce qui demeure au milieu de tout ce qui s'en va. Otez-la du monde, si vous pouvez; qu'y restera-t-il? Le temps et l'homme, le temps qui passe, et l'homme qui doute. C'est trop peu pour une âme. (56e C.)

Toute doctrine qui ne veut pas périr doit donner l'infini à l'homme. Le rationalisme, qui repousse Dieu, seul infini réel, et qui ne peut

ni multiplier la matière au gré de la volupté, ni faire de l'ordre social régulièrement établi un océan assez vaste pour toutes les ambitions, est obligé d'ouvrir à ses créatures l'abîme sans fond de l'avenir. (Lett. S. Siège)

L'HOMME
L'ÉDUCATION - LA VIE

Dire que le monde est incréé, c'est dire que l'homme est souverain; dire que le monde est créé, c'est dire que l'homme est serviteur, et tout au plus enfant. La première doctrine nous donne le droit de nous définir comme Dieu: «Je suis Celui qui suis.» La seconde nous met au cœur la prière de l'Evangile: «Notre Père qui êtes aux cieux». (47e C.)

En l'homme fut résolu le mystère de l'unité universelle; placé au dernier rang de la ligne ascendante des êtres et au premier rang de la ligne descendante, rassemblant dans sa personnalité tous les dons de l'esprit et toutes les forces de la matière, communiquant par ses besoins avec le pôle arctique et avec le pôle antarctique des choses, centre réel de la création, il y mit par sa présence le sceau de l'unité, et avec l'unité le sceau de la perfection. (48e C.)

Nous qui n'avons pas peur d'être rois parce que nous n'avons pas peur des devoirs du trô-

ne, sachons mesurer la grandeur à l'essence et aux fonctions des êtres, et non pas à leur masse ou à leur vitesse matérielle. La terre, il est vrai n'est pas le centre astromique du monde; il lui suffit de porter l'humanité, qui est le centre réel de la création. (48e C.)

Hélas! sans doute la paix devrait être en nous, puisque nous sommes un, et toutefois il n'est aucun lieu du monde où elle soit plus rare et plus absente. La grande, l'immortelle guerre, la guerre sacrée, c'est en nous qu'elle a son théâtre. Notre être, malgré son unité, se divise en deux régions, l'âme et le corps, dont chacune prétend à l'empire souverain, et, chose inouïe! ce n'est pas l'âme qui est assurée de régner. (64e C.)

(L'âme) souffre ainsi tout ensemble deux martyres contradictoires, le martyre de la chute qui lui vient de son corps, et le martyre de la conscience qui lui vient d'elle-même. (64e C.)

L'homme... je le vois en une chair qui se traîne pesamment; ses bras n'ont ni la vigueur du lion, ni l'agilité de l'aigle, et à les comparer par leur vitesse dans le temps et l'espace, on croirait l'homme sujet. C'est lui pourtant qui est le roi. Immobile à son foyer, caduc et impuissant, il est encore la plus hau-

te vie de l'univers visible: car il pense, et penser, c'est se mouvoir dans l'infini. (1re C. T.)

Tout devient bon pour l'homme quand il demande sa vie au travail et sa grandeur à la religion. (El. fun. Drouot).

Il avait puisé dans cette expérience de sa jeunesse la souveraine persuasion qu'il ne faut à l'homme, pour être heureux, ni richesses ni dignités, mais que le strict nécessaire suffit à la joie du corps, la culture désintéressée des lettres à la joie de l'esprit, l'accomplissement du devoir à la joie de la conscience, l'amour de Dieu et des hommes à la joie surabondante de l'âme tout entière. (Ibid.)

Les hommes qui arrivent aux grandes dignités, lors même qu'on connaîtrait leur vie passée, ne doivent pas se juger par là. Les uns grandissent au-delà de toute espérance, les autres s'abaissent au-dessous de tous les calculs. Un homme qui monte change d'horizon, il est jours plus grand ou plus petit que lui-même. (Lett. Swetchine).

L'esprit n'est rien, il n'y a de grand sous le soleil que l'âme de l'homme. (Lett. Ladey).

Quelque précieuse que soit la santé, ce n'est pas Hercule qui fait le plus; une âme généreuse dans un pauvre petit corps est la maîtresse du monde. (Lett. Perreyve).

Laissez l'enfant au cours naturel de ses instincts, que deviendra-t-il? Un égoïste, un despote, un petit monstre... Il faut l'arrêter de bonne heure... Qu'il subisse avec persévérance l'instruction de la verge et l'initiation de l'amour, et qu'abattu, relevé, froissé, taillé, caressé, il arrive au milieu des hommes, sinon doux et vraiment aimable, du moins poli comme un marbre au sortir de l'âme et des coups du sculpteur. Sans éducation point de civilisation, c'est-à-dire que l'homme est nativement barbare, et que la bonté se développe en lui par une culture profonde, dont l'art exige une sainte tendresse dans une mâle vertu. (64e C.)

L'éducation est la tradition de l'obéissance, du respect et du dévouement, à une âme impatiente du joug et pétrie d'égoïsme, tradition sublime dont rien ne répare l'absence, et dont la nécessité prouve invinciblement la prépondérance spontanée du mal sur le bien. (64e C.)

La plupart des enfants sont nourris dans un affreux égoïsme, par l'affection même qu'on leur témoigne; affection désordonnée, qui se fait leur esclave, et caresse en eux l'épouvantable penchant de tout rapporter à soi, sans jamais rien rendre spontanément, par le plai-

sir de donner de la joie aux autres. (Lett. Perreyve).

Je suis convaincu que le succès de notre vie dépend de bien choisir la place pour laquelle nous sommes le plus faits. (Lett. A. S.)

En ce monde, il faut avoir une passion, un but; on ne vit pas en regardant les étoiles et en mangeant quand on a faim. La jeunesse surtout veut se dévouer, parce qu'elle a plus de vie qu'il ne lui en faut. (Ibid.)

Laisse-là les grandeurs, les rêves; plante des choux dans le christianisme... On ne fait rien avec des ailes de zéphir; on ne fait rien en allant de Rome à Paris; s'asseoir, voilè la première règle de la politique, de la sagesse et de tout succès. (Ibid.)

Je suis content de l'avenir, car je l'ai placé au-delà de cette vie. (Lett. Ladey)

La jeunesse est le temps des illusions en toute chose, le temps des projets qui ne s'accompliront pas, le temps d'une générosité naïve, le temps où l'on parle de son avenir. On ne peut s'empêcher d'aimer toujours ceux qui ont eu une part dans notre existence à cet âge charmant où tant de choses sont permises, tant de choses excusées, tant de choses embellies. (Ibid.)

Lorsque l'âme est arrivée à un certain degré d'élévation vers Dieu, elle méprise facilement la vie, et c'est alors que Dieu l'y rattache par l'idée du devoir. La vie est un office important, quoique bien souvent nous n'en voyions pas l'utilité. Simples gouttes d'eau, nous nous demandons en quoi l'Océan a besoin de nous: l'Océan pourrait nous répondre qu'il n'est composé que de gouttes d'eau. (Lett. Prailly).

C'est une bien grande misère que de borner sa vie au temps présent, et de ne pas voir dans l'instabilité de toutes les choses du monde un avertissement qu'il existe un ordre supérieur d'où celui-ci dépend, et sur lequel il faut nous régler, si nous voulons un jour mériter d'en faire partie. (Lett. Villard)

Aucune (vocation) ici-bas n'est exempte de peines, parce que toutes ont été réglées de Dieu pour nous mettre en état de pratiquer la vertu. Aucune non plus n'est exempte de consolations, lorsqu'on s'y conduit selon le devoir. (Ibid.)

Une de nos plus grandes plaies et la plaie des âmes nobles, c'est l'amour de ce néant qu'on appelle gloire, et qui n'est qu'un peu de bruit qui n'a point d'écho dans l'éternité... Le monde est semblable à un vaste puits où l'on

jette des pierres de toutes les grosseurs, qui toutes vont se perdre au fond de l'abîme en faisant plus ou moins de bruit dans leur chûte, et en laissant à la surface de l'eau des cercles qui s'agrandissent d'autant plus que la chûte a été plus violente et la pierre plus grosse, mais qui finissent tous par s'évanouir. (Lett. Foisset).

La vie est un mélange de biens et de maux, et les uns et les autres ont pour but de nous rappeler à notre but véritable, qui n'est point ici-bas. Si nous étions toujours heureux, nous nous attacherions trop à ce qui passe, et si nous étions toujours malheureux, nous serions en danger de méconnaître la bonté divine. (Lett. A. L.)

Toute notre vie dépend des personnes avec lesquelles nous vivons familièrement. La familiarité accoutume aux choses en même temps qu'aux personnes, et ce qui d'abord nous paraissait odieux, abject, finit par entrer dans nos habitudes. L'oreille se blase, le cœur perd sa pudeur, l'esprit sa clarté; on finit par aimer ce qui repoussait: des paroles on arrive aux actes, qui achèvent de nous corrompre. C'est l'histoire de la propagation du mal sur la terre. (Lett. Perreyve)



LA SOCIÉTÉ
LA PATRIE - LA GUERRE

Nous haïssons dans la société la dépendance et le travail... Dépendance et travail, ces mots sont durs, je ne puis le nier, et qui ne les accepte pas est nécessairement en révolte contre la réalité des choses humaines. (51e C.)

L'homme vivant en société ne peut pas plus se passer de devoirs que de droits... Ecrivez donc, si vous voulez fonder de durables institutions, écrivez au-dessus du mot de liberté le mot d'obéissance, au-dessus du mot d'égalité le mot de hiérarchie, au-dessus du mot de fraternité le mot de vénération, au-dessus du symbole auguste des droits le symbole divin des devoirs. (51e C.)

Le droit est la face égoïste de la justice, le devoir en est la face généreuse et dévouée. (51e C.)

La société n'est pas autre chose que l'ordre, et l'ordre a en Dieu sa racine invulnérable. Quiconque n'aime pas Dieu a par cela seul

une cause permanente d'aversion contre l'état social qui ne saurait se passer de Dieu. De là vient que les époques antireligieuses produisent infailliblement des théories antisociales. (51e C.)

Il n'est pas besoin de courir à l'Océan Pacifique pour y trouver le sauvage; quiconque repousse la tradition sociale par des passions sans frein est un sauvage volontaire, d'autant plus dégradé qu'il touche à la source du vrai et du bien... Le sauvage est à l'homme civilisé ce qu'un avorton est à une plante qui a reçu un développement régulier; il témoigne par sa difformité même en faveur du type normal dont il n'a pas atteint la plénitude. (51e C.)

La vérité et l'amour sont la base de l'ordre social; partout où se rencontrent des âmes qui en ont reçu le don, le principe de la société existe en elles et tend à les unir. Mais ce principe peut être assoupi ou dégradé; c'est pourquoi il exige, tout préexistant qu'il est, une intervention initiatrice, qui l'éveille s'il est assoupi, qui le purifie s'il est dégradé. En sorte que ces deux choses sont également vraies, que la société est naturelle à l'homme, et que cependant elle est d'institution divine. (51e C.)

L'humanité est une association d'esprits, et les esprits ne se tenant que par des idées et

des volontés semblables, il existe nécessairement entre eux un prosélytisme ardent où les plus faibles sont exposés à la séduction des plus forts pour le bien ou pour le mal. (62e C.)

L'association se forme sous la loi de Dieu ou en dehors de cette loi, et elle tire de cette alternative un double prosélytisme qui a pour arme une double tentation, l'une qui mène à Dieu comme à la fin dernière des êtres et des forces, l'autre qui en écarte comme du premier principe de tout assujetissement. (62e C.)

L'homme est un être social destiné à exercer une influence salutaire ou nuisible sur ses semblables, à les entraîner au bien ou à les précipiter dans le mal. Chacun dans un cercle plus ou moins vaste est Fénelon ou Voltaire, l'un rendant la vertu aimable aux hommes, l'autre embellissant le vice; l'un sauvant le monde, l'autre le perdant, même sous des rapports purement humains. (Lett. Ladey)

De la race et de la nationalité naît dans le cœur de l'homme l'amour de la patrie, sentiment profond et exclusif, qui se nourrit de l'histoire du passé et des souvenirs de notre vie personnelle, où se rapporte tout ce que nous avons vu, fait et été, depuis les jours bénis de notre enfance jusqu'aux agitations de notre ma-

turité et à la perspective de notre tombeau. (31e C.)

Vous savez avec quel art Dieu a fondu dans votre cœur le sentiment catholique et le sentiment patriotique; par quel mouvement simple et inaperçu de vous-mêmes, vous ne faites qu'une seule chose de la maison de votre enfance, de l'église, du cimetière, des bois, des champs, de la prière et de l'amitié, chers et pieux éléments de votre vie, dont elle n'est pas plus embarrassée que la fleur ne l'est de la terre où elle puise sa sève et du ciel où elle respire. L'histoire du monde répond à l'histoire de votre cœur. Elle a dit assez haut quel fut partout, dans les batailles et dans les conciles, le dévouement des catholiques aux jours où la patrie le réclame. (31e C.)

Acceptons les bienfaits de Dieu, même quand nous ne savons pas dans quel trésor il les a puisés. C'est lui qui a fait la patrie, c'est lui qui a fait l'Eglise, c'est lui qui a fait aussi l'amour qu'il nous demande pour tous deux. (31e C.)

La patrie est notre Eglise du temps, comme l'Eglise est notre patrie de l'éternité, et, si l'orbite de celle-ci est plus vaste que l'orbite de celle-là, elles ont toutes deux le même centre, qui est Dieu; le même intérêt, qui est la justice;

les mêmes citoyens, qui sont le corps et l'âme de leurs enfants. (Lett. J. H.)

(Le peuple français) avait reçu au baptême le don de croire et d'aimer avec une égale puissance, et une situation merveilleuse, correspondante à son caractère, ouvrait à ses conquêtes tous les continents du monde. La France est un vaisseau dont l'Europe est le port, et qui a ses ancres dans toutes les mers. (Vie S. Dom.)

Vous vivez dans un pays où la morale et la religion furent toujours plus étroitement unies que partout ailleurs. D'autres peuples ont reçu d'autres dons; le nôtre est celui d'une logique inflexible qui conclut dans les actes ce qu'il a conclu dans les pensées. La France n'aura jamais qu'une religion exprimée et défendue par de grandes mœurs. (22e C.)

La France est catholique par la triple force de son histoire, de son esprit de dévouement et de la clarté de son génie: elle ne cessera de l'être qu'au tombeau. (Mém. F. P.)

De même que Dieu a jeté une âme dans un corps, vous aussi, imitateurs de sa puissance, vous jetez une âme dans un morceau de bois ou d'étoffe. Un drapeau, c'est de la toile au bout d'un bâton, mais un bâton qui vit, une toile qui parle, et où l'âme de trente millions d'hommes

a passé avec toute son histoire et toute sa vertu. (61e C.)

La guerre est l'acte par lequel un peuple résiste à l'injustice au prix de son sang. Partout où il y a injustice, il y a cause légitime de guerre jusqu'à satisfaction. La guerre est donc, après la religion, le premier des offices humains: l'une enseigne le droit, l'autre le défend; l'une est la parole de Dieu, l'autre son bras. (Vie S. Dom.)

Mais la guerre, comme les plus saintes choses, peut être retournée contre son but, et devenir l'instrument de l'oppression. C'est pourquoi, pour juger de sa valeur dans un cas particulier ,il faut connaître quel fut son objet. Toute guerre de délivrance est sacrée, toute guerre d'oppression est maudite. (Ibid.)

LE BIEN ET LE MAL - LA LIBERTÉ - L'ÉPREUVE

Le bien n'a rien à cacher, il se montre sans crainte et dans sa nudité, parce qu'il est le vrai, le juste, le beau, le saint. Le mal, au contraire, a peur de lui-même devant les autres; il se couvre de vêtements d'emprunt, il affecte un but qui n'est pas le sien, et ce n'est qu'à la longue, après avoir habitué ses victimes aux ténèbres et à l'opprobre, qu'il ose leur dire ses derniers secrets. (62e C.)

L'humanité fait le mal, mais elle croit au bien; elle le veut, elle l'estime, elle le commande, elle dédaigne quiconque le lui refuse. Rome, jusque dans ses orgies, respectait le feu de Vesta: elle entendait qu'il y eut des vierges pour le garder, et, toute souillée des vices de sa décadence, elle abaissait encore les faisceaux de ses lecteurs devant l'immémorial vestige de la chasteté. (64e C.)

Si Dieu travaille à la régénération de l'humanité sur un plan progressif, quelqu'un travaille

à sa ruine sur un plan progressif aussi. Car l'abîme appelle l'abîme, et l'Enfer regarde le Ciel pour l'imiter. A mesure que Dieu fait un pas pour le salut du monde, l'Enfer en fait un pour sa perte. C'est une nécessité de la lutte entre le bien et le mal. (70e C.)

Le bien, c'est la vie; le mal, c'est la mort. Le bien, c'est la vie du corps, de l'âme et des sociétés; le mal, c'est la mort du corps, de l'âme et des sociétés. (71e C.)

Ne sentons-nous pas tous qu'un peuple ne subsiste que par ses vertus, et que si le mal vient à y usurper le trône du bien, il est inévitablement condamné. (71e C.)

Ne vois-tu pas qu'un grand combat se livre partout depuis le commencement du monde? C'est le combat du bien contre le mal, de l'amour contre la haine; il se livre dans tous les temps, dans tous les lieux, sous toutes les formes, et nous sommes appelés à y prendre part malgré nous. Il faut être d'un parti dans cette guerre civile; nous sommes sortis de la neutralité en sortant du néant. (Lett. Ladey)

Le mal engendre le mal et est le châtiment du mal. (Lett. T. du Pin)

Rien n'est plus instable, plus rapide, plus imprévu que la liberté, et c'est pourquoi il est si

difficile de se connaître soi-même, tout présent que l'on est à son propre cœur. Que ferai-je demain? Où me conduira l'inconstance de ma volonté? A quelles tentations serai-je soumis? Y succomberai-je, n'y succomberai-je pas? Je puis l'entrevoir peut-être, je ne puis m'en assurer absolument. (58e C.)

Vous êtes libres, afin de tirer de vous-mêmes une succession d'actes qui soient votre dot éternelle, qui forment le patrimoine inaliénable de votre immortalité, qui subsistent à jamais dans votre souvenir et dans le souvenir universel des intelligences dont Dieu est le chef, comme étant votre part dans l'œuvre que Dieu a commencé seul, et que vous achevez avec lui. (61e C.)

Pour ôter à l'homme la puissance de faillir, il ne lui faut pas moins que la possession de l'infini. L'infini est le seul bien qui corresponde à la prédestination de notre cœur, et qui soit capable, en y comblant tout vide, d'y éteindre l'abus possible de la liberté. (63e C.)

Quiconque ne possède pas l'infini peut être trompé par le fini. (63e C.)

Il n'est pas un de nous qui n'ait en lui la racine d'un saint et aussi celle d'un scélérat. C'est ce qui explique ces monstres de débauche et de cruauté que présente l'histoire; au fond, par

leur nature, ils n'étaient peut-être pas plus méchants que d'autres, mais l'imagination et la puissance leur ont ôté tout frein. Le diable n'est si mauvais que parce qu'il a une grande puissance et qu'il n'a plus de frein moral. (Lett. Perreyve).

Dieu nous devait et se devait à lui-même de retarder notre béatitude au profit de notre perfection. Mais la retarder, c'était se cacher pour un temps aux êtres créés; c'était s'envelopper à leurs yeux dans le voile des choses finies, afin que, le choix leur étant possible, l'épreuve le fût avec le choix, et que de l'épreuve naquît en eux une justice digne d'éloge, une bonté digne d'amour. (48e C.)

L'épreuve a pour but de faire connaître avec certitude la valeur d'un être. Tout être est une puissance qui demeure obscure et inappréciable tant qu'elle ne s'est pas manifestée par ses actes, et c'est l'épreuve qui lui donne lieu de se manifester. (61e C.)

L'épreuve est l'occasion offerte à un être libre de se sacrifier au devoir, ou de sacrifier le devoir à soi-même. (61e C.)

Le but suprême de l'épreuve... est de connaître par un acte irrécusable la quantité de sacrifice qui est contenue dans une âme. (61e C.)

C'est pourquoi, si vous tenez à connaître ce que vaut un homme, mettez-le à l'épreuve, et s'il ne vous rend pas le son du sacrifice, quelle que soit la pourpre qui le couvre, détournez la tête et passez : ce n'est pas un homme. (61e C.)

C'est là l'écueil où périssent tant de gloires et échouent tant d'amitiés, comme c'est aussi le phare d'où se répand sur la vertu la consécration d'une dernière et souveraine clarté. (61e C.)

L'épreuve morale n'est autre chose qu'une occasion de sacrifice qui nous est offerte par la Providence, afin qu'en l'acceptant ou la refusant, nous manifestions le degré de faiblesse ou de vertu qui est en nous, ou plutôt que nous saisissions dans la difficulté même la raison d'un élan vers Dieu par l'obéissance au devoir. (61e C.)



LA VIE MORALE

LE DEVOIR - LA PASSION
LA CONSCIENCE - LA VERTU
LE CARACTÈRE

L'idée du devoir entraîne l'idée du sacrifice, comme l'idée du sacrifice est celle même de la vertu. (61ᵉ C.)

C'est mon devoir: tel est le mot suprême de la conscience. Jamais la conscience n'a dit: C'est mon intérêt. (61ᵉ C.)

Tout ce qui s'est fait de grand dans le monde s'est fait au cri du devoir; tout ce qui s'y est fait de misérable s'est fait au nom de l'intérêt. (61ᵉ C.)

Une passion n'est autre chose qu'un besoin vivement senti, qu'un attrait invincible qui nous pousse vers un objet, pour faire de notre vie la sienne et de sa vie la nôtre. (26ᵉ C.)

Si nos passions sont multiples, s'il n'est aucun lieu de notre chair et de notre âme qu'elles n'étreignent de leurs illusions, nous avons aussi

contre elles, à tous les points de notre être, une garde vigilante et sublime, la liberté, la raison, la conscience : la liberté au centre comme force, la raison au sommet comme lumière, la conscience entre l'une et l'autre comme sentiment, toutes les trois étroitement unies, et Dieu derrière elles, pour les soutenir encore de la secrète influence de son invisible majesté. (3e C. T.)

On croit communément que c'est la passion qui aime, parce que l'amour commence volontiers par une sympathie où la liberté n'a point de part. Mais ce premier mouvement de l'amour n'est pas l'amour. Au fond, toute passion n'est qu'un égoïsme. Elle se précipite, il est vrai, vers l'objet sympathique, mais pour le dévorer. (4e C. T.)

Dans la retraite, vous n'avez à combattre que vous-même ; dans le monde l'univers conspire contre nous. Combien de fois les passions ont triomphé de la foi la plus solide et l'ont déracinée de l'esprit, après l'avoir ébranlée dans le cœur. Ce n'est pas la prière, ce n'est pas la visite des églises, ce n'est pas l'amour de la parole divine, qui coûtent au chrétien, c'est le triomphe de ses passions, et nulle part elles ne livrent de plus terribles assauts que là où tu veux aller chercher la paix. (Lett. Villard).

La raison n'est que la vue du bien, la conscience en est le sentiment. (11e C.)

Une foule de sophistes se sont élevés contre la différence du bien et du mal; ils ont quelquefois trompé la raison, ils n'ont pu tromper la conscience. (11e C.)

De même que la vérité est l'objet et la vie de l'esprit, la justice est l'objet et la vie de la conscience. La conscience aperçoit et approuve une règle des droits et des devoirs entre les êtres doués de liberté. (45e C.)

Le vice n'a pas la paix, et il la veut. L'âme lui oppose le remords. (48e C.)

Quand le vice n'a plus l'instinct de sa réhabilitation, le remords devient son ennemi capital et dernier, et rien ne lui coûte pour en extirper jusqu'à la racine, qui est notre esprit même. Le matérialisme est le résultat de cette guerre exterminatrice du mal contre le bien; il n'est autre chose que la suprême tentative pour étouffer le remords. (48e C.)

Tandis que la nature nous convainc de notre dépendance, la conscience nous convainc de notre souveraineté. Chargés de ce double fardeau depuis le jour de notre naissance, nous allons ainsi, maîtres et serfs de nous-mêmes, à un autre jour qui nous est inconnu, et par delà ce

jour, à des siècles et à des choses où notre vie nous apparaît de loin sous ce double et terrible aspect qu'elle a dès ici-bas, d'être une nécessité et une liberté, une durée invincible et un compte inévitable. (1re C. T.)

Oui, la conscience règne. Elle a précédé l'Evangile, et elle lui survit. Elle l'a précédé comme une aurore, elle lui survit comme une sœur. L'Evangile est le cri de la conscience de Dieu dans la conscience de l'homme, et, tant que Dieu vivra, tant que l'homme ne sera pas éteint, ce cri sera plus fort pour sauver que les passions pour perdre. (3e C. T.)

La véritable élévation n'est pas dans l'élévation de nature, dans la hiérarchie matérielle et extérieure des êtres. La véritable élévation, l'élévation essentielle et éternelle, c'est l'élévation de mérite, l'élévation de la vertu. (21e C.)

Ce qui est quelque chose devant Dieu, ce qui nous approche de lui, c'est l'élévation personnelle due à l'effort d'une vertu qui, en quelque rang de nature que nous ayons été placés, reproduit dans l'âme une image sérieuse de la Divinité. (21e C.)

Toutes les fois que nous sommes avec les êtres dans une relation exacte, juste, harmonieuse, non pas par l'esprit, ce serait le phénomène

de la connaissance, mais par le cœur et les actes, nous sommes dans le bien. (21e C.)

La faiblesse est le malheur de notre nature le plus difficile à guérir. Nous voyons encore assez vite la vérité; nous l'aimons sans trop de peine, mais sa transfiguration définitive en vertu, mais l'acte dernier sans lequel l'homme manque à son nom même (*vir, virtus*), voilà l'effort rare autant qu'il est suprême. (21e C.)

La vertu est une force de l'âme qui accomplit le bien. (26e C.)

Le mal ne nous coûte rien; pour le commettre, il suffit de se laisser aller. C'est un navire qui n'a besoin ni de voiles, ni de rames, ni d'aucun effort, pas même de la tempête, parce qu'il a en lui-même ses vents, ses flots, sa pente et son ouragan. Le bien, au contraire, ne sort de notre âme que par un enfantement douloureux; vaisseau fragile et mal armé, il faut qu'il remonte le cours des vagues, et qu'ayant contre lui toutes les forces du ciel et de la mer, il se tienne dans sa route sans décliner jamais. La vertu est si difficile, que nous l'avons appelée la vertu, c'est-à-dire la force par excellence, et qu'en toutes choses elle se montre au sommet comme le suprême effort de l'homme. (64e C.)

Plus les dons sont précieux, plus la vertu est nécessaire pour en bien user. (2e C. T.)

La vertu est ici-bas le prix et le terme du combat contre les passions. (3e C. T.)

Le même instinct qui vous fait aimer la vertu vous fait croire qu'elle n'est pas stérile, mais qu'elle contient le germe d'une transfiguration qui commence en nous dès ici-bas, et nous présage, par des signes avant-coureurs, son couronnement au-delà de cette vie. (4e C. T.)

Il doit y avoir dans l'âme vertueuse quelque chose qui ne se trouve pas dans l'âme corrompue, quelque chose qui n'est pas seulement la vertu, mais son contre-coup sur toutes les facultés de notre être, et qui, en les purifiant, en les élevant, doit y produire une satisfaction et une beauté : une satisfaction qui est le germe du bonheur, une beauté qui est le reflet de Dieu. (4e C. T.)

La vertu nourrit l'âme, et l'âme nourrit son corps. Vous penserez peut-être qu'elle ne le fait pas splendidement ? J'en conviens : car plus l'âme s'élève et jouit en Dieu d'elle-même, moins le corps a de besoins. C'est même un des signes les plus infaillibles de la vertu que la diminution progressive des besoins du corps ; et les sages du paganisme, en dédaignant les richesses, parlaient d'avance le langage de l'Evangile... Le genre humain est donc pauvre, et il

le sera toujours, parce que la vraie richesse est dans la vertu. (4e C.)

La Providence a voulu que sans une culture sérieuse les dons habituels les plus parfaits ne portassent pas leurs fruits, comme ces plantes dont la sève, si riche qu'elle soit, s'altère faute de soins et ne rend plus à l'homme qu'une moisson dégénérée. Le travail est la condition nécessaire du développement de l'esprit, et le travail lui-même n'est possible, surtout dans la jeunesse, qu'avec le concours généreux de la vertu... (Un) jeune homme, croyez-le, portât-il le germe du talent le plus rare, languira sans honneur, impuissant aux succès parce qu'il est impuissant à la vertu. (Disc. Sorèze).

Dès qu'on est en vue du mal, non plus par l'histoire, non plus par les linéaments que tout homme en porte dans son cœur, mais par la réalité vivante du monde, il faut de toute force passer à la virilité chrétienne ou succomber. (Lett. J. H.)

Nous ne cessons de parler de la volonté de Dieu et nous ne cherchons guère que la nôtre. (Lett. A. S.)

Le caractère humain se compose de trois éléments: l'intelligence, qui est le siège des pensées; le cœur, qui est le siège des sentiments; la volonté qui est le siège des résolutions.

C'est la fusion de ces trois éléments qui détermine par sa mesure tout type moral et lui donne son prix. (37e C.)

Le caractère est l'énergie sourde et constante de la volonté, je ne sais quoi d'inébranlable dans les desseins, de plus inébranlable encore dans la fidélité à soi-même, à ses convictions, à ses amitiés, à ses vertus, une force intime qui jaillit de la personne et inspire à tous cette certitude que nous appelons la sécurité. (Lett. J. H.)

Le caractère, qui n'est que la force de la volonté, tient à la force de la raison, et la force de celle-ci tient à la ferme vue des principes de la vie humaine... Ce sont les principes qui fortifient, parce qu'ils éclairent. (Ibid.)

Le caractère est ce qu'il faut toujours sauver avant tout, car c'est le caractère qui fait la puissance morale de l'homme. (Lett. Swetchine).

LA FOI

La foi est tout ensemble un acte de raison et un acte de vertu : un acte de raison, parce qu'elle est appuyée sur les phénomènes visibles qui manifestent les choses invisibles; un acte de vertu, parce que les phénomènes n'amenant pas jusqu'à notre portée le fond mystérieux des choses qu'ils nous révèlent, l'âme a besoin d'un effort et d'un consentement pour y adhérer. (12e C.)

Sans la volonté tout est impossible, la foi comme tout le reste, mais pas plus que tout le reste. (13e C.)

L'apostasie est à l'ordre religieux ce que la folie est à l'ordre naturel, une lamentable exception, qui ne détruit pas plus la certitude de la foi que l'autre n'anéantit la certitude de la raison. (14e C.)

Plus le chrétien s'avance, par le cours des années, vers l'horizon de l'éternité, plus sa conviction s'affermit par-dessus tout le reste, comme le voyageur qui gravit les Alpes voit se baisser, à mesure qu'il s'élève, les hauteurs in-

termédiaires, jusqu'à ce qu'il ne découvre plus devant lui que la cîme suprême et couronnée du Mont-Blanc. (14e C.)

La vérité donne rendez-vous à tous à l'heure de la mort: c'est là qu'il faut juger de la sincérité et de la valeur des deux doctrines, de la valeur du catholicisme et de la valeur de l'incrédulité. Quel est le catholique, à l'heure de la mort, qui regrette sa foi? Et combien d'incrédules, au contraire, qui posent leurs lèvres mourantes sur un crucifix, en adorant ce qu'ils avaient blasphémé et en maudissant ce qu'ils avaient adoré. (14e C.)

La science creuse la vie, et ne la comble pas. Oui, princes de la pensée terrestre, vous avez creusé un puits profond et admirable, mais vous ne l'avez pas rempli. Entre vous et nous, pour tout achever par un seul mot, voici la différence: nous croyons, et vous doutez! (14e C.)

Il suffit de l'esprit pour être savant, il n'en est pas de même pour être croyant. La foi est un acte de confiance, et par conséquent une affaire de cœur. ...Se confier, c'est se donner; nul ne se donne que les magnanimes, ou au moins les généreux. Non pas que la foi exclue la prudence, et qu'il faille se livrer à la première parole tombée d'une bouche inconnue,

mais parce que la prudence supposée satisfaite, il faut encore un élan pour arracher de soi ce mot difficile: Je crois. (58[e] C.)

La foi n'est pas seulement une vertu, c'est-à-dire un effort généreux et efficace vers le bien, elle est le portique sacré par où passent toutes les vertus, le prodrome sanglant où commencent les sacrifices et où reviennent les victimes justement immolées au sanctuaire de Dieu. Il n'y a pas un acte de dévouement, pas un acte d'amour, pas un acte honorable ou saint qui n'ait été d'abord un acte de foi. (58[e] C.)

Nous croyons à l'homme volontiers et naturellement, parce que l'homme c'est nous; nous croyons à Dieu par hasard et difficilement, parce que Dieu ce n'est pas nous. (58[e] C.)

La foi divine ou religieuse n'est pas un accident de notre esprit, mais son état général et vrai, l'homme croit à Dieu aussi spontanément qu'il croit à l'homme; ce qui ne veut pas dire qu'il y croit sans travail et même sans combat. Rien n'est plus naturel à l'homme que de vivre, et cependant la vie n'est pas chose qui ne coûte aucun effort. La vie est un travail et un combat: combien plus la foi, puisque la foi, dans sa définition même, emporte l'idée

d'une vertu, et que toute vertu est d'un enfantement laborieux, à cause des passions qui s'opposent à son règne. (58e C.)

Vous ne croyez pas, et vous en concluez que la foi est impossible; pour moi, j'en conclus que vous ne faites pas ce qui est nécessaire pour croire. (58e C.)

A quel âge et après quelles études avez-vous décidé que la religion était une erreur? Est-ce à quarante ans? Non, vous l'avez décidé dans la fleur de votre âge, au moment où, sortis des langes de l'enfance, le raisonnement et la passion faisaient ensemble leur joyeux avènement à la surface émue de votre être... Incapables encore d'aucun acte viril, vous avez prononcé souverainement sur l'homme et sur Dieu; vous avez douté, nié, apostasié, méprisé vos pères, accusé vos maîtres, traduit à votre tribunal les vertus et les douleurs des siècles, fait enfin de votre âme un désert d'orgueil. (58e C.)

La foi sans doute est aussi un don de l'enfance; elle pousse ses racines dans l'âme qui vient de naître; mais c'est l'action lente de la vie qui la porte à sa maturité... La lumière marche du même pas que la vie, et la mort, en nous désabusant de tout, achève cette révélation continue qui avait commencé pour

nous aux lèvres de notre mère. L'enfant et la femme sont l'avant-garde de Dieu, l'homme mûr en est l'apôtre et le martyr: vous, jeunes gens, vous n'en êtes que les transfuges d'un jour. (58e C.)

Le soleil s'arrête en vain au plus haut du firmament, si sa lumière n'est pour nous qu'une raison de lui refuser nos regards. (58e C.)

Il y a un vice humble, un vice qui se connaît, qui se méprise, qui frappe sa poitrine: je ne dirai pas qu'il est cher à Dieu; mais Dieu peut le guérir comme il a guéri Madeleine. Il y a, au contraire, un vice empoisonné d'orgueil, un vice qui lève la tête, qui rit et qui se moque: celui-là Dieu le hait, et il est un obstacle presque invincible à la foi, parce qu'il est la réunion de deux perversités qui s'excluent par nature, et dont la rencontre ôte à l'âme les dernières ressources du bien. (58e C.)

La raison fait l'homme, la foi fait le chrétien; la raison nous mène au bord de l'infini, la foi nous donne Dieu tout entier. (Disc. S. Thomas).

Jamais la foi ne s'abaisse sans que la raison diminue. (Lett. J. H.)

On a beaucoup décrié les croisades dans le dernier siècle, parce qu'on voulait flétrir tout ce que la croix avait fait... Aujourd'hui les journalistes parlent en faveur de la Grèce opprimée par les barbares; chacun les lit le matin en prenant sa tasse de café; on fait des phrases et personne ne bouge. Ah! qu'on fait peu de choses avec de l'esprit, et qu'on en fait de sublimes avec la foi! (Lett. Ladey)

Vous avez besoin d'augmenter votre foi; c'est la foi qui est le principe de la vie spirituelle, puisque aujourd'hui nous ne voyons pas Dieu, nous n'avons d'autres ressources pour le connaître que de savoir ce qu'il a dit de lui-même. (Lett. Prailly).

Bien que vous ayez la foi d'une chrétienne, que vous êtes loin cependant de croire pleinement, ardemment! Si une goutte de la foi des saints tombait en vous, vous n'auriez pas assez de larmes pour vous pleurer, pour pleurer votre vie lâche, molle, insignifiante, si pleine d'orgueil et de la satisfaction des sens. (bid.)

Que de chrétiens pensent croire, parce qu'ils admettent qu'il y a un Dieu en trois personnes, que l'homme est corrompu, qu'une personne divine s'est incarnée pour l'éclairer et le racheter, qu'elle est morte pour nous, et que nous serons jugés un jour selon notre confor-

mité à la vie et à la mort de Jésus-Christ! Ils admettent tout cela, je le veux, mais ces idées sont comme à la surface de leur esprit; ils croient par peur de l'enfer, pour se donner une sécurité; ils se mettent la foi dans l'intelligence comme on met le mors dans la bouche du cheval. Mais ils ne croient pas tellement que leur esprit et leur foi ne font qu'un. Il y a des moments convenus où ils prennent la foi dans un coin de leur cerveau; il y en a d'autres où ils la laissent en *fourrière,* pour rire et s'amuser. Le chrétien véritable, même en riant, a sa foi présente, et il est avec Jésus-Christ comme avec une partie de lui-même qui ne le quitte jamais. En un mot, la foi doit devenir amour, charité, et l'amour doit embraser la foi. La pénitence est le grand chemin pour arriver là, et les hommes l'aiment encore moins et la comprennent moins que la foi. (Ibid.)

L'AMOUR
LA CHARITÉ - LA BONTÉ

L'amour ne s'arrête pas à l'acte de choix, il exige le dévouement à l'être choisi. Choisir, c'est préférer un être à tous les autres; se dévouer, c'est le préférer à soi-même. Le dévouement est l'immolation de soi à l'objet aimé. Quiconque ne va pas jusque-là n'aime pas. La préférence toute seule n'implique, en effet, qu'un goût de l'âme qui a besoin de s'épancher dans la cause d'où il sort, goût honorable et précieux sans doute, mais qui, se bornant là, n'aboutit qu'à se rechercher soi-même dans un autre que soi. (50e C.)

La vertu seule produit l'amour, parce que seule elle produit le dévouement. (50e C.)

L'amour pardonne tout, sauf une seule chose, qui est de n'être pas aimé. (72e C.)

L'amour, c'est sa loi, ne repasse point aux mêmes rivages, et une fois qu'il les a quittés, il n'y reparaît plus. (72e C.)

L'affection véritable naît de la vertu. C'est

la vertu seule qui nous penche vers un être, non pour y assouvir nos appétits, mais pour lui communiquer nos biens. (4e C. T.)

L'amour a cela de particulier, qu'il est une passion dans sa racine, et le chef-d'œuvre de la vertu dans son essence et son sommet. Il corrompt tout quand il demeure une simple passion; il sauve, il régénère, il élève tout, quand il devient une vertu. (4e C. T.)

L'amour est avec la paix un élément manifeste de la félicité. Aimer, c'est vivre par le cœur, par l'endroit le plus vif et le plus consolant de notre être... Lorsque la paix vient se joindre à l'amour, lorsque dans une même âme habitent ensemble ce qui touche et ce qui calme, il se fait de cette chaste alliance une onction qui n'est pas la félicité, tant il faut de choses pour être heureux, mais qui en est comme le demi-sourire et le premier parfum. (4e C. T.)

Je vous aime. Dix mille mots précèdent celui-là, mais aucun autre ne vient après dans aucune langue, et quand on l'a dit une fois à un homme, il n'y a plus qu'une ressource, c'est de le lui répéter à jamais. La bouche de l'homme ne va pas plus loin, parce que son cœur ne va pas au-delà. (4e C. T.)

L'amour est l'acte suprême et le chef-d'œu-

vre de l'homme. Son intelligence y est, puisqu'il faut connaître pour aimer; sa volonté, puisqu'il faut consentir; sa liberté, puisqu'il faut faire un choix; ses passions, puisqu'il faut désirer, espérer, craindre, avoir de la tristesse et de la joie; sa vertu puisqu'il faut persévérer, quelquefois mourir, et se dévouer toujours. (4e C.)

Notre âme ne peut aimer ce qui n'a point d'âme pour nous répondre. (5e C. T.)

On voit des amours effrénés tomber comme un vent qui s'apaise, et celui-là même qui adorait tout à l'heure ne sait pas d'où vient l'indifférence qui a glacé son transport. C'est que la beauté sensible n'a pas de fond suffisant par elle-même, semblable à ces lacs brillants qui manquent de profondeur et ne peuvent retenir à l'ancre les barques jetées sur leurs eaux. (5e C. T.)

Il faut à l'amour, comme à tout ce qui est durable, l'océan de l'éternité. (5e C. T.)

La charité que nous vous prêchons, c'est de l'amour! On aime Dieu comme on aime une créature. L'effet n'est pas le même sous le rapport des sens; mais il n'y a pas deux amours. La différence, c'est que l'un est petit, et qu'il s'applique à des objets bornés, tandis que l'autre est grand, et s'applique à

un objet sans bornes; l'un se dilate dans le fini, l'autre dans l'infini. (20e C.)

La charité, prise dans son sens le plus général, est le don de soi. Lorsqu'elle regarde Dieu, c'est le don de soi à Dieu; lorsqu'elle regarde l'homme, c'est le don de soi à l'humanité. (24e C.)

La réciprocité est la loi de l'amour; elle en est la loi entre deux êtres égaux: combien plus entre deux êtres dont l'un est créateur et l'autre créature, dont l'un a tout donné, et l'autre a tout reçu. (50e C.)

(L'homme) est libre, parce qu'il doit aimer; il est libre, parce qu'il doit choisir l'objet de son amour; il est libre, parce qu'il doit se dévouer à l'être de son choix; il est libre, parce que dans l'union qui termine l'amour, il doit apporter la dot sans tache d'une personnalité tout entière; il est libre enfin, parce que Dieu l'a aimé librement, et a voulu recevoir de lui la récompense équitable d'une pleine réciprocité. (50e C.)

Les saints n'ont pas dans le ciel un autre cœur que celui qu'ils ont eu sur la terre; le but même de leur pèlerinage était de former en eux, au moyen de l'épreuve, un amour qui méritât de plaire à Dieu et de subsister éternellement en face de lui. (50e C.)

L'amour sans la vertu n'est qu'une faiblesse et un désordre; par la vertu, il devient l'accomplissement de tous les devoirs, le lien qui nous unit à Dieu d'abord, puis à toutes les créatures de Dieu; il devient justice et charité, deux choses qui n'en font qu'une, et qui nous furent données au jour de notre création, pour être, après la vérité, le second moyen de répondre à notre destinée en atteignant notre fin. (50e C.)

L'amour étant l'acte suprême et le chef-d'œuvre de l'homme, ce que nous devons à Dieu, c'est de l'aimer. (4e C. T.)

Même quand l'amour se prend à des êtres bornés, il y puise une énergie qui grandit l'homme au-delà de ce qu'il est: que sera-ce lorsqu'il se prend à Dieu? Là il trouve et il nous donne tout ce qui manque à notre faible nature. Il trouve Dieu, et il nous donne Dieu. (4e C. T.)

Le chrétien doit tendre à élever sans cesse toutes ses affections, afin d'être plus libre pour connaître et aimer Dieu; mais les affections elles-mêmes ne sont pas défendues, même dans l'ordre purement naturel. Il suffit de les régler... Et pour réussir, il vous faut aimer Dieu de plus en plus; car de même que l'amour excessif des créatures éloigne de

Dieu, l'amour extrême de Dieu détend les ressorts qui nous attirent trop fortement vers les créatures. L'amour ne se surmonte que par un autre amour. (Lett. Prailly)

La charité est l'océan où commencent et aboutissent toutes les autres vertus. C'est la charité qui rend humble, chaste, apôtre; c'est elle qui est le principe et la fin, et par conséquent le signe capital de la transfiguration de l'âme. (25e C.)

La doctrine catholique, apparaissant au monde, ne dit pas comme Spartacus: Levez-vous, armez-vous, revendiquez vos droits; elle dit avec calme et simplicité: *Aimez-vous les uns les autres;* s'il y en a un parmi vous qui se plaigne de n'être pas aimé, qu'il aime le premier; l'amour produit l'amour. Quand deux s'aimeront et qu'on aura vu la joie dans leur cœur, un troisième viendra qui désirera être aimé aussi en donnant son amour; ensuite un quatrième. Ce qui vous manque, ce n'est pas un droit, c'est une vertu. (25e C.)

Vous vous plaignez d'être esclaves, vous ne savez pas ce que vous dites: on est esclave quand on sert malgré soi; servez de votre propre gré, l'esclavage sera détruit. (25e C.)

Ne savez-vous pas qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer? Et quand on aime on se

donne, quand on se donne on sert, et quand on sert par amour on est heureux. (25e C.)

Rien n'est contagieux comme la vertu arrivée à l'état d'amour. (25e C.)

La beauté est la cause unique de l'amour; il faut donc que la religion catholique ait revêtu l'homme d'une beauté qu'il n'avait pas auparavant. Mais laquelle? Si je vous regarde au-dehors, vous n'êtes pas changés, votre visage est celui de l'antiquité, et même vous avez perdu quelque chose dans la rectitude des lignes de la physionomie. Quelle beauté nouvelle avez-vous donc reçue? Ah! une beauté qui vous laisse hommes, et qui est pourtant ine! Jésus-Christ a mis sur vous sa propre figure, il a touché votre âme avec la sienne, il a fait de vous et de lui un seul être moral. Ce n'est plus vous, c'est lui qui vit en vous. (25e C.)

Si je vous aime, si je suis forcé de vous parler, si je donnerais ma vie pour le salut d'un seul d'entre vous, ce n'est pas que je sois plus qu'un homme; mais je vois en vous une inexprimable lueur qui vous enveloppe, vous pénètre et me ravit au-dedans de vous. (25e C.)

La charité ne consiste pas à être malheureux, non plus que l'égoïsme à être heureux:

elle consiste à ne pas troubler le bien des autres et à leur communiquer le sien, communication qui, loin d'appauvrir, enrichit à la fois le donataire et le donateur. Le bien a reçu de Dieu cette admirable élasticité, que le partage le multiplie sans l'amoindrir, et que tombant de la main droite il rentre dans la main gauche, semblable à l'Océan qui reçoit toutes les eaux de la terre parce qu'il les rend toutes au ciel. (50e C.)

Le devoir, l'amour, le dévouement, consistent à faire de son bonheur celui des autres, et du bonheur des autres le sien propre, tandis que l'égoïsme consiste à faire son bonheur du malheur de tous. (50e C.)

Aimez-vous l'homme? Vous flattez-vous d'aimer l'homme, je ne dis pas votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs et vos amis; ce n'est pas là l'homme, c'est vous. Mais l'homme, celui que les anciens appelaient si bien *hostis*, l'homme du dehors, l'étranger, cet homme-là, l'aimez-vous? (64e C.)

L'amitié existe-t-elle? n'est-ce pas une fleur de la jeunesse qui se flétrit avant le printemps? N'est-ce pas un de ces nuages d'or qui apparaissent au lever du matin, et qui ne voient jamais le soir?... Je crois à l'attachement des hommes comme je crois à la bonté

de Dieu. L'homme trompe, et Dieu ne trompe jamais, c'est là leur différence: l'homme ne trompe pas toujours, c'est là sa ressemblance avec Dieu. Créature faible et faillible, son amitié a d'autant plus de prix qu'il la conçoit et la porte dans un vase plus fragile. Il aime sincèrement dans un esprit sujet à l'égoïsme; il aime purement dans une chair corrompue; il aime éternellement dans un jour qui finit: je le crois et je le sais. (Ste *M.-M.*)

Il y a des égards que se doivent toute la vie deux hommes qui se sont honorés d'une intimité mutuelle, qui se sont jugés longtemps dignes d'une mutuelle confiance et qui ont mis la main dans cette partie du cœur qu'on n'ouvre qu'à l'amitié... Ah! malheur à qui peut regarder le visage d'un ancien ami sans être ému! (Lett. Ladey)

Celui-là n'aura jamais d'amis qui ne voudra que des amis parfaits. (Ibid.)

Nul n'est exempt de défauts en ce monde. Il me semble que j'aimerais moins un ami à qui je n'aurais rien à pardonner, que celui à qui je pardonne et qui me pardonne à son tour. Il faut qu'il y ait réciprocité en tout, même sous le rapport des imperfections. (Ibid.)

Quand on a le cœur aimant, c'est en soi-même que l'on vit surtout; non pas dans un

soi-même égoïste, mais dans cette retraite sainte du cœur, où un seul autre être suffit, où son souvenir suffit pour remplir une journée, où l'on s'inquiète peu de la foule et de ce qu'elle pense, où le dehors n'est rien. (Lett. Perreyve)

Le véritable amour est pur; il est dans le cœur et non dans les sens. Les sens s'éteignent, s'avilissent, et il n'y a rien de si loin de l'amour qu'un débauché. Plus le cœur est pur, plus l'amour de Dieu le purifie et l'élève, et plus il est capable d'aimer vraiment et solidement. (Ibid.)

Evitez de former des liaisons où le cœur soit tout et Dieu rien, car il est difficile que la chair n'en soit pas le fondement. (Ibid.)

Ce qui ruine l'amour, c'est l'égoïsme, ce n'est pas l'amour de Dieu; et il n'y eut jamais sur la terre d'ardeurs plus durables, plus pures, plus tendres que celles auxquelles les saints livraient leur cœur à la fois dépouillé et rempli, dépouillé d'eux-mêmes et rempli de Dieu. (Ibid.)

La débauche n'est qu'un épouvantable égoïsme qui tue tout ce qu'il y a en nous de tendre et d'élevé. Quand on aime, loin de vouloir flétrir par le vice ce que l'on aime, on serait prêt à souffrir la mort pour cet objet sincère

d'un véritable culte, et cette pureté désintéressée a sa récompense dans une dilatation de l'âme qui est la joie intérieure. (Ibid.)

Les communications ne me paraissent plus intimes, si elles ne deviennent surnaturelles; car, que peut-il y avoir d'intime là où l'on ne va pas jusqu'au fond des pensées et des affections qui remplissent l'âme de Dieu... Je ne sais si vous êtes comme moi; mais je ne puis plus aimer quelqu'un sans que l'âme se glisse derrière le cœur, et que Jésus-Christ soit de moitié entre nous. (Ibid.)

L'amitié n'est-elle pas le don complet de soi-même, et quand Jésus-Christ est devenu nous-même, pouvons-nous réellement nous donner sans donner Celui qui n'est plus qu'un avec nous? (Ibid.)

La fidélité est la vertu qui m'est le plus innée, dans l'amitié comme dans les convictions; et un homme qui sacrifie ce qu'il a cru ou ce qu'il a aimé est pour moi l'objet d'une invincible répulsion. (Ibid.)

L'amour naît des sacrifices, et surtout du sacrifice de l'orgueil. (Ibid.)

L'amitié n'est si divine que parce qu'elle donne le droit de dire la vérité aux hommes

qui la disent si peu et qui l'entendent si rarement. (Lett. Villard)

La bonté, c'est-à-dire cette vertu qui ne consulte pas l'intérêt, qui n'attend pas l'ordre du devoir, qui n'a pas besoin d'être sollicitée par l'attrait du beau, mais qui se penche d'autant plus vers un objet qu'il est plus pauvre, plus misérable, plus abandonné, plus digne de mépris. (47e C.)

De qui l'homme tiendrait-il sa bonté, si Dieu n'en était l'Océan primordial, et si, en formant notre cœur, il n'y avait pas versé avant tout une goutte du sien? (47e C.)

La bonté a cela d'excellent et de singulier, qu'elle a le bien des autres pour but, et qu'en agissant à cause d'elle, on agit cependant pour autrui et d'une manière désintéressée. (47e C.)

Il n'y a rien de plus parfait que de trouver du bonheur à communiquer le sien. (47e C.)

La créature se doit avant de se donner, parce qu'elle a reçu d'autrui avant même qu'elle fût. (68e C.)

Le don gratuit est l'âme de l'amour humain comme de l'amour divin. (68e C.)

La bonté, c'est l'amour gratuit. Celui-là est bon qui aime sans cause, qui aime le premier,

qui aime avec ardeur, qui aime jusqu'à mourir: et tel est l'amour de Dieu. (72e C.)

Il y a, dans la bonté, outre le don de soi-même, une manière de se donner, un charme qui déguise le bienfait, une transparence qui permet de voir le cœur et de l'aimer, je ne sais quoi de simple, de doux et de prévenant qui attire tout l'homme et lui fait préférer au spectacle même du génie celui de la bonté. (Panég. Fourier)

La bonté dans les rapports est le principal charme de la vie. Un esprit qui s'occupe des autres, qui évite tout ce qui peut leur causer de la peine, qui se donne volontiers, qui ne se tait point par humeur ou par fierté, cet esprit là est l'esprit d'un chrétien et la joie de tous ceux qui entrent en communication avec lui. Faites-vous aimer, car on ne se fait aimer que par des vertus. (Lett. Perreyve)

Par-dessus toute chose soyez bon; la bonté est ce qui ressemble le plus à Dieu et ce qui désarme le plus les hommes. Vous en avez des traces dans l'âme, mais ce sont des sillons que l'on ne creuse jamais assez... Une pensée aimable et douce à l'égard des autres finit par s'empreindre dans la physionomie, et par lui donner un cachet qui attire tous les cœurs. (Ibid.)



LA JUSTICE

Bien ne s'asseoit, dans l'ordre moral, que sur la justice; rien ne dure que par elle. (68e C.)

De même qu'une maison croule quand l'architecte y a violé la loi mathémathique, de même tombent les empires quand la loi éternelle de justice s'est retirée d'eux. (68e C.)

Par-dessus tout, en quelque manière que vous soyez appelés au gouvernement des hommes, souvenez-vous d'aimer la justice et de ne la sacrifier jamais. Faites-lui dans votre cœur un asile où ne pénètrent ni les intérêts, ni les passions, ni les engagements de parti, où elle règne seule, et d'où elle se répande en une incorruptible efficacité sur tous les actes de votre vie. (68e C.)

Il n'est pas si aisé que vous le croyez peut-être de revendiquer des droits, car c'est par là même revendiquer des devoirs. (68e C.)

Le gouvernement est l'épreuve dernière des hommes, parce qu'il contient dans le droit suprême le devoir suprême aussi. (68e C.)

L'homme juste, l'honnête homme est celui qui mesure son droit à son devoir. (3e C. T.)



LA FORCE

LE MARTYRE - LA SOUFFRANCE
LE TRAVAIL

Le sang se donne pour rien ou ne se donne pas. La conscience le paie ici-bas, et Dieu là-haut. (Vie St. Dom.)

On ne fera jamais mieux que de mourir pour Dieu. (Lett. Perreyve)

Le mépris de la mort, voilà le principe de la force morale. Tant que la conviction de la justice ne va pas jusque-là, tant qu'on craint de mourir, comme si mourir était autre chose que vivre et qu'atteindre Dieu, il n'y a rien à espérer de l'homme dans les grandes occasions. (3e C. T.)

Le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas. (37e C.)

La vie dont vous vous plaignez, ce n'est pas celle que Dieu vous a faite, c'est la vie que vous vous faites à vous-mêmes. (47e C.)

Qu'importe que le juste souffre en passant des douleurs qui ne lui sont pas dues, puis-

qu'il marche vers une éternité plus vaste que sa vertu? Ou plutôt il importe beaucoup qu'il souffre beaucoup pour lui et beaucoup pour nous. Pour lui, la souffrance est une occasion de mérites, un moyen de s'élever vers Dieu par la sincérité du détachement et l'héroïsme de l'immolation. Pour nous, le spectacle de ses malheurs nous avertit éloquemment que la terre n'est pas notre lieu, et qu'il faut chercher plus loin et plus haut la raison de notre vie, le repos de nos vicissitudes et la récompense de nos devoirs remplis. Quoi de plus grand que de souffrir persécution pour la justice? Quoi de plus digne de Dieu, de l'homme et de la vertu! (68e C.)

L'homme vertueux sait souffrir; il sait que la souffrance est dans le monde, et que lui, enfant de ce monde, il doit en porter sa part, sans la rejeter ni la maudire. Il ne dit pas à à la douleur, comme le stoïcien: Vous n'êtes qu'un nom; mais il lui dit: Je vous connais, vous êtes mon épreuve, mon mérite, sans doute aussi mon expiation, et vous serez un jour ma couronne. (4e C. T.)

La peine, qui est la condition de tout service et l'instrument de toute gloire. (Not. Ozanam)

Il en est des nations comme des hommes: c'est le malheur qui fait leur éducation, pour

peu qu'il y ait des ressources dans leur intelligence et dans leur cœur. (Lett. T. du Pin)

La souffrance a mille portes inconnues outre ces grandes et larges issues par où tout le monde la voit passer. Elle se fait des chemins subtils et couverts de fleurs; elle va vite, loin et haut, parce qu'elle est la plus active messagère de Dieu. Elle porte la croix de Jésus-Christ, et l'humanité est taillée pour que le fardeau passe partout. Ne vous plaignez donc pas des secrètes amertumes de votre vie; c'est la condition de votre élévation intellectuelle et morale. (Lett. Prailly)

Il est facile, quand on a la foi dans un cœur chaud, d'embrasser l'idée de l'immolation pour Jésus-Christ; on trouve même à cette idée une sorte de bonheur sensible. Ce qui est difficile, c'est de porter la croix de chaque jour, *crucem suam quotidie*, cette croix qui n'est pas sanglante, mais qui meurtrit un peu la peau sans aller jusqu'au sang, et qui se compose de contrariétés, d'ennuis, de langueur, et de mille petites misères ramenées par Dieu sur notre chemin. Ah! s'il ne s'agissait que de monter une fois au Calvaire, de livrer une fois son corps au bourreau, quel plaisir! Mais non, le supplice est en détail, c'est un petit coup de verges par ci, par là, un petit soufflet, une

petite humiliation; chaque jour ressemble à un autre, et la persévérance est tout dans ce genre de martyre. (Lett. Villard)

Dans des occasions si douloureuses (la mort d'une enfant), les amis ne peuvent rien pour nous; Dieu seul, regardé dans sa croix, à la force de nous consoler en ramenant nos douleurs à celles qu'il a lui-même souffertes. (Ibid.)

Vous connaissez et vous aimez Jésus-Christ; vous savez que son Evangile, et par lui la résurrection morale du monde, porte sur la croix. Vous aimez à la regarder et à la toucher: mais hélas! qu'il est ardu de la prendre vraiment sur ses épaules. (Ibid.)

En cette vie, lorsqu'on est chrétien, l'une des meilleures habitudes de l'âme est de se conformer aux choses qui ne dépendent pas de notre volonté, lorsqu'elles ne sont point contraires au devoir. C'est la source d'une grande régularité dans la conduite et d'une grande paix du cœur. Quand on veut forcer le cours des choses, on s'y brise sans profit pour soi ni pour le bien. (Lett. A. L.)

Vous avez et vous aurez vos peines; mais qu'est-ce donc que notre carrière ici-bas, sinon une carrière d'épreuve et d'expiation? Notre véritable cité n'est point ici; nous y ten-

dons, et nous y tendons par le travail et la douleur. Seulement nous pouvons convertir ce travail et cette douleur en une joie secrète en les acceptant de la main de Dieu, en les recevant avec amour de la main qui les donne avec amour. (Ibid.)

La peine, c'est-à-dire le travail sous toutes ses formes, est favorable au développement du bien, parce qu'elle purifie le corps, détourne les vaines et fausses pensées, diminue les moyens du mal, en retranche les occasions, et nous tient enfin devant Dieu dans un état conforme à l'expiation qui est la source unique de notre salut. (71e C.)

Le repos du vieillard est un droit et une majesté... Mais se reposer quand on n'a rien produit, se reposer dès la jeunesse, livrer à une jouissance précoce et continue son âme et son corps, c'est leur préparer d'effroyables corruptions. (71e C.)

Nous sommes demeurés les sujets du travail pour demeurer les frères de la vertu. (71e C.)

C'est l'oisiveté qui est la grande source de perversion. (Lett. Perreyve)

C'est le travail qui est la grande pénitence extérieure de l'homme, et c'est pourquoi les

pauvres, quand leur esprit n'est pas corrompu par l'incrédulité, ont une facilité merveilleuse à devenir saints. La fatigue de chaque jour écrase en eux les mauvais penchants, et permet à l'esprit de Dieu de gouverner aisément l'intérieur. (Lett. Villard)



LA TEMPÉRANCE

L'HUMILITÉ – LA CHASTETÉ

LA MORTIFICATION

L'humilité est une acceptation volontaire de la place qui nous a été marquée dans la hiérarchie des êtres, une possession de soi-même avec une modération égale à ce que l'on vaut, et qui nous porte à descendre vers ce qui ne nous vaut pas. L'orgueil tendait à monter; l'humilité cherche à descendre... (21e C.)

L'orgueil n'est que la forme de l'égoïsme, la passion du néant qui se ramasse en soi et qui veut opprimer tout le reste; l'humilité est la forme de l'amour, la passion de l'être vraiment grand, qui veut se faire petit pour mieux se donner. (21e C.)

Sans l'humilité, toute hiérarchie est impossible: car la hiérarchie se compose d'échelons subordonnés dont les uns sont les premiers, d'autres les derniers, où tous dépendent, et ont besoin réciproquement d'humilité, soit pour accepter leur place, en tant qu'elle est in-

férieure, soit pour la faire accepter, en tant qu'elle est supérieure ; aucune combinaison ne saurait remplacer, dans cette position, l'huile fraternelle de l'humilité, et, sans son secours, la hiérarchie n'est plus que tyrannie par le haut, révolte par le bas, une haine qui remonte et qui redescend sous la protection de la nécessité. (21e C.)

L'humilité ne consiste pas à se cacher ses talents et ses vertus, à se croire pire et plus médiocre qu'on est, mais à connaître clairement ce qui nous manque et à ne pas nous élever par ce que nous avons, attendu que c'est Dieu qui nous l'a donné gratuitement, et que, même avec tous ses dons, nous sommes encore infiniment peu de chose. (Lett. Perreyve)

J'ai déjà vu dans ma vie bien des jeunes gens, et je vous le déclare, je n'ai jamais rencontré de tendresse de cœur dans un jeune homme débauché ; je n'ai jamais rencontré d'âmes aimantes que les âmes qui ignoraient le mal ou qui luttaient contre lui. (22e C.)

Je vois bien des jeunes gens ici ; qu'ils songent donc, chaque fois que le tentateur s'attaque à eux, que c'est l'ennemi de la vie, de la beauté, de la bonté, de la force, de la gloire.

que c'est l'ennemi universel et national. (22e C.)

La chasteté n'est pas une vertu mystique, une vertu de cloître et d'initiés; c'est une vertu morale et sociale, une vertu nécessaire à la vie du genre humain. Sans elle, la vie se flétrit dans ses sources, la beauté s'efface du visage, la bonté se retire du cœur, les familles s'épuisent et disparaissent, les nations perdent graduellement leur principe de résistance et d'expansion, le respect de la hiérarchie s'éteint dans les scandales; tous les maux enfin entrent par cette porte, toutes les servitudes et toutes les ruines y ont passé. (23e C.)

Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture. Quand on n'a pas pris la peine de surmonter ses passions, et que la révélation des joies chastes ne vous a pas été faite, on se console de ses vices en les déclarant nécessaires, et on revêt du manteau de la science le témoignage d'un cœur corrompu. (Lett. Perreyve)

Bien qu'il ne nous soit pas permis de tuer le corps pour nous affranchir, cependant il nous est permis de le mortifier, selon l'énergique expression de l'Evangile, c'est-à-dire d'en diminuer la puissance corruptrice en le

sevrant des forces vitales qui ne lui sont pas nécessaires pour subsister. (66e C.)

La mortification est une mort qui ne tue pas la vie, mais qui la manifeste; elle est la réduction de la chair sous la loi de l'esprit, le sacrifice des sens à la raison, l'esclavage du corps pour que l'âme soit libre, enfin le signe éclatant d'un homme immolé aux hommes et à Dieu. (Panég. Fourier).

La soumission du corps à l'âme est la seule voie que Dieu ait ouverte aux grandes ambitions morales, et, sans l'austérité extérieure, c'est en vain qu'on aspire à la sainteté ou au génie. (El. fun. Forbin-Janson).

La pénitence est une des vertus principales du chrétien. Elle se compose de l'humilité du cœur qui juge la grandeur de ses fautes et sa corruption naturelle, et de la mortification du corps qui tout à la fois humilie l'esprit et met un frein aux passions mauvaises dont la chair est la source. Si le chrétien vivait toujours dans une vraie et courageuse pénitence, il serait un saint. (Lett. Perreyve)

Les mortifications les plus pénibles sont celles qui ne viennent pas de notre volonté, qui ne commencent ni ne finissent où nous voulons. (Ibid.)

Considérez que tous les hommes étant débiteurs envers la justice divine et devant faire pénitence, la meilleure est celle qui nous est choisie par Dieu, puisqu'elle est plus conforme à sa volonté. Les maladies et la mort sont notre calvaire, notre sacrifice sanglant. (Lett. Prailly).

Se vaincre! voilà le dernier mot de la science divine et humaine. Se vaincre pour aimer! (Lett. inédites)



LE PÉCHÉ

L'ORGUEIL - L'ENVIE - LE MENSONGE

Pour connaître si nous naissons dans le bien ou dans le mal, si nous apportons au monde une blessure dont la cause est antérieure à notre existence, il suffit de sonder le cœur de l'homme... Ce qui est commun, c'est le vice; ce qui est rare, c'est la vertu. (64e C.)

Faire mal, c'est se faire du mal à soi-même, et il est impossible de se faire du mal à soi-même sans blesser le fonds d'être qui porte avec nos actes toute notre personnalité. (65e C.)

La théologie catholique appelle le péché *la mort de l'âme,* expression sublime qui peint admirablement l'état de cette substance, immortelle de sa nature, et qui cependant, par la retraite de Dieu, tombe tellement au-dessous de ses besoins, de ses droits, de ses vertus et de sa destinée, que sa vie même devient une mort, et la persévérance de cette vie une mort éternelle. (65e C.)

Vous croyez que c'est peu de chose, le pé-

ché! Un désir et un instant, dites-vous, qu'est-ce que cela? Ah! qu'est-ce que cela? Le désir passe, l'instant s'évanouit, mais l'abîme est fait, *le péché habite en vous,* selon la terrible expression de saint Paul; il tient Dieu loin de votre âme, il corrompt vos facultés intelligibles, il donne à votre chair sa forme, il est plus que votre hôte, il est votre dominateur, selon cette autre parole de Jésus-Christ lui-même: *Quiconque accomplit le péché est l'esclave du péché.* Vous ne vous possédez plus, vous êtes possédés par un autre, et cet autre, c'est une faim contraire à votre raison, une faim d'animal qui vous pousse hors de vous, à la bauge, à la fange. (65e C.)

Ne vous dites pas: J'aimerai Dieu et je le servirai plus tard; je l'aimerai et le servirai quand la passion des sens sera refroidie dans mon sein frémissant. Car vous attendriez en vain cette heure de paix; elle ne vient pas toute seule et du simple cours des années. Le temps ne fortifie dans les êtres que ce qu'il y trouve, et s'il y trouve le vice, il le scelle de jour en jour d'un sceau plus pesant. (69e C.)

Ne tournez donc point vos espérances vers le temps: le temps ne vous amènera que la maturité de vos vices ou de vos vertus. (69e C.)

Comme une statue mutilée sort de la terre

où les siècles l'avaient enfouie, ainsi l'âme dégradée par le péché apparaît aux regards de son Père; c'est un marbre déshonoré, mais où respire encore la vie, et auquel l'Artiste suprême peut rendre sa première beauté! (71[e] C.)

Il ne nous est presque jamais permis de retirer complètement du drame universel une faute que nous y avons jetée. Sortie de nous une fois, elle va, elle est emportée par le cours des choses, elle prend sa place dans le mouvement général, et, en faisant notre sort, elle fait aussi le sort de beaucoup. (3[e] C. T.)

Les pécheurs sont à la grâce de Dieu ce que le chaos était à sa puissance au temps de la création. (Lett. J. H.)

Le vice contenu, si une fois il déborde, est comme le torrent qui a franchi ses digues et qui ravage tout. (Lett. Perreyve)

Je suis affligé de voir la facilité avec laquelle vous retournez au mal et aux passions... Vous finirez, à force de rechutes, par étouffer en vous la grâce de Dieu, qui vous a été si merveilleusement rendue plusieurs fois. Déjà vous avez pu juger l'obscurité qui se forme dans l'âme par suite de l'ingratitude envers Dieu, et vous devez craindre qu'elle ne de-

vienne un jour plus forte que les vagues désirs qui vous resteront de la vertu. (Lett. A. L.)

J'ouvre le cœur de l'homme, et je connais qu'il s'aime. Il s'aime, et je ne l'en blâme pas: pourquoi se haïrait-il? Mais il ne fait pas que s'aimer, il s'aime plus que tout, il s'aime par-dessus tout, il s'aime d'une manière exclusive, il s'aime jusqu'à l'orgueil, jusqu'à vouloir être le premier, et seul le premier. (21e C.)

Nous ne sommes contents que quand, mesurant d'un regard tout ce qui nous entoure, nous trouvons le vide, et au-delà de ce vide, le plus loin possible, un monde à genoux pour nous adorer. (21e C.)

Qu'est-ce que l'orgueil, sinon soi, toujours soi, soi plus que tout autre, soi plus que l'univers, soi plus que l'humanité, soi plus que Dieu? Qu'est-ce que l'orgueil, sinon l'égoïsme même? (21e C.)

L'orgueil de la science est une infatuation d'un esprit enivré de lui-même, qui se mire dans ce qu'il sait comme Narcisse dans son lac, et qui, estimant toute limite une injure à sa capacité, entend traiter avec Dieu d'égal à égal. Il n'étudie point par amour de la vérité, mais contre elle; il est heureux de soulever des nuages, de découvrir un grain de sable qui soit un blasphème et qu'il puisse rejeter

contre le ciel... Sa science n'est qu'un duel acharné entre Dieu et lui. (58e C.)

Quand on rejette la lumière de Dieu comme le soutien et le complément nécessaire de la nôtre, il faut bien croire que la nôtre suffit, et que par conséquent elle peut tout révéler. (63e C.)

Nous ne pouvons entrer en révolte contre la lumière de Dieu que par le sentiment profond de n'en avoir point besoin, et dès lors le mot de l'orgueil à l'orgueil devient d'une saisissante justesse: *Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal.* (63e C.)

C'est l'orgueil qui fait le fond du monde, qui l'agite, qui envenime ses joies, qui fait notre tourment. Il n'y a pas d'homme qui ne souffre et qui ne souffre plus qu'il ne jouit chaque jour de cette passion. (Lett. Ladey)

Ce qui fait que l'orgueil est haï plus qu'aucun autre vice, ce n'est pas seulement qu'il blesse notre amour-propre personnel, mais c'est qu'on y sent le manque de bonté, vertu sans laquelle il est impossible d'obtenir l'amour. (Lett. Perreyve)

L'envie est la conspiration d'un seul contre la grandeur de tous; et tous le sentent, tous comprennent qu'elle hait la lumière parce

qu'elle n'est pas la lumière, semblable à un aveugle qui tenterait de monter au firmament pour en arracher le soleil. (69e C.)

Le mensonge lui-même, bien qu'il n'ait pas le caractère d'une trahison proprement dite, par cela seul qu'il manque à la confiance qu'un honnête homme doit à la parole d'un autre, le mensonge attire le mépris, et c'était une injure estimée la souveraine par nos ancêtres de la chevalerie que l'injure de ces mots: *Tu en as menti!* En effet, quand un homme a menti, il n'a plus de parole, puisqu'il ne mérite plus de foi, et n'ayant plus de parole, que lui reste-t-il d'une âme? (58e C.)



LES MOYENS DE SANCTIFICATION

LA GRACE - LA PRIÈRE LES SACREMENTS

Il faut que la volonté reçoive un élan surnaturel en même temps que l'intelligence subit une illumination du même ordre, et qu'ainsi toutes nos facultés marchent ensemble à la conquête et à la pleine possession de l'infini. C'est pourquoi l'Esprit de Dieu qui est appelé l'*Esprit de vérité,* est appelé aussi l'*Esprit de force,* et Jésus-Christ, en le promettant à ses apôtres, le leur annonçait sous cette double forme, l'une de lumière, l'autre de puissance et de vertu. (59e C.) .

Aucun doute n'est permis sur le sens où il faut entendre l'union de l'homme avec Dieu dans l'ordre surnaturel. Cette union est une sorte de déification qui, sans confondre le fini avec l'infini, le créé avec l'increé, les met dans un rapport si étroit, que non seulement l'homme pense comme Dieu et aime comme Dieu, mais que Dieu est dans l'homme par une pé-

nétration réelle de sa substance, à la manière dont le feu est dans le fer, qu'il transfigure par sa lumière et sa chaleur sans le dénaturer ni se dénaturer lui-même. (60e C.)

La cité de Dieu ne se construit qu'une fois, dans le ciel, mais elle se construit avec des matériaux qui se préparent ici-bas, et leur préparation finale est le résultat logique autant que mystérieux du double travail de la grâce et de la liberté. (69e C.)

La prière est la reine du monde. Couverte d'humbles habits, le front baissé, la main tendue, elle protège l'univers de sa majesté suppliante; elle va sans cesse du cœur du faible au cœur du fort, et plus sa plainte s'élève de bas, plus le trône où elle arrive est grand, plus son empire est assuré. Si un insecte pouvait nous prier, quand nous allons marcher dessus, sa prière nous toucherait d'une immense compassion: et comme rien n'est plus haut que Dieu, nulle prière n'est plus victorieuse que celle qui monte vers lui. (13e C.)

Tous nous pouvons prier, parce que tous nous croyons, ou nous doutons. Insectes d'un jour, perdus sous un brin d'herbe, nous nous épuisons en vains raisonnements, nous nous demandons d'où nous venons, où nous allons; mais ne pouvons-nous pas dire ces paroles:

O toi, qui que tu sois, qui nous a faits, daigne me tirer de mon doute et de ma misère! Qui est-ce qui ne peut pas prier ainsi? Qui est excusable s'il n'essaie pas de fonder sa foi sur la prière. (13e C.)

Je t'ai vu quelquefois le désir de rendre à Dieu un culte à ta manière, et pourquoi ne pas lui dire: Seigneur, je suis né en des temps où la vérité est devenue incertaine par les combats qui l'ont mutilée; de grandes questions s'agitent autour de moi, sans que je puisse savoir de quel parti est le mensonge; je ne vois qu'obscurité, dissensions, doute. Inspirez-moi ce qu'il faut faire, donnez-moi le désir de vous connaître. (Lett. Ladey)

Mon ami, celui qui priera et qui cherchera ne périra point. Quand Dieu prévit tout ce qui se ferait contre son Christ et les ténèbres que l'impiété parviendrait à élever entre lui et les hommes, il leur laissa la prière pour sauvegarde. (Ibid.)

Tant qu'on pourra prier sur la terre, on pourra se sauver, et tout homme qui n'aura pas prié sera sans excuse au tribunal de Dieu, parce que tout homme connaît Dieu, et que quiconque le connaît est inconséquent et injuste s'il ne le prie pas. Les conversions n'ont

lieu que par la prière et cela prouve la divinité de la religion. (Ibid.)

Je suis ravi que la prière soit redevenue un de vos besoins; cultivez-la comme votre meilleure amie. Ne manquez jamais un seul jour de vous mettre à deux genoux devant Dieu; il est si doux de s'humilier, de se faire petit devant ce que l'on aime. (Lett. A. L.)

Comme la raison est subordonnée à la foi dans l'ordre de l'esprit, la morale est subordonnée au sacrement dans l'ordre de la volonté. Non pas que la foi doive détruire la raison, ni le sacrement la morale; mais au contraire la foi est donnée pour agrandir la raison, et le sacrement pour perfectionner la morale. (53e C.)

Toute âme déjà préparée par l'audition de la parole de Dieu doit recourir au sacrement pour y puiser la vertu vivifiante qui exalte la volonté et l'établit dans la plénitude des fonctions et des droits de l'ordre surnaturel. (53e C.)

Le sacrement... n'est pas autre chose qu'un instrument, c'est-à-dire un organisme qui contient une force. (53e C.)

La vie est en nous à condition de l'entretenir par autre chose que nous, c'est-à-dire par l'intermédiaire des instruments à qui Dieu a

communiqué la force de réparer la nôtre et de la soutenir. (53e C.)

Etres destinés à une transformation dans l'infini, nous devons puiser quelque part la semence efficace de ce divin changement. Comme la nature nous verse ses trésors pour entretenir notre vie terrestre, Dieu nécessairement nous verse aussi les siens pour nous élever jusqu'à sa vie, et, selon la loi générale de la communication des forces, c'est dans un instrument que l'énergie surnaturelle nous est présentée et s'incorpore à nous. (53e C.)

Telle est la différence du sacrement de la nature au sacrement de la grâce: dans l'un et l'autre la force est contenue dans un élément sensible; mais le premier ne communique qu'une vie passagère, le second donne une vie qui jaillit dans l'éternité, parce quelle nourrit l'âme de Dieu. (53e C.)

Dieu, dans le sacrement surnaturel, communique à l'âme une force d'expansion qui la porte directement vers lui, et une force de concentration qui l'attache intimement à lui. (53e C.)

Il est de la nature des choses que tout mal engendre un malheur pour celui qui le commet, sans quoi le bien et le mal seraient de soi indifférents. Ce malheur, c'est la peine.

Mais, comme le but de la peine n'est pas une vengeance stérile, comme elle tend à l'amélioration du coupable en même temps qu'à la réparation du mal, il s'ensuit que toute peine, dans l'ordre présent, est un mélange de justice et de miséricorde. Là où il n'y a que justice, le coupable est sacrifié; là où il n'y a que miséricorde, le bien est compromis. (7e C.)

La première des peines divines dont l'Eglise est armée, c'est l'aveu, l'aveu volontaire. Et dans cette peine il y a justice; car si vous avez eu le courage de commettre la faute, pourquoi pas devant l'univers? Si vous n'avez pas craint de faire le mal devant votre cœur, pourquoi pas devant l'humanité tout entière? (7e C.)

Cette justice est miséricordieuse. Car ce n'est point au monde, à un monde sévère et corrompu, qu'on vous ordonne d'avouer vos fautes; c'est à un seul homme, dans le plus profond secret, à un homme humble et doux, semblable à ses frères par la tentation, mais épuré par la victoire; et cet aveu vous abaisse sans vous déshonorer, vous touche plus qu'il ne vous frappe, vous rapproche de vous-même et de Dieu: de vous-même, par le bien que

vous sentez vivant dans votre cœur, de Dieu, par le pardon qu'il vous octroie. (7e C.)

Si l'on était venu dire à Auguste se promenant dans ses jardins avec Horace ou Mécène: Il y a là-bas un homme avec une besace et un bâton qui se dit envoyé de Dieu pour entendre l'aveu de vos fautes, n'aurait-il pas regardé cet homme comme un fou? Eh bien! cette folie a prévalu. Et remarquez, je vous prie, qu'à tout moment, dans le christianisme, nous ne trouvons que cela, des folies; et ces folies nous les justifions devant vous, vous, l'élite de ce siècle; et vous les écoutez, et vous dites: Pourtant, cela est beau! (7e C.)

Il ne me faut qu'une larme pour remonter au ciel, il ne me faut qu'un regard pour retomber dans l'abîme. (50e C.)

La vie suppose un foyer permanent qui la contient et d'où elle se répand dans les êtres préparés pour la recevoir. La vie est toujours proportionnée au foyer où elle s'alimente. (73e C.)

Jésus-Christ, le réparateur universel de l'humanité déchue, ne devait pas se contenter de prendre notre chair et de mourir, en passant, pour nous, ni même de nous communiquer d'en haut le germe d'une nouvelle vie: auteur de cette vie par son Incarnation, il était natu-

rel qu'il en fût le foyer, et que la chair qu'il avait prise, il la gardât pour nous la donner tout entière imprégnée de l'esprit divin, comme on présente au malade une substance vile et incapable de le guérir par elle-même, mais qui a été plongée dans un baume énergique et vivificateur. (73ᵉ C.)

Oui, comme il y a un pain de la nature, il y a un pain de la grâce; comme il y a un pain de la vie mortelle, il y a un pain de la vie éternelle. (73ᵉ C.)

Tout a cédé, quelle qu'en soit la raison, à cette parole: *Mangez et buvez.* Le genre humain a mangé en adorant sa nourriture; il a bu en adorant son breuvage: la folie de la foi a égalé la folie de la charité. (73ᵉ C.)

(L'humanité) a cru que puisqu'une mère peut porter son fils dans ses entrailles et le nourrir encore de sa substance après l'avoir mis au monde, il n'était pas impossible à Dieu d'avoir la même puissance dans la même tendresse, et de renouveler entre nous et lui les miracles de la maternité. (73ᵉ C.)

De même que l'amour veut se donner jusqu'à souffrir la mort, il veut aussi étreindre ce qu'il aime par la présence la plus proche possible: la présence est un besoin invincible de l'amour. Quoi! vous, être fini dans tous vos

désirs, vous éprouvez si vivement le désir de la présence, et vous penseriez que Dieu, l'amour et le désir infinis, est indifférent à la présence ou à l'absence. (Lett. Perreyve)

Sans doute, il est présent partout en tant que Dieu, mais il vous aime aussi en tant qu'homme. C'est comme homme qu'il est mort et qu'il a souffert pour vous, et vous ne comprenez pas qu'il ait besoin d'approcher ce corps meurtri du vôtre, et de trouvez dans vos embrassements, de vous qui l'avez crucifié, la récompense de sa Passion! Si vous étiez torturé et déchiré pour un ami, ne sentiriez-vous pas le besoin, avant de rendre le dernier souffle, de poser sur le cœur de votre ami les lambeaux sanglants de votre corps livré par amour aux bourreaux? (Ibid.)



LES FINS DERNIÈRES

LA MORT - LE BONHEUR - L'ENFER

Notre âme incorruptible, Dieu l'a unie à un corps, comme si nous ne devions être seuls d'aucun côté; il l'a unie à un corps qui meurt chaque jour, et lutte contre sa vie immortelle. Et ce qui est effrayant, c'est que la mort doit triompher; à la fin elle vaincra, du moins à l'extérieur, car pour nous, chrétiens, le moment de la mort, c'est le triomphe de l'âme et de l'immortalité. (8e C.)

Connaissez-vous un nom, une idée, une réalité, qui soit tout ensemble la plus haute manifestation de la justice qui frappe, de l'amour qui pardonne, de la liberté qui consent à la justice et qui adore l'amour?... Baissez la tête et saluez-la: c'est la mort!

L'homme abuse de la mort comme de tout le reste; mais elle n'en est pas moins l'arme dernière du juste contre la tyrannie... Car c'est la vertu demeurant maîtresse qui fait la liberté, et la vertu demeure maîtresse quand le juste peut dire à ses bourreaux: Tuez-moi,

si vous voulez; je prendrai mon âme. et je m'en irai; je ne vous verrai plus, je ne vous entendrai plus: je ne vous retrouverai qu'en Dieu pour vous plaindre, vous pardonner et vous aimer. (66e C.)

Si dures que soient les séparations de ce monde, il nous reste toujours celui qui en est l'auteur, celui qui nous a donné et qui nous retire, celui qui ne manque jamais, et en qui nous serons tous un jour réunis par la foi et la charité qu'il nous a données. (Lett. T. du Pin).

Heureusement, à nous autres chrétiens, Dieu reste toujours, et, en l'aimant davantage, nous pouvons suppléer aux affections dont la source est tarie. C'est notre seul refuge, et il est grand. Les incrédules n'en ont aucun, et je ne comprends plus comment ils peuvent résister au vide que la mort et les événements créent sans cesse autour de nous. (Ibid.)

La mort est le beau moment de l'homme. C'est là que se retrouvent toutes les vertus qu'il a pratiquées, toute la force et toute la paix dont il a fait provision, tous les souvenirs, toutes les images chéries, les regrets doux, et cette belle perspective de Dieu. Si nous avions une foi vive, nous serions forts contre la mort. (Lett. Prailly)

Votre fin et votre principe ne diffèrent pas: c'est Dieu qui est votre père, et c'est lui qui est votre but. (48e C.)

Si vous refusez la perfection parce qu'elle vous coûte, vous refusez en même temps la béatitude, qui en est la conséquence. (48e C.)

Le bonheur est la vocation de l'homme; il est le patrimoine naturel et prédestiné de tous les êtres intelligents. Quiconque d'eux vient au monde, y vient pour être heureux. C'est son droit: que dis-je? c'est son devoir. (50e C.)

En un mot, mot énergique et inouï, mais tiré de l'Ecriture et apporté jusqu'à nous par la tradition chrétienne, la fin dernière de l'homme est sa déification, c'est-à-dire une union si étroite avec Dieu, que, sans détruire notre personnalité, elle doit nous rendre participants de la nature et de la vie divine. (59e C.)

L'homme ne peut pas être infini, et cependant il est appelé à jouir de l'infini. (60e C.)

Ce qu'il y a de miséricordieux dans cette doctrine (de la transmigration des âmes) existe en réalité dans le plan chrétien de la Providence. Notre vie, telle que Dieu nous l'a faite, est une suite de métempsycoses ou de transfigurations qui nous conduisent à lui. (72e C.)

C'est en Dieu qu'est la félicité, parce que c'est en lui qu'est la plénitude. (1re C. T.)

Il faut que nous arrivions à accomplir en Dieu, sous une forme spirituelle, les deux actes que notre poitrine accomplit ici-bas dans l'atmosphère sensible; il faut que, transportés dans l'atmosphère divine, Dieu y soit notre air vivifiant, que nous l'aspirions comme la lumière et la chaleur de notre être transfiguré, et que nous le respirions dans un souffle qui soit le sien et le nôtre, sa vie et notre vie, sa paix et notre paix, son éternité et notre éternité. (2e C. T.)

Je n'ai pas oublié non plus la fin tragique de B... Elle m'a fait faire bien des réflexions. Il y a dans ce suicide un excès de folie et cependant je comprends très bien qu'on puisse en venir là. Mais quel réveil que celui d'un homme qui s'est sacrifié tout entier à une créature, qui l'oubliera demain, et qui, en entrant dans l'éternité, s'aperçoit qu'il n'a compris ni la vie, ni ses devoirs, ni Dieu, ni les hommes, ni rien de ce qui est. (Lett. Ladey)

Le dogme de l'éternité des peines est invinciblement lié à la notion invincible aussi de la différence du bien et du mal, et quiconque sent cette différence avec énergie et profondeur, sent du même coup la nécessité

d'une irrémédiable séparation entre les âmes qui ont été jusqu'au bout les instruments du mal et celles qui ont été jusqu'à la fin les organes incorruptibles du bien. (72[e] C.)

Pour se soustraire au dogme de l'éternité des peines, force est de subir cette proposition, qui révolte le sens populaire autant que le sens du métaphysicien, savoir, que la conclusion du bien est identique à la conclusion du mal, ou, en d'autres termes, que le juste et le scélérat arrivent inévitablement à la même éternité. (72[e] C.)

La mort met le pécheur en présence d'une vérité qui ne lui laisse plus le choix; il voit, il sait, il est certain d'une certitude qui accable son libre arbitre; et pourtant il ne se tourne pas vers Dieu pour l'implorer, parce que la grâce lui est refusée; et la grâce lui est refusée parce qu'elle serait déjà le pardon, ce pardon qu'il a dédaigné quand il pouvait l'obtenir et dont il ne veut même pas dans l'abîme où il est tombé. Car la mort, qui l'a séparé du monde, ne l'a point séparé de son cœur. (72[e] C.)

Tout homme qui périra, périra malgré les efforts de Dieu; il périra convaincu d'ingratitude, rejeté non par hasard, mais par l'opiniâtreté de son mauvais vouloir. (72[e] C.)

Quand on est condamné par la justice, on peut recourir à l'amour; mais quand on est condamné par l'amour, à qui recourra-t-on? Tel est le sort des damnés. L'amour qui a donné son sang pour eux, cet amour-là même, c'est celui qui les maudit. (72e C.)

Oh! non, détrompez-vous, l'amour n'est pas un jeu; on n'est pas impunément aimé par un Dieu, on n'est pas impunément aimé jusqu'au gibet. Ce n'est pas la justice qui est sans miséricorde, c'est l'amour. L'amour, nous l'avons trop éprouvé, c'est la vie ou la mort, et, s'il s'agit de l'amour d'un Dieu, c'est l'éternelle vie ou la mort éternelle. (72e C.)

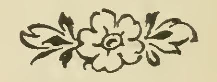


TABLE DES MATIÈRES



LES ŒUVRES

DE

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Edition nouvelle à la portée de tous

I. — **Traité de l'Obéissance.** (4[e] mille)

1 franc **25**

Ce traité comprend treize chapitres du plus haut intérêt et convient aux personnes du monde comme aux religieux. Il forme la dernière partie du grand Dialogue. On sait que celui-ci est ainsi appelé parce que cet ouvrage rapporte l'entretien de Dieu le Père avec Catherine.

II. — **Dialogue sur la Perfection.** (8[e] mille)

0 franc **50**

Pendant une extase, le Père éternel euseigne à la Vierge de Sienne en quoi consiste la perfection et comment on y arrive. Ce petit livre rapporte les questions de Catherine et les réponses de Dieu le Père. Pages pleines d'une admirable doctrine.

III. — **Lettres à son Confesseur.** (6[e] mille)

2 fr. — Franco : **2** fr. **40**

Ces admirables lettres sont un des plus beaux monuments de la littérature chrétienne. La grande sainte de Toscane n'a rien écrit de plus beau. Pour la première fois, on les publie en les rangeant en ordre chronologique et en les faisant précéder d'une courte introduction qui fait connaître les circonstances de sa composition.

IV. — **Oraisons et Elévations.** (4e mille)
2 fr. — Franco : **2** fr. **40**

Après ses communions, Catherine restait souvent trois et quatre heures en action de grâces et entrait en extase. Il lui arrivait alors de prier à haute voix. Quelques disciples ont noté ces prières : il n'y en a pas de plus belles. Rien qu'à les lire, les plus froids sentent leur cœur s'échauffer au feu de la charité. Elles apprennent à prier. Ce livre devrait être entre les mains de tous les communiants.

V. — **Pensées choisies.** (4e mille)
1 franc **50**

Ces pensées, choisies par le R. P. Folghera, sont prises dans l'œuvre entière de la grande mystique. On a essayé de saisir ce qu'il y a de plus caractéristique dans le Dialogue, les lettres et la vie sur Dieu. Jésus. Marie et les grands sujets de la vie spirituelle.



Imp. G. Mouton, r. de l'Ordonnance, Toulon


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

